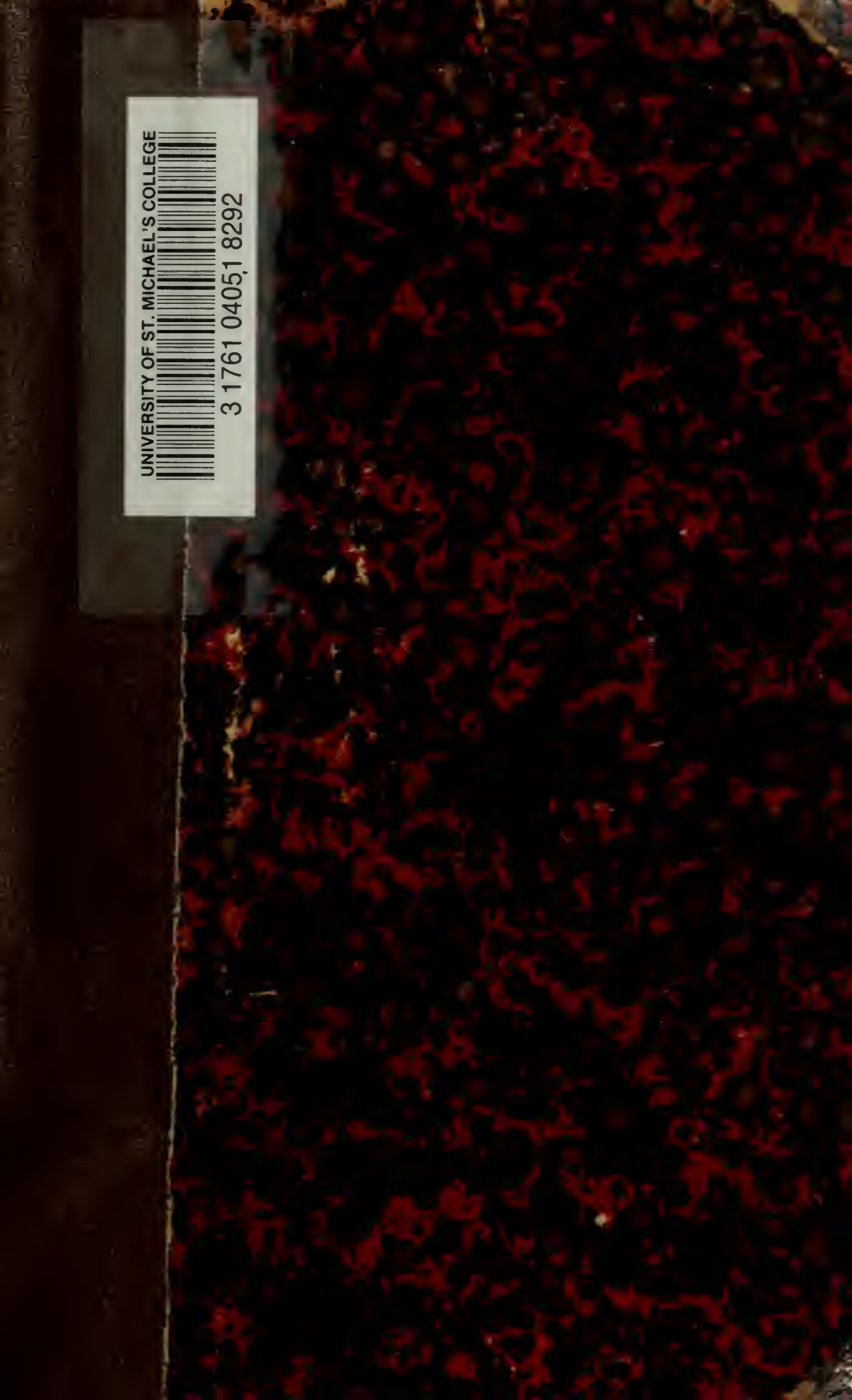

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 8292

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Prov. Torontinae

XI-2

TRANSFERRED

BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUD...

TRANSFERRED
1903

La
Vie Spirituelle

A L'ÉCOLE DU

B^x L.-M. Grignion de Montfort

Imprimatur.

Fr. Albertus LEPIDI, *Ord. Præd.*

S. P. Ap. Magister.

Imprimatur.

✠ Joseph CEPPETELLI,

Arch. Myren. Vicesger.

Imprimatur.

Turonibus, die 27 Novembris 1919.

H. Pasquier,

v. g.



Antonin Lhoumeau

La Vie Spirituelle

A L'ÉCOLE

DU

Bx L.-M. Grignion de Montfort

4e ÉDITION



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

1920

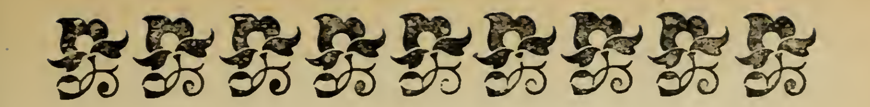
BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS

TRANSFERRED

TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR


ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO
LIBRARY



PRÉFACE

On a déjà beaucoup écrit sur la parfaite dévotion à la Sainte Vierge, appelée le saint Esclavage de Marie ; mais on n'a pas encore montré, croyons-nous, dans un travail suivi et avec l'ampleur convenable, qu'elle est, selon la pensée du B. de Montfort, un système de spiritualité, une forme spéciale de vie intérieure, et non pas seulement un ensemble de pieuses pratiques. Nous espérons que le présent ouvrage comblera cette lacune, car son objet est d'exposer les fondements dogmatiques de cette dévotion et d'en expliquer la portée ascétique.

Le B. de Montfort a donc vraiment fait école? La chose ne peut être douteuse pour qui lit attentivement son livre *De la Vraie Dévotion*. A coup sûr, il n'a pas conçu cet ouvrage, et moins encore

la lettre intitulée *Secret de Marie*, comme un traité méthodique et complet de spiritualité ; mais si les diverses parties de son enseignement n'y sont pas également développées, si l'on n'y trouve pas toutes les applications pratiques, on se tromperait en pensant que ces deux opuscules ne contiennent qu'implicitement ou comme en germe la doctrine que nous voulons exposer. Nombreuses y sont les questions largement traitées ; et combien d'autres, même accessoires, s'y trouvent indiquées au moins sommairement. En sorte que notre travail ne s'inspire pas seulement des principes émis par le Bienheureux, mais il commente ses ouvrages ; il en expose et la lettre et l'esprit. Sous le bénéfice de cette explication, nous montrerons brièvement que la spiritualité du B. de Montfort se distingue par une forme particulière dont il est véritablement l'auteur.

C'est la variété des points de vue et des procédés qui dans les sciences et les arts donne naissance aux différentes écoles. Or, cette dévotion nous présente une fin, un moyen, des procédés et des effets, qui ont un caractère spécial et constituent une spiritualité distincte.

L'union divine, telle est la fin où nous conduit la doctrine spirituelle de Montfort. Il est vrai que c'est une fin commune à toutes les écoles, mais

déjà nous touchons à un genre plus restreint ou plus proche, en considérant notre union à Dieu sous cet aspect : le Christ vivant en nous. Puis nous arrivons à la fin prochaine et très spéciale de cette dévotion, lorsque nous nous proposons de faire vivre Jésus en nous par cette dépendance totale et absolue qu'on nomme le *saint Esclavage*.

Le moyen choisi pour atteindre cette fin n'est autre que Marie. Elle apparaît bien aussi dans plusieurs autres dévotions et méthodes de vie intérieure; mais, nonobstant l'importance du culte qu'on lui rend et des secours qu'on lui demande, elle n'y est qu'accessoirement et reste comme à l'extérieur. Dans la spiritualité du B. de Montfort, au contraire, Marie est partie essentielle ; car c'est elle qui lui donne et sa forme spécifique et ses propriétés distinctives. L'objet formel de cette Dévotion, en effet, c'est la médiation et la souveraineté de Marie; et son acte propre, c'est la consécration du saint Esclavage. Aussi l'appelle-t-on le saint Esclavage de Marie ; et c'est là son vrai nom, celui qui exprime sa nature.

Cette dévotion enfin a des procédés spéciaux ; ce sont les deux pratiques, l'une extérieure et l'autre intérieure, que nous expliquerons longuement et dont nous verrons, au cours de ce livre, les effets particuliers.



Jusqu'à quel point cependant peut-on faire du B. Louis-Marie de Montfort le chef de cette école? Sa doctrine, objectera-t-on, n'est pas nouvelle, et d'aucuns se demandent en quoi elle diffère de celle qu'avant lui plusieurs ont enseignée.

Non, grâce à Dieu! cette dévotion n'est pas absolument nouvelle, car dans l'Église il n'y a que l'erreur qui le soit, et cette note est son irrécusable condamnation. L'enseignement de notre Bienheureux, au contraire, s'enracine dans les fondements du christianisme ; il s'avive aux sources de la tradition la plus ancienne et la plus pure, et, même pour ce qui le distingue, il se recommande de ce que le dogme ou l'ascétisme ont de plus autorisé.

L'œuvre propre de Montfort a été d'unir en un tout homogène certains points de vue dont il a plus vivement éclairé quelques parties et développé jusqu'au bout les conséquences pratiques.

D'une part, en effet, il suit les Pères et les Docteurs jusque dans leurs déductions extrêmes touchant la médiation de Marie ; et joyeux de ce riche butin, il l'étale comme à profusion dans ses écrits. D'autre part, nous retrouvons dans le *Traité de la Vraie Dévotion*, ce qui dans plusieurs écoles ascétiques du XVII[e] siècle était comme un

fonds commun : la vie d'union à Jésus par Marie et une dépendance singulière à leur égard, c'est-à-dire le saint Esclavage (1). Bien plus, ce traité reflète jusqu'aux diverses nuances de ces écoles.

L'Oratoire se distingue par sa dévotion au Verbe incarné et par un esprit de profonde adoration, qui s'épanouit dans un sentiment d'appartenance spéciale à la personne du Christ, ainsi qu'à sa divine Mère. Notre Bienheureux s'est manifestement inspiré de ces vues dans sa dévotion au mystère de l'Annonciation, dans sa pratique d'aller humblement à Jésus par Marie et dans la consécration du saint Esclavage. Chez M. Olier, dévot esclave de la Vierge, ce qui est mis le plus en relief et comme au premier plan, c'est l'intérieur de Jésus et de Marie (car leurs deux vies, pour ainsi dire, n'en font qu'une). Entrer dans cet intérieur, y rester par la dépendance, par l'union de pensée et de volonté, n'est-ce pas le but du B. de Montfort, quand il nous parle de demeurer *en Marie*, ou qu'il nous propose le procédé du *moule* pour notre formation spirituelle? Le P. Eudes, lui aussi, pratique et enseigne le saint Esclavage de Jésus et de

(1) On retrouve ces mêmes vues et ces mêmes pratiques chez plusieurs personnages du XVIIe et du XVIIIe siècle, célèbres par leur piété : la B. Jeanne de Lestonnac et la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, le P. Eudes, M. Boudon, etc.

Marie (1) ; mais leurs Sacrés Cœurs sont l'objet principal de sa dévotion ; et elle a, de ce chef, un caractère affectif plus prononcé. Cette nuance, nous la retrouvons aussi chez le B. de Montfort; car la maternité de Marie y domine, au point qu'elle imprègne tout du suave esprit de l'enfance spirituelle, et qu'elle fait qualifier notre dépendance d'*Esclavage d'amour*.

Or, si pour avoir composé un bouquet avec des fleurs cueillies çà et là, on en est, à bon droit, regardé comme l'auteur, nous pouvons donc attribuer à notre Bienheureux cette doctrine qui forme un tout merveilleux des vérités et des pratiques empruntées à diverses écoles. D'autant plus que son œuvre ne s'est pas bornée à les grouper; il les a encore éclairées, développées ou perfectionnées en plusieurs points Combien dans les sciences ou dans les arts sont devenus à ce titre chefs d'école (2) !

(1) On lit dans sa prière : *Te laudamus* :

Tibi cor nostrum donamus.
Accipe et posside illud totum,

ce que le P. Le Doré explique par une donation totale et absolue. (V. les ouvrages du P. Le Doré sur le P. Eudes et sa dévotion.)

(2) Sainte Thérèse a fait école en spiritualité, parce que du recueillement et de l'oraison, que recommandent cependant tous les maîtres, elle a fait le principal moyen d'union à Dieu, et qu'elle a éclairé cette voie par la supériorité de son enseignement. On dit encore l'école Palestrinienne, parce que le grand artiste dont elle garde le nom sut porter à une perfection éminente un art qui existait avant lui.

En lisant cet ouvrage on constatera le bien-fondé de nos assertions. Nous ne voulons maintenant qu'inviter le lecteur à comparer le *Traité de la Vraie Dévotion* avec le livre de M. Boudon : *Dieu seul ou le saint Esclavage de la Mère de Dieu.* Il trouvera dans le premier, outre une série de vues dogmatiques qui lui donnent une ampleur remarquable, certains développements ascétiques qui ne sont ni dans le second, ni dans d'autres ouvrages similaires. Citons seulement la formule maîtresse : *Par Marie, avec Elle, en Elle et pour Elle*, la comparaison du moule, l'explication de l'histoire de Rebecca, l'exposé des motifs et des effets de la parfaite consécration.

Gardons-nous enfin d'oublier que Montfort est le principal personnage de cette école, non seulement pour avoir pratiqué cette dévotion dans un rare degré de perfection, mais pour l'avoir propagée plus qu'aucun autre. L'histoire nous dit avec quel zèle il l'a prêchée durant sa vie ; et nous voyons de nos jours, par l'admirable mouvement qui porte les âmes vers lui, l'influence croissante de ses ouvrages (1). Cette voie de perfection, qu'on nomme

(1) V. le *Règne de Jésus par Marie*, organe de la doctrine spirituelle et des œuvres du B. L.-M. de Montfort, janvier 1900, p. 4 et suiv. Le *Traité de la Vraie Dévotion* a eu jusqu'ici 29 édi-

le saint Esclavage de Marie, était auparavant trop peu connue, Montfort l'a mieux explorée et largement ouverte par ses deux opuscules vraiment populaires.

Ce titre : *la Vie spirituelle à l'école du B. de Montfort*, est donc pleinement justifié.



On demandera si l'influence de cette doctrine spirituelle est considérable. Voici à cet égard le témoignage du P. Faber (1) : « Il (le Bienheureux de Montfort) a écrit quelques traités spirituels qui ont eu déjà une remarquable influence sur l'Église, depuis le peu d'années qu'ils sont connus, et qui sont appelés à en avoir une beaucoup plus grande dans les années à venir. » Cette prédiction se réalise par le développement merveilleux que prend de nos jours la parfaite dévotion à la Sainte Vierge. Il ne sera pas sans intérêt de rechercher les causes de cette influence croissante ; et, dans ce but, nous comparerons notre époque avec celle où vécut le B. de Montfort.

tions à grand tirage en 6 langues différentes, et le *Secret de Marie* 23 éditions en 4 langues.

(1) Préface de la traduction anglaise de la *Vraie Dévotion*.

Observons d'abord que l'apparition des écoles ascétiques ne s'explique pas suffisamment par les écrits d'une haute valeur ou par la puissante individualité de tel ou tel saint. Entre l'éclosion de ces écoles et certaines époques, où surgissent avec de nouvelles aspirations des périls, des luttes et des besoins nouveaux, il existe une relation réelle, quoique plus ou moins nettement aperçue. Les conditions de la vie sociale et même matérielle ont ici leur part d'influence. La plus large néanmoins doit être assignée au développement du dogme, qui, dans la vie de l'Église, est ce qu'il y a de plus intime, de plus fécond et souvent aussi de plus méconnu. Il y a, en effet, un rapport nécessaire entre le dogme et la spiritualité, car « le juste vit de la foi » : et, selon que cette lumière divine s'accroît ou diminue, la vie surnaturelle augmente ou s'affaiblit.

Ce serait une étude intéressante que de comparer les principales écoles ascétiques avec la situation de l'Église au temps de leur éclosion. Considérez tour à tour les Pères du désert ; l'ancienne école des Bénédictins avec sainte Gertrude et sainte Mechtilde, qui plus tard en reflètent si fidèlement l'esprit ; l'école dominicaine avec saint Thomas et sa pléiade de maîtres illustres ; l'ordre séraphique de saint François d'Assise avec le suave saint Bonaven-

ture ; puis saint Ignace, au seuil de ce qu'on est convenu d'appeler les temps modernes ; l'école du Carmel avec l'admirable sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ; saint François de Sales, qui inspire aujourd'hui tant d'ouvrages ; enfin, pour terminer, l Oratoire de France et Saint-Sulpice représentés surtout par le cardinal de Bérulle, les PP. de Condren, Bourgoing et M. Olier : partout vous verrez les enseignements et les méthodes se nuancer selon les besoins et le caractère de l'époque. Arrêtons-nous au B. de Montfort.



Une chose tout d'abord nous frappe : il est de son siècle et il devance le nôtre. Il est de son siècle, car il procède incontestablement de l'école de l'Oratoire et de Saint-Sulpice, dont nous citions tout à l'heure les plus illustres maîtres. C'est elle qui, dans la première moitié du XVII[e] siècle, guida la piété vers des sources vives et abondantes par ses vues profondes sur l'Incarnation, sur la vie du Christ en nous et sur le rôle de la Sainte Vierge dans ce double mystère. Si maintenant vous cherchez non plus d'où vient la doctrine spirituelle du Bienheureux, mais ce qu'elle a produit, vous verrez qu'elle était certainement appropriée aux besoins

de son époque. Les succès constants et prodigieux de ses prédications, non moins que les persécutions incessantes et acharnées dont il fut poursuivi, prouvent combien ce vaillant apôtre frappait juste, quand au jansénisme étroit et desséchant il opposait sa dévotion envers Marie. Voilà comment le Bienheureux était de son époque.

Mais d'autre part son enseignement porte plus loin ; il nous devance, comme on le voit dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, plein de lumières sur les temps à venir. Car il fut prophète aussi bien que thaumaturge, ce grand serviteur de Marie. C'est peu qu'il ait prédit, comme le montre sa vie, quantité de faits particuliers, et notamment la destinée de son « petit écrit que la rage de l'enfer tiendrait longtemps enseveli dans l'ombre et le silence d'un coffre ». Il annonça bien haut que la Dévotion du saint Esclavage se propagerait grandement, non sans attirer à ceux qui l'embrasseraient maintes persécutions et susciter contre eux bien des colères. Il a fait plus encore. Comme saint Jean, auquel il fut si dévot, Montfort sut réaliser dans sa vie cette intimité parfaite avec Marie que laissent entrevoir ces mots presque intraduisibles : *Et accepit eam discipulus in sua* ; et (ressemblance frappante !) comme saint Jean aussi, il eut des vues prophétiques sur les

derniers âges de l'Église. L'apôtre nous a donné l'Apocalypse, où la Mère de Dieu a sa place ; notre Bienheureux a écrit son traité, où il annonce que dans les derniers temps Marie doit former de grands saints, les armer pour la lutte suprême et préparer le règne final du Christ. Est-il téméraire de penser que cette Reine des Prophètes ne fut pas étrangère aux révélations qu'eurent ses fils bien-aimés, et qui, en partie, la concernaient elle-même ?

Quoi qu'il en soit, l'expansion et l'influence de cette dévotion sont maintenant, grâce à Dieu, des faits évidents ; la prophétie fait place à l'histoire, et ce que nous voyons aujourd'hui nous permet d'espérer ce qui sera demain.

Une des explications que l'on peut donner de cette influence croissante, c'est que la Dévotion prêchée par Montfort est de nos jours mieux comprise qu'au temps où il vivait, et qu'elle répond bien à l'état présent de la piété catholique. N'est-on pas en droit d'espérer qu'elle se propagera plus encore, à mesure qu'au cours des âges l'épanouissement du dogme et le progrès du mouvement religieux que nous voyons en faciliteront la pleine intelligence ?

✣

Quel étonnant contraste, en effet, entre les idées

qui se répandirent en France depuis la seconde moitié du XVIIe siècle et la prédication du B. de Montfort ! L'année même où il naquit, en 1673, paraissait à Cologne un pamphlet que Dom Guéranger qualifie justement « d'ignoble ». Il avait pour auteur Windenfelt, et son titre, fort suggestif, était : *Monita salutaria B. M. V. ad cultores suos indiscretos* : « *Avis salutaires de la B. V. Marie à ses dévots indiscrets* ». Baillet, bibliothécaire du chancelier de Lamoignon, en fit passer les idées dans son livre: *De la Dévotion à la Sainte Vierge et du culte qui lui est dû.* Là se trouve formulé l'esprit janséniste, soigneusement dosé dans une série de propositions patelines, équivoques, venimeuses et destinées à le populariser. Si les cabales et les persécutions de la secte jettent une vive lumière sur maintes circonstances de la vie de Montfort, trop peu comprises jusqu'à ce jour, nous pouvons bien dire que le livre dudit Baillet commente à sa façon le *Traité de la Vraie Dévotion* (1). On y

(1) Voir sur cette question les magnifiques articles que D. Guéranger publia dans l'*Univers* au sujet de la « Cité mystique » de Marie d'Agréda.

Pour ne pas forcer les teintes de ce tableau historique, il est juste de remarquer que le jansénisme n'avait pas tout envahi, même en France. L'Église pouvait alors se glorifier d'une pléiade d'illustres théologiens qui répandaient autour d'eux lumière et chaleur. C'était l'époque où Gonet écrivait son *Clypeus ;* où Contenson éditait sa théologie *mentis et cordis* et son traité de *Marialogie ;* où Massoulié, outre ses autres ouvrages, publiait contre

retrouve, et parfois mot pour mot, les erreurs que le Bienheureux réfute avec tant de verve et de finesse, notamment quand il raille les dévots critiques et scrupuleux.

Nous ne saurions mieux comparer la condition de la foi durant cette période qu'à celle du soleil à travers le brouillard. Plus de rayonnement ni de splendeur, plus de chaleur ni de vie. La nuit n'est pas complète et le soleil est là, mais d'un aspect mat et réduit aux contours de son disque ; il ne rayonne plus et ne donne plus qu'un jour triste et douteux. Voilà ce que le jansénisme avait fait du mystère central de l'Incarnation, véritable soleil autour duquel gravitent les autres dogmes du christianisme. Depuis les Apôtres et les Pères et sous le règne de la grande théologie scolastique, ce dogme resplendissait librement et rayonnait en conséquences magnifiques sur la Maternité de Marie, sur son rôle et ses prérogatives que la seule notion de créature venait limiter. Cette théologie *Mariale* était comme résumée dans cet axiome: « Que Dieu ne

les quiétistes son *Traité de l'Oraison* et celui de *l'Amour de Dieu ;* c'était l époque où l'Université de Salamanque florissait, où vivaient de Lugo, Thomassin, Bossuet dont on connaît les magnifiques sermons sur la Sainte Vierge, etc. etc.

On trouvera dans le bel ouvrage du R. P. Terrien : *Marie, Mère de Dieu et des hommes* (4e vol.), un résumé du pamphlet allemand et des renseignements curieux sur le grand nombre d'écrits qu'il suscita. (V. 4e vol. liv. X, chap. v, p. 478.)

pouvait faire une Mère plus grande que la Mère de Dieu (1). » Puis avec Marie, il y avait encore l'Église, corps mystique du Christ, et dont elle est aussi la Mère. En scrutant ce mystère, qui n'est que l'extension de l'Incarnation, la théologie illuminait splendidement la constitution et la vie de l'Église.

Survint le jansénisme gallican, hypocrite, vague et quasi impalpable comme le brouillard ; comme lui aussi pénétrant partout et enveloppant les âmes d'une atmosphère malsaine, où elles avaient froid et respiraient péniblement. La foi n'était pas niée, mais obscurcie. On croyait encore à l'Incarnation, mais ce dogme, réduit strictement au fait d'un Homme-Dieu rachetant le monde, restait dépouillé de ses conséquences, comme un astre de ses rayons. On ne voulait plus, selon le mot du cardinal Pie, « que le christianisme fût la religion du Fils de Marie ; » et si l'on acceptait le Fils de Dieu, né de la femme, c'était en honorant le Fils, mais en rejetant la femme dont il était né. Le livre de Baillet montre à lui seul combien ces soi-disant catholiques s'étaient protestantisés, et à quel point Satan leur soufflait sa haine contre Celle qui est son ennemie personnelle. On voilait, on retrécissait l'une après l'autre les prérogatives de Marie et les pratiques de

(1) S. Bonaventure, S. Thomas, Albert le Grand, etc.

son culte. On contesta son Immaculée Conception et son Assomption, on mutila les anciens offices, qui semblaient trop l'exalter aux yeux des sectaires ; on en vint enfin à fabriquer ces Missels et ces Bréviaires gallicans, ensevelis maintenant dans le ridicule et l'oubli. Logique dans son erreur et sa haine, la secte s'en prit également, comme on sait, à la constitution divine de l'Église et aux prérogatives de son Chef.



C'est au milieu de ces ombres et en face de ce christianisme diminué que parut le B. de Montfort. Il rompit en visière avec la secte, projeta la lumière à profusion et communiqua aux âmes son amour ardent pour Jésus et Marie, pour l'Église et l'autorité du Pape (1).

Ce *Traité de la Vraie Dévotion*, placé dans le cadre historique de son époque, accuse chez son auteur une foi vigoureuse et une trempe de caractère supérieure, qui le préservèrent dans un milieu où tant d'autres, même pieux et instruits, s'étaient imprégnés d'idées malsaines ! Considéré en lui-même, ce livre peut être regardé comme le fruit d'une maturité (le P. Faber dit : d'une plénitude) peu com-

(1) Voir sur ce dernier point les *Cantiques* du Bienheureux.

mune dans la science théologique et dans la sainteté. A voir comment en quelques pages, écrites au courant de la plume, on y trouve résumé d'une façon concise et populaire, autant que possible, ce que la théologie et les Pères enseignent de plus profond et de plus important sur la Sainte Vierge, du moins au regard de sa Dévotion, on doit reconnaître dans le B. de Montfort, non seulement une érudition, mais (ce qui est plus rare) un sens théologique remarquable. Il l'a puisé sans doute dans l'étude des auteurs et de la patrologie, mais aussi dans ces lumières d'un autre ordre que la contemplation donne aux saints.

A la lecture de cet ouvrage, on se demande quelle puissance dut exercer la parole vivante du zélé missionnaire, lorsque la lettre morte de ses écrits garde encore, en dépit des siècles et après maintes lectures, un feu sensible et une onction qui ne paraissent pas s'affaiblir. Cette influence, nous l'avons dit et l'histoire le prouve, fut vraiment prodigieuse; car il y a toujours, même aux plus mauvaises époques, des âmes disposées au règne de Dieu.

⁂

Toutefois, au temps où vécut Montfort, l'erreur avait envahi l'enseignement aussi bien que la pra-

tique, et il en résultait des conditions défavorables pour l'intelligence et la diffusion de cette Dévotion.

Aujourd'hui notre situation est meilleure et nous respirons un air plus pur. Le jansénisme et le gallicanisme ne sont plus dans notre atmosphère qu'à l'état de vapeurs lointaines, qui achèvent de disparaître au firmament des âmes. La foi est comme le jour qui monte vers son plein midi ; car elle rayonne de clartés nouvelles et les dogmes s'épanouissent. Calculez, s'il est possible, ce qu'ont apporté de lumière, de chaleur, de vie surnaturelle, l'Immaculée Conception, l'infaillibilité du Pape et les définitions doctrinales contre le naturalisme sous toutes ses formes ; ajoutez-y l'accroissement de la dévotion au Sacré-Cœur, les apparitions et les pèlerinages de la Salette et de Lourdes, les Encycliques de Léon XIII sur le Rosaire, etc., et vous verrez comment le *Traité de la Vraie Dévotion* cadre mieux avec notre vie spirituelle, combien nous sommes mieux préparés à recevoir ses enseignements.

Cette Dévotion répond mieux aussi à nos besoins présents. Dans les luttes et les épreuves de l'heure actuelle, prélude de celles des derniers temps, elle nous montre de plus en plus clairement le rôle prépondérant de Celle qui a mission d'écraser la tête du serpent infernal. De plus, elle assoit et

affermit sur les vérités fondamentales de la religion la piété trop souvent superficielle ; par le saint et amoureux esclavage, elle porte un coup droit à cet esprit d'indépendance, qui de nos jours inspire la vie publique et la vie privée, les idées aussi bien que les faits. Enfin, ce n'est pas d'une façon dure et austère, mais par les attraits de notre Mère, par son amour et ses tendresses, qu'elle replace l'homme tout entier sous l'action de la grâce et dans la dépendance de Jésus-Christ ; ainsi elle s'harmonise avec les tendances que la dévotion au Sacré-Cœur et à la Sainte Vierge a développées dans le tempérament spirituel de notre époque.

On s'explique donc comment le petit écrit du B. de Montfort, véritable grain de sénevé, semence minime et longtemps enfouie, fasse lever de nos jours une moisson magnifique. Nous avons parlé déjà du prodigieux mouvement qui, sous le souffle de l'Esprit-Saint, entraîne les âmes vers la parfaite Dévotion à Marie. Loin de se ralentir, ce mouvement grandit toujours. Il est puissamment secondé par les vifs encouragements de Nosseigneurs les Évêques, et par les indulgences que le Souverain Pontife a daigné concéder, soit à la Confrérie de *Marie, Reine des Cœurs*, soit à la consécration formulée par le B. de Montfort.



Ces pensées et ces faits nous ont décidé à composer cet ouvrage. De plus, il était besoin de conserver à l'enseignement de notre B. Père son véritable sens que certaines publications assez récentes tendaient à altérer. Nous ferons aussi remarquer que le *Traité de la Vraie Dévotion*, et plus encore le *Secret de Marie*, condensent en peu de pages une somme considérable de vérités dogmatiques et de conseils spirituels. Si jamais la bouche a parlé de l'abondance du cœur, c'est assurément dans ces écrits, où le Bienheureux tire à profusion de son trésor des choses anciennes et nouvelles. Idées et sentiments mûris depuis longtemps dans son âme ou nouvellement éclos au souffle du divin Esprit, tout abonde sous sa plume rapide ; c'est le *calamus scribæ velociter scribentis*, au service d'un ardent amour, mais aussi qui se hâte, parce que le temps lui manque (1). Dès lors, n'est-il pas utile d'expliquer cet enseignement que le Bienheureux a résumé dans ses opuscules, et qui touche à ce qu'il y a de plus capital dans la religion. Nous avions enfin un autre motif d'entreprendre ce travail : c'est que maintenant on est mieux préparé, comme nous le disions plus haut, pour compren-

(1) « J'ai déjà dit beaucoup de choses de la T. S. Vierge, mais j'en ai encore plus à dire, et j'en omettrai encore infiniment plus, soit par ignorance, insuffisance, soit par défaut de temps... » (*Vraie Dévotion.*)

dre la nature de cette Dévotion et son importance dans l'ascèse chrétienne.



Un mot d'explication touchant la manière dont nous avons conçu ce travail. Une large part y est faite aux vérités dogmatiques sur lesquelles s'appuie la parfaite Dévotion à Marie. Plusieurs s'en étonneront peut-être, mais pour en agir de la sorte nous avions de graves motifs.

Procéder autrement, c'eût été d'abord fausser compagnie à notre B. Père. N'est-il pas remarquable que dans son « petit Traité », comme il l'appelle, une notable partie, et la première, est consacrée à l'exposition du dogme ? Puis, à moins de retarder, il nous fallait entrer dans le mouvement de réaction contre le séparatisme qui, aux siècles derniers, isolait du dogme la morale et la spiritualité. Les ouvrages de Dom Guéranger, de Mgr Gay, du P. Faber (1), ont puissamment contribué à cette réforme si logique et si féconde. Ils ont replacé la spiritualité sous cette belle et chaude lumière du dogme, qui lui donne splendeur et vie.

(1) A leur suite il s'est fait une véritable éclosion de bons ouvrages, parmi lesquels ceux de M. Sauvé se sont fait une place d'honneur Dogme et spiritualité s'y allient heureusement pour le plus grand bien des fidèles et à leur satisfaction, si l'on en juge par le succès de ces volumes sur Dieu, sur Jésus, sur l'homme et l'Eglise.

Quel contraste entre leurs livres et tant d'autres qui, nés dans l'ambiance du cartésianisme, plus ou moins teintés de quiétisme, de baïanisme ou de jansénisme, ne présentent qu'une spiritualité en hiver ! On ne les lit pas sans une impression d'indéfinissable ennui, que ne peuvent effacer ni les analyses minutieuses, ni l'exactitude des portraits, ni la préoccupation de certains détails pratiques(1). Au reste, ce séparatisme a des conséquences particulièrement opposées aux vues et aux procédés du B. de Montfort.

De cette omission systématique du dogme, en effet, est venue l'ignorance, puis l'affaiblissement de la foi et de la vie chrétienne sous toutes ses formes ; et cela, nonobstant cette activité extérieure, si bien passée dans nos mœurs, si favorable aux œuvres de zèle et de charité. Jadis l'hérésie avait trop donné à la foi aux dépens des œuvres ; maintenant on semble trop accorder aux œuvres et ne pas assez s'occuper de la foi. Et pendant que certains chrétiens se contentent d'*opinions religieuses*, que de personnes de piété vivent d'impressions, de sentimentalité, de variations et de caprices!

(1) Comparez tel traité dans Mgr Gay avec le même dans certains auteurs assez en vogue ; de part et d'autre, ce sont bien souvent les mêmes considérations ; mais il y a dans le premier un beau rayon de soleil qui manque au second.

On objecte, il est vrai, l'importance de la pratique. Eh ! sans doute, il ne faut pas s'en tenir à la spéculation, professer une foi morte et faire de l'intellectualisme en piété. Ce n'est pas assurément au B. de Montfort que l'on peut adresser ce reproche. Mais il croyait (et nous croyons avec lui) que l'on aime comme on voit (1), et que l'on agit comme on aime ; que si la science n'est pas la mesure de la sainteté, elle en est le premier principe ; qu'elle est un puissant moyen de sanctification, et qu'un certain degré de connaissance acquise ou infuse est nécessaire pour progresser dans l'union divine.

Nous croyons que la véritable formation *pratique* des âmes consiste à fortifier en elles la vie intérieure, au moyen d'une foi éclairée, qui leur donne l'intelligence et le goût des choses surnaturelles. Or personne ne contestera qu'une instruction chrétienne développée peut y contribuer beaucoup. Alors, cette vie intérieure produira des actions, des aspirations, des vertus et des pratiques diverses, tantôt spontanément, tantôt à l'aide d'une culture plus ou moins prolongée. C'est ainsi que dans un arbre la sève fait pousser des fleurs et des fruits. Mais auprès de cette floraison naturelle,

(1) Voluntas sequitur intellectum.

seule véritable et féconde, parce qu'elle vient d'un principe vital, qu'est la floraison artificielle des roses en papier? Une décoration purement extérieure, une illusion éphémère ; car ces fleurs exposées au grand air se fondront piteusement sous le brouillard ou se détacheront au souffle du vent. C'est l'image de ce qui arrive, si dans la formation des âmes on ne vise qu'à les munir de pratiques souvent bien petites, d'exercices et de règlements. Sans foi éclairée, sans conviction profonde, il n'y a pas de vie intérieure, et tout cela n'est qu'une floraison artificielle, qui durera moins que les roses et ne donnera pas de fruits. Quand ces âmes seront hors du milieu spécial et paisible que leur fait la pension ou le collège, le séminaire ou le noviciat, ou encore telles conditions de vie et telle direction, pratiques et règlements disparaîtront sous les brouillards de l'ennui et des petites peines, ou se détacheront vite au souffle des tentations et des épreuves.

Voilà pourquoi le B. de Montfort, voulant par sa Dévotion nous retremper dans l'esprit du Baptême et faire de nous des âmes fortes, demandait qu'elle fût intérieure et qu'elle allât jusqu'à la volonté ; mais à cette fin, il commença par éclairer notre foi, en nous résumant la théologie de la Sainte Vierge.

Ce que nous avons dit au début de cette préface indique le plan de cet ouvrage. Nous étudierons successivement dans cette Dévotion la fin, le moyen, les pratiques et leur application. Ce livre est destiné d'abord aux ecclésiastiques, voués par état aux études théologiques ; puis à tous ceux qui, dans les couvents et les maisons d'instruction, s'occupent de la formation spirituelle des âmes et veulent leur inculquer la dévotion de la Sainte Vierge ; enfin aux fidèles qui dans la vie religieuse ou dans le monde veulent s'instruire et aiment à lire les ouvrages de piété.

Longtemps nous hésitâmes à entreprendre ce travail ; mais les encouragements de nos Supérieurs, les devoirs de notre ministère et les prières des personnes qui s'y intéressaient, nous ont enfin décidé. Puis il nous a été donné, grâce à Dieu, de recueillir sur plusieurs points les avis de théologiens éminents et de directeurs éclairés. C'est justice que de leur en témoigner ici notre gratitude.

En finissant, nous exprimons encore un désir. Bien que ce soit pour nous une garantie suprême que de soumettre ce livre au jugement du Saint-Siège, et quoique notre souci constant ait été de rester fidèle à l'esprit de notre B. Père, nous prions la très Sainte Vierge, qu'eu égard aux mérites de son

dévot Serviteur, elle nous accorde la joie de savoir que ce commentaire de ses écrits n'en a pas affaibli la force ni diminué l'onction.

Saint-Laurent-sur-Sèvre.

En la fête de l'Annonciation, 1901.





PREMIÈRE PARTIE

LA FIN OU JÉSUS-CHRIST VIVANT EN NOUS

CHAPITRE PREMIER

Jésus-Christ.

Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

« Et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité... » (*Joan.* I, 14.)

Jésus-Christ vivant en nous par la grâce, selon le mot de saint Paul : *Vivit vero in me Christus...* « C'est le Christ qui vit en moi » (*Gal.* II, 20) : tel est le principe fondamental et telle est aussi la fin de cette dévotion qu'enseigne le Bienheureux de Montfort. On l'a con-

staté officiellement dans l'examen de ses écrits qui précéda sa Béatification, et la lecture de la *Vraie Dévotion* ne laisse à cet égard subsister aucun doute « Toute notre perfection consiste à être conformes à Jésus-Christ ... » « On n'établit cette dévotion que pour donner un moyen aisé et assuré de trouver Jésus-Christ. » (*Vraie Dévotion*, p. 42.)

Toutefois, bien qu'il ait à plusieurs reprises insisté sur cette vérité, c'est principalement de la maternité de Marie, de ses prérogatives et de son rôle dans la formation du Christ en nous, que le Bienheureux a voulu parler. Son but, comme on l'a dit, n'était pas d'écrire un ouvrage méthodique et complet sur la vie surnaturelle, mais de nous enseigner une forme spéciale de dévotion à la Sainte Vierge, où nous trouverions un moyen d'union à Jésus. C'est pourquoi il s'est attaché surtout aux vérités qui se réfèrent plus spécialement à ce but immédiat.

Mais nous ne pouvons développer sa doctrine, sans expliquer ce qu'est cette vie du Christ en nous. L'ignorance d'un grand nombre de fidèles sur ce point, et les erreurs qui parfois se sont glissées dans l'exposition de cette vérité, suffiraient pour nous y décider.

Montrons d'abord ce qu'est Jésus-Christ, avant de chercher comment il vit en nous. Le sujet est vaste assurément ; mais on peut le restreindre et le préciser, selon le point de vue qui nous occupe. Qu'est-ce, en effet, que cette vie du Christ en nous, objet de notre étude ? C'est la vie divine en nos âmes, ici-bas par la grâce et plus tard dans la gloire. Prenant pour thème les paroles de saint Paul : *Gratia*

autem Dei vita æterna in Christo... « La grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ » (*Rom.* VI, 23), nous verrons comment la vie éternelle, la vie divine est dans le Christ, avant d'étudier de quelle manière nous y participons.

Jésus-Christ donc avec sa triple plénitude de grâce : grâce d'union, grâce sanctifiante et grâce capitale, sera le sujet de ce premier chapitre.

ARTICLE Ier

GRACE D'UNION

Qu'est-ce que Jésus-Christ ? C'est le Fils de Dieu fait homme. Il y a des siècles et des siècles que la bouche des enfants redit cette simple réponse du catéchisme, qui pourtant leur enseigne un mystère devant lequel les anges eux-mêmes s'abîment dans l'adoration. Car comment peuvent ils se réunir ces deux termes extrêmes que nous associons en disant : « Et le Verbe s'est fait chair ! » Le Verbe, c'est le Fils unique de Dieu, sa splendeur et la figure de sa substance. Il est en tout égal au Père et Dieu comme lui, puisque le Père et le Fils ont une seule et même nature. Par le Verbe tout a été fait, dit saint Jean au prologue de son Evangile qu'il faudrait citer entièrement. Là, nous sommes au sein de la Divinité ; mais la nature humaine, composée d'une âme et d'un corps de chair, nous rejette presque à l'autre extrémité des êtres. C'est à dessein et avec une sorte d'insistance qu'au lieu de dire : « Le

Verbe s'est fait homme », saint Jean écrit : « Le Verbe s'est fait chair. » Il nous fait mieux comprendre par là jusqu'où le Fils de Dieu est descendu et à quel point, en s'incarnant, le Verbe, selon le mot de saint Paul, s'est anéanti.

Ils se sont pourtant rapprochés, ces deux extrêmes, et non seulement rapprochés et associés, mais unis sans confusion ; car en Jésus, né de la Vierge Marie, la nature divine et la nature humaine sont unies dans une seule personne. Qu'est-ce à dire une seule personne? Cela signifie qu'en Jésus-Christ il n'y avait pas d'autre *moi* que celui du Verbe, Fils éternel du Père. C'est le Verbe divin, qui possédait ce Corps et cette Ame ; lui qui, sans jamais séparer la Divinité de l'Humanité, agissait tantôt comme homme, tantôt comme Dieu. Comme homme, il priait, il souffrait, il mourait ; mais c'était la prière, les souffrances et la mort d'un Dieu : tous actes par conséquent d'une valeur infinie. Comme Dieu, il multipliait les pains, ressuscitait les morts : c'était le Verbe divin agissant avec le concours de la nature humaine qu'il s'était unie. « Celui que nous avons entendu, que nous avons vu de nos yeux, que nous avons contemplé, que nos mains ont touché, c'est Celui qui était dès le commencement le Verbe de vie. » (*I Joan* I.) Ces paroles affirment la vérité de la nature humaine, visible et palpable, que le Verbe avait prise ; mais la gloire de sa divinité éclatait de mille manières aux yeux de tous. Nul parmi les prophètes, disait-on, n'avait parlé comme Lui, ni accompli de tels prodiges ; et pour tous « ceux qui ne sont pas nés seulement de la chair et

du sang, c'était la gloire du Fils unique du Père ».

Nous autres, ô Jésus, venus dans la suite des temps et depuis que votre vie terrestre a pris fin, nous ne vous avons point entendu, nos yeux ne vous ont point contemplé dans votre chair, nos mains ne vous ont pas touché, ô Verbe vivant ! Cependant la vie divine s'est aussi manifestée à nous, puisque nous vous connaissons et nous vous contemplons des yeux de l'âme illuminés par la foi. Vous nous l'avez dit : Croire ainsi sans voir, c'est pour nous un bonheur... *Beati qui non viderunt et crediderunt.* Augmentez donc en nous cette foi, afin que nous triomphions du monde en croyant plus fermement et plus efficacement que vous êtes le Fils de Dieu » (*I Joan.* V, 5).



Ce qu'il nous importe de considérer particulièrement dans ce mystère, c'est qu'en Jésus est la grâce par excellence, ce qui veut dire à son degré le plus éminent, dans son exemplaire le plus parfait et au sens le plus absolu du mot.

La *Grâce* signifie ce qui rend agréable à Dieu, *gratum faciens.* Or, n'est-ce pas du Christ que le Père a témoigné en disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je prends mes complaisances » ? A ce titre, il est sans rival aux yeux de Dieu, car il est le Fils unique.

Mais si par *grâce* vous entendez le don gratuit, *donum gratuitum*, c'est aussi la grâce par excellence, ou le don suprême et absolument gratuit, que l'Incarnation ;

car Dieu lui-même s'y donne à la créature et le fait comme nulle part ailleurs. Aucun ange, en effet, aucun homme, aucun être créé ou pouvant être créé par le Dieu tout-puissant, dès lors qu'il est une créature, ne peut par ses forces naturelles connaître Dieu en lui-même et le voir face à face, l'atteindre et s'unir à lui par la charité. Si donc il plaît à Dieu de se communiquer à la créature, par la foi ici-bas ou par la vision dans la gloire ; s'il veut ainsi la rendre, en la manière dont elle est capable, participante de sa nature divine, c'est là une grâce, un don suprême et gratuit qu'elle ne peut mériter et dont elle ne saurait même avoir naturellement la pensée et le désir. La plante s'élèverait plutôt à la vie sensitive, l'animal à la vie intellectuelle et affective la plus haute et la plus intense, l'homme enfin à la vie angélique la plus richement dotée, qu'une créature quelconque, si grande que soit son excellence naturelle, n'atteindrait à la vie divine. Là est, à proprement parler, le surnaturel, c'est-à-dire ce qui dépasse les forces et les aspirations de toute nature créée.

Qu'en est-il donc alors de ce don incomparable qu'est l'Incarnation ? Quelle grâce pour une nature humaine que d'être unie à Dieu au point de ne faire avec lui qu'une Personne divine ! Don vraiment gratuit que l'âme du Christ elle-même n'a pu mériter, ni en droit parce qu'elle est une créature, ni en fait parce qu'elle a joui de cette union dès le premier instant de son existence. Encore une fois, l'Incarnation c'est le surnaturel absolu, la grâce à sa plus haute expression ; car ici le don c'est la *plénitude de la divinité.*



Dieu, en effet, est en vous d'une manière unique, ô Jésus! Vous ne participez pas seulement à la vie divine, comme font tous les justes ; vous l'avez tout entière. Vous n'êtes pas seulement divinisé, semblable à Dieu ; vous êtes Dieu en personne. On dit des Prophètes, des Apôtres, des saints en général, qu'ils sont les hommes de Dieu, parce que, lui étant consacrés et soumis, ils agissent comme ses représentants et sont parfois ses instruments; vous seul êtes l'Homme-Dieu.

C'est la plénitude de cette grâce d'union divine que proclame saint Paul lorsqu'il dit « qu'en Lui (dans le Christ) habite *corporellement* toute la plénitude de la divinité (1) ». Ce que l'on peut commenter ainsi d'après saint Thomas (*In Epist. D. Pauli, loc. cit*).

Dieu est assurément dans tous les êtres, et toutes les créatures sont quelque image de ses perfections ; mais elles n'ont pas la nature divine elle-même. Nous savons aussi que dans les justes Dieu habite d'une manière surnaturelle par les effets de sa grâce ; mais en eux n'est pas la plénitude de la divinité. C'est que par la grâce l'âme n'acquiert pas la même substance que Dieu ; elle et Lui ne forment pas non plus une seule personne, comme il a lieu pour le Verbe et la nature humaine du Christ. Enfin Dieu n'habite pas corporellement dans les justes. Chez eux, bien que le corps d'une certaine manière participe aux effets de la grâce,

(1) Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. (*Ad Col.* II, 9.)

celle-ci a son siège dans l'âme ; car c'est l'âme qui connaît et aime Dieu, ce en quoi consiste la vie éternelle. En Jésus, au contraire, le corps lui-même, aussi bien que l'âme, est uni à la personne du Verbe.

Voilà donc ce qu'est la grâce d'union dans le Christ, et ce qui le met hors de tout rang, dans un ordre qu'il est seul à remplir, à cette droite du Père où il siège parce qu'il est Dieu. Tout genou fléchit devant Lui, sur la terre, au ciel et jusque dans les enfers ; mais ceux qui l'aiment lui redisent cette louange : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam...* « Nous vous rendons grâces à cause de votre gloire immense » ; car nous la connaissons, cette gloire, et elle n'est autre que celle du Fils unique du Père... *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.*

Telle est la première plénitude de grâce en Jésus-Christ.

ARTICLE II

GRACE HABITUELLE DU CHRIST

Avec cette grâce d'union hypostatique, il est aussi en Jésus-Christ un autre abîme, une autre plénitude, la plénitude de la grâce habituelle ou sanctifiante. Par l'Incarnation, en effet, la nature divine et la nature humaine sont unies dans une seule personne, mais elles demeurent distinctes. Sans doute, à raison même de cette union (la plus grande qui puisse exister entre Dieu et une nature créée), Jésus-Christ, Fils de Dieu et notre Médiateur,

devait avoir une sainteté spéciale et suréminente. Il fallait que son âme fût, au plus haut degré possible, sainte en elle-même et dans ses puissances ; mais, puisque par nature elle demeurait une âme humaine, il était nécessaire qu'elle se divinisât par participation, au moyen de la grâce sanctifiante ou habituelle (1).

Elle fut donc donnée à l'âme du Christ, cette grâce que nous recevons aussi, cette qualité, ou manière d'être surnaturelle qui nous unit à Dieu et nous rend semblables à lui. Pour Jésus, comme pour nous, ce don c'est la grâce, ainsi que nous l'avons dit plus haut, soit parce qu'il nous rend agréables à Dieu, soit parce qu'il dépasse toute nature créée. Mais entre Jésus et nous signalons, parmi plusieurs autres, cette différence : c'est que nous n'avons qu'en partie cette grâce sanctifiante dont il a la plénitude. « Et nous l'avons vu, dit saint Jean, plein de grâce et de vérité : » *Plenum gratiæ et veritatis.*



Plein de grâce ! L'Ecriture nous dit bien de certains justes qu'ils étaient pleins de grâce, pleins de l'Esprit-Saint. Cela signifie qu'ils étaient remplis selon leur capacité plus ou moins grande et en rapport avec leur vocation spéciale, sans toutefois qu'aucun d'eux épuisât la mesure de ce qu'une âme humaine peut recevoir.

Marie aussi, la bénie entre toutes, fut saluée par

(1) S. Thom. III, q. VII, a. 1.

l'Ange « pleine de grâces ». C'était la plénitude de sa capacité, qui, à raison de sa maternité divine, était unique et dépassait incomparablement celle des autres créatures. « Elle est remplie, dit saint Antonin, en ce sens qu'elle possède d'une manière excellente toutes les grâces générales et spéciales dont Dieu a doté soit les hommes, soit les anges; elle est remplie, en ce sens qu'elle a des grâces que nul autre qu'elle n'a reçues; remplie encore, parce qu'elle reçoit tous les dons de Dieu dans toute l'étendue et avec toute la perfection dont une simple créature est capable ; remplie enfin et surtout, parce qu'elle contient en elle et répand sur le monde la grâce incréée tout entière, » Jésus-Christ, qu'elle enfante et qu'elle donne (1).

Autre est la plénitude du Christ. Il n'était pas seulement rempli, même dans une mesure suréminente, mais il avait toute la grâce, c'est-à-dire la plénitude de sa perfection et de ses effets, telle qu'il convenait à un Homme-Dieu, Rédempteur universel et principe de toute sanctification (2). Rien ne manquait à cette grâce, pas même cette perfection finale qui est la gloire, puisque, dès le premier instant de son existence,

(1) Citons aussi les remarquables paroles de saint Thomas : « Est plenitudo sufficientiæ, qua aliquis est sufficiens ad actus meritorios et excellentes faciendos, sicut in Stephano. Item est plenitudo redundantiæ, qua B. Virgo excellit omnibus sanctis propter eminentiam et abundantiam meritorum. Est etiam plenitudo efficientiæ et effluentiæ, quæ soli homini Christo competit, quasi auctori gratiæ. » (S. Th. *in Joan.*, cap. I, lectio 10.)

(2) La grâce sanctifiante est un don créé, une qualité surnaturelle et, comme telle, n'est pas infinie, car son être est limité par le sujet où elle se trouve. Ce sujet ici est l'âme du Christ

l'âme de Jésus a vu Dieu face à face. Chose merveilleuse, elle était à la fois au terme et dans la voie ; en elle coexistait la plénitude de la grâce et celle de la gloire. Ainsi donc, au sein de Marie, comme pendant sa vie mortelle et jusque dans les horreurs, les tourments et l'agonie de sa Passion, Jésus-Christ a joui de la vision béatifique. Néanmoins, par une disposition particulière de sa volonté (et c'est un des plus profonds mystères de l'Incarnation), il retint les effets de cette gloire dans ce que nous appelons la partie supérieure de l'âme ; elle ne rayonna librement jusque dans son corps qu'après la Résurrection, et plus complètement encore à l'Ascension. Un instant seulement au Thabor, Jésus en laissa échapper quelque chose ; et ce qu'en virent les trois apôtres privilégiés a suffit pour les enivrer de bonheur.

Nous aussi, ô bon Maître, nous serons rassasiés quand apparaîtra votre gloire : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Ps. XVI.) Mais en méditant ici-bas sur la sainteté incomparable de votre Humanité, comme nous vous redisons à plein cœur cette acclamation de l'Eglise : *Quoniam tu solus Sanctus....* « Vous êtes le seul Saint ! » En vous réside la perfection exemplaire dont chaque saint n'est que la copie partielle et plus ou moins achevée. Vous êtes le principe de toute

qui, bien que très excellente, est cependant une créature. Mais, en tant que grâce, on peut dire que la grâce sanctifiante en Jésus est infinie, parce qu'elle est tout ce que peut être la grâce, c'est-à-dire que dans l'ordre actuel établi par Dieu, elle est sans mesure quant à sa perfection, sans limites quant à ses effets.

justice, et c'est en vous vivant que les âmes se sanctifient. Cette pensée nous conduit à la troisième plénitude que possède Jésus.

ARTICLE III

GRACE CAPITALE DU CHRIST

Il est en effet dans le Christ une autre plénitude : c'est celle que nous voyons, en le considérant comme chef, ou tête de l'Eglise, qui est son Corps mystique. Dans la tête, dit saint Thomas (1), il faut observer la situation, la perfection et la vertu ou puissance de son action.

La tête est, dans le corps humain, la partie la plus haute : de là vient que ce qui est au premier rang dans l'action ou supérieur par la situation reçoit le nom de tête. Ainsi nous disons : « la tête des arbres » ; et les expressions : « tête du mouvement, tête de ligne », sont très usitées. Or tel est le Christ, qu'à raison de son union personnelle avec le Verbe, sa grâce prime tout, domine tout. En ce sens, il est donc notre Chef, notre Tête.



La tête est encore plus parfaite que les autres membres, car elle réunit en elle tous les sens internes

(1) Pars. III, q. VIII, art. 1.

et externes, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher ; seul, ce dernier sens lui est commun avec les autres membres. Si l'on ajoute à cela les fonctions vitales qui dépendent du cerveau, il est évident que dans la tête réside une plénitude, une perfection de vie qui ne se trouve pas dans le reste du corps.

A raison de cette perfection éminente, on appelle *chef-d'œuvre*, œuvre *capitale*, l'œuvre où un homme a réuni et porté à leur plus haut degré les qualités de ses précédents travaux. Mais Dieu n'a pas, comme nous, procédé par essais gradués pour produire son chef-d'œuvre. Il a conçu d'abord et il a fait le Christ, son type parfait, le chef d'œuvre de la grâce, l'idéal achevé de tous les saints. En lui est donc la plénitude de la grâce sanctifiante, de tous les dons et de toutes les vertus que nous autres n'avons qu'en partie. A ce titre encore, Jésus-Christ est notre Chef.

**

A la tête enfin appartient l'influence vitale et dominatrice par laquelle elle communique, aux autres membres qu'elle gouverne, la force, la sensibilité et le mouvement. C'est pour signifier cette puissance effective et ce rôle dominant, c'est pour l'établir et en assurer le fonctionnement, que Dieu a placé la tête en haute situation et lui a donné cette plénitude de vie dont nous venons de parler.

Quiconque gouverne, communique le mouvement, maintient l'ordre, fait fonctionner un corps moral ou société, reçoit pour ce motif et par extension le nom de chef ou de tête. Ainsi fait le Christ, qui (nous le

verrons bientôt), exerce une influence surnaturelle sur tous les membres de son Corps mystique pour leur communiquer la grâce et les gouverner.

C'est donc sous ce triple aspect que Jésus-Christ est réellement notre Chef. D'autres, à la vérité, reçoivent aussi ce nom dans la sainte Eglise, comme le Pape, les Evêques, les prélats et les prêtres ; mais c'est parce qu'ils participent à l'autorité du Christ Encore ne l'exercent-ils que pour un temps et un lieu déterminés. Jésus-Christ seul est Chef de toute l'Eglise par sa propre vertu et sa propre autorité ; c'est pourquoi en lui réside dans sa plénitude cette grâce *capitale.*

Mais cet aspect de la grâce du Christ nous amène par une transition presque insensible à considérer comment nous avons la vie éternelle en lui : *Gratia autem Dei vita æterna in Christo.* En d'autres termes, après avoir étudié ce qu'est Jésus-Christ, voyons comment il vit en nous.





CHAPITRE II

Le Christ vivant en nous.

Per ipsum et cum ipso et in ipso....

« Par lui, avec lui et en lui... »

(Canon de la Messe.)

Le mystère de la grâce n'est pas restreint au Christ, car Dieu l'a prédestiné pour être « le premier-né d'un grand nombre de frères ». Sa plénitude doit découler jusqu'à nous ; sa vie, ou plutôt Lui-même, doit être notre vie surnaturelle, que nous appelons justement *chrétienne*, c'est-à-dire vie du Christ.

Pour expliquer comment le Christ vit en nous, prenons trois mots simples et profonds qui terminent le Canon de la Messe : *Per ipsum et cum ipso et in ipso*... « Par lui, avec lui et en lui. » Ces mots sacrés disent la nature, la provenance et les effets de la grâce dans nos âmes. En effet, si *par Jésus-Christ, avec lui et en lui dans l'unité de l'Esprit-Saint, tout honneur et toute gloire est au Père tout-puissant dans les siècles des siècles* , la raison en est qu'à l'image des trois Personnes divines, unies dans une seule et même nature, nous ne faisons qu'un avec

le Christ dans l'unité du même Esprit (1) ; que nous devenons par le Christ, avec lui et en lui, enfants de Dieu, rachetés, sanctifiés et à la fin glorifiés. Or, c'est là cet honneur et cette gloire que procurent à Dieu l'Incarnation et la Rédemption, aussi bien que le sacrifice eucharistique, qui sans cesse en applique la vertu.

Ce plan a pour nous un autre avantage très appréciable : c'est que dans l'explication de ce mystère, qui comprend tout le traité de la grâce, nous pourrons d'abord nous restreindre aux considérations particulièrement appropriées à notre but ; puis nous placer tout de suite au point de vue du Bienheureux de Montfort, entrer dans son esprit en nous familiarisant avec les idées capitales et les formules caractéristiques de sa doctrine spirituelle. L'importance de ces formules, déjà si grande à raison des choses qu'elles expriment, s'accroît encore par ce fait qu'entre la partie dogmatique et la partie ascétique de cette dévotion il existe une correspondance intime. La formule écrite en tête de ce chapitre apparaît dans l'enseignement de notre Bienheureux comme le fil conducteur, ou encore la maîtresse pièce de tout son système. Si l'on néglige d'en expliquer la signification dogmatique et qu'on la laisse flotter dans le vague, sa portée ascétique ne sera pas suffisamment comprise et pratiquement ne donnera que de médiocres résultats. Citons, entre beaucoup d'autres passages similaires, ces quelques mots

(1) Ut sint unum sicut et nos unum sumus. (*Joan.* XVII, 22.)

qui nous ouvrent une vue d'ensemble sur la parfaite dévotion à Marie. Parlant de la pratique intérieure, qui nous fait vivre dans l'esprit de cette dévotion, le Bienheureux dit qu'elle consiste « à faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, afin de les faire plus parfaitement par Jésus, avec Jésus, en Jésus et pour Jésus ». Nous étudierons plus loin comment Marie est un moyen d'union à Jésus ; ici nous avons à considérer cette union même, qui nous est proposée comme fin. Montrons donc que nous avons la grâce *par le Christ, avec le Christ et dans le Christ*, et conséquemment ce que signifie agir *par lui, avec lui et en lui.*

ARTICLE Ier

PAR LUI

§ I

Par désigne ordinairement une cause ou principe d'action intermédiaire : c'est le moyen (1). Ce moyen, l'agent peut le trouver en lui-même : telle est une perfection, une faculté ou une propriété inhérente à sa nature. Ainsi nous disons : « Dieu a créé le monde *par* sa puissance ; l'homme pense *par* son intelligence ; le soleil fait croître les plantes *par* sa chaleur. » Mais ce moyen peut être aussi en dehors de l'agent ; c'est, par exemple, un instrument, un médiateur ; et tel est celui que désignent ces mots : « Correspondre

(1) Cf. S. Th. I, q. XXXVI, a. 3.

par téléphone ; justifier *par* la grâce ; intimer un ordre *par* son ministre. »

Toutefois la locution « par » signifie aussi la cause, soit physique, soit morale, qui nous fait agir, comme dans ces propositions : « Cette boule a roulé *par* l'impulsion reçue ; j'agis *par* ordre ; il travaille *par* amour du gain. »

Ces divers sens du mot « par » recevront bientôt leur application ; c'est pourquoi il est utile de les préciser.

Voyons maintenant comment la grâce nous vient *par* le Christ, et pour mieux entendre ces réalités divines, pour ne pas en balbutier trop imparfaitement, recourons aux deux figures simples et profondes que la sainte Écriture nous donne de ce mystère : l'une est celle de la vigne ; l'autre, celle du corps.

§ II

La grâce nous vient par Jésus-Christ. *Ego sum vitis, vos palmites*... « Je suis la vigne ou le tronc, et vous êtes les branches. »

Le tronc a une partie visible hors du sol ; mais par ce qu'il a de plus caché, par ses racines, il plonge dans la terre pour y puiser la sève dont il vit. Ainsi Jésus-Christ par sa nature humaine se manifeste à nos sens ; mais par ce qui est en lui plus profond, plus intime, c'est-à-dire par sa personnalité, il plonge en Dieu, il est Dieu ; et dans cette union hypostatique son Humanité puise cette sève divine qui est la grâce

sanctifiante et dont, nous l'avons vu, elle a la plénitude (1).

Mais le tronc n'est pas seul. Il y a aussi les branches : *Et vos palmites*. Ce n'est pas, en effet, directement dans la terre que les branches puisent la sève ; c'est par le tronc qu'elle leur est communiquée ; il est donc l'intermédiaire, ou le moyen entre elles et le sol. Ainsi toute grâce nous vient de Dieu *par* le Christ, qui nous l'a méritée par sa Passion et sa mort : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus*... « C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu. » (*Joan*. I, 16.) Lui seul est le médiateur par nature, puisque étant à la fois Dieu et Homme, il unit l'homme et Dieu. D'autres, à la vérité, tels que les pontifes de l'ancienne ou de la nouvelle Loi, ou encore la Sainte Vierge, sont appelés médiateurs, mais secondairement, en union avec le Christ et sous sa dépendance. De plus, si l'on en excepte Marie, leur délégation n'est pas universelle.



Observons cependant que ces mots : « La grâce nous vient par le Christ », ne signifient pas seulement qu'elle passe d'abord par lui pour venir ensuite

(1) Ceci ne doit pas s'entendre comme si l'âme du Christ était sanctifiée par la seule union hypostatique, puisque nous avons vu, au chapitre précédent, que la grâce d'union personnelle et la grâce habituelle sont distinctes dans le Christ. Nous voulons dire seulement que celle-ci est la conséquence de celle-là. « Gratia habitualis Christi intelligitur ut consequens hanc unionem, sicut splendor solem. « (S. Th. III, q. VII, a. 13.)

jusqu'à nous; ils font plus qu'indiquer l'ordre suivi pour sa communication; car ils expriment encore (et ceci est d'une grande importance) que cette communication se fait par l'action du Christ ou, en d'autres termes, qu'il est cause efficiente, c'est-à-dire productrice de la grâce. Et cela de plusieurs manières.

1° Comme Dieu, il en est la cause principale. Lors donc que nous disons : « La grâce nous est donnée par Jésus-Christ, » nous devons comprendre qu'il la produit en nous, qu'il est le principe de notre vie surnaturelle. C'est le sens du mot « par » que nous avons expliqué en second lieu;

2° Comme Homme, le Christ n'est point cause principale de la grâce, car Dieu seul, dit saint Thomas, peut diviniser une créature, de même que seul le feu peut embraser un corps. Mais par son Humanité sainte, inséparable de la divinité, comme par un organe ou instrument très parfait, le Verbe nous communique la grâce. La recevoir « par le Christ », considéré comme Homme, c'est donc aussi la recevoir par un intermédiaire, un moyen, un médiateur;

3° Et ce médiateur enfin ne donne pas seulement la grâce en qualité d'instrument, il nous l'a méritée par sa Passion, et nous savons qu'au ciel encore il interpelle sans cesse pour nous l'obtenir (1).



Cette idée de l'influence du Christ dans la commu-

(1) Ainsi le Christ, selon le langage de l'Ecole, est, comme Dieu, cause efficiente principale de la grâce; comme Homme, cause instrumentale; comme Homme-Dieu, cause morale ou méritoire.

nication de la vie divine se trouve bien exprimée dans la figure de la vigne, car le principe vital qui réside dans le tronc fait passer la sève de lui dans les branches; mais elle est encore plus en relief dans celle du Corps mystique. Citons d'abord le texte célèbre de l'Epître aux Ephésiens (chap. IV) : « Pratiquant la vérité (de la foi) dans la charité, croissons en toutes choses dans le Christ, notre tête. C'est de lui que tout le corps (des fidèles), dont les parties sont jointes et unies ensemble....., reçoit par tous les vaisseaux et toutes les liaisons, l'esprit et la vie; (et cela) par une influence mesurée comme il convient à chacun de ses membres, afin que ce corps croisse et s'édifie par la charité » (1).

Ce corps mystique du Christ, que l'Apôtre dissèque à l'instar d'un corps organique pour nous en montrer les jointures et les vaisseaux, c'est l'Eglise avec les différents ministères institués par le Sauveur lui-même, avec les grâces, les sacrements et tous les moyens de sanctification qui en découlent. Par ses ministres visibles, par leur action et par les mystères qu'ils accomplissent d'une manière sensible, le Christ lui-même agit d'une manière invisible. Il agit, non seulement parce qu'il a mérité et qu'il prie sans cesse

(1) Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia, qui est caput, Christus. Ex quo totum corpus compactum, et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. (*Eph.* IV, 15 et 16.)

dans le ciel, en présentant à Dieu le Père ses plaies glorieuses, mais aussi parce qu'il influe efficacement sur nous. Bien mystérieuse, quoique réelle, est cette influence du Christ dans son Eglise. Elle atteint son plus haut degré dans l'Eucharistie, où il réside substantiellement et dont l'effet propre est de nous unir au Christ, de conserver et d'augmenter en nos âmes la vie divine. Il y a plus cependant ; car, même en dehors des sacrements, c'est par l'Humanité de Jésus-Christ, cause instrumentale de la grâce, que nous vient toute vie surnaturelle. Qu'il s'agisse de la terre ou du ciel, c'est Jésus qui est le soleil de la cité sainte ; lui qui rayonne sur nous, ici la grâce, là-haut la gloire ; lui enfin qui, chef des hommes, l'est aussi des anges.

Or, dit Hugues de Saint-Victor (Lect. 2 *de Sacram. fidei*), « de même que l'esprit de l'homme, sous l'influence de la tête, se répand dans les membres pour les vivifier, ainsi c'est *par* le Christ que le Saint-Esprit arrive aux chrétiens ; il n'y a qu'un corps dans un seul Esprit. » Et, commentant cette parole de saint Paul : *Vivit vero in me Christus*, le P. Palmieri résume l'enseignement des Pères en disant : « *Le Christ vit en moi*, c'est-à-dire qu'il est, par l'Esprit-Saint, le principe interne de mes pensées et de mes actions. » (*Comment. in Gal.*)

Il se passe donc pour le chrétien quelque chose de semblable à ce que l'Evangile nous montre dans le Christ. Bien que le Verbe possédât seul dans l'unité de Personne la nature humaine qu'il avait prise, il la régissait et la faisait agir par son Esprit. Et c'est aussi

par son Esprit divin que le Christ nous vivifie et nous régit. Comme Dieu, il nous envoie l'Esprit-Saint d'autorité ; comme Homme il nous le donne, avons-nous dit, à la manière d'un instrument et en qualité d'organe du Verbe (1).

Qu'elle est donc vraie et profonde cette figure du corps employée par saint Paul et souvent rappelée dans les écrits du B. de Montfort ! Sans doute l'Eglise du Christ n'est pas son corps de chair ; c'est un corps moral comme l'est toute société, mais c'est une société d'ordre surnaturel. Outre les liens extérieurs qui unissent ses membres, elle a une vie intérieure, spirituelle et cachée qui met en communion les fidèles entre eux et les unit avec leur Chef. C'est pour exprimer cette union *intime et secrète* que l'Eglise est appelée, non pas le corps moral, mais le Corps *mystique* du Christ.

§ III. — *Agir par le Christ.*

Ici commence ce flux et reflux, cette réciprocité de rapports qui est la base du système de notre Bienheureux. Dieu vient à nous par le Christ, et par lui nous irons à Dieu. C'est par le Christ que nous arrive

(1) Lorsque nous disons que Jésus nous régit, nous vivifie, nous donne la grâce *par* l'Esprit-Saint, il ne faut pas croire que cet Esprit divin soit ici un instrument ; car il est Dieu, et, comme tel, cause première et principale de la grâce ; mais le mot « par » indique ici qu'Il est intermédiaire, en ce sens qu'Il est un principe procédant d'un principe, *principium de principio*, puisqu'Il procède du Père et du Fils. (S. Th. 1, q. 45, a. 6, ad 2.)

la grâce ; nous vivrons donc et agirons par lui, afin de le faire selon la grâce.

Or, comment agissons-nous par le Christ ? En ce sens d'abord que c'est lui qui nous fait agir, qui nous meut et nous régit, toutes les fois que nous suivons le mouvement de son Esprit, l'impulsion de la grâce. Au contraire, si nous sommes mus par ce qu'en ascétisme on nomme « l'esprit propre » ; si nous cédons à l'impulsion de nos passions déréglées, grandes ou petites, ou aux suggestions de l'esprit mauvais, alors nous agissons par nous-mêmes ou par l'esprit du mal.

En second lieu, agir par le Christ, c'est le faire par sa vertu, c'est-à-dire par cette puissance surnaturelle qu'il nous communique avec la grâce, soit au moyen des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, soit même par une motion transitoire, si nous sommes encore dans le péché.

Enfin nous agissons par le Christ, notre Médiateur, notre « voie », quand par lui nous allons à Dieu le Père, que nous recourons à son intercession en faisant valoir ses mérites, que nous écoutons sa doctrine et suivons ses préceptes. Ainsi cette locution « agir *par* le Christ » peut donc s'entendre, comme nous l'avons expliqué, de la cause efficiente ou du moyen.

Jésus, notre divin Médiateur, hors de vous qu'y a-t-il et que pouvons-nous faire ? Toute grâce vient par vous ; et qui s'éloigne de vous ne trouve ni charme durable, ni bien solide, ni joie véritable, pleine et fortifiante. Quand vous n'êtes pas le principe de notre

vie et de nos actions, quand nous ne rapportons pas tout à vous, afin de remonter à Dieu, alors nous sortons de la voie, nous nous égarons ; alors c'est la défaillance, ce sont les excès et les désordres, c'est enfin le péché.

ARTICLE II

AVEC LUI

§ Ier

« Par lui », disions-nous, c'est la cause efficiente ou, plus souvent, le moyen ; « avec lui » c'est l'association et la continuité d'action. Voyons en détail les sens divers de cette locution.

« Par lui », c'est la grâce excitante ou l'impulsion motrice à laquelle j'obéis ; mais « avec lui », c'est la grâce coopérante qui m'aide à faire ce que Dieu m'inspire, et avec laquelle doit concorder mon action.

« Par lui » c'est la grâce sanctifiante, qui vient en mon âme, la justifie et la divinise ; « avec lui », c'est la permanence de cette grâce, c'est Dieu qui demeure.

« Par lui », c'est la voie que le Médiateur ouvre devant moi ; « avec lui », c'est sa compagnie durant le chemin ; car il ne s'en va pas, après être intervenu.

« Avec » continue donc « par » et le complète ; et cela explique pourquoi souvent il le remplace, quand il s'agit d'un moyen. On dit, en effet : « Regarder avec une lunette ; sculpter avec un couteau ; avec sa grande intelligence il saisira vite cette question, etc. »

§ II

On voit donc la raison d'être de cette expression *cum ipso*... « avec lui » et ce qu'elle ajoute à *per ipsum*... « par lui. » Considérons plus attentivement les faits sur lesquels se fondent les différentes interprétations exposées ci-dessus.

Dans la vigne les branches vivent *par* le tronc, mais aussi *avec lui*. Si elles s'en séparaient, ce serait le dessèchement et la mort (1). Regardez aussi le corps. Est-ce que la tête ne doit pas rester avec les membres? Qu'elle interrompe, ne fût-ce qu'un instant, toute communication avec eux, aussitôt la vie s'en ira.

Cette continuité d'action, cette association permanente, qu'exprime ici le mot « avec », se retrouve dans les causes dont l'effet ne dure qu'autant qu'elles agissent (2). Je bâtis une maison, je peins un tableau ; et, bien que je m'éloigne ou que je meure, la maison ou le tableau existent en dehors de moi. L'enfant reçoit la vie de sa mère et peut vivre, après sa naissance, hors d'elle et sans elle. Le Médiateur peut s'en aller, quand sa mission est terminée ; son œuvre est faite et demeure. Mais, dès que le soleil disparaît, l'atmosphère cesse d'être illuminé ; le corps n'a plus de vie, dès que l'âme n'y est plus pour l'animer. C'est à ce genre de causes que l'on ramène l'action de Dieu dans la création. Dieu a créé par un acte de sa

(1) Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis. — Si quis in me non manserit, mittetur foras et arescet. (*Joan.* xv.)

(2) La philosophie les nomme *formæ assistentes*.

volonté, et il continue de créer encore; car, s'il ne soutenait plus les créatures, elles retomberaient dans le néant.

Il en va de même pour la vie surnaturelle de l'âme. La grâce sanctifiante est une forme, une qualité permanente produite par Dieu qui demeure. Qu'il s'en aille, qu'il cesse d'habiter en nous, que le péché nous sépare de notre Chef divin : aussitôt la vie surnaturelle s'éteint, l'âme est morte à la grâce.

Etre avec le Christ, ce n'est donc pas seulement être là où il est, à ses côtés ; c'est être en communion de vie et d'action, c'est participer à sa grâce et plus tard à sa gloire. L'aveugle, dit saint Augustin (*In Joan. Tract. III*), est bien là où se trouve la lumière, mais il n'est pas avec la lumière, car ses yeux n'en sont pas éclairés et il n'en jouit pas. Ainsi n'est-il pas avec Jésus, au sens plénier du mot, celui qui, même en recevant l'Hostie sainte, ne participe pas à sa vie et ne s'ouvre pas à sa grâce.



S'agit-il non plus de la grâce habituelle, mais de ces secours que nous nommons grâces actuelles? A la vérité, ils ne sont pas incessants et Jésus-Christ n'influe pas de la sorte continuellement sur notre âme. Cependant, puisque » sans Jésus nous ne pouvons rien faire », il faut donc qu'il soit avec nous dans toutes nos actions et que nous demeurions avec lui par notre coopération fidèle. Ce secours permanent, Jésus nous l'a promis : « Et voici que je suis avec vous

jusqu'à la consommation des siècles. » (*Matth.* XXVIII, 20.) Il y est par l'Eucharistie, il y est par la grâce sanctifiante qui le fait habiter avec nous et en nous, il y est par l'influence qu'il exerce en qualité de chef sur ses membres (1).

« Avec lui », c'est enfin le mot de la vie chrétienne où Jésus, l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, est à la fois notre voie et notre compagnon : *Se nascens dedit socium.* Quelle force et quelle consolation de pouvoir dire en tous nos états, dans la joie comme dans la peine, dans la force comme dans l'infirmité et jusque dans la mort : « Avec lui ! » Car lui ne passe pas, il ne s'en va pas. Il est le Christ qui était hier, qui est aujourd'hui et demeure aux siècles des siècles ; ses dons (et surtout le don de lui-même) sont sans repentance. Il demeure, ainsi qu'il l'a dit ; mais aussi comme il nous presse de demeurer ! « Demeurez en moi... Demeurez dans mon amour. » C'est que nous nous échappons si souvent, et si souvent notre action ne

(1) Le Christ, dit Franzelin (Thes. 41 *de Verbo incarn.*), n'est pas une tête séparée, mais présente à son corps et par sa divinité, et aussi par son humanité. Cela est vrai pour l'Eglise triomphante du ciel, comme pour l'Eglise militante de la terre. Les conditions de cette présence ne sont pas sans doute les mêmes ici et là ; mais elles sont en rapport avec les divers états de l'Eglise. Au ciel, le Christ est dans sa gloire, car c'est l'état qui convient à l'Eglise triomphante ; l'Eglise militante le possède comme Victime perpétuelle et universelle sur tous les autels. Là il s'offre, en qualité de Chef uni à son corps mystique ; là il se fait notre nourriture, afin de produire l'union interne des membres entre eux et avec lui.

concorde plus avec celle de Jésus ! Oh ! ne permettez pas, bon Sauveur, que nous nous séparions jamais de vous, afin que s'accomplisse votre volonté dernière exprimée dans votre prière sacerdotale : « Père, quant à ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis ils soient aussi *avec moi.* » (*Joan.* XVII, 24.)

En expliquant ce que signifie « être avec le Christ », nous avons dit par là même comment on « agit avec lui ». Arrivons maintenant à cette locution « en lui », qui marque l'union achevée.

ARTICLE III

EN LUI

L'union, l'union parfaite de deux êtres qui ne font plus qu'un, de deux vies qui s'écoulent l'une dans l'autre : telle est l'idée qui jaillissait à chaque instant des explications précédentes, parce que l'union est le terme où aboutissent la médiation et l'association, et que sans elle on ne peut expliquer complètement le mystère de la grâce.

« En » exprime le rapport du contenant au contenu (1) ; mais parmi les multiples manières dont un être peut en contenir un autre, ou réciproquement y être contenu, nous indiquerons seulement celles qui regardent notre sujet. Suivant la parole de Notre-Seigneur : « Demeurez en moi et moi en vous » (*Joan.* XV),

(1) « In » denotat proprie habitudinem continentis. (S. Thom. I, q. XXX, 8.)

nous expliquerons comment nous sommes dans le Christ et comment il est en nous.

§ Ier. — *Nous sommes dans le Christ comme membres de son corps mystique.*

Ces paroles : « Demeurez en moi et moi en vous, » font partie du discours où le Sauveur se compare à la vigne : « Je suis la vigne véritable »... *Ego sum vitis vera.* Il parle ici, disent les Pères, en tant qu'Homme et Chef de l'Eglise dont nous sommes les membres; et l'on comprend alors que nous sommes dans le Christ comme la branche est dans la vigne, le membre dans le corps, la partie dans le tout. Saint Paul dit en ce sens que nous sommes « insérés, entés *dans* ce bon olivier » qui est la figure du Christ (*Rom.* XII, 24); et c'est également ce que signifie cette locution courante : « Entrer *dans* l'Eglise. »

Qui nous fait entrer dans le Christ? L'Apôtre nous l'explique : « Une même foi, un seul baptême. » (*Eph.* IV.) Le baptême, c'est le lien visible et extérieur; la foi, c'est le lien intérieur et invisible. « Mais si par la foi, dit Hugues de Saint-Victor, nous devenons membres du Christ, c'est la charité qui nous fait membres vivants. » L'adhérence, la conjonction ne suffisent pas Si le rameau n'est pas vivifié par la sève, si le sang ne circule pas dans le membre et que l'influence vitale de la tête ne s'y exerce plus, il est mort et destiné à être coupé (1).

(1) *Manete in me*... per sacramentorum participationem.... — *qui manet in me*, credendo, obediendo, perseverando. Cf. S. Thom. *Catena aurea* et *in Joan.*, cap. XIV et XV *loc. cit.*)

§ II. — *Lui en nous, et nous en lui, parce qu'il est le principe de notre vie surnaturelle.*

Nous avons vu que le Christ produit en nous la grâce, qu'il nous secourt et nous régit. Or, sans exclure les autres modes de présence, nous pouvons dire que Jésus-Christ est en nous, à raison de son opération et en tant qu'il est cause efficiente de notre vie surnaturelle (1). En effet, un être est présent là où porte son action ; s'il n'y est pas par sa substance, il y est du moins par sa puissance, car il atteint le lieu où il agit. C'est de la sorte que le soleil est dans l'appartement qu'il éclaire. Pour cette raison, et à ne regarder que l'action du Christ en moi, je comprends sa parole : « Et je suis en vous. » Son Humanité n'y est pas présente substantiellement (car sa divinité, comme nous le verrons, habite en notre âme de cette manière), mais elle y est par son opération.

Voilà donc une première explication de ce mot : « Le Christ vit en moi. » Il y vit, car c'est lui qui me fait vivre et agir ; c'est lui qui est le principe de ma vie et de mes actions surnaturelles en me communiquant la grâce.

(1) *Et ego in eo* illuminando, subveniendo, perseverantiam dando. — *Et ego in vobis* operando et inhabitando interius per gratiam. (S. Thom. *in Joan.* XIV et XV.) Cela est sans doute moins applicable à la cause instrumentale qu'à la cause première et principale, mais n'oublions pas que l'humanité du Christ n'est pas un instrument ordinaire. Elle est l'organe très parfait du Verbe, un instrument animé, libre, maître de son action et inséparablement uni à la divinité.

Mais si le Christ est en moi, en tant qu'il y opère, sous ce même rapport je puis dire *réciproquement* que je suis en lui. Comment? En ce sens que je suis contenu par la vertu de son action, *in virtute causæ agentis* (1), soumis à elle et comme enveloppé par elle. Maintes locutions fort usitées ont une signification semblable : par exemple, « avoir une affaire en main, être dans la main de quelqu'un ». Nous entendons par là, non pas que la chose ou la personne soit localisée ou renfermée dans la main (ce qui souvent est impossible), mais que l'action physique ou morale, dont la main est le symbole et l'organe, saisit cette personne ou cette chose, *la tient avec elle* ou la contient. C'est ainsi que le Christ nous soumet à lui, nous contient (ou nous tient avec lui) par son action surnaturelle, qu'il nous transforme par la grâce, nous gouverne et nous fait agir (2).

(1) « In » designat habitudinem causæ efficientis in cujus potestate est effectus suos disponere ; et secundum hoc dicuntur omnia esse in ipso (in Deo), secundum quod omnia in ejus potestate et dispositione consistunt, juxta illud Psalm. 144 : « In manu ejus sunt omnes fines terræ. » (S. Th. *ad Rom.* XI.) — Idem S. Doctor *in Joan.* XIV : « *Et vos in me* », intelligitur uno modo quod discipuli sunt in Christo ; nam illud quod protegitur ab aliquo, dicitur esse in eo sicut contnetum in continente, et secundum hoc dicitur Act. XVII, 28 : « In ipso vivimus, movemur et sumus ». — Unum dicitur esse in alio sicut mobile aut effectus in primo movente aut in causâ ; sic res familiæ dicuntur esse in patrefamilias et creatura in Creatore. (*In IV Physic.* lect. 4.) — Quod est in loco per applicationem virtutis effectricis aut motivæ, non continetur a loco, sed magis continet et sibi subjicit locum.

(2) On pourrait encore ici marquer entre la cause principale et la cause instrumentale la même différence que nous avons signalée p. 61, et y ajouter en réponse la même observation.

D'autres locutions usuelles pourraient être citées, telles que celles-ci : « Etre *en* colère, *en* joie, entrer *dans* le mouvement. » Elles expriment que la colère, la joie, le mouvement agissent sur nous ; que nous sommes soumis à leur action et qu'elle nous contient. Mais ces explications laissent entendre suffisamment que, hors le temps de la sainte Communion, l'Humanité du Christ n'est pas substantiellement présente en nous, et que nous ne sommes point de la sorte contenus, renfermés, localisés en elle. Entre cette Humanité et nous il y a bien un rapport réel et physique ; mais ici, c'est un rapport de cause à effet. Sa puissance ou son action nous atteint, et nous sommes *en* sa puissance, soumis à son action.

Comment méditer sur cette manière d'être en Jésus, et ne pas se rappeler sa plainte touchante « Jérusalem, Jérusalem !... Que de fois j'ai voulu réunir tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu (1) ! » S'il en était besoin, saint Jean nous expliquerait ces paroles, quand il dit que « Jésus devait mourir, afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu auparavant dispersés ». (*Joan*. XI, 52.) Ah ! puissions-nous ne jamais errer hors de ces ailes divines dont si souvent parle l'Ecriture ! Ne sont-elles pas la figure expressive de cette action qui s'étend au loin, rassemble et contient avec le Christ dans l'unité d'un

(1) *Matth*. XXIII, 24.

même Corps mystique tous les enfants de l'Eglise, la nouvelle Jérusalem ?

§ III. — *Lui en nous et nous en lui, parce qu'il est l'exemplaire de notre état de grâce.*

Jésus-Christ ne me donne pas seulement la grâce, il est aussi la cause exemplaire de mon état surnaturel, et sous ce rapport je puis dire qu'il est en moi par sa ressemblance. En voyant la photographie parfaite et fidèle de quelqu'un, on dit : « C'est lui ; » ainsi on peut dire de l'âme en état de grâce : « C'est le Christ ! »

Pour mieux comprendre cette vérité, expliquons comment nous sommes à l'image du Christ.



Les ouvrages qui traitent de la grâce citent d'ordinaire cette phrase classique des écrits longtemps attribués à saint Denis l'Aréopagite : « La déification (de la créature), autant qu'elle est possible, consiste dans la ressemblance et l'union avec Dieu (1). » Cette ressemblance, dont il est ici question, n'est pas celle que nous avons par notre nature intelligente et que le péché ne nous a point ôtée; il s'agit de cette ressemblance surnaturelle par la grâce que Dieu avait donnée à l'homme en le créant, selon ces paroles de la Ge-

(1) Deificatio est ad Deum, quantum fieri potest, assimilatio et unio. (*Hierarch. Eccl.* I, 3.)

nèse : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » « En effet, la grâce habituelle, dit le Catéchisme du Concile de Trente, est une qualité divine inhérente à l'âme, une sorte de splendeur et de lumière, qui enlève ses souillures (d'où son nom de sanctifiante), et lui donne un éclat et une beauté incomparables (1). » C'est ainsi que l'âme rendue lumineuse par la grâce, ressemble à Dieu, la lumière éternelle et increéée.



Mais cette qualité, cette splendeur qui met en nous la ressemblance divine, en quoi consiste-t-elle?

C'est une participation à la nature de Dieu, à la vie de Dieu. Qui donc peut réfléchir à ces mots : *participer à la nature divine*, sans avoir comme le sentiment d'un homme marchant entre deux abîmes dans un sentier étroit et glissant? Sans ce guide-main, sans cette rampe de sûreté qu'est l'enseignement infaillible de l'Église, comment ne pas tomber d'un côté ou de l'autre? Ou l'on se croira Dieu, ou les réalités de la grâce ne seront plus que de vaines chimères. Voici

(1) Voici une vitre toute noircie et impénétrable à la lumière. Nettoyez-la, elle redevient transparente ; aussitôt la lumière y pénètre, s'unit à elle et la fait resplendir. C'est la figure de l'âme que le péché mortel a rendue souillée et ténébreuse ; mais la grâce la lave et lui donne cette transparence intérieure par laquelle Dieu, lumière increéée, s'unit à l'âme et se la rend semblable en la faisant lumineuse. (*Cf.* Sainte Thérèse, *Château de l'âme*, chap. II ; Mgr Gay, *De la Vie chrét.*, etc.).

donc comment on explique, autant que faire se peut, notre participation à la nature divine (1) :

La grâce ne change pas notre nature en celle de Dieu, laquelle est incommunicable, et nous restons vraiment hommes ; mais Dieu nous donne une perfection modelée sur sa nature (2) : ce qui nous permet, autant que la créature en est capable, de faire des opérations propres à la divinité. Or, quelle est l'opération propre de Dieu ? C'est de se connaître tel qu'il est en lui-même et de s'aimer d'un amour qui réponde à cette

(1) En général, participer à la nature d'un être, c'est recevoir en soi, autant qu'on est capable, quelque chose de cette nature. Ce quelque chose sera parfois la substance de cet être, comme il arrive pour l'enfant, qui participe à la nature de ses parents, en recevant d'eux la substance de son corps ; ou bien ce sera une perfection (par exemple, une qualité, une faculté) propre à la nature de cet être, et qui nous permettra d'agir comme lui. La nature d'un être, en effet, est le principe des opérations qui lui sont propres ; en participant à la nature, je participe aux opérations. Ainsi l'opération propre de l'homme, ce n'est pas de croître, ni de sentir, car cela lui est commun avec les végétaux et les animaux ; c'est de penser en la manière qui convient à une âme humaine. Si je pouvais communiquer à un charmant petit oiseau la faculté de penser, je le ferais participer à la nature humaine, sans toutefois en faire un homme ; il ne recevrait rien de la substance humaine, mais seulement une perfection, une faculté de cette nature. Considérez encore la lumière et le feu. L'action naturelle de la lumière, c'est de briller, d'éclairer, et celle du feu, de brûler. Lors donc que la lumière vient dans le cristal, elle le fait participer à sa nature, en lui communiquant une perfection, une manière d'être, qui le rend lumineux comme elle ; cependant la nature du verre n'est pas changée, il ne devient pas substantiellement la lumière. On peut appliquer la même considération au feu et au charbon embrasé.

(2) Franzelin a caractérisé cette participation par ces deux mots : *formalis et analogica*. C'est une forme ou manière d'être divine ; mais en Dieu elle est son essence, en nous elle est un accident.

connaissance Quand donc par sa grâce Dieu, m'élevant au-dessus de toute nature créée, me donne de le connaître et de l'aimer en lui-même, ici-bas dans l'ordre de la foi, là-haut dans la vision de la gloire, je participe alors à la nature divine, j'ai en moi la vie de Dieu ; car : « la vie éternelle, dit Notre-Seigneur, c'est de vous connaître, vous, seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ (1) ».

Et de même que le cristal devient lumineux, c'est-à-dire semblable à la lumière, en participant à sa nature (ce qui le fait briller et éclairer) ; ainsi, lorsque la grâce nous permet de connaître et d'aimer Dieu surnaturellement, nous participons à la vie divine et, sans être Dieu, nous devenons semblables à Dieu (2). Tel est le sens de la célèbre parole de saint Pierre : *Divinæ consortes naturæ*... « Nous sommes participants de la nature divine. »

Mon Dieu ! comme la divine munificence va bien au delà de nos aspirations naturelles ! Que rendre à Jésus pour nous avoir révélé, promis, mérité et si largement distribué ce don précieux de la grâce ?



(1) *Joan.* XIII, 3. — Remarquez que Notre-Seigneur dit : La vie éternelle c'est « de vous connaître » et non pas « de vous voir » : car elle commence ici-bas par la foi qui nous fait connaître Dieu, bien que nous ne le voyions pas encore.

(2) Pour exprimer cette participation à la nature divine et cette ressemblance surnaturelle, on se sert dans l'école des mots *déifié* et *déiforme*.

Deux remarques achèveront cette explication sommaire. Il ne s'agit plus ici d'une ressemblance seulement morale, c'est-à-dire consistant dans une certaine conformité de volonté et d'action entre Dieu et nous, mais bien d'une ressemblance physique, puisque la grâce transforme réellement notre âme.

En second lieu, c'est à l'image de la nature divine que nous conforme la grâce. Ce n'est donc pas de telle ou de telle Personne, mais de la Trinité tout entière (et de Jésus-Christ considéré dans sa divinité) que nous portons la ressemblance. Cette image atteindra sa perfection et se révélera dans la gloire. « Quand il apparaîtra (ou qu'il se montrera face à face), nous savons que nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est. » (*I Joan.* III, 2.)



Si maintenant je regarde en Jésus-Christ non plus seulement sa nature divine, mais sa Personne divine, sa qualité de Fils du Père, puis-je lui attribuer d'être, comme tel, le divin exemplaire auquel la grâce me rend conforme, le modèle dont je porte en moi la ressemblance ? Oui, assurément ; car, s'il est *par nature* Image et Fils du Père, nous aussi, *par grâce,* nous devenons enfants de Dieu et sommes faits à son image. Entre lui et nous, à raison de son caractère personnel, de sa qualité de Fils de Dieu, il y a donc des titres et des rapports particuliers de ressemblance. C'est ce

que saint Paul nous enseigne lorsqu'il dit: « Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils » (*Rom.* VIII, 29.)

Jusqu'où va cette ressemblance ? La théologie nous permet de le préciser, autant que les balbutiements de la langue humaine peuvent exprimer les réalités divines. Sans doute, entre la filiation du Verbe et la nôtre, il y a des différences ; mais il y a aussi des analogies qui font de la première l'archétype, c'est-à-dire le modèle suprême de la nôtre. Le catéchisme les résume en disant que le baptême nous fait enfants de Dieu *par adoption et par grâce*. Comprenons bien ce que ces mots signifient.

Par adoption nous dit la différence qu'il y a entre notre filiation et celle de Jésus-Christ. Lui, il est le Fils par nature, c'est-à-dire qu'avec son Père il n'a qu'une seule et même nature; tandis que moi, enfant de Dieu par la grâce, je garde ma nature humaine, et suis, quant à l'être, distinct et séparé de Dieu. *Par adoption*, cela veut dire encore que Dieu me prend pour enfant par le libre choix de son amour ; au lieu que le Père engendre nécessairement par voie d'intelligence celui qui est son Fils éternel.

Mais, si nous sommes enfants *par adoption*, nous le sommes aussi *par grâce :* ce qui veut dire sans doute par la toute gratuite miséricorde de Dieu, mais aussi par la participation à sa nature. Et c'est en cela qu'éclate la supériorité de notre adoption divine sur les adoptions humaines. Parmi les hommes l'adoption

ne modifie pas la nature de l'adopté ; elle ne lui infuse pas le sang de sa nouvelle famille, mais elle change seulement sa situation, ses relations extérieures. La grâce, au contraire, met en nous quelque chose de divin. Voilà pourquoi notre filiation (bien que d'un autre ordre que celle du Verbe et imparfaite, comme tout ce qui se fait dans le temps) a néanmoins son exemplaire dans la génération éternelle du Fils de Dieu et la rappelle par des analogies profondes (1).

« Nous sommes donc appelés enfants de Dieu, dit saint Jean, et le sommes réellement : *Ut filii Dei nominemur et simus ;* et par notre vocation chrétienne Dieu nous a prédestinés à devenir conformes à l'image du Fils (*Rom.* VIII, 29).



Allons encore plus loin. Est-ce que, comme homme, c'est-à-dire selon sa nature et dans sa vie humaines, Jésus-Christ est aussi notre exemplaire ?

(1) Nous en citerons seulement quelques-unes. 1° Nous participons à la nature divine ; le Christ, Fils de Dieu, la reçoit du Père, mais identique quant à l'être et à la perfection : 2° le Verbe divin ne quitte pas le sein mystérieux du Père, qui l'engendre en lui ; or, quand Dieu nous fait ses enfants par la grâce, il vient habiter en nous, et notre génération spirituelle, loin de nous séparer de lui, comme il arrive dans les générations humaines, nous fait demeurer en lui. 3° Enfin le Fils de Dieu est « l'image invisible du Père, la figure de sa substance », dit saint Paul. Entendons-le d'une image parfaite, adéquate, puisque le Fils est consubstantiel au Père. Nous aussi par la grâce, nous sommes à l'image de Dieu, nous lui devenons semblables. Cette ressemblance est, à la vérité, imparfaite et accidentelle ; néanmoins elle est réelle.

Assurément, mais pas de la même manière; car c'est à la nature divine que la grâce nous fait ressembler, et non pas à une créature créée, si parfaite qu'elle soit; puis, comme nous l'avons dit, cette ressemblance surnaturelle est physique et non pas seulement morale. Mais, parce que Jésus a, comme homme, la plénitude de la grâce et avec elle tous les dons et toutes les vertus, nous trouvons dans les actes et les états de sa vie humaine, le modèle le plus achevé de la nôtre; et c'est à perfectionner cette ressemblance *morale* que tend le travail de la vie chrétienne.

Ainsi, bien que d'une manière différente, Jésus-Christ, comme Dieu, comme Fils de Dieu et comme Homme, est notre exemplaire.



Comme tel, Jésus-Christ est en moi. Il y est à peu près comme je suis dans ma photographie; il y est par la ressemblance surnaturelle que la grâce me donne avec sa divinité et sa qualité de Fils de Dieu; il y est encore, par la ressemblance morale que produit l'imitation des vertus, des actions et des états de sa vie humaine.

Réciproquement nous sommes en Jésus notre exemplaire, comme toute copie est dans son modèle. Nous y sommes encore d'une autre manière qu'il importe de rappeler. Entre un tableau et sa copie, il y a bien un rapport de ressemblance, mais ce n'est pas le tableau qui a fait la copie, c'est l'artiste. Au contraire, si vous appliquez un cachet sur la cire, il y forme lui-même

son image. La cire c'est notre âme ; le cachet qui imprime en nous l'image du Christ, c'est l'Esprit-Saint ; le Christ est lui-même le divin artiste qui agit en nous ; et tel est le sens complet de ce mot : « Jésus est la cause exemplaire de notre état surnaturel, » c'est-à-dire qu'il est un modèle produisant lui-même sa ressemblance. En cette qualité, il est donc en nous, comme y imprimant sa ressemblance, et nous sommes en lui, comme dans la cause qui nous soumet à son action, nous contient et nous transforme à son image.

Voici, à ce propos, le commentaire de saint Thomas sur cette parole de saint Paul : « Vous avez revêtu le Christ... *Christum induistis.* » (*Ad Gal.* et *ad Rom.*) « Revêtir le Christ, dit ce grand docteur, c'est l'imiter ; car de même qu'un vêtement enveloppe un homme et le montre alors sous sa couleur, ainsi dans celui qui a revêtu le Christ, on ne voit plus que les œuvres du Christ. » Mais ce n'est encore là que la ressemblance morale par les œuvres et par l'accord de la volonté ; ce qui suit s'applique maintenant à la ressemblance physique par la grâce. « De même que le bois embrasé devient comme le feu et participe à sa vertu, ainsi celui qui participe aux vertus du Christ revêt le Christ... Tels sont ceux qui par la vertu du Christ reçoivent une forme *intérieure.* Et remarquez, ajoute-t-il, que l'on revêt extérieurement le Christ par les bonnes actions et intérieurement par un esprit nouveau (l'Esprit-Saint qui nous fait naître à une vie nouvelle) ; mais que les deux composent cette sainteté qui nous conforme au Christ. » (*Ad Galat.*

§ IV. — *Nous sommes dans le Christ, comme dans notre cause finale.*

Après avoir parlé de Jésus, comme cause exemplaire, montrons aussi que nous sommes en lui comme dans notre cause finale (1). Voici comment peut s'expliquer cet autre sens de « en lui ». On dit vulgairement : « Qui veut la fin veut les moyens » ; cela signifie que le moyen est compris dans la fin et qu'on le veut à cause d'elle. La fin est donc non seulement la cause ou la raison d'être de ce qu'on fait pour l'obtenir, mais elle en implique l'idée et l'exécution. Ainsi, par exemple, dans la volonté d'obtenir une faveur, est comprise celle de faire les démarches nécessaires.

Or, Dieu nous a faits pour le Christ. En le regardant, il voit du même coup avec lui et à cause de lui tous les fidèles qui lui sont subordonnés, comme à leur Chef et à leur Roi ; et chacun d'eux, suivant sa vocation et la mesure de sa grâce, a pour fin de le glorifier et de le reproduire dans sa vie surnaturelle. « Tout est fait pour lui... Vous êtes au Christ (2), » disait saint Paul pour exprimer cette vérité. Nous sommes donc, selon la pensée de Dieu et le plan de sa providence, compris dans le Christ et rattachés à lui (3). A

(1) « In » designat habitudinem causæ finalis. (S. Th. *in Joan.* cap. XI, 36.)

(2) Propter quem omnia (*Hebr.* II). Vos autem Christi (*I Cor.* III, 23).

(3) « Intentionaliter et in ordine ad eum. » C'est en ce sens que l'on dit de quelqu'un : « Il est tout entier dans ses études. »

nous de vivre et d'agir conformément à ce dessein en nous rapportant tout entiers à Jésus, comme à notre fin.

Mais la fin, c'est le terme où l'on arrive pour s'y fixer dans le repos et la jouissance. Or, lorsqu'un corps en mouvement s'arrête dans un lieu qui est le terme de sa course, on dit qu'il y entre ; de même, par analogie avec ce mouvement local des corps, tout acte, tout état, qui est le but final de nos désirs ou de nos travaux, est comme « un lieu où nous entrons, dans lequel nous nous arrêtons pour y demeurer, nous y reposer et y jouir (1). » De là ces expressions : « Entrer en repos, en jouissance, être en paix ; mettre son bonheur dans telle chose. »

Jésus est la voie, la vérité et la vie. En tant qu'il est la voie, nous avons *par lui* accès auprès du Père ; mais parce qu'il est aussi la vérité et la vie, il est tout ensemble et la voie et le terme : la voie comme Homme, et le terme comme Dieu (2). C'est pourquoi il nous presse de demeurer en lui, parce qu'en lui nous atteindrons notre fin et nous trouverons notre repos par l'union avec Dieu. Cette pensée est exprimée dans les paroles d'une hymne liturgique (3) :

Sis meta nostris cordibus.

Soyez, ô Jésus, le terme suprême de nos désirs. Qu'ils demeurent en vous et s'y reposent, autant qu'il

(1) Suppl. q. 93, a. 2.
(2) S. Th. *in Joan.* cap. XIV.
(3) Aux Vêpres de l'Ascension.

se peut ici-bas (1), jusqu'à ce qu'enfin ils vous atteignent dans la gloire. Alors se consommera notre union avec vous, et nous entrerons dans le repos de la béatitude éternelle : *Intra in gaudium Domini tui.*

§ V. — *Lui en nous et nous en lui par la foi et la charité.*

Jusqu'ici entre le Christ et nous il n'a été question que des rapports de causalité, de ressemblance et d'ordre. Ils nous permettent de dire, selon différents sens, *nous en lui* et *lui en nous ;* mais en aucune manière nous n'avons vu qu'il fût réellement présent en nous par la substance de sa divinité ou de son humanité (2), ni que, en corps et en âme, nous fussions en lui. Je cause avec quelqu'un par téléphone. Sans doute, je puis dire en un sens que je suis présent là où porte ma parole; et, en l'entendant fidèlement reproduite, mon interlocuteur dit : « C'est lui, c'est sa voix ; » mais je ne suis pas présent en corps et en âme dans ce lieu ; et cette reproduction de ma voix n'est pas ma voix elle-même. Ainsi par leur action et par leur ressemblance la Divinité et l'Humanité du Christ ne sont pas réellement présentes en moi. Et, cepen-

(1) Requiesce in passione Christi et in sacris ejus vulneribus libenter habita. (*Insit.* lib. II, c. I.)

(2) On peut, à la vérité, déduire de sa ressemblance imprimée dans nos âmes par la grâce, qu'il y habite substantiellement comme Dieu, puisque cette ressemblance est l'effet de la présence surnaturelle de Dieu dans l'âme juste ; mais ce n'est pas cette ressemblance qui le fait habiter en nous, c'est plutôt l'habitation qui cause la ressemblance.

dant cette parole « Vous en moi et moi en vous » doit s'entendre aussi d'une présence par la substance.

Disons tout de suite que pour la sainte Humanité il ne peut être question d'une semblable présence en nous, si ce n'est par la communion eucharistique. Le corps et l'âme du Christ ne sont qu'au ciel dans leur état glorieux, et dans le Sacrement selon le mode ineffable qui lui est propre. Hors la sainte Communion, nous n'avons plus avec cette Humanité divine que les relations expliquées précédemment, et qui ne vont point jusqu'à la mettre substantiellement en nous et nous en elle. Toutefois, il convient d'observer que ces relations trouvent dans la sainte Communion leur complément et y atteignent leur perfection. L'union sacramentelle avec le corps et l'âme du Sauveur est pour signifier, produire ou accroître l'union spirituelle par la charité, qui relie étroitement la tête avec les membres et les membres entre eux. Cette union nous fait ainsi *demeurer* dans le Christ et le Christ en nous, même après que les espèces eucharistiques sont altérées. Jésus nous l'enseigne quand il dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (*Joan.* VI.)

Il nous reste donc à expliquer comment, selon sa nature divine, le Christ est réellement présent en nous par la grâce.



Observons d'abord que ce n'est pas seulement le Fils de Dieu, mais les trois Personnes divines qui

viennent habiter notre âme (1). « Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera ; et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. » (*Joan.* XIV.) Cela posé, nous disons que par la grâce les trois Personnes divines sont réellement présentes en nous, comme terme de notre connaissance et de notre amour (2).

« Au-dessus de la manière commune selon laquelle Dieu est en toute créature, il en est une spéciale qui convient exclusivement à la créature raisonnable dans laquelle il est présent, comme le connu est dans celui qui connaît et l'aimé dans celui qui aime. Mais parce que la créature qui aime et connaît (il s'agit de la connaissance par la foi et de l'amour par la charité) atteint Dieu lui-même par son opération, il en résulte que Dieu, suivant ce mode spécial de présence, n'est pas seulement présent dans la créature, mais qu'il *habite* en elle comme dans son temple (3). »

Ces paroles de saint Thomas exposent clairement le point que nous étudions.

Dans l'ordre naturel, on explique comme il suit que l'objet de notre connaissance et de notre amour est en nous. L'idée ou l'image des êtres que nous connaissons est, en effet, dans notre intelligence ; c'est pour-

(1) Toutes les opérations de Dieu hors de lui sont communes aux trois Personnes divines, puisqu'elles n'ont qu'une seule et même nature. Tout ce que fait le Fils, le Père le fait avec lui (*Joan.* v) ; si le Fils vient, le Père vient aussi. Quant à l'Esprit-Saint, le Fils nous l'a promis ; cet Esprit divin doit aussi demeurer en nous, habiter dans nos cœurs et y répandre la charité.

(2) Sicut cognitum in cognoscente et amatum in amante.

(3) S. Th. I, q. XLIII, a. 3.

quoi nous disons : « Cela est entré dans mon esprit, ne sort pas de mon souvenir ; un tel est présent à ma pensée. » Que l'amour s'ajoute à cette pensée, et nous disons de l'objet aimé : « Nous le portons dans notre cœur ; » car nous nous complaisons en lui, comme s'il était présent ; nous agissons pour lui comme pour nous, et nous le regardons comme un autre nous-même ; enfin ce qui est à lui nous semble nôtre. C'est ainsi que l'aimé est dans celui qui aime. Mais par une réciprocité naturelle, en aimant nous sortons en quelque sorte de nous-mêmes pour nous porter d'esprit et de cœur vers l'objet de notre amour ; nous voulons pénétrer en lui et jusque dans son âme pour jouir *intimement* (1) de lui; nous entrons dans ses idées, ses affections, ses joies et ses épreuves ; nous nous identifions à lui, autant que possible, par la conformité de volonté et de manières. Voilà comment celui qui aime est dans celui qui est aimé. « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur, » a dit Jésus-Christ.

Mais cette union est une union de pensée et d'affection, une union *morale*. Celui qu'on aime ainsi peut être absent, bien qu'il soit présent à notre esprit et que nous vivions pour lui.

Par la foi et la charité, ce n'est plus seulement l'idée de Dieu qui est dans mon esprit, ni un lien d'affection qui m'unit à lui ; c'est lui-même, dans son essence, que j'atteins, lui qui est présent dans mon âme. Sans doute, la foi ne me fait connaître Dieu qu'imparfaitement et me le montre « comme dans un miroir », dit saint

(1) « Intus in anima, intima. » L'amour tend à l'union et à l'intimité.

Paul ; mais elle s'épanouira finalement dans cette vision de la gloire dont elle est comme l'aurore et où je le verrai face à face ; où, non pas sa représentation, mais son essence même s'unira à mon intelligence. Et quant à la charité, qui accompagne toujours la grâce, elle est, en cette vie, de même nature que dans la patrie. C'est un amour d'amitié par lequel Dieu et l'âme se donnent l'un à l'autre. La théologie nous le dit par un de ces mots profonds dont elle a le secret ; un mot qui résume la grâce et la gloire, un mot où l'on trouve en germe toutes les délices de l'union divine, où l'on voit s'irradier toutes les joies du ciel : *Possessio Dei ad fruendum*... « Je possède Dieu pour en jouir. » Or, comment le pourrai-je, s'il est absent et même à distance ? Malgré la différence de condition que comportent la vie présente et la vie future, cette possession et cette jouissance n'exigent-elles pas qu'ici-bas comme là-haut il me soit présent par sa substance, que je l'étreigne et lui demeure uni ? Voilà de quelle manière Jésus-Christ, selon sa nature divine, habite réellement dans nos âmes d'une manière spéciale, comme terme de notre connaissance et de notre amour.



Vous le voyez, cette présence singulière et surnaturelle de Dieu dans l'âme par la grâce diffère, ainsi que l'observe saint Thomas, de la présence d'ordre naturel, par laquelle Dieu est dans toutes les créatures, leur donnant l'être et la vie. C'est pourquoi nous lui réservons ce terme d'*habitation* qui éveille une

idée de possession pleine, de jouissance et d'affection, de séjour intime et familial, qu'on ne trouve pas dans celui de simple *présence*.

Cette distinction des deux modes de présence explique aussi comment on peut dire que par la grâce Dieu *vient* dans l'âme où déjà il est présent. Quand, dans un lieu où il fait jour, luit un rayon de soleil, ne disons-nous pas : « Le soleil vient » ? Il y était déjà ; mais sa lumière y brille d'une autre manière, plus directe et plus parfaite. Ainsi dans notre âme, où il est déjà comme en toutes choses, leur donnant l'être et la vertu d'agir, Dieu *vient* (1), non seulement parce qu'il y opère surnaturellement (ce qu'il peut faire même chez le pécheur à qui il inspire des actes de foi et d'espérance), mais parce qu'il s'y rend aussi présent par essence, en cette manière nouvelle et surnaturelle que nous appelons l'*habitation* (2)

Cette explication du terme « en lui » nous en donne le sens le plus parfait et nous place au cœur du mystère de la grâce ; elle nous montre une union plus étroite et plus sublime ; elle achève enfin de

(1) Lire dans le beau livre du R. P. Froget : *De l'inhabitation du Saint-Esprit*, un très clair exposé de la doctrine de S. Thomas sur le mode dont Dieu est présent en nous par la grâce.

(2) La possession diabolique n'est que la caricature de cette possession divine. Dieu seul entre dans l'âme ; le démon ne peut occuper que le dehors, n'agit que sur les organes ; ce n'est qu'indirectement par les sens qu'il atteint l'âme ; son action est extérieure, superficielle, violente et comme éloignée. Il est donc vrai qu'il n'y a de véritable intimité qu'avec Dieu !

nous faire comprendre le mot de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Oui, vraiment, il y vit, puisque sa divinité habite en moi ; il y vit, puisque c'est lui qui me fait vivre et agir surnaturellement ; il y vit, puisque la grâce imprime en moi sa ressemblance.

ARTICLE IV

NOTRE CROISSANCE DANS LE CHRIST

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer quelles sont les conditions de cette vie du Christ en nous. C'est une vie cachée, qui n'apparaîtra que dans la gloire ; et ici-bas nous ne pouvons d'une certitude de foi savoir si elle est en nous. C'est aussi une vie qui peut s'accroître ou diminuer, et même se perdre entièrement par le péché mortel. Il nous semble utile, cependant, après avoir expliqué comment le Christ vit en nous, de dire comment il y croît jusqu'à la plénitude de son âge parfait. Cette croissance dans le Christ, le B. L.-M. de Montfort la rappelle souvent à ses lecteurs. N'est-elle pas la fin de sa dévotion? Lui-même le déclare, quand, après avoir demandé : « Quel est celui qui pratiquera parfaitement cette dévotion ? » il répond : « L'âme bien fidèle que l'Esprit de Jésus-Christ y conduira lui-même, pour avancer de vertus en vertus, de grâces en grâces, de lumières en lumières, pour arriver jusqu'à la transformation de soi-même en Jésus-Christ, à la plénitude de son âge sur la terre et de sa gloire dans le ciel. »

(*Vraie dévotion.*) Les Épîtres des apôtres parlent en effet, à plusieurs reprises, du Corps mystique du Christ, qui croît à l'instar du corps humain, ou qui, semblable à un édifice en construction, monte et s'achève (1). Ces textes s'entendent d'abord de l'Église entière, qui est le corps mystique du Christ. Par l'accession des nations païennes ou le retour des hérétiques, des schismatiques et des juifs, par l'accroissement de la foi et de la charité dans chacun des fidèles, l'Église se développe et se perfectionne au cours des siècles ; et quand, à la fin des temps, Dieu aura son dernier élu, la dernière pierre de son temple, tous les membres de son Église ; lorsque universellement le Christ sera tout et en toutes choses, alors ce sera la consommation. A l'exemple de son corps humain, qui à l'âge de trente-trois ans atteignit la plénitude de sa croissance et de sa perfection, le Corps mystique du Christ sera parvenu à son complet développement. Bien qu'il ait déjà sur la terre une certaine perfection, il l'aura surtout dans la gloire, où nulle souillure, nulle ride, nul défaut n'altéreront sa beauté.



Cette croissance du Christ peut aussi s'entendre non seulement de l'Église en général, mais de chaque membre en particulier, puisque à chacun de nous il est dit : « Croissons dans le Christ en toutes manières, par toutes sortes de bonnes œuvres, nous

(1) *Ad Ephes.* II, IV ; *I Petr.* II, 5, etc.

sanctifiant en toutes choses. » Si l'on se rappelle l'explication que nous avons donnée de ces formules : « Le Christ est en nous, il y vit, il y est formé », on comprendra comment il y croît et y arrive à sa plénitude.

Il vit en nous, parce qu'il y habite par la foi et par la charité ; et à mesure qu'elles augmenteront, cette demeure du Christ en nous, cette union avec lui deviendra plus intime, plus parfaite.

Il vit en nous, parce qu'il y opère, qu'il nous communique la grâce par son divin Esprit et par lui nous gouverne. Or, lorsque les purifications de la vie ascétique auront amoindri et mortifié cette vie propre, qui gêne tant l'action du Christ et de son divin Esprit, cette action sera plus libre, plus étendue, plus profonde ; et ainsi se développera la vie du Christ en nous.

Enfin, nous savons que cette opération divine nous conforme au Christ. A mesure que se perfectionnera cette forme du Christ, ou cette ressemblance avec lui par la grâce et les vertus, en nous croîtra Jésus-Christ. Puis quand, dans la mesure que comporte la vie présente, nous aurons atteint ce degré de sainteté qui réalise le plan divin sur chacun de nous, alors nous serons parvenus à cette plénitude dont l'âge parfait du Christ ici-bas est le modèle ; il ne nous restera plus qu'à entrer dans la plénitude de sa gloire dans les cieux.



L'importance de ce chapitre a exigé certains développements, puisqu'il s'agit du fondement de la vie

chretienne, c'est-à-dire de la vie du Christ en nous. Comment mener cette vie et y progresser, si l'on ignore en quoi elle consiste ? Beaucoup n'en ont cependant qu'une idée vague dont se ressent leur piété. On ne manque pas d'objecter que tous les fidèles ne sont pas obligés de connaître, ni même capables de comprendre les explications détaillées èt approfondies dans lesquelles nous sommes entrés. Sans nul doute. Mais ceux qui ont mission d'enseigner, aussi bien que les fidèles désireux de la vie parfaite, ont besoin de connaissances moins sommaires. Les premiers doivent acquérir une science sûre et profonde qu'ils dispenseront aux autres sous une forme convenable.

Puis, il n'est pas hors de saison de préciser et d'approfondir la doctrine contenue dans ces mots : « Jésus vivant en nous, » depuis que certains ouvrages ont encouru soit une condamnation, soit de justes critiques. Pour ce motif ils ont, sinon discrédité cette formule, du moins éveillé à son sujet de légitimes défiances. Enfin, eu égard à notre but, il convenait aussi d'expliquer amplement ce qu'est la vie du Christ en nous, car telle est la fin de la parfaite Dévotion à la sainte Vierge.

Nous devions particulièrement approfondir le sens de cette formule : « Par lui, avec lui et en lui », qui est la pièce principale de notre système de spiritualité? Ce que nous avons dit nous permettra d'entrer comme de plain-pied dans les explications qui vont suivre et nous en facilitera les applications.

CHAPITRE III

La vie et la voie d'union.

L'union à Jésus-Christ est la fin de la vie spirituelle, et cette union est bien, à vrai dire, dans l'enseignement de toutes les écoles. Nonobstant la diversité de leurs points de vue et de leurs procédés, il n'existe entre elles aucune divergence doctrinale, et nous voulons tout d'abord mettre bien en évidence et hors de conteste ce point très important. Toutefois, quand on examine les ouvrages de spiritualité, on remarque dans plusieurs la prédominance de certaines idées et d'une méthode particulière. Cette prédominance est plus ou moins accusée ; chez tels auteurs, elle l'est au point de caractériser leur enseignement et d'établir entre eux et quelques autres une différence assez tranchée, malgré le fonds commun de leur doctrine. Groupant donc par la pensée les écrivains qui ont dans un certain degré cette note distinctive, nous pouvons les considérer comme formant une école spéciale ; et si l'on trouvait excessif de parler ici d' « école » (ce qui cependant nous semble justifié), au moins accordera-t-on que nous sommes en présence d'un système ou d'une méthode particulière dont nous voulons exposer l'idée fondamentale, es-

quisser à grands traits l'histoire et signaler quelques notes distinctives.

Si l'on demande à quoi bon cette étude, nous répondrons que c'est pour déterminer un genre de spiritualité où rentre celle du B. de Montfort. Ce chapitre est donc la conséquence et le complément du précédent ; car, après avoir montré que pour Montfort la formule de la vie surnaturelle est : « le Christ vivant en nous », il est utile d'expliquer comment ce point de vue et les procédés qui en découlent constituent le *genre* de sa spiritualité.

ARTICLE Ier

L'IDÉE FONDAMENTALE

Cette idée n'est autre, avons-nous dit, que celle exprimée par ces mots : « Le Christ vivant en nous », mais elle est ici posée comme base de tout un système, comme un centre d'où tout part et où tout vient se rattacher. Entrons dans quelques détails.

Dom Guéranger, parlant des représentants de cette école au XVIIe siècle, dit qu'ils ne séparaient pas la personne du Christ de sa doctrine, qu'ils faisaient sortir de lui et y ramenaient toute la religion (1). Ce que l'illustre Bénédictin énonce touchant la doc-

(1) Cela ne doit pas s'entendre comme si dans la religion il n'y avait rien en dehors du Christ. L'existence de Dieu et d'un seul Dieu, la Trinité, la création, etc., ne se déduisent pas de l'Incarnation. Il est regrettable que l'on n'ait point tiré à part les articles si intéressants que Dom Guéranger publia dans l'*Univers* (mai 1855 et suiv.) à propos d'une réédition de la *Cité mystique*.

trine, il faut l'appliquer à la vie intérieure ; car de même que Jésus a dit : « Je suis la vérité, » il a dit aussi : « Je suis la vie ! » C'est pourquoi je considérerai surtout dans la vie spirituelle, dans ses formes admirablement diverses et ses actes multiples, le principe d'où tout émane et où tout va s'unifier, à savoir : *le Christ vivant en moi*. Dans la vertu, par exemple, il y a sans doute l'habitude infuse ou acquise embellissant mon âme, et dans les actes des vertus, la conformité à la règle morale ; mais en tout cela je verrai principalement quelque chose de Jésus que je fais passer en moi, des effets de sa grâce, des traits de sa ressemblance. « Il est, dit Origène, la substance de toutes les vertus. » (*Hom. I in Cant.*) ; c'est lui « que Dieu nous a donné pour être notre sagesse, notre sanctification, notre rédemption ». (*I Ep. ad Cor.* I, 30.) Cela veut dire, comme l'explique saint Thomas, que tous ces dons nous arrivent par notre union au Christ et en participant à sa grâce ; de sorte que progresser en grâce et en vertus, c'est former Jésus en moi, c'est croître en lui (1).

En résumé, dans cette conception de la vie surnaturelle, on n'en sépare pas les actes et les états de la personne du Christ ; et cette vie c'est, en dernière analyse, l'union à Jésus.

(1) Quant aux infirmités spirituelles de mon âme, à ses défaillances, aux obstacles que le péché oppose en elle au règne de Dieu, je les rapporterai encore à la vie de Jésus en moi, ainsi que l'a fait Mgr Gay dans son admirable Élévation intitulée : *Comment Jésus vivant en nous est malade de nous.*



Mais le moyen pour arriver au Christ et mener cette vie d'union ? Il n'est autre que le Christ lui-même, le Christ qui est la vie, mais qui est aussi la voie : *Ego sum via* . « Il se montre à nous comme étant la voie, une voie qui n'est pas distante du terme, mais qui lui est unie... Cherchez-vous par où aller ? Voici le Christ, lui-même est la voie... » (S. Thom. *in Joan.* XVI.) Ainsi envisagée, l'union au Christ n'est plus seulement le *terme,* mais aussi le *moyen.* Fidèle à cette manière de regarder les choses et sans exclure (ce qui serait une erreur et un péril) des considérations d'un autre ordre, je m'attacherai principalement à trouver dans le Christ le modèle de ma vie, le motif des vertus, la règle de mes actes, le secours pour ma faiblesse, la guérison de mes infirmités. « Apprenez de *moi* que je suis doux et humble de cœur. » Donc je serai humble à l'exemple du Christ et parce qu'il le fut, car je veux lui ressembler et l'aimer.

Que de raisons me pressent d'accepter les souffrances ! Mais pour l'Apôtre, les peines d'ici-bas et, en général, le renoncement, le sacrifice, la mortification dans la vie spirituelle, lui apparaissent comme la « mort de Jésus que nous portons dans notre corps, afin que la vie de Jésus se manifeste en nous. » (*II Cor.* IV, 10.) Que l'on veuille bien encore se rappeler les paroles de saint Paul exhortant les chrétiens à la chasteté, à cause de leur incorporation au Christ ; les conviant à la modestie, parce que le Seigneur est près d'eux et en eux par la grâce, et l'on comprendra

à quel point de vue nous nous plaçons. En résumé, la religion sous cet aspect n'est plus seulement quelque chose, c'est quelqu'un ; et de même que l'Église, c'est le Christ vivant dans son corps mystique, se développant et se complétant par elle, ainsi dans chaque âme (qui, selon le mot de dom Guéranger, est l'Église en miniature), on verra le Christ vivant et croissant jusqu'à l'état parfait.



D'aucuns objecteront peut-être que ces vues et ces procédés se trouvent un peu partout. Nous ne le contestons pas ; mais nous observons seulement que certains maîtres les proposent, pour ainsi dire, au premier plan ; qu'ils s'y attachent d'une façon prédominante, habituelle et méthodique dans la conduite des âmes.

On voit donc maintenant pourquoi nous avons intitulé ce chapitre : *La vie et la voie d'union.* En effet, la note caractéristique de l'enseignement ou de l'école en question, c'est d'envisager l'union au Christ et comme fin et comme moyen. Que telle soit la pensée du B. de Montfort, cela ne peut faire doute. Où tend sa dévotion ? A former le Christ en nous, à nous faire parvenir à la plénitude de son âge, etc. Ces termes et autres semblables formulent nettement l'idée fondamentale que nous venons d'exposer. Et le moyen pour arriver à cette union, c'est de vivre et d'agir en union avec Marie, c'est-à-dire « par Elle, avec Elle, en Elle et pour Elle, afin de mieux le

faire par le Christ, avec le Christ, dans le Christ, et pour le Christ ».

ARTICLE II

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

Tout bien considéré, cette façon d'envisager les choses va au fond de l'ordre surnaturel dont le Christ est la somme, la source, l'exemplaire, la substance et le terme. A ce point de vue, « le Christ est tout en toutes choses (1) », et « il remplit tout ». Cet enseignement est fondé sur l'Evangile, et l'on peut facilement y rapporter nombre de paraboles, de figures et de sentences ; il s'affirme particulièrement dans les Épîtres de saint Paul, et l'on peut dire qu'il en est la caractéristique. C'est là qu'on trouve cette formule capitale : « Le Christ vit en moi..... Ma vie, c'est le Christ (2) » ; là qu'est aussi exposée la figure du Corps mystique, dont les conséquences sont ensuite développées dans une foule de textes trop connus et trop commentés pour qu'il soit vraiment utile d'ajouter aux citations déjà faites.

Si nous jetons maintenant un regard sur les premiers siècles de l'Église, le langage des martyrs, les inscriptions des catacombes et des baptistères, les écrits des anciens Pères (parmi lesquels il faut

(1) Omnia et in omnibus Christus (*Colos.* III, 11). Ut impleret omnia (*Eph.* IV, 70).

(2) Vivit vero in me Christus.... Mihi vivere Christus est.

citer entre tous saint Cyrille d'Alexandrie) et combien d'autres témoins de la tradition, nous disent que tel fut, à cette époque, dans l'enseignement dogmatique comme dans la vie spirituelle, le point de vue dominant.

Ces locutions : « Le Christ vit en moi ; je suis un avec le Christ par la grâce ; je suis porte-Christ, temple du Saint-Esprit, » avaient un sens pratique pour les chrétiens d'alors et leur étaient familières. Lisez les offices de saint André (1), de sainte Agnès, de sainte Cécile, de sainte Agathe, les écrits de saint Ignace d'Antioche, etc., et observez comment tout est plein du Christ, comment rien n'est séparé de Lui ; comment la vie, la croix, la mort, la virginité, l'amour, le service de Dieu, tout enfin est regardé en Lui.

Nous n'avons point à dresser la liste complète des écrivains qui ont suivi cette voie. D'aucuns ont regardé l'ordre bénédictin et celui de saint François comme particulièrement imprégnés de cet esprit ; mais c'est au XVIIe siècle que nous devons signaler une pléiade d'écrivains ascétiques qui ont nom de Condren, Olier, Bourgoing et de Bérulle, etc. Si la lecture de leurs ouvrages, au moins pour quelques-uns d'entre

(1) L'authenticité des leçons, répons et légendes de plusieurs de ces offices a été contestée. Quoi qu'il en soit, il leur reste assez d'autorité, et nous avons, d'autre part, assez de témoignages des premiers âges de l'Église pour maintenir nos considérations.

eux, exige certaines précautions et une science théologique sûre, on peut dire que le mystère de la vie du Christ en nous y est admirablement développé. De nos jours enfin, nous avons vu surgir d'autres représentants de cette école, qui lui ont apporté le tribut de leur grand talent et de leur savoir théologique. Il suffit de nommer Dom Guéranger, le P. Faber, le cardinal Pie, le pieux et savant évêque d'Anthédon, Mgr Gay, qui dans la question présente reste maître parmi ces maîtres. Son *Traité de la vie et des vertus chrétiennes*, comme aussi ses dernières *Elévations*, sont une splendide exposition de cette doctrine. Le profond écrivain en était rempli, et il savait en extraire jusqu'à la moelle.

C'est parmi ces auteurs, avons-nous dit, que vient prendre place le B. L.-M. de Montfort. A l'idée fondamentale de leur enseignement il ajoute l'union à Marie, comme moyen de nous unir à Jésus. On peut s'en convaincre par la simple lecture de ses écrits; et notre travail, s'il en était besoin, le montrerait jusqu'à l'évidence.

Parlons maintenant de quelques procédés et avantages qui caractérisent ce genre de spiritualité. Les uns et les autres se retrouvent non pas affaiblis, mais plutôt renforcés dans la dévotion que Montfort nous dit être « une voie facile, courte, assurée et parfaite ».

ARTICLE III

NOTES CARACTÉRISTIQUES

§ I

La première c'est qu'une telle méthode, en nous sortant de l'abstraction, rend plus attrayant et plus facile le labeur de notre sanctification. A parler de vertu, de loi, d'obligation morale et de règle ; à prêcher l'humilité, l'obéissance ; à exalter la croix et la souffrance, on peut, à coup sûr, dire des choses exactes et qu'il importe de ne pas ignorer ; mais si, comme il arrive à certains auteurs, on me laisse en présence de ces abstractions, sans me mettre en rapport avec des personnes vivantes et agissantes, l'exhortation risque d'avoir les mêmes résultats qu'une solution de problème ou une démonstration géométrique. Je dirai : « C'est vrai, » mais je ne serai que médiocrement touché.

Mgr Gay a écrit quelque part : « On met les âmes en face d'abstractions, et l'on veut qu'elles s'en éprennent ! » Et dans son beau traité de la *Douleur chrétienne*, il fait cette remarque importante pour la direction des âmes : « Si la croix n'est que la croix, ces âmes (qui se disent incapables de l'aimer) ont raison ; l'insuccès est certain et l'entreprise est vaine. La Sainte Vierge elle-même n'y aurait point réussi. Mais que la croix s'anime et devienne le crucifix, tout aussitôt l'amour a sa raison d'être et sa place..... Si petit ou si grand qu'il soit dans une âme, l'amour de

la croix n'y est jamais et n'y peut jamais être que le saint et fervent amour de Jésus mis en croix. »

Il faut bien reconnaître que souvent on a soin, en prêchant la vertu, la régularité, le sacrifice, etc., de relever nos regards vers Dieu, vers Jésus en personne, ou encore de parler comme font les Psaumes : « Votre loi, ô Seigneur..... vos commandements »..... *Legem tuam, Domine... mandata tua.*

Mais pour qui, dans la vie spirituelle, regarde avant tout l'union au Christ et marche par cette voie, la pensée de Jésus ne sera pas seulement le complément et le terme des autres considérations, elle se posera au premier plan et les dominera. C'est Jésus doux et humble de cœur qui m'apprendra l'humilité; c'est la pensée de lui appartenir, de faire sa volonté fidèlement transmise par voie hiérarchique, qui me portera à l'obéissance; j'aspirerai à devenir une âme de sacrifice pour communier de volonté et d'état à Jésus-Hostie, etc...

Alors je ne suis plus devant une chose, mais devant quelqu'un. J'ai à qui me prendre, moi créature intelligente et capable d'aimer. En face de moi, c'est un Dieu fait homme, vivant de ma vie et en tout mon semblable, hormis le péché. N'est-il pas mon Créateur et mon Sauveur, mon Maître et mon Roi, mon Epoux divin, ma nourriture et ma vie? Plus tard ne sera-t-il pas mon juge et enfin ma couronne éternelle?

Qu'on me le fasse contempler et connaître, car plus je le connaîtrai et plus je pourrai l'aimer. Par une conséquence naturelle, si je l'aime, je m'efforcerai de lui ressembler, de faire en tout sa

volonté, de partager ses états, de m'unir plus parfaitement à lui. Ai-je besoin des voies de crainte? Je n'ai qu'à contempler Jésus, mon Dieu et mon Juge; qu'à méditer encore les souffrances et les abaissements de sa Passion; car il est bien vrai que la vue du Sauveur, victime de la sainteté et de la justice, est pour nous la plus effrayante et la plus haute révélation de ces perfections divines (1).

Pure théorie, dira-t-on! Non certes, car c'est de la pratique courante. Que d'âmes résistent aux raisonnements les plus concluants pour les décider à un sacrifice, et qui cèdent, si vous les mettez en face de Jésus, à qui elles se sont données et qu'au fond elles veulent aimer et servir? La pensée de le contenter et de l'honorer, de se sentir, grâce à ces vues, comme plus en contact avec Lui, leur fait accepter ce que parfois elles marchandaient à Dieu depuis si longtemps.

§ II

Une deuxième note caractéristique de cette spiritualité, c'est de mettre devant nos yeux le côté

(1) « Il suffit, dit le P. Rigoleuc, de regarder Jésus et de contempler ses perfections et ses vertus. Cette vue seule est capable de produire par elle-même de merveilleux effets sur l'âme; de même qu'un simple regard vers le serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert, suffisait pour guérir de la morsure des serpents. Car, non seulement tout ce qu'il y a en Jésus est saint, mais encore sanctifiant, et de nature à l'imprimer dans les âmes qui s'appliquent à le considérer avec de bonnes dispositions. Son humilité nous rend humbles, sa pureté nous purifie; sa pauvreté, sa patience, sa douceur et ses autres vertus s'im-

positif avant le côté négatif, la fin avant le moyen, le terme avant la voie ; à tout le moins ce positif est-il placé en telle lumière et rappelé avec tant d'insistance, qu'il prime tout et fixe nos regards, comme fait dans un tableau le personnage principal. Ainsi parlait Jésus : « Si quelqu'un veut *marcher après moi,* qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et *me suive.* » Suivre Jésus, s'unir à lui, partager ses états, voilà le positif, la fin ; se renoncer, se dégager par l'abnégation, la mortification, le sacrifice et l'humilité, de ce qui fait obstacle à notre union et nous empêcher de le suivre, voilà le négatif, le moyen Dans l'exécution il faut commencer par là, mais l'intention va d'abord au terme.

Or, qui ne voit que la pensée des joies surnaturelles, l'espoir d'une vie moins imparfaite, le pressentiment que notre amour va s'épurer et s'accroître, qui ne voit que tout cela attire au sacrifice, offre déjà des compensations au renoncement, fait resplendir la croix, calme les répugnances de la nature et dore la vie plus qu'un soleil de printemps ?

On s'explique pourquoi nous apparaît chagrine et repoussante la spiritualité de certains auteurs, cantonnés obstinément dans le côté négatif. A les lire, on serait tenté de prendre « le moyen pour la fin, l'écha-

priment en ceux qui le contemplent. Cela peut se faire même sans que nous réfléchissions en aucune façon sur nous-mêmes, mais simplement par le seul fait que nous considérons ces vertus en Jésus avec estime, admiration, respect, amour et complaisance. » (*L'homme d'oraison*, p. 35.)

faudage pour le temple, le régime pour la santé, et il semble qu'on devrait aimer ce régime pour lui-même, trouver bien cet échafaudage et savourer ces moyens, comme si c'était une chose très douce (1) »

Grâce à Dieu, les bons auteurs (et ils sont en grand nombre) ont soin de n'omettre ni l'un ni l'autre aspect de la vie spirituelle; mais il est clair que moins on isolera le côté négatif du côté positif, que plus on regardera le premier dans la lumière attrayante du second, et plus aussi on aura le vrai point de vue des choses, le plus propre à gagner les cœurs.

Mon Dieu! pourquoi ne pas en agir de la sorte avec vous, qui êtes la vie? Y a-t-il rien de plus positif que « Celui qui est »? Et quand il s'agit de votre vie dans les âmes, pourquoi ne pas nous proposer d'abord et avant tout cette vie? Faut-il vieillir longtemps dans la direction spirituelle pour entendre des aveux comme ceux-ci: « La perfection me fait peur. Si telle attache est interdite, qu'aurai-je à aimer? S'il faut sacrifier telle et telle joie, que me reste-t-il, sinon la tristesse? » Pauvres âmes, à qui la dévotion ne se présente qu'en habit de deuil! Personne sans doute ne leur dit expressément qu'elles n'aimeront plus, qu'elles n'auront plus sur qui s'appuyer; mais pourquoi ne pas leur dire d'abord et comme Dieu: « Tu aimeras »; et parce que tu aimeras, tu serviras jusqu'au travail, jusqu'au sacrifice.

Qu'on veuille bien le remarquer: il n'est ici nulle-

(1) Mgr Gay (*De l'état religieux*).

ment question d'agir par le seul motif d'amour, surtout pour des commençants ; mais nous disons qu'il y a profit pour tous, surtout pour eux, à être amorcés par ce positif de la vie chrétienne. C'est qu'en effet on n'élève pas un enfant uniquement avec des privations et des corrections. Si elles sont utiles et même nécessaires pour conserver sa santé, elles n'entretiennent pas sa vie. On lui défend de manger en tel temps, de faire telle chose; il faut bien pourtant qu'il mange et fasse quelque chose. Ainsi nos âmes ont besoin d'aimer, de s'appuyer, de se réjouir. Montrez-leur qu'elles n'auront à mortifier que ce qui gêne en elles la vie surnaturelle ; qu'en renonçant à certaines joies, ou à certaines affections, elles arriveront à en goûter de plus profondes et de plus vraies. Commentez, en l'appliquant à leur situation présente, la parole de saint Paul, qui, après ses tribulations, ses mortifications et ses sacrifices, s'écriait : « Je vis. » Il se sentait vivre ! non plus selon la chair, mais selon le Christ : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Dites-leur, comme Jésus lui-même : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ; » mais ne prêchez pas la pauvreté sans les joies qui même ici-bas l'accompagnent. Montrez encore, à l'occasion, que les vœux de religion sont une délivrance et une satisfaction de l'amour plus encore qu'un dépouillement et un lien étroit. Est-ce que la première prédication de l'Évangile n'a pas été l'annonce de la joie par les anges ? C'était pourtant la croix, la mort à soi-même, le renoncement à la terre et au monde que Jésus venait

nous enseigner. Oui, mais tout cela nous ramenait à Dieu, à la joie de Dieu: voilà le fonds, le positif de la vie chrétienne, tandis que la lutte et la souffrance sont accidentelles et passagères; et c'est ce qu'il fallait d'abord annoncer aux âmes simples des bergers, comme au monde entier. Dans la vie d'union envisagée non plus seulement comme fin, mais aussi comme méthode, c'est donc Jésus que je regarde, lui que je veux vivre; et, cela faisant, je ne supprime ni l'immolation, ni le travail; je les facilite plutôt en fixant d'abord et surtout mes regards sur le but, ou sur ce que j'acquiers par le renoncement. J'écoute le divin Maître m'enseignant qu'il faut porter sa croix, mais pour le suivre. Il me dit qu'on doit haïr son âme et être pauvre; mais je sais qu'il conclut: « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous et que cette joie y arrive à sa plénitude. » (*Joan.* xv, 11.)

§ III

La dernière note caractéristique que nous voulons signaler, c'est que cette manière de nous placer directement et principalement en face de Jésus, afin de vivre par lui, avec lui et en lui, est un procédé *universel*. Nous entendons par là que ce procédé d'abord profite à tous; ensuite qu'il s'adapte à toute notre vie.

**

Les voies de perfection et les actes de vertu ne

peuvent être indistinctement proposés à tout le monde. Il en est qui, selon l'expression courante, sont plus admirables qu'imitables. Ne voit-on pas dans les montagnes des pics isolés, des rochers d'un aspect fantastique, des sommets inaccessibles et d'une beauté étrange, mais que le pied de l'homme ne foulera jamais ou qu'aborderont seuls quelques hardis touristes ? Or, dans le monde de la grâce, les âmes élevées (que l'Écriture compare aux montagnes) font de ces actions surprenantes, en apparence bizarres, quoique inspirées par l'esprit de Dieu. Selon le plan divin, elles concourent à la beauté du monde surnaturel, mais elles ne sont pas destinées à être reproduites ; à tout le moins, ne sont-elles pas un modèle que tous doivent imiter. La vie de saint Siméon Stylite, de saint Alexis, de sainte Rosalie de Palerme et de saint Benoît Labre, en offrent des exemples. Telle n'est pas la vie de Notre-Seigneur, ni celle de la Sainte Vierge. *Quoniam tu solus sanctus*, « Vous êtes le seul saint », lui chante l'Église ; ce qui veut dire qu'il est le saint universel, que toute sainteté découle de lui et y trouve son exemplaire achevé. En lui sont des sommets de perfection où ne s'élèvera aucune créature ; et cependant, de même que les monts sublimes par leurs plans étagés et leurs pentes graduées s'abaissent et se raccordent à la plaine, ainsi Dieu par les abaissements de son Incarnation est descendu jusqu'à nous ; il s'est mis si bien à notre niveau qu'à tous il a pu dire : « Je suis la voie. »

Mais, sans parler des voies extraordinaires et en ne considérant que les chemins battus, nous savons

que l'on ne doit pas diriger les âmes indifféremment vers toutes sortes de bonnes actions, vers tel procédé de sanctification ou telle méthode de spiritualité Ne faut-il pas compter avec le caractère, le tempérament, les conditions de vie d'une personne, et surtout avec le plan de Dieu sur elle? Néanmoins partout et toujours on peut en sécurité pratiquer la vie d'union telle que nous l'entendons ; parce qu'on entre ainsi dans la voie universelle qui est Jésus. Il n'est aucune forme de sainteté qui ne soit une copie de ce divin modèle; aucune vocation qui ne soit dans sa vie, au moins en principe et comme en germe.



En second lieu, si *pour tous* Jésus-Christ est « la voie », il est aussi par rapport *à tout* « la vérité ». Nous voulons dire qu'en ce Dieu fait homme nous trouvons le type de la vraie sainteté pour tous les actes et tous les états de notre vie. Que doit être en effet cette vie, sinon chrétienne, c'est-à-dire à l'image du Christ?

Universel quant aux personnes, le procédé d'union l'est donc aussi quant aux choses auxquelles il s'applique. Quoi que je fasse, quelle que soit ma situation, vivre pour moi se résume à « être Jésus » (1). Je n'aurai pas à multiplier les règles de conduite selon la diversité des actes et des circonstances ; mais toujours, pour être dans la vérité et

(1) Être Jésus, vivre Jésus, au sens que nous avons expliqué ci-dessus, en parlant de notre vie par Lui, avec Lui et en Lui.

la sainteté, je me mettrai en face de ce divin modèle et me conformerai à lui.

Trop peu de place est faite à Jésus-Christ dans la spiritualité de certaines personnes : telle est la cause de leur langage parfois si étrange. Elles exposent en direction leurs peines et leurs difficultés, et quand on leur demande : « Avez-vous tourné les yeux vers Notre-Seigneur, et regardé dans sa vie tel état analogue au vôtre, telle circonstance semblable pour y puiser lumière et force ? » on entend parfois cette réponse : « Je ne le savais pas » ; ou, ce qui est plus étrange : « Je ne croyais pas que l'on pût s'unir à Jésus dans cette circonstance » ; ou, ce qui est trop étrange : « Oui, mais il était Dieu. » Ces dernières réponses indiquent que ces personnes ne savent comment christianiser certains actes ou états de la vie humaine ; elles pensent que Jésus, étant Dieu, n'a pas vraiment, sincèrement vécu de notre vie, et qu'il n'en a pas connu les misères, les infirmités ni les souffrances compatibles avec son infinie sainteté.



Enfin la vie de cet Homme-Dieu, aussi réellement homme qu'il est Dieu, m'enseigne à discerner ce que je dois entendre par *la nature*, en tant qu'on l'oppose à la grâce dans le langage ascétique. Que d'erreurs pratiques par suite de notions incomplètes ou mal exposées ! En étudiant Jésus-Christ, je ne vois pas en lui ce qu'il y a de vicié dans ma nature, et cela, je dois le mortifier ; mais j'y retrouve aussi les infir-

mités et les servitudes de la nature humaine, que je dois subir et sanctifier. Enfin, j'apprends à reconnaître ce qui dans la nature est l'œuvre de Dieu: voilà ce qu'il me faut conserver, fortifier et purifier. La vérité en ce point importe beaucoup à la pratique, et nous ne devons pas oublier la prière de Notre-Seigneur : « Père, sanctifiez-les dans la vérité. » (*Joan.* XVII.)

Mgr Gay résume donc très justement ces considérations, lorsqu'il dit : « Être Jésus, vivre Jésus, éclaire tout, facilite tout, met l'être dans des rapports réguliers avec tout, avec Dieu et les créatures; et c'est aussi et premièrement un moyen radical de mourir à soi-même. » (*123e Élévation.*)

Il y aurait encore beaucoup d'autres particularités à observer dans cette méthode de formation spirituelle, mais nous en traiterons plus amplement, quand nous expliquerons comment la très Sainte Vierge est une voie facile, courte, sûre et parfaite pour aller à Jésus (1).



Nous ne clorons pas ce chapitre sans faire observer que la vie d'union à Jésus fut pour Marie la forme

(1) Il n'est pas inutile de noter que la dévotion au Sacré-Cœur, avec l'ampleur qu'à juste titre on lui donne dans la vie spirituelle, réalise pleinement ce que nous avons dit sur l'idée fondamentale et les notes caractéristiques de ce genre de spiritualité. Voir en particulier : *Les Vertus du Cœur de Jésus*, par le P. Boussac, et *Jésus intime*, par M. Sauvé.

de sa spiritualité, la pratique capitale de sa vie intérieure. Quand résonne dans notre âme l'admirable exclamation de saint Paul : « Vivre pour moi, c'est le Christ, » elle y réveille, semblables à d'harmonieux échos, des admirations sans fin, des ambitions saintes qui nous font rêver du ciel. Mais quelle plénitude de résonnance nous lui trouvons, et quelles visions passent devant nos yeux, lorsque nous l'appliquons à Marie! Pour elle, la religion c'était bien Jésus en personne. Où allait-elle puiser la grâce, sinon en lui, dans l'union avec lui ? Peut-on penser à sa prière, à son culte, à son amour, au service qu'elle rendait au Seigneur, sans voir jusqu'à l'évidence que tout cela allait d'abord à Jésus, comme à son Dieu, au Dieu qui s'était fait sien (*Deus, Deus tuus*), et par lui montait jusqu'au Père? Puis, jour par jour, se déroulait sous les yeux de la très Sainte Vierge la vie de Jésus avec ses phases diverses. C'était le thème de ses contemplations incessantes. « Marie, nous dit saint Luc, conservait toutes ces choses et s'en entretenait dans son cœur. » Pour suivre son divin Fils dans les manifestations croissantes de sa divine sagesse, Marie croissait aussi en foi et en amour. Partout et toujours être associée au Christ, s'unir à lui dans ses états et dans ses actes, participer à ses mystères, comme pouvait seule le faire « sa mère, son épouse, son unique », telle était la forme de la vie intérieure de Marie, telle était la loi de sa vie extérieure. Dieu l'avait prédestinée et créée pour Jésus. Fidèle à sa vocation, elle vivait plus en Jésus qu'en elle-même. Il était sa joie, sa douleur et comme l'âme de son âme. Nul doute que Marie ne comprît la vanité des biens

terrestres, la nécessité de la vertu, les fruits du sacrifice, les charmes de la pureté. Cependant, qui ne voit au premier coup d'œil que Jésus fut le premier et le principal motif de ses actes ? C'était lui surtout qu'elle regardait, lui qu'elle voulait vivre. Si, par exemple, à la Purification elle va au Temple, se soumet à la loi, se confond dans la foule, et fait l'offrande des pauvres : c'est surtout pour suivre Jésus.

L'école de Marie est donc l'école de la vie d'union. Mais quelle maîtresse pour nous y former, et comme nous profiterons à ses leçons et sous sa dépendance !





CHAPITRE IV

Du saint esclavage.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

L'union à Jésus-Christ peut être pratiquement proposée sous différents aspects. Le recueillement habituel ou l'esprit d'oraison, la pureté d'intention, la vie liturgique, la communion spéciale dans nos intentions, nos actions et nos états à tel ou tel mystère de la vie de Notre-Seigneur, voilà, comme prises au hasard, quelques-uns de ces aspects, dont plusieurs caractérisent la spiritualité de certains Ordres religieux.

Le B. de Montfort a surtout envisagé dans notre union à Jésus-Christ notre appartenance absolue et notre dépendance pratique, qu'il nomme le *saint Esclavage*. Pour nous y affermir, il veut que nous nous abandonnions sans réserve entre les mains de Marie. Mais il ne s'agit pas ici de deux appartenances différentes : l'une à Dieu et à Jésus, l'autre à la Sainte Vierge ; cette dernière n'est que l'extension, la conséquence de la première et le moyen d'y parvenir.

Je suis tout sous sa dépendance,
Pour mieux dépendre du Sauveur.

(*Cantiques du B. de Montfort.*)

Dans la seconde partie de cet ouvrage, nous parlerons de ce moyen. Sans doute, par rapport à l'union avec Dieu, *fin dernière* de notre dévotion, l'appartenance au Christ n'est elle-même qu'un moyen ; mais, au regard de notre appartenance à Marie, elle est une fin. « Cette dévotion, dit le B. de Montfort, consiste à se donner tout entier à la Sainte Vierge *pour* être tout entier à Jésus-Christ par elle. » Ce chapitre du saint Esclavage de Jésus-Christ a donc sa place dans cette première partie où nous étudions la fin de la parfaite dévotion à Marie, puisqu'il traite de la *fin prochaine* et spéciale.

Examinons ces trois choses : 1° quel sens le B. de Montfort attache à ce mot d'*esclavage ;* 2° sur quoi se fonde cette manière de considérer la vie de la grâce en nous ; 3° quelles sont les qualités de cette *divine* servitude.

ARTICLE Ier

QUE FAUT-IL ENTENDRE PAR ESCLAVAGE ?

Ce qui constitue l'esclavage, ce n'est ni la condition dégradée de l'esclave, ni la tyrannie du maître. De telles circonstances, il est vrai, accompagnent souvent la servitude ; elles lui sont cependant accidentelles. L'esclavage, c'est la dépendance totale et absolue vis-à-vis d'un maître, de sorte que l'esclave ne s'appartient plus, mais demeure au pouvoir de son maître, qui en use à sa volonté et pour son profit. Montfort précise cette notion en comparant la condition de l'esclave avec

celle du simple serviteur. Ce dernier ne donne qu'une partie de son temps et de son travail, et encore pour un salaire fixé, qui lui est dû en justice ; tandis que l'esclave vit et travaille toujours pour son maître.

Le Bienheureux distingue ensuite trois sortes d'esclavage, ou du moins trois titres, à raison desquels on peut être en servitude : « Le premier, dit-il, est l'esclavage de nature : toutes les créatures sont esclaves de Dieu en cette manière. » Nous développerons bientôt cette vérité. Le second est l'esclavage de contrainte, qui réduit quelqu'un en servitude, soit par violence, soit par une loi juste ou injuste. « Tel est celui des démons et des damnés. » Le troisième enfin est l'esclavage d'amour et de volonté, par lequel on fait choix par-dessus toutes choses de Dieu et de son service, quand même la nature n'y obligerait pas. » (*Vraie Dévotion.*)

Dès maintenant on comprend qu'il ne peut être ici question de l'esclavage de contrainte, mais seulement de celui de nature et de celui de volonté. Nous en traiterons plus loin en exposant les conditions de cette servitude. Voyons auparavant pourquoi le Bienheureux appelle sa dévotion du nom d'« esclavage ».

ARTICLE II

FONDEMENT DU SAINT ESCLAVAGE

Ce serait bien se méprendre que de regarder cette expression : « l'esclavage de Jésus ou de Marie » comme

une formule nouvelle, suspecte et inspirée par une piété exaltée ; ou encore de croire que l'on peut, sans altérer la véritable notion de cette dévotion, y substituer tout autre nom, par exemple, celui d'« enfant de Marie ». Le Bienheureux a dit le mot, parce qu'il veut la chose. De plus, en regardant notre vie de grâce sous cet aspect, en nous faisant pratiquer sous cette forme l'union à Jésus-Christ, il n'a pas choisi un point de vue original peut-être, mais secondaire, accessoire ou partiel. Non ; il a considéré ce qu'il y a de plus radical en nous, comme hommes et comme chrétiens ; il a imprégné par là sa dévotion de l'esprit même du baptême, en lui donnant pour base les vérités fondamentales du christianisme.

Nous étudierons les titres du domaine souverain que Dieu et, en particulier, Jésus Christ ont sur nous. Ce sont : 1° celui que Dieu créateur a sur toute créature ; 2° ceux que Jésus-Christ acquiert sur nous par le baptême ; 3° ceux que nous y ajoutons par notre libre volonté dans les voies de perfection, soit en religion, soit dans un autre état.

§ Ier. — *Notre condition de créature.*

Parmi les hommes, l'esclavage ne repose pas sur la différence de nature, car pour tous elle est la même et, sous ce rapport, ils sont égaux. Entre eux la dépendance est donc établie par des relations extérieures ou accidentelles. Tout autre est notre dépendance vis-à-vis de Dieu ; c'est la plus radicale, la plus absolue qui se

puisse imaginer, car elle est fondée sur notre nature et sur celle de Dieu même.

« O Seigneur, dit le Psalmiste, je suis votre serviteur (mot à mot : votre esclave) et le fils de votre servante (esclave) (1). » Vous êtes l'Être absolu, éternel, nécessaire, qui avez tout créé. Plus tard, lorsque l'éternité durant et sans jamais épuiser l'infinie variété de cette contemplation, je vous verrai face à face, le fond de cette vision, pour ainsi dire, sera l'évidence que vous êtes l'Être subsistant par lui-même, ne recevant rien de personne, possédant la plénitude de l'être et de toute perfection, sans ombre de changement comme sans défaillance. Vous nous l'avez révélé et résumé par ce mot : « Je suis Celui qui est. »

Moi, je suis celui qui n'est pas, c'est-à-dire qui n'existe pas par lui-même et qui reçoit tout de vous, à commencer par l'être.

C'est vous qui m'avez créé. Je n'étais pas, et voici qu'au moment fixé dans vos décrets éternels, vous m'avez appelé à l'existence. O Dieu ! pourquoi moi plutôt que tant d'autres que vous connaissez et qui vous eussent mieux adoré et mieux servi ? Je l'ignore ; cette prédilection est le mystère de votre sagesse et de votre amour, devant lequel je n'ai qu'à me taire en vous adorant et vous rendant grâces.

Et vous ne m'avez pas créé comme l'ouvrier façonne un objet ou construit une machine, qui existe et fonctionne sans lui ; car vous êtes en moi, comme en

(1) « O Domine, quia ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. » (Ps. cxv.)

toutes les créatures, plus intimement qu'aucune chose créée, et par votre puissance vous me conservez l'être. Si vous retiriez un seul instant votre main, je retomberais dans le néant.

Où donc trouver parmi les hommes une pareille possession, un domaine égal et, par suite, une telle dépendance ? C'est par le fond de mon être et non par le dehors que vous me possédez ; c'est à chaque instant, maintenant encore, et toujours ; c'est jusque dans la mort (1) et même après la mort ; c'est, en un mot, par le fait même que j'existe, que je suis en votre pouvoir. Je dépends donc de vous, entièrement et toujours et de toutes manières. Impossible à moi d'échapper à ce domaine souverain. Si je fuis votre amour, c'est pour tomber aux mains de votre justice. Oui, vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Maître : *O Domine ;* je suis à vous, et n'existe que pour vous servir : *quia ego servus tuus*. Voilà ma fin et aussi mon bonheur.



Toute créature, par cela même qu'elle est une créature, est donc avec vous dans un rapport nécessaire de dépendance absolue ; c'est ce que le B. de Montfort appelle « esclavage de nature ». Le culte rendu à Dieu est entièrement fondé sur cette reconnaissance de son souverain domaine par les êtres intelligents et sur la dépendance pratique qui en est la conséquence.

(1) « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » (*Ad Rom.* XIV, 8.)

Aussi l'adoration est-elle restée dans toutes les religions l'acte capital, et le service de Dieu est la somme de toutes nos obligations. Notre-Seigneur le rappelait d'autorité à Satan par ces mots : « Tu n'adoreras que le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. »

Cette dépendance absolue vis-à-vis de Dieu et cette obligation de le servir tiennent si essentiellement à la condition de créature, que nous lisons dans les saints Livres, au sujet du Fils de Dieu : « Il a été *fait* chair » et : « Il a été *fait* obéissant »... *Et Verbum caro factum est... Factus est obediens.* Qu'est-ce à dire, sinon que l'obéissance ne convenait point au Verbe, puisqu'il a la même nature que le Père et lui est égal en toutes choses ; mais, qu'en se faisant homme, il prenait une nature créée, selon laquelle il devenait sujet et obéissant?

La même pensée ressort encore de ces paroles de saint Paul sur l'Incarnation : « Il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave » : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* (*Ad Philipp.* II, 7.) L'Apôtre n'a pas dit, remarque saint Thomas : « Il s'est fait esclave »; car cette expression atteindrait la personne. Or, en Jésus-Christ, il n'y a qu'une personne, celle du Verbe, qui, étant par nature le Fils de Dieu, ne peut être esclave, ni inférieure en quelque manière. Mais l'Apôtre dit : « Prenant la *forme* de l'esclave, c'est-à dire cette nature humaine, selon laquelle il était soumis à son Père (1). »

(1) Cf. Franzelin, *De Verbo incarnato.* Thes. 38, Scholion 2, et Petavius, *loc. cit.*

Dès maintenant nous pouvons voir que la dévotion du B. de Montfort est une dévotion fondamentale, et que l'aspect sous lequel il envisage la vie chrétienne est loin d'être secondaire. Que veut-il, sinon nous établir parfaitement dans cet esclavage, dans ce service divin, où le Christ lui-même fut constitué par l'Incarnation, et qui devint la condition foncière comme la loi de toute sa vie ?

§ II. — *Notre état de grâce.*

La grâce n'abolit pas notre dépendance naturelle, mais la perfectionne, puisque par elle Dieu prend possession de notre être d'une manière plus excellente et à des titres nouveaux. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les relations nouvelles que la grâce établit entre nous et Dieu, et particulièrement entre nous et Jésus-Christ.



L'Hôte divin. — Dieu habite en nous par la grâce. Or, ce mot *habiter* — nous l'avons vu — dit plus que la simple présence : il signifie que l'on séjourne dans un lieu comme chez soi, c'est-à-dire en maître et pour en jouir. D'ailleurs Dieu n'habite pas en nous sans y agir ; et il y est maître au degré où il agit. L'habitation par la grâce entraîne donc la possession de notre âme par notre hôte divin, à un titre particulier et d'une manière plus élevée, puisqu'elle relève de l'ordre surnaturel.

La divine ressemblance. — Si nous considérons notre ressemblance surnaturelle avec Dieu et avec le Christ, nous savons qu'elle est imprimée dans nos âmes par l'Esprit-Saint qui, pour cela, est comparé à un sceau, à un cachet : *In quo et credentes signati estis Spiritu promissionis Sancto*... « C'est par la foi dans le Christ que vous avez été marqués de l'Esprit de promesse, comme d'un sceau. » (*Ephes.* I, 13.) Or, de même qu'un sceau est une marque de possession, au nom de celui dont il porte gravées les initiales ou l'effigie, ainsi cette image surnaturelle, que l'Esprit-Saint produit dans nos âmes, est le signe de notre appartenance divine; elle atteste la prise de possession de la Trinité sainte. Et comme cette image est aussi celle du Fils, avec qui notre filiation de grâce nous met en rapports spéciaux, elle devient une marque d'appartenance spéciale au Christ. Mais il est d'autres titres que nous allons examiner, et qui nous expliquent pourquoi dans la langue chrétienne « Notre-Seigneur » est comme le nom propre de Jésus-Christ.

Ces titres sont ceux de Rédempteur, de Chef et d'Epoux divin.



Le Rédempteur. — En fait, le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous racheter ; et si la grâce nous lave en nous déifiant, elle nous arrache aussi à l'esclavage du démon pour nous faire enfants de Dieu.

Le B. de Montfort n'a point oublié ce titre de notre divine servitude, le mieux connu, le plus populaire

peut-être parmi les fidèles : « Tout chrétien, avant son baptême, était l'esclave du démon, parce qu'il lui appartenait; mais dans son baptême, il a renoncé solennellement à Satan .. et a pris Jésus-Christ pour son Maître et souverain Seigneur pour dépendre de lui en qualité d'esclave d'amour. » (*Vraie Dévotion.*) Parlons un peu de cette appartenance où nous met, vis-à-vis du Christ, notre condition de rachetés. Elle est si fondamentale dans la religion chrétienne qu'elle fait l'objet des vœux du baptême, et qu'avant de nous conférer ce sacrement, l'Église nous demande de la professer. C'est donc avec raison que le Catéchisme du concile de Trente insiste pour que les curés la rappellent aux fidèles : « Il est de toute justice qu'ils (les fidèles) se regardent perpétuellement attachés et consacrés en qualité d'esclaves à leur Rédempteur et Maître. »

Jésus-Christ nous a rachetés de la servitude où le péché nous avait jetés. « Qui fait le péché, en devient l'esclave, » dit Notre-Seigneur. (*Joan.* VIII, 34.) Le pécheur peut s'aveugler quelque temps jusqu'à se croire libre, vivant, actif et indépendant ; il ne tarde pas à s'apercevoir du double lien qui l'enchaîne. Il est lié envers la justice divine par la dette de la peine; c'est un prisonnier pour dettes. « Tu ne sortiras de là (de la prison) que tu n'aies soldé jusqu'au dernier denier. » (*Matth.* V, 26.) Mais hélas ! le malheureux n'a rien; et dans l'impuissance où il est de satisfaire, il ne sera jamais délivré, si le Maître ne lui fait

grâce. Il est lié encore, parce qu'il est au pouvoir du démon qui l'a vaincu et auquel Dieu l'abandonne en toute justice. « Celui qui triomphe de vous, vous fait son esclave » (*II Petr.* 19.)

Ce que nous savons du règne tyrannique de Satan dans le monde païen, nous le voyons se reproduire, en quelque manière, dans le pécheur. Si parfois la tentation nous enlace et nous enserre douloureusement, qu'en est-il de l'âme vaincue, dépouillée, dégradée, surtout lorsque Satan agit sur le corps et sur l'âme, souffle son esprit au pécheur et l'enchaîne par des habitudes? On ne peut sans effroi penser à ce que sera dans l'autre vie cet esclavage consommé dont les possessions diaboliques nous font entrevoir ici-bas l'infernale réalité

C'est vous, ô mon Sauveur, qui par votre Passion bénie avez mérité la rémission de nos péchés et payé surabondamment notre dette. Vous n'aviez rien à solder à Satan, dont vous êtes le Maître et qui n'est que l'exécuteur de la divine justice; mais c'est à Dieu que vous avez payé le prix de notre rédemption. Après avoir satisfait pour nous, vous étiez libre d'user de votre pouvoir. En la vertu de ce nom au-dessus de tout nom, vous, devant qui tout genou fléchit au ciel, sur terre et aux enfers, vous nous avez arrachés à cette tyrannie du démon et rendus à la liberté des enfants de Dieu. Désormais nous sommes vôtres, comme la chose achetée et payée est à celui qui l'achète. Vous nous avez payés à haut prix, « non au prix de choses cor-

ruptibles, comme l'or et l'argent..., mais de votre sang précieux » (*I Petr.* I, 18). Au ciel les élus « que vous avez délivrés de la main de l'ennemi » chantent ce cantique d'actions de grâces : « Vous nous avez rachetés, Seigneur, par votre sang, et nous avez fait votre royaume. » (*Apoc.* IX, 5.) C'est le chant du triomphe ; et nous, qui cheminons encore ici-bas au milieu des combats, nous leur faisons écho ; car c'est aussi le cri de notre foi triomphant du monde et de son prince

Jésus-Christ, Notre-Seigneur ! Vous l'êtes à tous les titres : titres de justice, de gratitude et d'amour ; titres d'obligations librement contractées au baptême. L'autre, c'est-à-dire Satan, n'est qu'un usurpateur et un tyran maudit. Il n'a aucun droit, il ne donne aucun bien, « il ne vient que pour piller, tuer et perdre. » (*Joan.* X, 10.) « Je renonce donc à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, et je me donne à Jésus-Christ pour toujours. »



Le Chef et l'Époux. — La grâce nous lave du péché originel, en nous arrachant à la servitude de Satan ; mais elle nous donne aussi une vie divine et nous fait enfants de Dieu, en nous incorporant au Christ.

Jésus-Christ est notre Tête, et, à ce titre, il est *notre Seigneur ;* car qui dit : « tête », dit prééminence, direction au dehors, influence vitale au dedans, et conséquemment aussi pour les membres, sujétion intime et parfaite.

L'Apôtre enseigne cette dépendance produite par notre incorporation au Christ, quand il explique l'unité de son corps mystique. D'abord il n'y a qu'un seul Seigneur et Maître, parce qu'il n'y a qu'un seul Chef, *unus Dominus ;* puis une seule foi, celle que le Christ enseigne; enfin un seul baptême, celui qu'il a institué pour nous rendre participants de sa grâce.

Que notre dépendance à l'égard du Christ, en qualité de membres de son Corps mystique, soit volontaire et pleine d'amour, nous l'accordons, et nous y reviendrons plus tard ; mais il n'en est pas moins vrai que cette dépendance, pour être plus parfaite qu'une servitude de contrainte, est d'autant plus grande qu'elle est plus intime. Et quelle intimité que celle qui résulte de la communication de la vie et du fonctionnement de l'organisme !

A ce titre de Chef se rattache aussi celui d'Époux. En cette qualité le Christ nous commande, il a pouvoir sur nous, et nous lui devons sujétion et service. Il n'est pas besoin de rappeler ici les célèbres paroles de saint Paul : « Que les femmes soient soumises à leurs époux, comme au Seigneur, parce que l'homme est la tête de la femme, comme le Christ l'est de l'Église... Et de même que l'Église est soumise au Christ, ainsi en tout les femmes doivent l'être à leurs époux. » (*Ephes.* VI 22 et suiv.) La femme sert donc l'époux, dit saint Thomas, comme le serviteur son maître, mais avec cette différence que le maître use de ses serviteurs pour son bien, tandis que l'époux n'use de son pouvoir sur son

épouse et ses enfants que pour le bien commun de la famille. Toutefois cette explication ne diminue pas ici les droits du Christ sur nous, ni nos devoirs envers lui; car le bien de l'Église est aussi le sien, puisqu'elle est son corps et qu'il en est le Sauveur : *Ipse est Salvator corporis ejus.* (*Eph.* v, 23.)

Encore une fois nous ne parlons ici que de la réalité de notre sujétion au Christ, notre Chef et notre Époux; bientôt nous traiterons des qualités de cette dépendance pour en montrer l'excellence et les fruits.



Les voies de perfection. — C'est donc à titre de Rédempteur, de Chef et d'Époux, que tout chrétien reconnaît au baptême Jésus-Christ pour son Seigneur et lui voue dépendance et service. Mais il y a des degrés dans l'appartenance et la donation de soi-même, comme il y en a dans l'union à Jésus-Christ, et entre les uns et les autres il existe une correspondance parfaite. La sainteté, l'union intime avec Dieu ne peut exister sans qu'il exerce plus librement et plus pleinement ses droits sur nous et sans que nous servions plus docilement ses volontés saintes (1). Là est la con-

(1) Cette idée, si belle et si importante en elle-même, ne l'est pas moins au regard de notre Dévotion. On lira donc avec plaisir ce que dit à ce propos Mgr Gay :

« La sainteté pour nous, c'est d'adhérer à Dieu de manière à n'être plus avec lui « qu'un seul et même esprit ». C'est d'être tellement pénétré de sa grâce, rempli de sa vie, éclairé de sa lumière, épris de sa volonté, *dépendant de sa conduite*, conforme à ses pensées, assorti à ses goûts, entré dans ses amours, *livré à ses droits*, ouvert à ses dons, dévoué à ses intérêts, *docile*

dition et le moyen de la perfection, soit dans le monde, soit dans les états éminents de l'Église : le sacerdoce et la vie religieuse. Ces derniers sont qualifiés par deux mots, qui expriment bien cette idée. On dit, en effet, l'*état religieux* et les *états consacrés*. *Religieux*, parce qu'on y est officiellement lié à Dieu par des rapports plus étroits ; et *consacrés*, pour marquer qu'on lui appartient exclusivement, que l'on s'y voue totalement à son service.

Qu'est-ce que la consécration, sinon une cérémonie par laquelle une créature est purifiée, sanctifiée, et vouée uniquement au service de Dieu ? Or, par les vœux de religion on se livre entièrement et pour toujours. Le corps, l'âme, la volonté, les forces, la vie, tout appartient à Jésus, notre Seigneur et notre Époux.

C'est l'honneur de Dieu et la joie de ceux qui l'aiment, qu'il y ait sur cette terre des âmes en qui se réalise avec une perfection souvent admirable ce que

à tous ses bons plaisirs, qu'on soit comme *possédé* par lui et qu'on n'ait plus dès lors de vie propre et indépendante. . Plus cette adhérence à Dieu, cette dépendance de Dieu, cette union avec Dieu, cette résidence de l'être en Dieu, sont parfaites..., plus sainte aussi est devenue la créature...

« La sainteté n'est qu'un *oui* plénier et perpétuel que la créature dit à Dieu ; un *oui* vivant dans lequel elle fait passer tout son être ; un *oui* fervent, actif, pratique, efficace ; un *oui* qui nous arrache et nous enlève à tout ce qui est bas, pour nous dévouer, nous consacrer, nous livrer comme une chose, une hostie et une proie à ce qui est en haut : c'est-à-dire, en définitive, au Très-Haut, au Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu. » (Élévation 105, *De la sainteté*.)

Jésus-Christ nous fait demander par ces mots : « Que votre règne arrive » : *Adveniat regnum tuum !* Avides de ce règne, passionnées pour les droits du Seïgneur, éprises de son souverain domaine, ces âmes (et ce ne sont ni les moins élevées, ni les moins éclairées) estiment, à bon droit, que la dépendance nécessaire et commune, c'est-à-dire la sujétion aux commandements, n'honore pas Dieu autant qu'il le mérite et ne contente pas leur amour. Pour satisfaire cette faim et cette soif de justice, il leur faut donner sans réserve ce qu'elles ont et surtoût se donner elles-mêmes ; livrer ce *tout* que tant de personnes donnent de bouche avec une certaine bonne volonté, mais que si peu sacrifient complètement et dont beaucoup n'ont pas même la pleine intelligence. Dans ce but, ces âmes s'abandonneront au libre exercice des droits divins ; elles pousseront jusqu'au bout la pratique des vœux et des vertus, elles chercheront des liens toujours plus intimes et plus étroits, pour devenir à Dieu « sa chose, son hostie et sa proie » : trois mots qui marquent dans les voies de sainteté une gradation sublime, redoutable à la nature, attirante pour l'amour.

Tel est l'idéal de ces âmes ; et c'était aussi celui de sainte Thérèse, quand elle s'écriait :

Le mieux, c'est d'être mieux à Toi.
A ton gré dispose de moi.

De pareils sentiments sont au fond de tout désir de vie parfaite et spécialement de vie religieuse, bien qu'à divers degrés et avec des nuances multiples ; mais quand, au souffle de l'Esprit-Saint, cette passion

du règne de Dieu s'allume dans une âme, c'est pour l'élever sur les hauteurs de l'abnégation, pour en faire un puissant et docile instrument des œuvres divines.

La gloire est l'épanouissement de la grâce. En consommant notre union avec Dieu, elle rendra parfaite aussi cette possession divine commencée ici-bas. Au ciel, en effet, Dieu sera absolument libre avec nous; sans obstacle, ni résistance de notre part, il pourra s'épancher en notre âme pour l'inonder de gloire et la béatifier. Ce sera l'idéal du règne de Dieu. Nous souhaitons qu'il se réalise sur ce monde quand nous disons : « Que votre règne arrive; que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel ; » car dans la mesure où cette volonté divine s'accomplit ici-bas, où s'exerce sur nous le souverain domaine de Dieu, à ce même degré son règne arrive et déjà commence le ciel.

Pouvons-nous, du reste, envisager sous cet aspect notre état de grâce sans lever les yeux vers Jésus-Christ? De même que nous avons en lui contemplé la plénitude de la grâce et son exemplaire achevé, ainsi nous pouvons y voir le type le plus élevé de notre appartenance divine.

L'union des deux natures en une seule Personne est la grâce des grâces, le plus haut point du surnaturel, le *summum* de l'union divine; mais dans quel état met-elle l'Humanité sainte vis-à-vis du Verbe, sinon dans un état d'appartenance absolue et de merveilleuse dépendance? Parmi les hommes, où est l'escla-

vage qui ne laisse pas subsister la personnalité? Il n'en est point; et les phénomènes de possession diabolique ou d'hypnotisme ne sont que des états accidentels, morbides et intermittents, mais non pas naturels. Or, voici qu'en Jésus-Christ la nature humaine, sans rien perdre de sa fermeté d'état et de sa vérité, est possédée par le Verbe de telle sorte qu'elle n'a pas de personnalité distincte; le Verbe est son « *moi* »; il la régit par son Esprit selon la volonté de son Père et pour sa gloire.

N'est-ce pas le plus haut état de l'appartenance à Dieu, le plus sublime exemplaire de dépendance que nous devons imiter, en la manière qu'il nous est possible et sauf (cela va sans dire) l'unité de personne?

ARTICLE III

QUALITÉS DE CET ESCLAVAGE

De cette appartenance totale et absolue, quels qu'en soient les titres, il nous faut écarter, avons-nous dit, toutes les conditions lamentables qui souvent, hélas! se mêlent à la servitude et la rendent odieuse. C'est pourquoi, parlant de l'esclavage de contrainte parmi les hommes, notre Bienheureux dit que les chrétiens ne font pas de tels esclaves, mais seulement les Turcs et les infidèles (1). Il observe encore que la dépen-

(1) Cette mention des Turcs qui revient ailleurs sous la plume de Montfort, par exemple, dans ce cantique : *Si le cœur d'un Turc infidèle*, est fort curieuse et reflète assez bien son époque. Il faut penser à l'empire barbaresque, à saint Vincent de Paul, etc.

dance absolue ne peut convenir à une créature qu'à l'égard du Créateur ; de plus, il rappelle fréquemment que notre appartenance à Jésus-Christ et à sa Mère est un esclavage saint, glorieux, volontaire et tout d'amour. Ces qualificatifs ne sont pas dans la bouche de Montfort un pieux verbiage ; ils ne sont pas non plus de simples artifices de style pour corriger le mot trop dur d'esclavage (car il ne l'était pas alors autant que maintenant) ; mais ils disent le principe de cette servitude, qui est l'amour ; sa condition, qui est d'être volontaire ; ses fruits, qui sont, avec la sainteté, l'honneur et la liberté des enfants de Dieu.

Il est ineffablement doux de contempler ces vérités ; mais si l'on veut jouir d'une de ces vues magnifiques, comme en offre le monde de la grâce, il faut embrasser d'un même coup d'œil la progression simultanée qu'offrent ici l'amour, la dépendance, la gloire et la liberté. En d'autres termes, plus il y a d'amour dans une âme et plus elle est esclave, plus sa servitude est volontaire, sainte, glorieuse et libre.

§ I

Certes, il ne ressemble guère à la tyrannie de Satan, le domaine souverain de Dieu sur ses créatures. C'est que la création est un grand acte d'amour, elle est le don premier et fondamental que Dieu nous fait : celui de l'existence. Par suite, l'obligation de servir Dieu comme notre Créateur s'imprègne déjà de gratitude et d'amour, et dans notre dépendance naturelle nous

trouvons honneur et liberté. L'honneur! l'Écriture nous le rappelle en termes exprès : « L'homme avait été établi en honneur, et il ne l'a pas compris : » *Homo cum in honore esset non intellexit.* (*Ps.* XLVIII.) La liberté! Elle nous l'affirme, en disant que Dieu a laissé dans la main de son conseil l'homme doué d'intelligence et de volonté. (*Eccl.* XV, 14). Enfin au livre de la Sagesse nous lisons cette autre parole si touchante qui réunit les deux témoignages : « C'est avec respect (ô Dieu) que vous disposez de nous. » (*Sap.* XII, 8.)

§ II

Avec ses préceptes et sa législation variée, l'ancienne Loi ajoutait pour Israël un nouveau titre de dépendance envers Dieu et l'enchaînait particulièrement à son service. N'était-il pas devenu *son* peuple, *son* héritage, son domaine choisi ? Mais si la servitude était plus grande, c'est que déjà l'amour était au fond de cette Loi de crainte. Elle avait sans doute pour but de former et de régir des *serviteurs*, mais c'étaient les serviteurs d'un Seigneur qui, à chaque instant et jusque dans les reproches de sa colère, leur redisait ses bienfaits et ses tendresses. « C'est moi le Seigneur, ton Dieu ...» *Ego sum Dominus, Deus tuus.* Et il rappelait à ces oublieux, à ces ingrats, tant de fois graciés, et supportés si patiemment, les biens dont il ne cessait de les combler. Que de fois déjà les Prophètes et les Psalmistes avaient fait résonner aux oreilles de ce peuple des promesses

ineffables, des appellations et des accents faits pour gagner son cœur ! Sans doute, la crainte avait encore le pas sur l'amour, mais c'est l'amour qui avait fait ces liens ; c'est lui qui, plus ou moins parfait, animait le service des vrais enfants d'Abraham ; car, si la loi disait : « Tu adoreras » et « tu serviras », déjà elle disait aussi : « Tu aimeras. »

Et pour ce motif, le service de Dieu était sous certains rapports librement consenti. C'était sous forme d'alliance et de contrat que Dieu avait daigné faire sien ce peuple choisi, pour qu'il le servît en observant sa Loi.

En outre, pour avoir accepté cette divine servitude, Israël avait été affranchi de la tyrannie de l'Égypte; et tant qu'il demeura fidèle à son Dieu, il n'eut pas à redouter la domination étrangère : c'était pour lui la liberté.

Enfin quel honneur pour le peuple hébreu, que d'être seul possesseur de la pure vérité et des promesses divines, de vivre affranchi de la corruption des Gentils, et en telles relations avec son Dieu qu'aucune autre nation n'en avait de semblables avec ses idoles !

§ III

Dans la loi de grâce, l'amour prend le pas sur la crainte, car le premier et le plus grand commandement est celui-ci : « Tu aimeras. » Tant du côté de Dieu que du nôtre, les noms, les tendresses, les relations d'intimité et d'ineffable amour, que l'ancienne

Loi annonçait, préparait et ébauchait, ont maintenant leur pleine signification et leur entière réalisation. Dieu nous appelle, et nous sommes réellement ses enfants et ses amis ; Jésus est notre Rédempteur, notre Frère, notre Chef et notre Epoux. Mais l'amour porte à se donner plus totalement, et il rend, d'autre part, la dépendance plus noble, plus affectueuse, et plus douce. Quelle distance entre la soumission et le service d'un enfant envers son père, et l'obéissance envers son maître du plus dévoué serviteur! C'est pourquoi notre sujétion au Christ, comme à notre Chef et à notre Époux, est plus parfaite et relève d'un ordre plus excellent que celui de l'ancienne Loi.

Mais parce que cette servitude est surtout une servitude d'amour et non plus de crainte, elle doit être librement consentie. On requiert l'acceptation de celui qu'on adopte ou de celui qui entre dans une société. Combien plus exige-t-on le libre acquiescement pour l'union conjugale, sous peine d'en exclure l'amour et d'ôter à l'épouse sa dignité ! C'est ainsi que dans son amoureuse et compatissante sagesse, Dieu a trouvé bon d'en agir avec nous. Pour nous racheter et nous faire ses fils d'adoption, pour nous incorporer au Christ et épouser nos âmes, il demande au baptême notre consentement. C'est par le libre choix de notre volonté que nous renonçons à Satan et prenons Jésus-Christ pour Notre-Seigneur.

Nous avons dit plus haut que la possession de

l'Humanité du Christ par le Verbe est l'idéal, le type de notre appartenance au Seigneur ; dans cette union des deux natures en Jésus-Christ, nous pouvons remarquer aussi comment, avec la plus étroite dépendance, se trouve aussi le plus grand amour qui puisse unir Dieu à une nature créée.

Là encore contemplons l'incomparable dignité de la nature humaine prise et possédée par le Verbe. Avec ce grand air que donne à sa théologie le choix de ses thèses et sa manière de les poser, le cardinal Franzelin, dans son traité *De Verbo Incarnato* (Thes. 31), explique que n'avoir pas de personnalité distincte, ce n'est pas, pour la nature humaine du Christ, manquer de quelque perfection et descendre à un état d'infériorité, mais bien plutôt monter à un état plus parfait. Par là, elle est devenue la nature humaine du Verbe. Pour nous, l'union et l'appartenance au Christ sont le principe de notre dignité présente et de notre gloire à venir. La théologie exprime le haut état où l'Incarnation a placé la nature humaine du Sauveur par ces paroles : *natura assumpta*, nature prise par le Verbe et élevée jusqu'à Lui dans l'unité de Personne ; et cette science sacrée dit la grandeur de notre état de grâce par ce mot : *natura elevata*, nature élevée jusqu'à l'ordre surnaturel.

Enfin, avec l'honneur, cette dépendance nous apporte la liberté ou l'affranchissement ; disons plus : la royauté. Le Christ est Roi. Tout pouvoir lui a été donné, et son nom est au-dessus de tout nom. Si

nous le reconnaissons comme Notre-Seigneur, nous serons rachetés d'abord de l'esclavage du péché, rendus à la liberté des enfants de Dieu (1), et par l'onction de son Esprit sacrés rois, et prêtres; plus tard nous jugerons le monde et régnerons avec Lui.

C'est ce qui fait dire à saint Thomas, en commentant ces paroles de l'Apôtre: *Paul esclave de Jésus-Christ:* « Sans doute, la servitude est en soi une condition vile, mais elle est ennoblie à cause de Jésus-Christ Il

(1) On a objecté, contre la dévotion du Saint Esclavage, qu'elle semblait en opposition avec l'esprit d'enfance, de liberté et d'amour qui anime le christianisme. On cite à ce propos des textes célèbres de saint Paul, surtout celui de l'Épître aux Romains : « Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude qui de nouveau vous inspire la crainte, mais l'esprit d'adoption des enfants ; » ou encore : « C'est pourquoi il (le fidèle) n'est plus esclave, mais fils; s'il est fils, il est aussi héritier par Dieu » (*Gal.* IV, 7) ; et encore ce mot de Notre-Seigneur : « Voici que je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis. » (*Joan.* XV.) Toutefois, comme l'explique Franzelin (*De Verbo Incarn.* Thesis 38, Schol. 2), l'élévation à l'ordre surnaturel ou l'adoption, et le droit à l'héritage céleste, n'enlèvent pas absolument la servitude essentiellement attachée à la créature ; les fils adoptifs sont eux-mêmes serviteurs en comparaison du Fils par nature ; mais, par notre adoption divine, nous cessons d'être esclaves, en ce sens que nous ne sommes plus des étrangers qui n'ont pas droit à l'héritage.

D'autre part, la servitude que saint Paul oppose à la condition de fils est celle du péché, de corruption et de crainte servile, dont Jésus-Christ nous délivre, en effet; ce n'est pas celle de justice et d'amour, qui convient aux saints et même aux parfaits. Cette dernière n'est pas opposée à la liberté, car saint Paul dit : « Affranchis de la servitude de corruption, nous commençons à jouir des prémices de cette glorieuse liberté des enfants de Dieu. » (*Ad Rom.* V.)

On peut voir aussi dans l'ouvrage du P. Lépicier (*Tractatus de B. V. M.*) ce qu'il dit, p. 423, sur l'Esclavage de la Sainte Vierge.

est Sauveur, il est oint, or plus nous lui sommes assujettis, plus nous participons au salut et à l'onction dont il est la source. Être soumis à ce qui nous est une cause de perfection, comme il arrive au corps à l'égard de l'âme, et à l'atmosphère par rapport à la lumière, c'est assurément chose très honorable. »

§ IV

Lorsque nous considérons les rapports plus intimes avec Dieu que créent l'état religieux et certains états de perfection, qu'y voyons-nous? D'abord la donation et la dépendance qui croissent avec l'amour.

L'amour, en effet, tant de la part de Dieu que de la créature, est la raison de ces vocations plus hautes, qui sont vraiment le triomphe et la fleur du christianisme. Le chant que l'Église met sur les lèvres des vierges consacrées au jour de leur profession le déclare en termes explicites : « J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ (1). » En général, dans toutes les voies de perfection, c'est du côté de Dieu, aussi bien que de l'âme, une donation meilleure, une possession mutuelle, une jouissance réciproque, ainsi que l'expriment fort bien ces paroles du Cantique : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis toute à lui. »

(1) Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi....

Mais si l'amour véritable est là, comment n'y aurait-il pas d'esclavage? Qui peut aimer sans devenir esclave de ce qu'il aime? N'est-ce pas dans le langage de l'amour qu'on parle de chaînes et de captivité, d'appartenance et même d'idole et d'adoration? Si, parce qu'il s'égare, l'amour coupable profane ces mots, comme il profane son nom même d'amour, cependant il dit vrai. Mais, puisque l'amour des créatures, en qui ne se trouve que l'ombre de la vérité, de la beauté éternelle et du bien infini, peut rendre une âme captive, avons-nous tort de nous dire esclaves d'amour de Celui qui est par essence la vérité, la beauté suprême, la joie et la félicité infinies?

Aussi, quand luit aux yeux d'une âme cette lumière surnaturelle, qui lui fait mépriser la terre et lui éclaire Jésus, alors elle se fait captive volontaire de l'amour, elle se forge des chaînes pour contenter son besoin d'appartenir, de se livrer et de servir. Vœux de religion ou vœux privés, ou même pratique habituelle des conseils évangéliques, tout lui sert pour se donner autant qu'elle peut. En proie à Dieu, qui est pour elle « ce feu qui consume (1) », cette âme s'abandonne à ses droits ; elle sacrifie à ses jalousies saintes, à ses divins bons plaisirs, aux délicatesses minutieuses de l'amour, sa vie propre, son jugement, sa volonté, ses affections, tout ce que nul esclavage humain ne saurait ravir. La vie des saints

(1) Dominus noster ignis consumens est. (*Hebr.* XII, 29.)

nous montre à quel point la charité les livre à Dieu (1).

Voilà donc, dans un degré éminent, une servitude d'amour ; c'est dire qu'au même degré elle est franche de contrainte. Toujours respectueux, réservé et délicat avec nous, Dieu demandait au baptême notre consentement ; il ne fera de l'état religieux et de certaines abnégations que l'objet d'un conseil. « De tels actes, dit Mgr Gay, dépassent trop notre nature, ils ont surtout trop de prix aux yeux du Seigneur pour qu'il veuille les recevoir autrement que de la plus libre et de la plus spontanée générosité de nos cœurs. »

Voyez aussi la liberté sainte, qui est le fruit de cet amoureux esclavage. Quelles affranchies que ces âmes

(1) Voici un extrait d'une poésie inédite de Mgr Gay intitulée : *A Jésus Pontife :*

> Depuis un demi-siècle, à tes droits je me livre.
> Tu ne me prendras rien qui ne soit tout à Toi.
> Contenter ton amour est ce qui me fait vivre.
> Quand il en sera temps... Jésus, consomme-moi.

Mentionnons aussi les chants extatiques de saint François, notamment : *Amour de charité.* Nous en extrayons les quelques lignes suivantes, qui rappellent ce que l'on vient de lire. « Mon cœur brûle et se consume sans trouver de repos ; fuir il ne peut, car il est enchaîné... Pour acquérir l'amour, j'ai tout donné ; je me suis donné moi-même en échange... L'amour me tient en son pouvoir ; toute ma volonté d'amour est embrasée. . Entraîné, je ne sais comment à une vie nouvelle, tout le *moi* vit détruit, et c'est l'amour qui me rend fort. »

dégagées de la terre et d'elles-mêmes! Elles en ont comme fini avec les séductions d'ici-bas ; elles dominent admirablement les servitudes inhérentes à notre condition présente. Leur vie reflète, aussi fidèlement que possible, la vie ressuscitée du Christ, et leur état confine à cette pleine liberté du ciel, fruit du parfait accomplissement de la volonté divine.

Le B. de Montfort ne pensait pas autrement, car pour lui esclavage d'amour et liberté ne se contredisaient pas. Écoutons-le s'écrier dans sa prière pour ses missionnaires : « Donnez des enfants à votre Mère... *Da matri tuæ liberos*, ou laissez-moi mourir. » Et se jouant, comme il aimait à le faire, dans les profondeurs du sens grammatical ou mystique des mots, il déclare qu'il veut « des *enfants*, mais des âmes libres (*liberos*), libres de tout ..... esclaves cependant, ô Dieu, mais seulement de votre amour et de votre volonté. »

On se souvient qu'à plusieurs reprises il a signalé, parmi les fruits de la pratique fidèle du saint Esclavage, la facilité d'approcher de Notre-Seigneur sans crainte servile ni scrupuleuse. Et, s'il était besoin d'appuyer cette affirmation par des exemples, nous n'aurions qu'à citer les actes de sainte familiarité, de hardiesse étonnante que les saints ont avec Dieu. Leur entier abandon à sa volonté les fait jouir d'une liberté toute filiale avec lui.

Faut-il parler enfin de l'honneur, de la dignité de

la créature si totalement et si amoureusement livrée au Seigneur? Servir Dieu d'une manière commune et ordinaire, c'est déjà régner; mais comment règne celui qui le sert jusque-là? Le saint honneur dont l'Église entoure l'état religieux, dit assez sa grandeur intérieure et cachée, à laquelle le monde lui-même rend hommage et dont il ressent l'influence. Les états consacrés ne sont-ils pas appelés les *états éminents* de l'Église ? Enfin les dons, les faveurs de tout genre dont Dieu orne les saints ne témoignent-ils pas combien il les honore ? Tel est cet honneur que le Psalmiste ne pouvait retenir ce cri d'admiration reconnaissante : « Vos amis, ô Dieu, sont honorés à l'excès. » (Ps. CXXXVIII.) Et faut-il aller loin dans l'intimité divine pour être saisi du même sentiment ? Quelle âme avançant dans la voie du sacrifice et de la donation de soi-même, n'entrevoit pas bien vite dans la lumière de la foi qu'appartenir à Dieu si étroitement, le servir à ce point, est un honneur sans prix, une insigne grâce dont elle n'est pas digne? Alors, comme éperdue d'amour et de gratitude, elle sent le besoin de s'humilier et de s'anéantir. « C'est trop d'honneur d'être esclave du Fils et de la Mère, » s'écriait saint Bernard ; et le B. de Montfort lui faisait écho quand il signait : « Esclave indigne de Jésus et de Marie. »

Avant de quitter un magnifique spectacle, on a coutume d'y jeter un dernier regard pour en résumer les jouissances et en garder la vivante image. Embrassons

aussi d'un coup d'œil rapide les phases diverses et les multiples aspects de l'appartenance à Dieu. Quelle distance et, sous tous rapports, quel progrès entre l'*Ego sum Dominus, Deus tuus* : « C'est moi le Seigneur ton Dieu, » dont Jéhovah signait les préceptes de l'ancienne Loi, et ce cri de l'âme chrétienne, qui vaincue et comblée, se rend sans réserves à l'amour et tombe aux pieds de son divin Maître, en lui disant : *Dominus meus et Deus meus :* « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Pourtant ce n'est là qu'un prélude. Si doucement que rayonne la grâce, si forts que soient ses liens, ô Seigneur Jésus, Roi des âmes, la gloire est encore meilleure ; car elle seule consommera tout. Alors se réalisera pleinement cette sainte appartenance, cette amoureuse captivité, cette mutuelle possession de l'âme et de Dieu, qui sera une *étreinte,* car elle sera un acte d'amour, d'union et de jouissance.

ARTICLE IV

VALEUR DU MOT : ESCLAVAGE

Que ce mot soit juste, qu'il exprime la chose que nous avons en vue, c'est ce qui ressort de tout ce qui précède, et particulièrement de la différence qui existe entre un serviteur et un esclave. Il nous reste donc à voir si ce terme « d'esclavage » convient au langage chrétien, et s'il est autorisé par la Tradition (1).

(1) On peut consulter sur ce point le chap. XI de la *Vie du B. L.-M. Grignion de Montfort* écrite en anglais (*art. Book et Company, by a secular priest*). Le titre en est *The bond servant of*

Dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, le Bienheureux a condensé en quelques pages un certain nombre de documents qu'on retrouve, du reste, chez plusieurs auteurs de son époque. Ils prouvent que ce terme d'esclavage est conforme au langage de l'Écriture et de la tradition. Résumons-les, en y ajoutant d'autres indications qu'il serait facile de multiplier.

§ I

Si nous regardons d'abord le Christ, nous verrons qu'il a pris « la forme de l'esclave ». Sa première parole en entrant en ce monde fut : « Voici que je viens pour faire votre volonté. » Lui-même a dit : « qu'il ne vivait que pour le Père, et que sa nourriture était de l'accomplir ». Ainsi se justifie ce titre de *serviteur* sous lequel les prophètes l'ont annoncé ; titre qui ne l'affecte pas à raison de sa personne divine, mais de son Humanité dans laquelle il rend à son Père révérence, amour, soumission et service.

La très Sainte Vierge se reconnaît, elle aussi, l'esclave du Seigneur... *ancilla Domini*. A l'exemple du divin Maître, les apôtres se proclament esclaves du Christ : « Paul, esclave du Christ... » Et c'est ce même esprit apostolique qui fait dire aux successeurs de saint Pierre : « Serviteur (mot à mot esclave) des serviteurs de Dieu : » *Servus servorum Dei*. Lorsque le B. de Montfort écrit : « Nous étions avant le baptême

Christ. Voir aussi la Revue *le Règne de Jésus par Marie*, numéro de juillet 1900 : *Eclaircissements*.

esclaves du démon; le baptême nous a rendus esclaves de Jésus-Christ, » il traduit presque littéralement ces paroles de saint Paul : « Maintenant vous êtes délivrés du péché, mais devenus les esclaves de Dieu (1). »

Il est vrai que dans nos langues modernes nous rendons le mot *servus* par *serviteur*. L'abolition de l'esclavage dans nos sociétés civilisées, l'esprit d'indépendance qui les anime, ont fait regarder la condition d'esclave comme odieuse et flétrissante, et le nom qui la désigne sonne mal. Pour ce motif a prévalu le mot de *serviteur*, qui cependant affaiblit la force du substantif *servus* et ne le traduit qu'imparfaitement. Que nous en usions dans le langage ordinaire, soit ; mais à la condition de retenir l'idée du domaine souverain de Dieu et de notre dépendance absolue à son égard ; à la condition aussi de ne pas nous priver entièrement du terme de *servitude* ou d'*esclavage*, qui rend exactement notre pensée et fut employé par le B. de Montfort. Il parlait le langage des auteurs de son temps et c'est celui de la Tradition chrétienne. Car c'est bien le mot « d'esclavage » qui traduit le *mancipia Christi* dont se sert le Catéchisme du concile de Trente. C'est aussi ce mot qui exprime exactement la *servitude* dont les premiers chrétiens se glorifiaient vis-à-vis du Christ. Nous lisons, en effet, dans l'office de sainte Agathe : « Je suis de condition libre, répond-elle au juge..... On devient souverainement libre, quand on se fait esclave du

(1) Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo. *Rom.* VI, 22.)

Christ... Je suis esclave du Christ, et à ce titre je me déclare personne de condition servile (1). »

§ II

Des premiers chrétiens ce langage a passé chez les maîtres de la vie spirituelle à toutes les époques. Qu'importent les changements dans la vie sociale et les variations du langage, le christianisme ne change pas ! A sa base demeure notre condition de créatures rachetées et baptisées, qui nous fait dire toujours : « Jésus-Christ, *Notre-Seigneur.* » Nous lisons dans saint Ildefonse : « Afin d'être le dévot esclave du Fils, j'aspire à devenir le fidèle esclave de la Mère (2). » Saint Bernard s'écrie : « Je ne suis qu'un vil esclave, pour qui c'est trop d'honneur de servir en cette qualité le Fils et la Mère (3). » Au dernier chapitre de son *Château intérieur,* sainte Thérèse écrit ces paroles remarquables : « Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle ? C'est se faire esclave de Dieu et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ. C'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté, qu'il puisse, à son gré, nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même.... » Outre saint Pierre Damien, Corneille Lapierre et les pieux personnages que cite

(1) Voir antienne du 1er nocturne.

(2) Ut sim devotus servus Filii, servitutem fideliter appeto Genitricis. (*De Virg.* cap. XII.)

(3) Ego vile mancipium cui permagnum est Filii simul ac Matris esse vernaculum. (*De Grad. Hum.* c. XXIII.)

le B. de Montfort, il faudrait ici mentionner M. Olier, le P. Eudes, le P. de Condren, M. de Bérulle, qui ont employé couramment ce terme d'esclavage pour exprimer leur absolue dépendance envers Jésus et sa Mère.

C'est encore l'esclavage, sinon quant au mot, du moins quant au sens strict, que nous retrouvons dans la prière si répandue du P. Zucchi : « O ma Souveraine, ô ma Mère, gardez-moi, défendez-moi comme *votre bien* et *votre propriété.* » N'est-ce pas encore une consécration dans l'esprit du saint Esclavage et en termes presque identiques que formule saint Ignace, quand après une belle contemplation sur l'amour de Dieu, il dit: « Recevez, Seigneur, *toute ma liberté.* Acceptez ma mémoire, mon intelligence et ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je possède, je le tiens de votre largesse. Et maintenant je vous le restitue pour que vous en disposiez à votre gré. Donnez-moi votre amour et votre grâce ; je suis assez riche et je ne demande rien autre chose. « Saint François de Sales prie ainsi : « Rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les rois. »

Nous pourrions accumuler les témoignages (1) sans fortifier beaucoup des preuves déjà si concluantes. Terminons donc en citant la consécration au Sacré-Cœur composée par la B. Marguerite-Marie, et dite: *Petite Consécration*. Elle fut inspirée et recommandée par Notre-Seigneur lui-même à la Bienheureuse

(1) Voir les écrits de la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, de la B. Jeanne de Lestonnac, de la Mère de Sales Chappuis, etc., etc.

Celle-ci en témoigne au P. Croiset, et insiste pour qu'il l'insère dans son ouvrage sur la Dévotion au Sacré Cœur. « Cette consécration vient de *Lui*, dit-elle, et *Il* n'agréerait pas qu'elle y fût omise. » Le Souverain Pontife Léon XIII l'a enrichie de 300 jours d indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire. Or, voici les dernières paroles de cette brève consécration : « Je veux faire consister tout mon bonheur et toute ma gloire à vivre et à mourir *en qualité de votre esclave.* »

Si nous avons réussi à mettre en lumière la nature du saint Esclavage, tel que le comprend le B. de Montfort, il reste pleinement démontré que cet aspect du mystère de la grâce est capital ; que cette forme de dévotion n'est pas fantaisiste, puisqu'elle repose sur les dogmes fondamentaux du christianisme, et qu'elle en résume les devoirs ; qu'enfin ce terme d'esclavage est aussi juste en lui-même que conforme au langage de la Tradition.

M. le chanoine Didiot a publié chez Caillière (Rennes, 1891) une édition du *Traité de la Vraie Dévotion* où se lit, à propos du saint Esclavage, une note qui nous semble étrange. Écrite par un théologien de marque, comme est M. l'abbé Didiot, elle ne peut être chose négligeable ; et comme, à notre avis, elle donne le change aux fidèles et tend à déprécier la Dévotion du B. de Montfort, nous nous permettons de signaler respectueusement ce qui nous y paraît défectueux. Cette note commence ainsi : « Ce que le B. de Montfort a dit à plusieurs reprises et ce que nous avons dit nous-même de l'esclavage des chrétiens par rapport à Dieu et à Marie, montre assez qu'il s'agit de la relation la plus filiale, la plus tendre, la plus aimable, la plus opposée aux contraintes, aux violences, aux hontes de l'esclavage

proprement dit. » — Assurément ; mais ces choses sont accidentelles, et ne tiennent pas à l'essence même de l'esclavage, car il consiste dans la dépendance absolue qui, au moins vis à-vis de Dieu, se concilie très bien avec le respect et l'amour. L'auteur continue : « Cette expression d'esclavage put donc être employée à l'origine, et depuis encore, dans un sens métaphorique et très adouci. » C'est pourtant dans le sens strict que l'emploient saint Paul, les martyrs, le Catéchisme du concile de Trente sainte Thérèse, etc. « Toutefois, convenons qu'elle ne répondait point parfaitement à l'esprit du catholicisme, qui est tout de grâce, de sainte liberté et de filial amour. » Nous croyons avoir montré que le saint Esclavage se concilie avec toutes ces choses, au témoignage du cardinal Franzelin et d'autres théologiens ; qu'il naît même des relations de grâce et d'amour ; qu'il est enfin une cause de liberté et d'honneur. Au reste, M. l'abbé Didiot lui-même avait écrit, p. 265 : « Quant à ses principes, tels que le Bienheureux les expose, cette dévotion n'est pas nouvelle ; elle est intimement liée avec les bases mêmes de la religion catholique. » Comment concilier cette affirmation avec ce qui précède et avec ce qui suit : « Rome, gardienne des vraies traditions théologiques, n'a plus voulu tolérer une dévotion, ou plutôt une formule de dévotion qui cadrait mal avec elles. » Les condamnations du Saint-Siège auxquelles l'auteur fait allusion sont exposées dans un appendice spécial ; mais il en ressort que, si certains abus ont pu faire condamner des pratiques, des confréries et des livres, la doctrine du saint Esclavage de Marie, ainsi que d'autres confréries et congrégations, ont été approuvées et enrichies d'indulgences. Celles que le Souverain Pontife Léon XIII a daigné accorder à la formule de consécration composée par le B. de Montfort et à la Confrérie de Marie « Reine des Cœurs » ; celles qu'après lui les Évêques ont bien voulu concéder également, montrent qu'il n'y a pas lieu de jeter une ombre sur cette dévotion. C'est donc à tort que l'auteur émet cet avis : « Nous pensons que les particuliers, aussi bien que les associations et les congrégations, feront bien d'y renoncer : le Bienheureux n'hésiterait pas un seul instant à le leur dire !!!. » C'est un peu osé.

Enfin, après avoir justifié la conduite du B. de Montfort, sous prétexte que « sa mémoire n'a nullement souffert d'une condamnation postérieure qui n'atteint pas la substance de son enseignement, » l'auteur propose de changer *la forme*, *les expressions*, et conclut : « Remplaçons donc *l'idée et l'expression* (ce n'est

donc plus seulement la forme !) d'*esclavage* par celle de *filiation :* substituons le rosaire aux chaînettes d'autrefois, et tout sera parfait dans ce Traité. » Le chapelet remplaçant les chaînettes, cela ne touche pas à la nature de la dévotion du B. de Montfort; il ne s'agit là que d'une pratique extérieure, libre et accessoire; mais c'est se méprendre complètement sur la nature de cette dévotion et en changer l'objet, que de vouloir y substituer l'idée de filiation à celle d'esclavage. Sinon, il faudrait admettre que cette parfaite consécration n'ajoute rien aux vœux du Baptême, et que la royauté du Christ et de sa Mère que nous honorons par une absolue dépendance, ne constitue pas le point de vue propre et distinct de cette dévotion.

Nous terminerons cette note, déjà longue, en citant deux faits qui confirment singulièrement ce que nous avons dit et dans cette note et dans tout ce chapitre. Il s'agit de deux approbations données par le Saint-Siège : l'une par Urbain VIII en 1631 aux Constitutions des chanoinesses régulières du Saint-Sépulcre; l'autre par Léon XIII en 1887 aux Constitutions de *las Esclavas del Sagrado Corazon*, « les Esclaves du Sacré-Cœur. » Le premier de ces Instituts a dans ses Constitutions une consécration en qualité d'esclaves de Jésus et de Marie, qui ressemble à celle du B. de Montfort. Il y ajoute même le port des chaînettes.





SECONDE PARTIE

LE MOYEN OU L'UNION A JÉSUS PAR MARIE

Vivre dans une parfaite dépendance du Christ pour le faire vivre en nous, telle est la fin de notre Dévotion. Le moyen choisi pour s'établir dans cette dépendance et former Jésus en nous, c'est Marie.

Je suis tout dans sa dépendance
Pour mieux dépendre du Sauveur.

(*Cant. du Bienheureux.*)

On peut aller à Jésus par diverses voies, d'ailleurs très recommandables ; Montfort y va par Marie : *Ad Jesum per Mariam.* L'esclavage de Marie est bien le nom propre de cette dévotion, puisqu'il en indique la nature et l'objet (1).

(1) Les dévotions se spécifient par leur objet. Le mot *esclavage* indique le genre prochain de notre dévotion ; et en y ajoutant *de Marie*, on designe son objet propre et formel.

Expliquons en peu de mots quel est cet objet (1). Il n'est autre que Marie considérée comme médiatrice et souveraine. On le voit, cet objet est double. La formule « A Jésus par Marie » n'exprime donc qu'un côté de cette dévotion, à savoir la médiation de la Sainte Vierge ; mais il n'indique pas sa souveraineté que nous honorons par une dépendance singulière. Au lieu de Médiatrice et de Souveraine, le B. de Montfort dit : « Mère et Maîtresse », car dans sa maternité spirituelle il voit avec raison le point culminant, la fonction principale de sa médiation fondée sur sa maternité divine. Marie est donc médiatrice, parce qu'elle est Mère de Dieu, et elle l'est surtout en tant que Mère des hommes. Quant à sa souveraineté, elle n'est pas ici jointe à sa médiation par le libre choix d'une piété qui suit ses attraits, mais parce qu'elle est la conséquence de la maternité divine et le moyen pour Marie d'exercer sa maternité spirituelle. Ces pensées seront bientôt développées; mais dès maintenant nous ferons observer combien de toutes parts cette Dévotion est solidement appuyée sur les fondements du christianisme. Sa fin est celle de l'Incarnation : nous unir au Christ et par lui à Dieu. Son moyen n'est autre que celui de l'Incarnation ; c'est Marie de qui est né Jésus et qui l'enfante spirituellement dans nos âmes. Sa pratique, c'est la donation parfaite de nous-mêmes au service du Seigneur, base et résumé de tous nos devoirs religieux.

C'est l'élément spécifique qui achève de la constituer en elle-même et la différencie d'avec les autres dévotions d'esclavage.

(1) Nous parlons ici de l'*objet formel*.

Du point où nous sommes en ce moment nous pouvons déjà voir se dessiner plus nettement le système spirituel du B de Montfort, admirer l'étroit enchaînement et la parfaite concordance de ses parties.

Par le Christ, avec le Christ et dans le Christ, notre médiateur premier et principal, nous avons la vie en Dieu. Par Marie, avec Marie et en Marie, notre Mère et médiatrice secondaire, Jésus nous est donné et nous recevons la grâce.

Que reste-t-il, sinon de nous unir au Christ par la même voie qu'Il a choisie pour venir à nous : à savoir, par Marie, avec Marie et en Marie! Et ainsi, que l'on envisage la fin, le moyen ou la pratique de cette Dévotion, partout une admirable unité dans les idées et dans les formules ; tout se tient, tout s'appuie sur les grandes vérités de la religion ; c'est un système d'une structure aussi simple que forte.

Notre plan est donc tout tracé. Ce n'est pas une série complète de thèses sur la maternité de la Sainte Vierge qu'il nous faut établir, pas plus que nous n'avions à donner précédemment un Traité de la grâce ; mais nous exposerons, au sujet de la médiation de la Sainte Vierge en général, et sa maternité en particulier, ces vérités qui ont dans l'enseignement du B. de Montfort une importance toute spéciale : 1° en quel sens Marie est notre Mère ; 2° ce qu'il faut entendre par ces mots : « Toutes les grâces nous viennent par Elle, » 3° en quoi consiste sa coopération à l'action de l'Esprit-Saint. Nous parlerons ensuite des titres et de l'exercice de sa royauté.



CHAPITRE PREMIER

Marie est notre Mère.

Considérer seulement dans Marie la Mère du Verbe fait chair ; puis, comme par surcroît et en guise d'accessoire à ce mystère, lui attribuer une certaine puissance à l'égard des hommes, qui lui donnent par reconnaissance les titres honorifiques de Reine et de Mère : telle est l'idée que trop de chrétiens peut-être se font au sujet de la Sainte Vierge. S'il en était ainsi, elle serait *comme* notre Mère, tandis qu'elle l'est en réalité.

Le B. de Montfort revient fréquemment sur cette maternité de la Sainte Vierge, l'une des bases de sa Dévotion. Suivons l'explication qu'il en donne. En vrai théologien, il va tout de suite au cœur même du mystère de la grâce et prend pied sur le dogme de notre incorporation au Christ. Et parce qu'à raison de cette union, nous vivons dans le Christ et que le Christ vit en nous (*in me manet et ego in eo*), le Bienheureux envisage sous ce double aspect la maternité de la Sainte Vierge. Il explique donc comment elle nous engendre dans le Christ, puis comment elle engendre le Christ en nous.

Cette idée est ainsi proposée par saint Antonin: « Elle a enfanté, non pas un seul, mais une multitude de fils, c'est-à-dire tous ceux qui étaient rachetés par le Seigneur. Elle les a enfantés tous à la fois, en ce sens que c'est par un seul acte et en un instant qu'elle a donné ce qui est pour tous la cause de la vie ; mais non pas tous à la fois pour ce qui est de l'application faite aux âmes des fruits de la Passion ; car cette application, qui produit en réalité la vie dans chacune des âmes, ne se fait à chacune d'elles qu'au cours des temps. » (*Bibl. Virg.* t. II, p. 517.)

En d'autres termes, Marie nous enfante dans le Christ, parce qu'elle a voulu devenir la Mère de Celui qui est le principe de notre vie surnaturelle ; et Elle enfante le Christ en nous, en ce sens que par Elle nous sont appliqués les fruits de la Rédemption. Nous en agirons pour la maternité de Marie, comme pour la vie du Christ en nos âmes. Selon les vues et avec la formule du B. de Montfort, nous montrerons que *par Marie, avec Marie et en Marie :* 1° nous sommes engendrés dans le Christ, et 2° que le Christ est formé en nous.

§ I. — *Marie nous a engendrés avec le Christ.*

« Si Jésus-Christ, dit le B. de Montfort, le Chef des hommes est né en Elle, les prédestinés, qui sont les membres de ce Chef, doivent aussi naître en Elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête. Autrement ce serait un monstre

de nature. De même dans l'ordre de la grâce, le Chef et les membres naissent d'une même mère... » (*Vraie Dévotion.*)

Nous n'avons guère qu'à développer cette pensée, qui expose en langage populaire une vérité capitale et un profond mystère.

Dans le plan divin, le Christ n'est pas seulement le Verbe fait chair, il est aussi le Sauveur du monde ; en fait, c'est pour le devenir qu'il s'est incarné. Le fruit de la Rédemption, c'est de faire de chaque racheté un membre de ce corps mystique du Christ, qui est l'Église. Il y a donc comme deux parties dans l'Humanité du Christ : son corps naturel et son corps mystique. Prenons une comparaison. Dans le soleil vous distinguez d'abord son disque ou corps matériel, puis la splendeur qui l'enveloppe et le complète en *faisant corps* avec lui ; de sorte que le soleil entier, ce n'est ni le disque seul, ni sa seule splendeur, mais l'un et l'autre ne formant qu'un tout. Ainsi dans le Christ vous distinguez son corps de chair et son âme unis à la nature divine dans la Personne du Verbe ; mais de Jésus la grâce rayonne dans l'Église ; et cette Église est comme sa splendeur, son complément, elle *fait corps* avec lui. De sorte que le Christ entier, avons-nous dit, ce n'est pas seulement son Humanité physique unie au Verbe, ni l'Église seule, mais le Christ et l'Église ne formant qu'un même Corps mystique (1).

(1) Nous avons déjà touché cette vérité dans la 1re partie ; mais nous croyons utile d'y revenir avec quelques nouveaux aperçus, au moment d'appuyer sur elle la maternité spirituelle de Marie.

De ces trois choses, qui sont en Jésus Christ, ôtez-en une seule : vous le mutilez par là même et détruisez le plan de Dieu Si vous enlevez la nature divine ou la nature humaine, vous n'avez plus l'Homme-Dieu et le mystère de l'Incarnation n'existe plus. Si vous supprimez la qualité de Sauveur en gardant encore le Christ, il n'est plus Jésus, il n'y a plus de rédemption. Enfin, si vous retranchez son Corps mystique, vous n'avez plus le Christ tout entier ; le Rédempteur est séparé des rachetés, la Tête des membres. C'est, selon la remarque du B. de Montfort, une monstruosité dans l'ordre de la grâce.



Considérez maintenant que c'est d'une mère humaine que le Christ doit recevoir son humanité tout entière. Cette mère engendrera selon la chair le corps naturel du Christ ; elle enfantera aussi spirituellement son Corps mystique. Mais il est impossible de supposer deux mères : l'une pour le corps naturel, l'autre pour le corps mystique ; deux mères pour un seul et même Christ. Non; dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grâce, Marie est l'unique Mère de Jésus. A ne considérer même que le Corps mystique du Christ, il ne saurait y avoir une Mère pour la Tête, et une autre pour les membres ; « car, dit Montfort, une même mère ne met pas au monde la tête sans les membres. ni les membres sans la tête, ce serait une monstruosité ». Telle est la loi, et c'est ce qui, en fait, eut lieu, comme nous apprend l'Évangile.

Lorsque Marie acquiesça à l'Incarnation, elle savait que son divin Fils serait le Sauveur du monde et le Chef de toute l'Église. Trop versée dans les Écritures, trop éclairée par les lumières sublimes et spéciales dont l'inondait l'Esprit-Saint, pour se méprendre sur le plan divin, elle comprenait à merveille ce que signifiaient ces mots de l'archange : « Et vous l'appellerez Jésus, c'est-à-dire Sauveur, » « car (est-il expliqué plus longuement à saint Joseph) c'est Lui qui sauvera *son* peuple de ses péchés (1). » Lors donc que Marie consentit à devenir la Mère du Verbe incarné, Sauveur des hommes et Chef de l'Église, il se fit en elle une double conception : elle conçut dans ses chastes entrailles le corps naturel du Christ, et c'est sa maternité selon la chair; mais, par le même acte de sa volonté, elle conçut spirituellement son corps mystique, en acceptant d'engendrer son Fils, comme principe de notre salut ; et c'est là sa maternité spirituelle (2)

(1) *Son* peuple, c'est-à-dire, non pas seulement les Israélites, mais tous ceux qui lui seront unis par la foi et le reconnaîtront pour leur Seigneur ; et ce n'est pas d'un ennemi extérieur, mais de leurs péchés qu'il doit les sauver.

(2) Ce raisonnement n'est autre que celui qu'on établit sur cet axiome de philosophie : *Causa causæ est causa causati* : c'est-à-dire : un effet produit par une cause qui, comme telle, dépend elle-même d'une cause supérieure, est attribué finalement à celle-ci. En d'autres termes : on impute à une cause non seulement ce qu'elle opère elle-même, mais aussi ce qu'elle fait opérer par une autre. Dans l'ordre des causes physiques, par exemple, une roue met en mouvement les aiguilles d'une horloge ; mais le ressort ou le poids qui meut les roues est la cause première de la marche des aiguilles. Dans l'ordre des causes morales, voici un

Il est vrai qu'au moment de l'Incarnation, le Christ n'avait pas le développement de son corps mystique, puisque l'Église n'existait pas ; mais elle était en Lui. Or une femme ne cesse pas d'être la mère de l'enfant qu'elle a conçu, parce qu'après sa naissance cet enfant se développe en dehors d'elle Ne lui a-t-elle pas donné le principe de toute cette vie et de tous ces développements ? De même, bien que ce grain de froment, qui est le Christ, ait germé plus tard et se soit multiplié, bien que cette *vigne véritable* et divine se soit provignée au loin en multiples rameaux, le principe, le germe de toute cette croissance spirituelle était déposé en Marie.

**

Est-ce là cependant une véritable maternité ? Assurément, si l'on veut bien l'entendre d'une maternité spirituelle donnant la vie spirituelle. Considérez le rôle de la mère. C'est *par* elle et *en elle* que la vie est

homme qui en frappe un autre : mais la cause première de cette agression, c'est moi qui l'ai conseillée ou ordonnée.

Il est facile d'appliquer ce raisonnement à la maternité de la Sainte Vierge. C'est Jésus qui, en se faisant homme, est devenu notre Sauveur, et de lui nous vient toute grâce : il est la cause immédiate et efficiente de notre salut. Mais c'est par Marie et en Marie qu'il s'est fait homme ; c'est en qualité de Sauveur et de Chef qu'il a été conçu et donné au monde par elle. Marie est donc la cause médiate et morale de notre salut, car dans l'économie actuelle du plan divin, sans elle nous n'aurions pas notre Rédempteur, Jésus-Christ. « De même qu'Ève par sa désobéissance fut pour elle et tout le genre humain une cause de mort ; ainsi Marie par son obéissance devient pour elle et tous les hommes la cause de salut. » (S. Irénée, *Adv. hæreses*, III, c. 33.)

communiquée à l'enfant. Or, c'est aussi par Marie, à savoir par le concours de sa volonté, que le Fils de Dieu s'est incarné pour être notre Sauveur et notre Chef. Toutefois cela ne suffirait pas pour constituer la maternité de la Sainte Vierge, car on peut être cause de la vie sans être mère (1) ; mais c'est aussi *en elle* que nous sommes engendrés spirituellement. Or, de même que le Christ fut conçu dans ses chastes entrailles, c'est aussi dans la pensée et dans la volonté de Marie que nous avons été conçus en union avec le Christ.



Ces deux aspects de la maternité de Marie, l'un qui regarde le corps naturel du Christ, et l'autre son corps mystique, semblent donner un sens plus profond aux paroles bien connues des Pères de l'Église, qui enseignent que la conception de Marie fut d'abord un acte moral avant d'être un acte physique. « Elle conçut, dit saint Léon, dans l'esprit avant de concevoir dans son corps ; » elle conçut Jésus-Christ par la foi avant de le concevoir selon la chair (2). « Sans doute, à ne considérer que l'Incarnation du Fils de Dieu, il était

(1) La paternité et la maternité, aussi bien que la création et la génération, sont d'un ordre différent.

(2) Une séquence du moyen âge dit par une figure pittoresque et significative :

Gaude, Virgo Mater Christi,
Quæ *per aurem* concepisti,
Gabriele nuntio.

dans l'ordre, dit saint Thomas (1), que la très Sainte Vierge crût à ce mystère avant qu'il s'accomplît en elle, et qu'elle reçût spirituellement le Christ dans son cœur, avant de le porter dans ses entrailles. Toutefois, cette conception spirituelle par un acte de foi semble particulièrement nécessaire, quand on pense que par là Marie devait engendrer le corps mystique du Christ, inséparable de sa nature humaine.

§ II. — *Marie engendre le Christ en nous*

C'est la seconde manière d'envisager sa maternité spirituelle. Après avoir dit comment par elle et en elle est produit le principe de notre rédemption, il nous reste à voir comment par elle et en elle le fruit nous en est appliqué. C'est de la sorte que nous naissons d'elle à la vie de la grâce, ou, en d'autres termes, qu'elle forme le Christ en nous.

Cet aspect de la maternité spirituelle de la Sainte Vierge n'a pas été négligé par le B. de Montfort, car il dit : « Il est certain que Jésus-Christ est en particulier, pour chaque homme qui le possède, aussi véritablement le fruit de l'œuvre de Marie, que pour tout le monde en général ; en sorte que si quelque fidèle a Jésus-Christ formé dans son cœur, il peut dire hardiment : « Grand merci à Marie ; ce que je possède est son effet et son fruit, et sans elle je ne l'aurais pas. » (*Vraie Dévotion.*)

(1) Pars III, q. xxx, a. 1.

Pour donner quelque explication de ce mystère et montrer que Marie y fait réellement fonction de mère, nous n'avons qu'à suivre la pensée du Bienheureux : « Le Saint-Esprit, dit-il, ayant épousé Marie et ayant produit en Elle et par Elle et d'Elle ce chef-d'œuvre, Jésus-Christ, le Verbe incarné, comme il ne l'a jamais répudiée, il continue à produire tous les jours en Elle et par Elle, d'une manière mystérieuse, mais véritable, les prédestinés. » (*Secret*, p. 18.) Le pieux auteur rapproche donc la génération du Christ selon la chair de sa génération spirituelle dans nos âmes, afin de mettre en relief leurs analogies.

C'est *par* Marie, c'est-à-dire par son consentement et sa coopération, que le Verbe s'est incarné ; c'est d'*Elle* aussi, c'est-à-dire de sa substance, qu'il a pris chair, puisqu'elle a fourni le sang très pur d'où fut formé le corps de son divin Fils. Enfin c'est en *Elle*, dans son sein virginal, que s'est accompli ce mystère. Voilà comment Marie est vraiment Mère de Jésus-Christ.

Son rôle est analogue dans notre génération spirituelle. C'est *par* Marie (1) que nous recevons la grâce, car il y faut le concours de sa volonté et de sa prière. Nous pouvons même dire que cette grâce, cette vie divine, en quelque manière, est d'*Elle* ; car si ce n'est pas assurément une portion de sa substance, c'est du moins quelque chose qui lui appartient et qui vient d'elle. La source de la grâce, en effet, c'est Jésus, dont

(1) Nous réservons l'explication de « avec elle » pour le moment où nous traiterons de sa coopération avec l'Esprit-Saint. Nous dirons alors ce que c'est « qu'agir avec elle ».

elle est la Mère ; et, en cette qualité, elle a aussi une sorte de droit sur toutes les grâces (1).

Écoutons ce que dit à ce sujet le B. de Montfort : « Quiconque veut être membre de Jésus-Christ doit être formé en Marie par le moyen de la grâce de Jésus-Christ qui réside en elle en plénitude pour être communiqué aux vrais membres de Jésus-Christ et à ses vrais enfants. » (*Secret*, p. 17.)

Enfin, nous dit le Bienheureux dans le texte cité plus haut : « c'est *par* Elle et *en* Elle que le Saint-Esprit forme tous les jours les prédestinés. » Nous reviendrons sur *en elle*, quand nous expliquerons ce que c'est que vivre et agir en Marie (2).

§ III. — *Phases diverses de la maternité spirituelle de la Sainte Vierge.*

Il nous est maintenant facile de concilier les apparentes divergences des auteurs qui disent, tantôt que Marie nous enfanta au Calvaire, tantôt qu'elle devint Mère de l'Eglise à la Pentecôte, tantôt que cette maternité date de l'Incarnation. Distinguons pour cela les trois

(1) V. au chap. suivant les paroles de S. Bernardin de Sienne.

(2) Pourvu que l'on veuille bien ne pas sortir de l'analogie et ne pas urger les rapprochements, on pourra observer une curieuse concordance entre cette explication de la maternité spirituelle et la définition de la génération physique : *origo viventis* (si ce n'est pas la production d'une nouvelle personne ou d'une nouvelle nature, c'est la communication d'une vie nouvelle) ; *a vivente* (par Marie et de Marie, au sens que nous avons expliqué) ; *principio conjuncto* (avec elle et en elle), *in similitudinem naturæ*, nous devenons semblables à Marie et par l'état de grâce et par l'imitation de ses vertus.

phases de la maternité : la conception, la gestation et la naissance ou l'enfantement.



Nous avons dit comment à l'Annonciation, Marie conçut selon la chair le corps naturel du Christ, et spirituellement son corps mystique. En unissant dans le même acte de volonté le Chef et les membres, déjà, en droit et en principe, elle devenait notre Mère. Neuf mois durant, elle porta dans son chaste sein son divin Fils et le mit au monde la nuit de Noël. Par ce premier enfantement elle nous donna le Verbe fait chair. Sans nul doute, il était déjà Sauveur, parce qu'il avait la mission, le pouvoir et le dessein de nous racheter; mais cette rédemption devait principalement s'accomplir par la Passion ; et, dans le plan de son amour, tout le reste de sa vie mortelle n'avait de valeur pour nous sauver qu'en union avec cette Passion bénie. On peut donc dire qu'après nous avoir conçus spirituellement avec Jésus, notre divine Mère nous porta dans son cœur trente-trois années durant, au cours desquelles, en union avec Jésus, elle préparait notre naissance spirituelle et notre Rédemption.

Ce fut au pied de la croix que cette Rédemption arriva, pour ainsi dire, à terme; c'est là que notre divine Mère nous enfanta spirituellement. Les Docteurs sont unanimes à le proclamer, et ils opposent les déchirements et les angoisses du Calvaire aux joies virginales de Bethléem.

Alors, en effet, associée à Jésus, qui appelait cette heure « son heure », Marie pouvait bien s'appliquer

cette parole : « La femme, sur le point de mettre au monde, ressent de la tristesse, car son heure est venue. » Et vraiment, par l'acte de sa volonté elle faisait en ce moment sortir de son cœur, au milieu d'indicibles souffrances, son Fils à l état de victime ; elle procurait son immolation, et par là notre salut dont cette Passion est la cause méritoire.

C'est ainsi « qu'elle a enfanté, dit saint Antonin, non pas un seul, mais une multitude d'enfants, tous ceux qui étaient rachetés par le Seigneur. Marie les a enfantés tous à la fois, en ce sens que c'est par un seul acte et en un seul instant qu'elle a donné ce qui est pour tous la cause de la vie (1). » Et de même qu'on présente à la mère l'enfant qu'elle a mis au jour, ainsi Jésus présente à Marie dans la personne de saint Jean tous les chrétiens dont elle devient la mère, en lui disant : « Femme, voilà votre Fils (2) ! »



Elle enfanta au Calvaire, nous explique saint Antonin,

(1) *Biblioth. Virg.* t. II, p. 517. Parturiit juxta crucem non unum sed multos filios quantum ad virtutem causæ.

(2) Il est remarquable que ce nom de « femme » est le même sous lequel Marie est prophétisée au paradis terrestre comme Mère du Christ Rédempteur et ennemie de Satan. Or toutes les fois qu'elle est ainsi nommée dans les Écritures, on peut observer qu'alors elle parait et agit comme nouvelle Ève, Mère des vivants et adversaire du serpent, en accomplissement de l antique prophétie à laquelle nous ramène ce nom. Ainsi en est-il au Calvaire, aux noces de Cana, à l'Annonciation où l'ange la salue (femme) bénie entre toutes les femmes ; dans l'Apocalypse, où elle est la femme revêtue du soleil et poursuivie par le dragon après qu'elle eut enfanté, etc.

non un seul, mais beaucoup d'enfants, en ce sens qu'à ce moment et par un même acte de volonté elle produisit ce qui est pour tous le principe de notre vie : *quantum ad virtutem causæ ;* mais, ajoute le saint Docteur, « elle ne les a pas tous enfantés en ce sens qu'elle ne leur a pas donné à tous simultanément leur être, leur vie de grâce par l'application des fruits de la Passion du Christ ; chaque âme ne la reçoit que dans la succession des temps (1). » Marie commença cette fonction à la Pentecôte, d'une manière officielle et publique. L'Esprit-Saint était déjà survenu en elle, lors de l'Incarnation, pour former le chef des prédestinés; alors il y survint pour former les membres du Christ. C'était la confirmation et le complément de sa maternité proclamée par Jésus du haut de la Croix. Et chaque fois qu'au cours du temps il se fera une Pentecôte intérieure, que l'Esprit de Dieu entrera dans une âme, ou y affluera davantage pour former et pour faire croître Jésus, ce sera par Marie « de qui naîtra toujours Jésus, appelé le Christ ».

Le jour de notre naissance à la vie de la grâce est celui de notre baptême. Toutefois, n'oublions pas que l'Église appelle *jour natal* (*dies natalis*) celui de notre entrée au ciel. Alors, en effet, arrive à terme ou à son parfait développement la vie surnaturelle de nos âmes. En regard de ce terme, toute la vie présente n'est que la voie ; par rapport à cette naissance, les

(1) Non simul quantum ad esse, sed diversis temporibus, quantum ad applicationem effectus ipsius passionis. (S. Ant., *Bibliotheca Virg.* t. II, p. 517.)

années d'ici-bas ne sont qu'une longue gestation. Ce point de vue si vrai et si élevé n'a point échappé au B. de Montfort, et nous lisons dans son Traité : « Saint Augustin, se surpassant lui-même..... affirme que tous les prédestinés, pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde cachés dans le sein de la très Sainte Vierge, où ils sont gardés, nourris, entretenus et agrandis par cette bonne Mère, jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire après la mort. » (*Vraie Dév.*) Il nous est doux de penser que si la grâce nous est donnée par Marie, c'est par elle aussi que nous aurons la gloire ; et nul doute que si, en venant à nous par le cœur et les mains d'une femme et d'une mère, Dieu ajoute la grâce à la grâce (1), il nous réserve encore un surcroît de douceur en nous donnant encore la gloire par Elle.

C'est aussi la pensée du B. de Montfort, qui nous dit que Jésus naît de Marie dans tous les ordres : celui de la nature, celui de la grâce et celui de la gloire.

(1) Gratiam super gratiam mulier sancta et pudorata. (*Eccli.* XXVI.)



CHAPITRE II

Marie trésorière et distributrice des grâces

Marie n'est pas seulement constituée notre Mère pour nous faire naître à la vie de la grâce, mais aussi pour nous y faire croître jusqu'à son plein développement. Est-ce qu'après l'enfantement, tout ce qui sert à élever l'enfant ne rentre pas dans les fonctions de la maternité ? Que de fois le B. de Montfort nous dit que Jésus naît en nous; qu'il s'y forme, qu'il y croît par Marie jusqu'à cette perfection que nous nommons *la plénitude de l'âge du Christ :* « Marie a reçu de Dieu une domination particulière sur les âmes pour les nourrir et les faire croître en Dieu. » (*Secret*. p. 18.)

C'est ce qui nous amène à considérer Marie comme trésorière et distributrice des grâces. Le Bienheureux s'est complu à développer longuement cette vérité à l'aide des textes classiques en cette matière.

Mais que faut-il entendre par ces mots : « Marie est la trésorière et la distributrice universelle des grâces, et comment expliquer que toutes les grâces nous viennent par elle ? »

ARTICLE Ier.

TRÉSORIÈRE

Trésorière des grâces ! Car Marie a trouvé la grâce, comme le lui dit l'archange, et elle l'a trouvée en plénitude : « Je vous salue, pleine de grâces ». Nous savons déjà quelle est cette plénitude. « Avant de distribuer au genre humain les fruits de la Rédemption, Dieu les « verse tous en Marie (1) ». « Tous « les dons naturels répandus avec profusion dans le « reste des créatures, Dieu les a d'abord amassés en « elle, selon qu'ils lui conviennent... Mais de plus et « incontinent, il verse en cette nature déjà si parfaite « l'océan tout entier de ses dons surnaturels. Hormis « la grâce de l'union hypostatique réservée à l'Huma- « nité sainte et dont Marie ne reçoit que des rejaillis- « sements, elle a tout, Dieu lui livre tout... Vertus « théologales, morales, intellectuelles, dons de l'Es- « prit-Saint, fruits qu'il produit dans l'âme des justes, « béatitudes qu'il crée en eux ; formes multiples, « nuances variées, énergies diverses de l'union avec « Jésus, puissances et opérations différentes qui en ré- « sultent ; grâces fondant les états, grâces fondant ou « accompagnant les missions, rien ne lui manque, ou « plutôt tout abonde en elle (2). » La Vierge a tout cela dans une mesure dont elle est seule capable et

(1) Redempturus humanum genus, pretium universum contulit in Mariam... Totius boni plenitudinem posuit in Maria. (S. Bern. *Sermo de Aquæductu.*)

(2) Mgr Gay, 27e *Conf. aux Mères chrétiennes.*

qui fut, dès le début, la plénitude de cette capacité ; et afin que cette grâce pût croître, il fallait que se dilatât aussi l'âme qu'elle remplissait. Du reste Marie a Jésus ; il est à elle comme à nul autre. Or Jésus, c'est la plénitude de la grâce en personne.



Observons cependant qu'un trésorier ne reçoit pas en son nom, ni ne garde pour lui-même ; il reçoit et garde au nom d'un autre, et on lui donne pour qu'il administre et distribue. Marie est donc trésorière des grâces, non seulement parce qu'elle en est remplie, mais aussi parce qu'elle doit nous donner de sa plénitude (1).

Gloire à vous, trésorière des grâces du Seigneur ;
Donnez-nous part à votre trésor.
(*Petite Couronne.*)

Dieu ne fait dans ses œuvres rien d'incomplet, ni de heurté. Sa sagesse les conçoit et les réalise dans l'unité magnifique d'un plan dont toutes les parties s'harmonisent du commencement à la fin : *attingens a fine usque ad finem.* Il a donc voulu que Marie, Mère de Dieu, fût aussi Mère des hommes, et qu'après avoir enfanté le Rédempteur, elle fût associée à la Rédemption. Dans toute la série des mystères du Christ, nulle part l'Homme nouveau, l'Adam céleste, n'est sans la

(1) Cui propria non sufficit plenitudo, nec suo potest esse contenta bono ; sed quemadmodum scriptum est : qui bibit me adhuc sitiet (*Eccli.* XXIV) ; petit superefluentiam ad salutem universitatis. (S. Bernard. *De Aquæductu.*)

Femme, ni la Femme sans l'Homme(1). Marie n'est pas un instrument dont Dieu s'est servi pour l'Incarnation de son Fils, et qu'ensuite il a délaissé pour agir sans Elle. Cette conception fausse et étroite, qui admet le Fils de Dieu, né de la femme, et rejette ensuite la femme dont il est né, est chère à l'hérésie ; mais l'Église catholique, gardienne de la vérité, proclame Marie médiatrice, mère des hommes, corédemptrice, trésorière et distributrice des grâces : « En moi est toute grâce de voie et de vérité ; en moi toute espérance de la vie et de la vertu. » (*Eccli.* XXVII.)

Innombrables sont les témoignages des Pères et des Docteurs sur ce point important (2). Le B. de Montfort en cite un certain nombre, et il en résume les principales idées comme il suit : « Dieu le Père a fait un assemblage de toutes les eaux, qu'il a nommé la mer ; il a fait un assemblage de toutes ses grâces qu'il a appelé Marie. Ce grand Dieu a un trésor ou un magasin très riche, où il a renfermé tout ce qu'il y a de beau, d'éclatant, de rare et de précieux, jusqu'à son propre Fils; et ce trésor immense n'es tautre chose que Marie, que les saints appellent le trésor du Seigneur, de la plénitude duquel les hommes sont enrichis. »

« Dieu le Fils a communiqué à sa Mère tout ce qu'il a acquis par sa vie et sa mort, ses mérites infinis et ses vertus admirables, et l'a faite la trésorière de tout ce que son Père lui a donné en héritage. C'est par Elle

(1) *I Cor.* XI, 11.

(2) On peut voir, dans le 3e vol. de *Marie Mère de Dieu et Mère des hommes*, par le P. Terrien, une démonstration très ample et très solide de ces vérités.

qu'il applique ses mérites à ses membres, qu'il communique ses vertus et distribue ses grâces ; c'est son canal mystérieux, c'est son aqueduc, par où il fait passer doucement et abondamment ses miséricordes. »

« Dieu le Saint-Esprit a communiqué à Marie, sa fidèle Épouse, ses dons ineffables, et il l'a choisie pour la dispensatrice de tout ce qu'il possède. »

Nous ajouterons à ces témoignages les remarquables paroles du Docteur angélique, dans son commentaire de l'*Ave Maria :* « Marie fut pleine de grâces pour les répandre sur tous les hommes. C'est beaucoup pour un saint que d'avoir une grâce si abondante qu'il puisse sauver un grand nombre d'âmes ; mais en avoir assez pour sauver tous les hommes serait le plus haut degré, et cela se trouve *dans le Christ et dans Marie.* »

« Dans le Christ », nous en avons vu la raison ; mais pourquoi « dans Marie » ? Parce que sa grâce est celle qui convient à la Mère de tous les hommes. En sa qualité de Mère, elle reçoit, pour donner. Le but et la fonction de la maternité sont de donner d'abord la vie, ensuite ce qu'il faut pour l'entretenir et la développer. Mais, parce qu'elle est Mère de tous les hommes, c'est à tous aussi que Marie obtient et distribue la grâce. Voilà pourquoi Jésus et Marie ont en plénitude les grâces qui doivent découler sur le monde.

Il y a cependant une différence. La plénitude du Christ est celle de la source, la plénitude de Marie est celle du canal ; en Jésus-Christ, c'est la plénitude de vie qui convient à la tête, d'où viennent par tout le corps les influx vitaux ; en Marie, c'est la plénitude du

cou, l'organe qui les transmet (1). Voilà bien dans le corps mystique du Christ le symbole de la Vierge. Le Christ est la tête, elle est le cou. Combien cette figure lui est appropriée ! Le cou est inférieur à la tête, mais il lui est étroitement uni et domine le reste du corps. Ainsi Marie, pure créature, est au-dessous du Christ, qui est Dieu ; mais elle lui est inséparablement unie et s'élève au-dessus des anges et des hommes. Sa grâce, à elle aussi, est en quelque sorte capitale, puisque cette grâce a l'excellence et la plénitude qui conviennent à la mère et médiatrice universelle de tous les hommes.

Ici comme partout, la nouvelle Ève est donc avec le nouvel Adam ; elle demeure toujours « son aide et semblable à lui (2) », associée à ses mystères et entrant par grâce en participation des prérogatives qu'il a par nature.



Comprend-on maintenant pourquoi elles ont fait des Églises mortes, des cadavres d'Églises et non pas des corps vivants, toutes ces hérésies, qui reconnaissent bien le Christ comme leur tête, mais qui tranchent le cou de son corps mystique, en rejetant Marie? La décollation, en effet, produit la mort ; car le sang, le mouvement, les influences vitales, qui vien-

(1) « Plenitudo gratiæ fuit in Christo sicut in capite influente, in Maria vero, sicut in collo transfundente. » (S. Bernardin. *Serm.*, p. 2. Conclus. 61, art. 2, cap. x.)

(2) Faciamus ei adjutorium simile sibi. (*Genes.*)

nent de la tête et passent par le cou, n'arrivent plus alors jusqu'aux membres. Supprimez la médiation et la maternité spirituelle de la Sainte Vierge, les fidèles alors ne communiquent plus avec le Christ ; la grâce n'arrive plus jusqu'à eux. Et si, comme s'obstinent à le vouloir certaines hérésies, on prétend sans Marie s'unir au Christ, il en résultera un corps monstrueux, tel qu'en formerait une tête posée sur les épaules sans l'intermédiaire du cou. Absolument parlant, la chose serait possible ; mais on n'aurait plus l'homme, tel qu'il est sorti des mains de Dieu avec la beauté et les fonctions organiques du cou. C'est l'image de ces sectes hérétiques, qui répudient le culte de Marie. Elles ne sont plus l'Église, telle que le Christ l'a faite ; il manque à ce corps mystique d'abord la vie, puis une proportion, un charme, une perfection sans laquelle il devient monstrueux et nous fait peur (1).

(1) Dans un beau commentaire de la promesse du Sauveur faite à nos premiers parents, le P. Billot (*De Verbo Incarnato*) explique la coopération de Marie à la rédemption et sa médiation universelle d'intercession. Le docte professeur dit ensuite que la nouvelle Ève est indissolublement liée au nouvel Adam dans la religion chrétienne, puisque, dès la première révélation du Médiateur et du Rédempteur que Dieu fit au paradis terrestre (révélation qui contient en germe tout le christianisme), le Christ n'est pas montré seul, mais avec la femme dont il naîtra. Elle fut donc avec lui l'espoir et l'attente du monde avant l'Incarnation, et, depuis, l'objet du culte et de l'amour de l'Église. L'auteur finit par cette conclusion remarquable : « Ubicumque non est (ille cultus Mariæ), ibi eo ipso abest et genuina christiana religio. Non enim genuina illa christianitas esse potest, quæ truncat rationem religationis nostræ per Christum a Deo institutam, separando benedictum mulieris semen a muliere ipsa cujus est semen, et abjiciendo ordinem quo solo solvitur antiqua

Quelles douces réflexions n'inspire pas cette figure du cou ! C'est au cou de sa mère que se jette l'enfant sous l'impression de la crainte ou dans un transport d'amour ; c'est par le cou qu'il la saisit et lui fait pencher la tête pour lui donner ou en recevoir un baiser. Vrai et touchant symbole de la dévotion à *Jésus par Marie!* N'est-ce pas à Marie qu'il faut nous jeter pour saisir Jésus, et le faire s'incliner vers nous, afin d'en recevoir ses divines caresses et ce saint baiser après lequel soupirent les chastes âmes : *Osculetur me osculo oris sui ?* (*Cantic.*)

ARTICLE II

DISTRIBUTRICE DES GRACES ET COOPÉRATRICE DU SAINT-ESPRIT

Expliquons d'abord ce qu'il faut entendre par ces mots : « Toutes les grâces nous viennent par Marie. »

Les grâces ! Sans aucun doute, il n'y a pas lieu de soustraire à la médiation de notre Mère les faveurs d'ordre naturel en rapport avec le salut ; encore moins faut-il en exclure la grâce sanctifiante ou habituelle, qui nous vient par elle, ainsi que nous l'avons expliqué ; mais il est ici plus particulièrement question des grâces actuelles, c'est-à-dire des secours surnatu-

innodatio qua per diabolum fuimus alligati. » A quoi nous ajouterons cette réflexion du B. de Montfort : « Si quelqu'un se glorifie d'avoir Dieu pour Père, n'ayant point la tendresse d'un vrai enfant pour Marie, c'est un trompeur qui n'a que le démon pour père. » (*Secret de Marie*, p. 16.)

rels, quels qu'en soient la forme et le but. Et nous disons : *toutes les grâces* que Dieu accorde aux hommes. Comme l'observe justement le P. de la Broise (1), toutes mes prières, quoique je ne dise pas de bouche ou de cœur : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ*, passent par Lui, médiateur universel, principal et nécessaire ; ainsi, bien que je n'invoque pas explicitement Marie, la grâce que j'obtiens me vient par cette médiatrice secondaire, mais universelle. C'est là ce qui différencie sa médiation de celle des autres saints, car cette dernière est restreinte à tels cas, à tels lieux, à telles personnes, selon qu'on les invoque et que Dieu leur concède la dispensation de ses grâces. Saint Antoine de Padoue, par exemple, n'est pour rien dans la grâce qui m'est accordée quand je prie saint Bernard ; mais, quel que soit le saint auquel je m'adresse, la Sainte Vierge intervient dans la concession des faveurs demandées.

Les paroles des saints citées par le B. de Montfort sont des textes en quelque sorte classiques et connus de tous ; nous pouvons donc nous dispenser de les reproduire. Disons plutôt que l'on appuie cette médiation universelle de Marie sur sa qualité de Mère de Dieu et d'Épouse du Saint-Esprit. Parce qu'elle est Mère de Dieu et Mère de tous les hommes, on s'accorde à conclure qu'elle a la sollicitude de chacun d'eux dans tous leurs besoins. Mais elle est aussi l'Épouse du Saint-Esprit ; et, de ce chef encore, son intervention est universelle dans la distribution des

(1) *Etudes*, mai-août 1896. Voir aussi le 3e volume de l'ouvrage du P. Terrien, dont un chapitre a été publié dans le *Règne de Jésus par Marie* (avril 1902).

grâces. On nous permettra d'insister un peu sur ce dernier titre, à la suite de notre Bienheureux Père.



« Dieu le Saint-Esprit est devenu fécond par Marie qu'il a épousée. C'est avec Elle, en Elle et d'Elle qu'il a produit son chef-d'œuvre (1), qui est un Dieu fait homme » (*Vraie Dévotion*). Voilà donc la coopération de Marie dans l'Incarnation ; et, quant à sa maternité spirituelle par laquelle elle nous enfante spirituellement à la vie divine, Montfort ajoute : « C'est avec Elle, en Elle et d'Elle que le Saint-Esprit produit tous les jours et produira jusqu'à la fin du monde les prédestinés, membres du Corps de ce chef adorable. »

Enfin, dans son langage admirable de hardiesse et de vérité, Montfort appelle Marie « la chère et indissoluble Épouse du Saint-Esprit..., qu'il n'a jamais répudiée, etc. » En effet, la grâce forme et fait croître le Christ en nous. Et si dans cet ordre, comme dans celui de la nature, Jésus n'était pas le fruit du Saint-Esprit et de Marie (1), c'est qu'elle aurait été répudiée ou qu'elle aurait divorcé. Peut-on le supposer de la part de la Vierge « fidèle » ? Et Dieu, qui se proclame hautement dans l'Écriture « fort et fidèle » (*Deut.* VI), « fidèle dans toutes ses paroles » (*Ps.* CXLIV), comment

(1) Ceci doit s'entendre au sens catholique qui précise que dans l'Incarnation le Saint-Esprit n'est pas intervenu comme père, mais comme principe actif, agent divin pour former miraculeusement le corps du Christ du très pur sang de Marie.

ne garderait-il pas fidélité à cette Vierge bénie, après qu'il lui eut dit : « Le Seigneur est avec toi » ? Si c'est le propre de la sagesse divine d'atteindre du commencement à la fin, de poursuivre et d'achever ses œuvres dans l'unité d'un même plan, pourquoi dans l'Incarnation et la Rédemption interromprait-il son dessein primordial ? Rejettera-t-il celle qui est « au commencement de ses voies » et qu'il s'est associée par une coopération si intime ? La grande loi du mariage, posée par Dieu lui-même, est « que l'homme s'attachera à son épouse ». Nous devons la retrouver d'une manière suréminente dans cette union de l'Esprit-Saint et de Marie, où les deux sont plus qu'une seule chair, car ils sont un seul esprit : *Qui adhæret Deo unus spiritus est.*



Une autre loi du mariage apparaît encore ici : celle-là même que saint Paul énonce, quand il parle des droits réciproques des époux (1). Saint Bernardin en montre l'application, en disant que « depuis l'Incarnation, Marie a acquis une *sorte* de juridiction sur toute mission temporelle du Saint-Esprit (2) ; de sorte

(1) Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir ; similiter autem et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier. (*I ad Cor.* VI, 5.)

(2) « A tempore enim quo concepit Deum in tero suo, quamdam (ut sic dicam) jurisdictionem seu auctoritatem habuit in omni temporali processione Spiritus Sancti ; ita quod nulla creatura a Deo recepit gratiam virtutis, nisi secundum dispensationem Virginis Matris » (*Serm.* 6 *de Annunt.*, art. I. cap. II, op. t. IV,

qu'aucune créature ne reçoit de grâces que par les mains de la Vierge Mère ».

Voilà donc comment, en qualité d'Épouse du Saint-Esprit, aussi bien que de Mère du Christ, la Sainte Vierge a l'universelle intendance des grâces. C'est dans la lumière de ces belles vérités que le Bienheureux de Montfort, après avoir invoqué Marie comme trésorière des grâces du Seigneur, dit à la fin de l'oraison qui termine la *Petite Couronne :* «... jusqu'à ce que par le Saint-Esprit, votre très fidèle Époux, et par vous, sa très fidèle Épouse, Jésus-Christ soit formé en moi à la gloire du Père. »

Concluons donc avec saint Bernardin de Sienne : « Tous les dons, vertus et grâces de ce même Esprit-Saint, sont distribués par les mains de Marie à qui elle veut, quand elle veut, de la manière et autant qu'elle veut (1). »

ARTICLE III

EN QUOI CONSISTE LA COOPÉRATION DE LA SAINTE VIERGE OU PAR QUELS ACTES S'EXERCE SA MÉDIATION

La maternité de Marie, sa médiation universelle ou sa coopération constante à l'action du Saint-Esprit en

p. 99.) Comme une personne divine ne peut être envoyée par une autre qu'à raison de sa procession, on comprend l'importance de la formule restrictive : *ut sic dicam*, employée par saint Bernardin.

(1) On lit dans le *Secret de Marie :* « Dieu, étant maître absolu, peut communiquer par lui-même ce qu'il ne communique ordinairement que par Marie. On ne peut sans témérité nier qu'il le fasse quelquefois ; cependant, selon l'ordre que la divine Sagesse a établi, il ne se communique ordinairement aux hommes que

nous sont des vérités fondamentales dans la spiritualité du Bienheureux de Montfort. On y trouve la raison de sa dévotion envers la Sainte Vierge, de l'amour qu'il lui témoigne, de la dépendance qu'il professe envers elle. Allons plus loin cependant, et cherchons comment Marie coopère avec le Saint-Esprit dans la distribution des grâces, c'est-à-dire par quels actes s'exerce sa médiation. Tant de fois le Bienheureux se plaît à rappeler les bons offices de cette divine Mère, à répéter qu'elle nous éclaire, nous porte, nous soutient, nous défend et nous nourrit, qu'il est utile de préciser le sens de ces expressions et de savoir à quel point ce sont là des figures et les hardiesses d'un pieux langage.

par Marie. » Que dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, Dieu puisse agir en dehors des lois qu'il a établies, nul ne le conteste ; toutefois, ces paroles du Bienheureux ne laissent pas que d'être assez embarrassantes. Le P. Terrien, dans son ouvrage (3ᵉ vol.,) leur donne un sens très satisfaisant. Pour concilier cette restriction avec les affirmations absolues du B. de Montfort touchant la médiation universelle de Marie, l'auteur cité observe que ces paroles ont trait à l'obligation de prier la sainte Vierge pour obtenir une grâce, et non pas à l'étendue de sa médiation. En d'autres termes, à cette question : « Toutes les grâces nous viennent-elles par Marie ? » — « Oui, absolument toutes », répond le Bienheureux.— « Mais sommes-nous toujours obligés de la prier pour obtenir quelque chose ? » — « C'est l'ordre ordinaire établi par Dieu que l'on doive passer par Marie ; toutefois, dit il, il serait téméraire de nier que Dieu ne puisse communiquer et quelquefois ne communique ses grâces sans cela. » C'est ainsi que la première grâce précède toute demande de notre part ; elle nous est donc accordée sans que nous ayons prié Marie. Cette divine Mère intervient aussi dans la concession de faveurs que nous n'avons pas demandées par elle. Il n'en reste pas moins vrai que c'est l'ordre ordinaire de la prier, et l'Eglise nous l'enseigne en récitant toujours l'*Ave* au commencement de l'Office divin.

§ I.— *Comment la Sainte Vierge distribue les grâces et coopère avec l'Esprit-Saint.*

Il ne faut pas se représenter Marie distribuant les grâces comme un serviteur distribue de l'argent au nom de son maître. Les pièces de monnaie subsistent en elles-mêmes, indépendamment de celui qui donne et de ceux qui reçoivent. Il n'en est pas ainsi de la grâce. Elle est un *accident*, une qualité (1), et n'existe pas en dehors de l'âme qui la reçoit ; de même que la blancheur, la beauté, la vie ne se trouvent que dans un être vivant, dans un objet blanc ou beau. Quant aux grâces actuelles, elles sont une opération surnaturelle de Dieu pour nous faire agir surnaturellement, ou bien des actes de sa providence disposant les choses en vue de nous procurer la grâce et finalement le salut.

Une autre vérité qu'il ne faut pas oublier, c'est que Dieu seul peut produire la grâce et en est l'agent principal. Les créatures (la Sainte Vierge y comprise) ne peuvent en être que les ministres ou les instruments, et c'est de cette manière que l'Humanité du Christ, organe de sa divinité, produit la grâce et a fait des miracles. De même que, dans l'Incarnation, la Sainte Vierge n'a pas fait l'union du Verbe avec la nature humaine, ainsi dans la justification des âmes elle ne

(1) Accidentis esse est inesse, dit Boèce.

peut produire la grâce par sa vertu, et comme cause principale.



Ces vérités nous permettent de comprendre plus exactement en quelle manière la Sainte Vierge coopère avec l'Esprit-Saint dans la distribution des grâces. Reportons-nous au mystère de l'Incarnation et à celui de la Pentecôte.

Quand le Verbe se fit chair, c'est l'Esprit-Saint qui forma son corps ; Marie en fournit la matière de son très pur sang, après avoir donné son consentement à ce mystère.

Aide et consentement, voilà donc en quoi consiste principalement sa coopération.

Au jour de la Pentecôte ce même Esprit descend pour former le corps mystique du Christ, qui est l'Église, et répandre dans les âmes la charité avec ses dons. Que faisait Marie ? Elle était, nous disent les Actes, dans la sainte assemblée, mais à un titre particulier et dans un rang qui la distinguent de tous. Là, comme partout, elle est et elle agit en qualité de Mère du Sauveur. *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria, matre Jesu, et fratribus ejus.* (*Act.* I.) A ce titre de Mère de Jésus-Christ, qui implique celui d'Épouse du Saint-Esprit, elle priait, et tous priaient avec elle ; car, s'il avait fallu sa prière et son consentement pour que le Fils de Dieu s'incarnât, maintenant encore ils étaient

requis pour que Jésus envoyât l'Esprit-Saint. Quand il vint, ce fut en elle d'abord, puis d'elle dans les âmes pour les déifier et y faire croître le Christ.

C'est en cette manière que Marie coopère à la distribution des grâces. Qu'il s'agisse de la grâce habituelle reçue ou augmentée, ou des secours surnaturels que nous appelons *grâces actuelles*, c'est toujours l'Esprit-Saint qui vient, qui survient, à tout le moins qui agit (1).

Or qu'y fait-il? quel est son rôle? Il entre et demeure dans nos âmes, comme les deux autres Personnes de la sainte Trinité. Mais parce qu'il est personnellement le Don de Dieu, nous l'appelons la Grâce incréée; parce qu'il est le nœud vivant qui unit le Père au Fils, le terme et le fruit subsistant de leur étreinte, nous lui attribuons l'union de notre âme à Dieu; parce qu'il est l'amour substantiel du Père et du Fils, l'Esprit saint et sanctificateur, nous le regardons comme le moteur de notre vie surnaturelle. Entre son action et celle de Jésus nous remarquons cette différence : c'est que Notre-Seigneur par son Humanité est visible et fait dans l'Église fonction de tête, au lieu que l'Esprit-Saint, par son rôle caché et en tant qu'amour, est assimilé au cœur. De lui viennent, disons-nous, les bonnes pensées, les bons mouvements, et tous ces courants de grâce dans nos âmes que peut

(1) Certains théologiens n'admettent pas qu'il y ait mission du Saint-Esprit dans un simple accroissement de grâce; ils ne l'accordent que pour un changement d'état dans l'âme.

figurer la circulation du sang dans nos corps (1).

Tel est le rôle du Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Il produit la grâce parce que Dieu seul en a le pouvoir ; la créature ne peut y concourir que comme ministre ou instrument, ou encore pour nous disposer à la recevoir : *ministerialiter et dispositive.* Ramenée à ces limites, nous disons que la coopération de Marie consiste dans son intercession (qui implique naturellement son consentement) et dans son influence. Or, dans quelles conditions se produit son intercession et par quels actes s'exerce son influence ? Ces deux questions feront l'objet des paragraphes suivants.

§ II. — *Son intercession.*

C'est un sujet de douce et profonde contemplation que la prière de Marie encore dans sa vie mortelle et voyagère. Pour entrer dans ce paradis, il nous faut d'un bond dépasser les chœurs angéliques, dont l'amour et l'adoration sont cependant pour nous un si haut idéal d'ascension vers Dieu ; mais, quand il est question de Marie, « prier comme un ange », c'est trop peu dire. Sa prière est au niveau de sa sainteté ; or cette Vierge surpasse tous les anges en familiarité divine ; plus qu'eux elle est écoulée en Dieu, entrée dans ses vouloirs, remplie de sa puissance, embrasée de son amour. Oh ! que pouvons-nous savoir et dire de sa prière, soit au

(1) Et si, dans l'assistance qu'il nous donne par les grâces actuelles, il agit sur une âme privée de la grâce habituelle par le péché mortel, alors, sans modifier la substance de l'âme, il communique à ses facultés le pouvoir de faire certains actes surnaturels.

moment de l'Incarnation, soit dans la grotte de Bethléem lors de son divin enfantement, soit au Calvaire ou au Cénacle? Avec cette Fille du Très-Haut nous vivons toujours sur les hauteurs ; néanmoins ce sont là des sommets ; et toutefois il nous faut monter encore, car la médiation de Marie s'exerce maintenant dans la gloire des cieux. Nous savons qu'en ce lieu tout s'épanouit, se consomme et arrive à terme dans des conditions de perfection que nous n'avons pas vues et ne pouvons comprendre ; il faut donc le dire également de la sainteté et de l'intercession de notre Mère. L'ensemble des vérités que nous allons rappeler lui font comme une couronne de gloire, de puissance et de bonté. Pourrons-nous la contempler si grande et si miséricordieuse sans l'aimer davantage, sans nous confier plus encore en sa prière et en sa ternelle sollicitude ? Levons donc les yeux vers le trône de Marie, et tâchons de nous rendre compte des conditions admirables où se produit sa médiation d'intercession.



Là-haut, à cette place qui lui est réservée et ne convient qu'à lui, le Christ est assis à la droite du Père, comme nous le chantons dans le Symbole. Ces mots expriment la royauté et la judicature que, même en tant qu'Homme, il a en propre et comme naturellement. Marie, n'étant qu'une pure créature, ne siège pas à la droite de Dieu ; mais après le Christ et avec Lui, elle domine toute la création. C'est pourquoi on

ne dit pas seulement qu'elle se tient auprès de Dieu (ce que font aussi les anges) (1), mais qu'elle, et elle seule, se tient en qualité de Reine à la droite du Christ-Roi (2). Nous disons même qu'elle y siège ; car elle n'est pas là seulement pour le servir, mais aussi pour participer à sa royauté et à ses autres prérogatives dans une mesure qui n'est accordée à personne.

❧

Voici une autre vérité. Dans la vision de l'essence divine que nulle intelligence créée ne peut embrasser totalement, quelle est la part de Marie? Anges et saints y puisent la vie éternelle : les uns plus, les autres moins, mais tous jusqu'à satiété. Comme elle les a surpassés dans la grâce, la Sainte Vierge les surpasse dans la gloire, et aucun d'eux ne peut sonder du regard la profondeur et l'intensité de la vision où s'abîment les regards de leur Reine. Mais il est, par rapport à cette vision, un point qui nous intéresse particulièrement Dans la gloire, les anges et les âmes bienheureuses ont des choses d'ici-bas une connaissance que n'empêche pas la distance des lieux (3). L'histoire de Lazare et du mauvais riche en est un exemple. Toutefois cette connaissance n'est pas universelle. En ce qui nous concerne spécialement, l'avenir, le secret de nos pensées, le plan divin de notre

(1) Deus cui adstat angelorum chorus.
(2) Astitit Regina a dextris tuis.
(3) Cf. S. Th. I, 2, 89, et Supplem, q. CXII. a. 3 et 2-2, q. LXXXIII, a. 4, ad 2.

vie ne leur sont connus que dans la mesure où Dieu les leur dévoile. Il le fait surtout en raison des offices et des relations qu'ils ont avec nous, soit dans la prière, soit dans les fonctions de leur ministère.

Pour Marie, il en va autrement. A titre de Mère de Dieu et des hommes (titre qui lui est exclusivement propre), en qualité de médiatrice universelle elle étend sa sollicitude à tous et à tout. Sa connaissance doit donc être en rapport avec ses fonctions, et ici encore, elle reste l'unique. Lors donc que son regard se tourne vers Dieu, aussitôt, sans recherche, sans anxiété (1) ni doute, elle voit tous et chacun des hommes, leurs actions, leurs situations, leurs besoins et les desseins de Dieu sur eux ; même elle pénètre jusqu'à leurs pensées, car tout cela la regarde.

Si grande que paraisse cette dernière prérogative de Marie, elle est moins grande cependant que celle de l'Immaculée Conception, et surtout que celle de la Maternité divine dont elle n'est qu'une suite et une perfection accessoire. Puisse cela nous aider à comprendre cette parole de saint Bonaventure : « Dieu pouvait faire un monde plus grand ; il ne pouvait pas faire une mère plus grande que la Mère de Dieu. » (*In speculo B. M. V. Lect.* 10.) (2). Parole que l'on peut rapprocher de celle de saint Thomas : « La Bienheu-

(1) S. Th. 2-2, q. LII, a. 3.

(2) Bien que le *Speculum* ne soit plus attribué à S. Bonaventure, cet ouvrage garde cependant une valeur intrinsèque, qui lui a mérité de n'être pas jugé indigne du saint docteur. Ainsi en est-il de plusieurs ouvrages apocryphes.

reuse Vierge, étant Mère de Dieu, reçoit de Dieu, le bien infini, une dignité, *comme* infinie; et, en ce sens, elle ne peut être meilleure, car rien n'est meilleur que Dieu. » (I, q. xxv, a. 6. ad 4.)

Cette prérogative de connaître tout ce qui est, a été ou sera, ne dépasse pas la condition de la créature. L'âme de Notre-Seigneur en a joui, dès le premier instant de l'Incarnation, et saint Thomas admet comme possible que les élus jouissent de cette science *de vision* après le jugement dernier. Que la Sainte Vierge l'ait maintenant dans la gloire, tous s'accordent à le dire ; mais bon nombre de docteurs pensent qu'après l'Incarnation elle l'a possédée durant sa vie mortelle (1).

Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant sous son regard et nous pouvons dire qu'ainsi nous lui sommes présents. Quand donc le Bienheureux de Montfort nous exhorte à faire toutes nos actions en union avec la Sainte Vierge, à demeurer intérieurement et extérieurement dans sa dépendance, nous savons qu'à tous nos actes d'abandon et de confiance, qu'à toutes les élévations de notre âme vers elle, de son côté correspond aussi un regard ou une prière, qui souvent même nous prévient, dépasse nos trop faibles désirs et comble abondamment notre indigence (2).

(1) Le P. Jeanjacquot, dans ses *Simples Explications*, etc., cite le P. Rhodes, Albert le Grand, saint Antonin, saint Bernardin de Sienne, Hugues de Saint-Cher. V. les chap. III et IV du liv. VII de *Marie, Mère des Hommes*. (J.-B. Terrien, 1er vol.)

(2) « Deus... qui abundantia pietatis tuæ et merita supplicum exedis et vota ; effunde super nos misericordiam tuam ; ut... adjicias quod oratio non præsumit. » (Oraison du XIe dimanche après la Pentecôte.)

C'est en effet la troisième vérité que nous voulons exposer : Marie, qui voit tout, intercède sans cesse pour nous. Elle ne prie pas seulement en se présentant elle-même à Dieu, afin qu'à sa vue, en considération de ses mérites et de l'amour qu'elle nous porte, il nous accorde des grâces ; elle prie par une demande actuelle, explicite, formelle et particulière pour chacun de nous. « Sainte Marie ..... priez pour nous, *maintenant* et à l'heure de la mort » ; et combien de fois dans sa liturgie l'Église adresse à Marie de semblables paroles ! N'est-ce pas, au reste, en vue de cette prière actuelle, formelle et particularisée qu'est accordée à la Mère de Dieu la vue de tout ce qui nous regarde et de tout ce qui se fait dans l'Église ? Tel est, sinon l'unique, du moins le principal office de sa médiation.

Comment prie la très Sainte Vierge? Par Jésus-Christ..... *Per Dominum nostrum Jesum Christum ;* car elle est notre médiatrice auprès de lui, qui est pour tous le médiateur nécessaire auprès de Dieu. Elle prie donc, en offrant le Christ qui nous a été donné, mais d'abord à elle comme à nul autre, puisque ce propre Fils de Dieu est aussi le sien. Elle prie en offrant les mérites de Jésus auxquels elle unit ses propres mérites. Or, comme la volonté de la Mère et celle du Fils ne diffèrent jamais, qu'ils agissent toujours de concert dans l'unité d'un même esprit, Marie, au sens le plus exact et le plus parfait, prie vraiment au nom du Christ.

Et sa prière est toute-puissante ! Approfondissons cette vérité pour aviver notre espérance. La prière de Jésus-Christ, étant la prière d'un Dieu, a *par elle-même* une valeur infinie. La toute-puissance de celle de Marie est une prérogative de sa maternité divine. En voici l'explication : « Quant aux saints qui sont dans la patrie, dit saint Thomas, plus leur charité est parfaite, et plus ils prient pour nous autres voyageurs à qui leur intercession peut venir en aide ; plus ils sont proches de Dieu, unis à Dieu, et plus aussi leurs prières sont efficaces (1). » Mais qui approche de Dieu autant que l'auguste Vierge ? L'ange ne lui a-t-il pas dit : « Le Seigneur est avec vous » ? Quoi de plus grand ! C était affirmer combien elle excellait sur les anges et les hommes. Que sont-ils tous, sinon des serviteurs et des enfants adoptifs ? Marie seule est Mère de Dieu, Épouse de l'Esprit-Saint ; seule elle est avec le Christ en relation de consanguinité et en quelque sorte d'affinité avec Dieu ; seule enfin, elle est entrée avec son divin Fils dans des rapports singuliers d'intimité, d'amour et même d'autorité. C'est pourquoi le Seigneur lui a donné de tout obtenir.

Contemplez un instant l'Église en prière. On dirait un océan dont les vagues harmonieuses s'élèvent et se portent les unes les autres, puis retombent et se mêlent pour renaître bientôt. Près de nous comme au loin, ce sont des flots de supplications qui surgissent de toutes parts, et à l'extrême limite de l'horizon, c'est sans illusion que nous les voyons se confondre avec le ciel ;

(1) 22, q. LXXXIII, a. 11.

car les prières de l'Église militante s'unissent, en effet, à celles de l'Église triomphante pour venir expirer aux pieds du Seigneur. Qui pourra connaître la puissance de ces vagues innombrables dont chacune, c'est-à-dire chaque prière, a dans le nom du Christ une vertu divine? Mais aux cieux, Celle qui dans les Écritures est figurée par la lune domine cet océan immense; elle en règle le flux et le reflux. Par elle nos supplications s'élèvent à Dieu; par elle toutes nous reviennent chargées de grâces.

Très explicites et très hardis sont les Pères de l'Église, quand ils parlent de la puissance d'intercession dévolue à Marie. Ils affirment que sa prière a plus de crédit que celles de tous les anges et de tous les saints ensemble; que si tout le ciel priait à l'encontre de la Sainte Vierge, elle l'emporterait malgré tout; que Dieu ne peut détourner son visage de sa Mère; enfin que si, par impossible, les prières d'une multitude n'étaient pas écoutées, le Fils de Dieu n'en exaucerait pas moins sa Mère.

Dans son traité du *Sacrifice de la Messe* le cardinal Franzelin dit que Dieu regardant la dignité, la sainteté et l'amour de l'Église, sa chère Épouse, agrée toujours en odeur de suavité le sacrifice divin qu'elle lui offre publiquement en son nom. Il suit de là que les oraisons de la Messe, en tant qu'oraisons de l'Église, valent *ex opere operato*. Aux yeux de Dieu, Marie est à elle seule plus que toute l'Église. Ne nous étonnons donc pas que sa prière soit infaillible.

Le Bienheureux de Montfort n'a eu garde de taire

cette importante vérité, si glorieuse pour Marie, si propre à exciter notre confiance. Il l'enseigne au commencement de son *Traité* (p. 16) presque dans les mêmes termes que nous avons employés.

Que de belles et fécondes pensées s'épanouissent dans l'âme, lorsqu'on médite sur cette prière incessante de Marie ! Cette Vierge est là encore inséparablement unie au Christ. Il se tient à la droite du Père, toujours vivant et interpellant pour nous, et Marie est à la droite du Christ, priant avec Lui et par Lui. Sur terre, sa prière et sa contemplation furent continuelles ; les peintures des catacombes nous la représentent comme la grande Orante ; au ciel elle continue cette sublime fonction. L'importante leçon, le lumineux exemple ! Regardons-la bien et nous comprendrons le précepte de Jésus : « il faut toujours prier » ; car dans ce grand œuvre qu'est la distribution des grâces, Marie surtout intercède. C'est sa fonction principale, et sans sa prière unie à l'interpellation du Sauveur, rien ne se ferait pour le salut du monde. Quel enseignement pour qui veut travailler au salut des âmes ! N'est-il pas évident que l'esprit de Marie est un esprit de prière et qu'en cela elle est bien la fidèle Épouse de cet Esprit divin, nommé dans l'Écriture « un esprit de grâce et de prière », *Spiritum gratiæ et precum* ? (*Zachar.* XII, 10.) Ah ! demandons à cette Vierge bénie d'y faire participer

éminemment tous ceux qui veulent lui appartenir d'une manière plus étroite. Qu'il s'agisse de l'état religieux, du sacerdoce, ou seulement de la parfaite Dévotion, rappelons-nous que la prière est la grande fonction des états consacrés et des âmes dévouées à l'apostolat.

§ III. — *Son influence.*

Marie n'a pas seulement coopéré moralement à la Rédemption, en hâtant par ses prières la venue du Messie et en consentant à l'Incarnation ; elle y a concouru aussi, en fournissant à Jésus la substance de son corps ; puis, après l'enfantement, elle l'a nourri, élevé et entouré de mille soins ; plus tard, elle l'offrit sur la croix ; enfin, dans tous les mystères de sa vie, elle lui fut associée comme l'Ève du nouvel Adam, comme son épouse, sa mère et son unique.

Est-ce que dans l'application des fruits de la Rédemption, à laquelle actuellement elle coopère, tout se réduit pour elle à prier ? Nous avons aussi parlé de son influence. En quoi consiste-t-elle ? Quels actes désigne ce mot ?

Si nous mettons de côté le consentement et l'intercession dont nous venons de parler, nous verrons que cette influence peut encore avoir pour objet d'éclairer notre intelligence par les bonnes pensées, d'incliner notre volonté par les bons mouvements, puis de nous conduire ou gouverner dans les choses extérieures, enfin de nous défendre contre nos ennemis. Disons quelque chose de chacun de ces offices.

ELLE ÉCLAIRE NOTRE INTELLIGENCE

En commentant cette parole de Rébecca à Jacob : « Mon fils, acquiesce à mes conseils », le Bienheureux de Montfort dit que la Sainte Vierge nous inspire de bonnes pensées. Plus loin, il mentionne parmi les fruits d'une parfaite dévotion à Marie, la foi vive et les lumières qu'elle nous communique. En effet, si ces beaux miroirs de la divinité, qui sont les anges, peuvent illuminer notre intelligence en la fortifiant et en l'éclairant par des images sensibles, que dirons-nous de la Vierge, le miroir sans tache de la lumière éternelle, son éclat, sa candeur (1) ?

« Elle est plus éclairée que tous les Chérubins, » chante le B. de Montfort dans un de ses cantiques.

Ce soleil qui est son vêtement, ces douze étoiles qui forment sa couronne, ne nous disent-ils pas que cette femme, comme enveloppée de la divinité et perdue dans sa splendeur, réunit en elle tous les dons de lumière que Dieu a départis à ses créatures ? A bon droit nous nous tournons donc vers Marie pour lui demander les bonnes pensées et les clartés de la foi.

ELLE AIDE NOTRE VOLONTÉ

Mais avec les bonnes pensées qui illuminent notre esprit, il nous faut aussi les bons mouvements qui excitent notre volonté et l'aident à agir. Aucune créature, il est vrai, ne peut avoir d'action directe sur notre volonté ou la changer : cela n'appartient qu'à

(1) Candor est æ lucis ternæ et speculum sine macula. (*Sap.* VII.)

Dieu ; mais l'homme et l'ange peuvent la solliciter dans un sens ou dans l'autre, soit par persuasion, soit en excitant les passions bonnes ou désordonnées. Les saints anges nous persuadent en faisant briller à notre âme la vérité qui l'attire ; les mauvais anges, hélas ! l'entraînent par la séduction des faux biens. Pour solliciter notre volonté, les hommes, et plus encore les anges, peuvent agir de mille manières sur nos sens et sur notre imagination. Bouleverser l'organisme, troubler la vue, changer le goût, agir sur les humeurs et les sensations, sont choses au pouvoir des esprits, et les possessions diaboliques nous en montrent d'effrayants exemples.

Or, qu'il s'agisse d'exciter ou d'aider notre volonté vers le bien par l'attrait et la persuasion, d'agir sur nos passions pour les diriger, les purifier et, au besoin, les calmer, à qui mieux recourir qu'à Marie ? Qui nous rendra la vérité pleine de charmes, sinon Celle qui, en nous donnant le Fils de Dieu fait homme, a réalisé ce que le Prophète avait annoncé : « Je les attirerai par des attraits humains (1) ? » Elle est la Mère de la grâce, puisqu'elle est Mère de Jésus, et c'est à Elle que l'Église chante : « Attirez-nous, Vierge immaculée ; nous courrons sur vos pas à l'odeur de vos parfums. » (*Ant. des Vèp. de l'Immaculée Conc.*) Nous lisons dans les cantiques du B. de Montfort :

C'est par Marie
Que le Ciel veut nous charmer.

(1) In funiculis Adam traham eos. (*Osée*, XI, 4.)

Puis loin, il traduit ainsi l'expression de *raptrix cordium,* « ravisseuse des cœurs, » employée par les Pères :

> Elle prodigue ses faveurs
> A tous ses serviteurs fidèles ;
> Elle sait enlever les cœurs
> Par des douceurs toujours nouvelles.

Par combien de moyens elle peut aussi calmer nos passions, agir sur nos sens, sur nos goûts sensibles et nous donner surtout le goût surnaturel des choses divines que l'on appelle la divine sagesse ! Qui n'a senti en la priant avec confiance, en regardant son image, en touchant ou baisant son chapelet, sa médaille ou son scapulaire, les troubles se calmer, les fascinations s'évanouir, les sentiments de colère ou les impatiences tomber ?

ELLE NOUS DÉFEND

Nous garder, nous défendre de nos ennemis et de tout péril ! Tel est bien souvent l'objet de nos prières à Marie. Il suffirait de rappeler cette belle antienne : *Sub tuum præsidium,* etc. Les anges sont députés à la garde d'une âme, d'une ville, d'un royaume ; Marie, Mère de tous les hommes, doit les protéger tous. Le B. de Montfort énumère en quatrième lieu cette défense et cette protection de la Sainte Vierge parmi les bons offices qu'elle rend à ses serviteurs. « Elle les cache, dit-il, sous les ailes de sa protection, comme une poule ses poussins ; elle parle, elle s'abaisse, elle condescend à toutes leurs faiblesses pour les garantir de

l'épervier et du vautour. » Il rappelle enfin que cet adversaire de Satan lui est « terrible comme une armée rangée en bataille ». (*Vraie Dévotion*).

SA PROVIDENCE

« Gouvernez-nous dans votre miséricorde... » *Sis pia nostra gubernatrix !* La providence de Marie ou, si l'on veut, la coopération de Marie à la Providence de Dieu, est le dernier acte que nous devons examiner. Nous ne le ferons pas sans mieux comprendre combien justifiée est cette vie de continuelle dépendance et d'abandon total que requiert la parfaite Dévotion.



Dieu créant tout pour une fin qui est sa gloire, ordonnant et gouvernant toutes choses en vue de cette fin, voilà ce que signifient ces mots : la Providence divine. Ce plan et cette ordonnance de l'univers sont dans la pensée et la volonté de Dieu ; mais pour l'exécution de ses desseins il se sert des créatures hiérarchiquement ordonnées, de telle sorte que les supérieures gouvernent les inférieures, et les plus parfaites les moins parfaites. Là est l'origine du pouvoir et la raison de l'obéissance.

Or Marie est initiée dans une mesure singulière aux *conseils* de la Providence, c'est-à-dire aux vues de Dieu et à l'ordonnance de son plan, et elle est également, plus que tout autre, associée à l'*exécution* de ses volontés.

Dieu révèle à ses anges et à ses prophètes tels ou

tels de ses desseins, et leur donne parfois mission de les exécuter; mais à la très Sainte Vierge, c'est son plan général qu'il découvre. Elle-même, en effet, y entre pour une part capitale ; car avec le Christ et à cause de Lui, « elle est en tête de ses voies ». C'est pourquoi les Pères disent que le monde a été fait pour elle. Et en disant « Elle », nous comprenons tout ce qui s'y rapporte et tout ce qui en vient : à commencer par sa race, ce *semen illius* de l'Écriture, qui est premièrement et personnellement son Fils unique Jésus-Christ, puis tous ceux qui en lui et par lui sont ses frères dans la grâce et les enfants de Marie. De là, cet ordre que plusieurs fois rappelle le B. de Montfort : tout à Marie, tout par Marie au Christ, et par le Christ à Dieu. Telle est la raison de ces paroles des Proverbes : « J'étais avec lui, disposant toutes choses (1). »



Mais cette Vierge très prudente n'est pas seulement initiée aux voies de Dieu et ne rentre pas seulement dans son plan, elle est, de plus, toute-puissante pour en procurer l'exécution. Sa puissance royale, dont nous parlerons bientôt, lui soumet la création entière et lui permet de nous gouverner selon les désirs de son cœur maternel. « Elle conduit ses serviteurs selon la volonté de son Fils... Elle leur montre les chemins de

(1) Cum eo eram cuncta componens. (*Prov.* VIII, 30.)
Ces paroles, comme beaucoup d'autres des livres Sapientiaux, sont dites au sens littéral de la Sagesse éternelle ou du Verbe ; mais l'Église en fait l'application à la Sainte Vierge.

la vie éternelle ; elle leur fait éviter les pas dangereux ; elle les conduit par la main dans le sentier de la justice ; elle les soutient quand ils sont près de tomber ; elle les relève quand ils sont tombés ; elle les reprend en mère charitable quand ils manquent, et, quelquefois même, elle les châtie amoureusement. » (*Vraie Dév.*) Le B. de Montfort avait précédemment comparé Marie à Rebecca, dont l'industrieux amour obtint à son fils de prédilection la bénédiction d Isaac. Puis il ajoute : « Comme elle voit clairement en Dieu tous les biens et les maux, les bonnes et les mauvaises fortunes, les bénédictions et les malédictions de Dieu, elle dispose de loin les choses pour exempter de toutes sortes de maux ses serviteurs et les combler de toutes sortes de biens... *Ipsa procurat negotia nostra*, dit un saint. »

Ces douces pensées nous feront goûter le sens de ces paroles :

Je suis tout dans sa dépendance
Pour mieux dépendre du Sauveur ;
Laissant tout à sa providence :
Mon corps, mon âme et mon bonheur.

(*Cantique du Bx.*)

Eh ! qui donc, ayant quelque peu pratiqué cette dépendance et vécu dans cet abandon, n'a pas expérimenté combien puissante et maternelle est la providence de Marie ? Les livres sont pleins d'histoires qui lui rendent témoignage. Y en a-t-il cependant que nous comprenions mieux et qui nous touchent plus que notre propre histoire ? Bien qu'ici-bas nous ne

puissions connaître tout le plan divin de notre vie, ce que nous en entrevoyons déjà nous remplit d'admiration et de gratitude. Il est clair que Marie, c'est la douceur de la vie, *vitæ dulcedo* (1). La nôtre est comme saturée de cette miséricorde dont elle est la Mère, et qui pour nous vaut mieux que mille vies (2) ; car sans cela que vaudraient-elles ? Nous abandonner de plus en plus à cette Vierge est donc le devoir et le besoin de notre amour.

LES ANGES AU SERVICE DE LEUR REINE

Voilà quels actes sont compris sous ce mot d'influence. Il nous reste à dire de quelle manière Marie les exerce. Influe-t-elle sur nous immédiatement ou par intermédiaires ?

Nous répondons que c'est, en général, par le ministère des anges ; puisque tel est l'ordre hiérarchique institué par Dieu pour gouverner les créatures.

Au sommet de cette hiérarchie, il y a — nous le savons déjà — Dieu auteur et principe de tout ; puis le Christ, médiateur principal, nécessaire, universel. Après le Christ, dont elle demeure inséparable, c'est sa très sainte mère, médiatrice entre lui et nous. Mais là ne s'arrête pas la hiérarchie ; elle s'étend, se prolonge et se ramifie. Saint Bernardin achève de nous la montrer, lorsque après avoir dit qu'à l'égard du Christ, la Sainte Vierge est comme le cou par rap-

(1) Texte ancien dont a on fait plus tard *vita, dulcedo*.
(2) Misericord a Domini plena est terra. — Quoniam melior est misericordia tua super vitas. (*Ps.*)

port à la tête, il ajoute : « Tel est l'ordre hiérarchique et le cours que suivent les dons célestes : de Dieu dans l'âme bénie du Christ, puis du Christ dans celle de la Vierge pour de là se répandre sur les Séraphins, les Chérubins et successivement dans les différents ordres des anges et des saints ; enfin jusqu'à l'Église militante, où une part de choix est faite aux amis de Dieu et de la glorieuse Vierge. » (Tom. III, serm. 3 *De glorioso nomine Mariæ*, c. II.)

Ainsi donc lumière de la gloire ou dons de la grâce, tout passe par Marie (1), l'intermédiaire universelle et suprême entre le Christ et les autres créatures. Elle n'appartient à aucune hiérarchie angélique, elle est seule à son rang.



Les neuf chœurs célestes, en effet, sont répartis en deux catégories principales : La première comprend

(1) On peut dire cela, même en admettant avec saint Thomas que la grâce et la gloire des anges (aussi bien que la grâce donnée à nos premiers parents au moment de leur création) ne viennent pas du Christ et, à plus forte raison, ne passent point par Marie. La raison en serait que l'Incarnation n'aurait eu lieu qu'en vue du salut des hommes. Alors ce que nous disons doit s'entendre en ce sens que, si les anges ne reçoivent pas du Christ leur gloire *essentielle*, du moins ils lui sont soumis hiérarchiquement. A titre de Chef, le Christ influe sur eux, il les purifie, dit saint Denys, et les illumine touchant les mystères de la foi et les choses divines. Voilà pourquoi les anges avides de ces lumières les cherchent dans le Christ : *In quem desiderant angeli prospicere.* (*I Petr.* XII.) D'autre part, Marie, dit saint Thomas, surpasse tous les anges par la plénitude de sa grâce (et par conséquent de sa gloire).

les anges qui *assistent* devant le trône de Dieu, le servent et puisent dans la clarté de l'essence divine elle-même la connaissance des mystères ; tels sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Dans la seconde sont les ministres, c'est-à-dire ceux qui préparent l'accomplissement des décrets divins ou qui les exécutent; tous les autres chœurs y sont compris.

De ces deux ordres, Marie est la reine. Les Anges qui assistent devant le trône de Dieu ont au-dessus d'eux cette *assistante*, qui se tient à la droite du Christ. Aucun n'est comme elle en relations avec les trois Personnes divines. Ces familiers de Dieu, elle les dépasse tous (1).

Mais la Sainte Vierge n'est pas seulement *assistante*, elle est aussi *coopératrice* de Dieu dans le gouvernement du monde; et, sans doute, c'est la réunion de ces deux rôles, dont l'un a pour fin la contemplation, l'autre l'action, que nous voyons dans l'évangile de Marthe et de Marie. En le chantant, au jour de l'Assomption, l'Église nous donne à entendre que notre Mère continue dans le ciel cette double fonction qu'elle a remplie sur la terre.

Plus illuminée que tous les Anges, même de la première hiérarchie, elle les illumine à son tour (2). « J'ai fait se lever dans les cieux une lumière indéfec-

C'est pourquoi elle est appelée Marie, qui veut dire illuminée; bien plus, elle illumine les autres, et cela dans le monde entier (celui de la gloire n'est pas exclu) ; d'où vient qu'on la compare au soleil et à la lune (Explic. de l'*Ave Maria*.)

(1) Excellit angelos familiaritate divina. (Par l'*Ave Maria* S. Th.)

(2) V. dans le même op. ce qui est dit peu auparavant.

tible. » (*Eccli.* XXIV.) S'agit-il d'exécuter les desseins de Dieu ? C'est elle qui en donne aux anges la connaissance, c'est d'elle aussi que tout part. Les *Dominations* disposent, ordonnent, pour ainsi dire, le plan d'exécution ; mais c'est avec l'autorité et les lumières que leur envoie Celle qui est par excellence la Souveraine, *Domina*, parce que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum.* Mettant leur pouvoir au service de leur Reine, les Vertus et les Puissances agissent, les premières sur les corps dans l'opération des miracles, les secondes contre les mauvais esprits qu'elles ont à combattre ; enfin les Archanges et les Anges (et tout particulièrement notre ange gardien) exécutent ses commandements.

Voilà comment nous pouvons comprendre l'influence ou l'action de Marie sur nous. Pour tout résumer, quand nous la prions ou qu'elle veut spontanément nous accorder quelque grâce, elle intercède par le Christ et obtient de Dieu que cette grâce nous soit accordée. La charité qui vient ou croît dans nos âmes et les bons mouvements de notre volonté, nous les attribuons à cette Mère bénie, parce que l'Esprit-Saint n'opère que sur la prière et avec le consentement de sa fidèle Épouse. S'agit-il d'une bonne influence, d'un secours dans une tentation, d'une faveur temporelle? Ces grâces peuvent nous venir par le ministère des anges, qui agissent sur son ordre.

Entre plusieurs passages où le B. de Montfort fait allusion à l'action de Marie par l'intermédiaire des esprits célestes, nous citerons seulement les deux suivants : « Si ce n'est par elle-même que Marie donne ses conseils, c'est par le ministère des Anges, qui n'ont pas de plus grand honneur et plaisir que d'obéir à quelqu'un de ses commandements pour descendre sur terre et secourir ses fidèles serviteurs. » (*Vr. Dév.*) Et encore : « Cette bonne Mère et puissante Princesse des cieux dépêcherait des bataillons de millions d'anges pour secourir un de ses enfants, plutôt qu'il ne fût jamais dit qu'un fidèle serviteur de Marie, qui s'est confié en elle, succombât à la malice, au nombre et à la force de ses ennemis. »

Couronnons la Reine des Anges
Sur la terre comme aux cieux
. . . .
. . . .

Après Dieu son règne est suprême.
Dans la céleste cité.
La sainte Trinité
Sur son front met le diadème.

Sa lumière est plus éclatante
Que celle des Chérubins.
Le feu des Séraphins
Souffle une flamme moins ardente.

Tout l'éclat du ciel l'environne.
Tous les Trônes glorieux

Et les Vertus des cieux
Sont les fleurons de sa couronne.

Elle tient sous sa dépendance
Mille et mille bataillons
De Dominations,
De Principautés, de Puissances.

(*Cantique sur Notre-Dame des Anges.*)

B. DE M.

Pénétré de cette vérité, le Bienheureux eut toujours une grande dévotion aux saints Anges. C'était la conséquence logique et comme le complément de sa dévotion à la Sainte Vierge. Il ne pouvait honorer cette Reine, sans honorer ses envoyés et les ministres de ses volontés (1).

(1) Est-ce que la Sainte Vierge agit parfois directement et immédiatement sur nous, en dehors du ministère des Anges ? Pour les faits visibles, comme sont les apparitions qui se produisent dans certaines conditions, on peut le soutenir (Cf. S. *Th.* p 3 q. LVII, a. 6, ad 3) ; mais quant à l'influence exercée sur notre âme, s'il est incontestable que la Sainte Vierge puisse agir immédiatement et sans le concours des Anges, il est assez difficile d'établir qu'elle le fasse et de préciser dans quel but aurait lieu cette exception à l'ordre hiérarchique du gouvernement divin.





CHAPITRE III

La royauté de Marie.

« Mère et Maîtresse. »

Marie médiatrice et Reine, avons-nous dit, est l'objet de la dévotion qu'enseigne le B. de Montfort. Nous venons d'exposer sa médiation et particulièrement sa maternité, qui en est le fondement et la fonction capitale ; il nous reste à parler de sa souveraineté. Mais ce nom de Reine, dont les fidèles aiment à honorer la Sainte Vierge, leur est trop souvent expliqué pour qu'il soit besoin de longuement disserter à ce sujet. Nous résumerons donc brièvement les titres et l'étendue de sa souveraineté, en insistant particulièrement sur celle qu'elle exerce dans nos âmes. Ce point intéresse en effet de plus près la parfaite dévotion à Marie et justifie le titre de *Reine des cœurs*.

ARTICLE Ier

LES TITRES A LA ROYAUTÉ

Le titre de Reine ne signifie pas seulement que Marie excelle en telle ou telle qualité, au sens où l'on

dit d'un homme riche, qu'il est le roi des millionnaires ; d'une femme, qu'elle est une reine de beauté ; d'un écrivain, qu'il est le roi des poètes, etc. Par ce nom de Reine, nous voulons exprimer que la sainte Vierge a un droit de possession véritable, une souveraineté réelle, un pouvoir royal.

Cette royauté, avons-nous dit, comme toutes les autres prérogatives de Marie, est une conséquence de sa maternité divine. De cette maternité, en effet, viennent sa parenté avec le Christ, ses fonctions de corédemptrice, de trésorière et distributrice des grâces : autant de titres sur lesquels se fonde sa souveraineté.

§ I. — *Mère du Christ.*

La mère d'un roi est la reine mère ; l'épouse du roi est aussi reine ; car la parenté fait entrer en participation des mêmes biens. Pour ce motif, Marie a part dans les prérogatives du Christ. Il est roi, elle est reine; il est le Seigneur, *Dominus ;* elle est souveraine, *Domina.* « Dans la souveraineté et la puissance, dit Arnauld de Chartres, vous ne séparerez pas la Mère du Fils, car ils n'ont qu'une chair, un esprit, un amour ; et depuis qu'il fut dit à Marie : *le Seigneur est avec vous*, ils sont inséparables désormais en vertu de cette promesse et de cette grâce. » Pour ne pas multiplier les citations, bornons-nous à ces paroles de saint Jean de Damas : « Marie est devenue souveraine de toute la création par le fait qu'elle est devenue Mère du Créateur. » (*De fide orth.* c. XV.)

C'est donc bien au sens propre d'un pouvoir royal que Marie est appelée dans les Psaumes « la Reine qui se tient à la droite du Roi », et que tant de fois l'Église la salue dans ses prières de ce titre magnifique. Elle lui applique aussi ces paroles de la Sagesse : « C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs font de justes lois...; par moi que les princes commandent et que les puissants exercent la justice. »

§ II. — *Corédemptrice.*

Nous n'appelons pas seulement Jésus-Christ Roi et Seigneur, mais *Notre-Seigneur*, parce qu'à bien des titres il est nôtre, et particulièrement comme Rédempteur. Or Marie a coopéré à cette Rédemption (1) ; c'est pourquoi nous l'appelons *Notre-Dame*, c'est-à-dire notre Reine, notre Souveraine. Cette qualité de corédemptrice est le deuxième titre de sa royauté. Il s'appuie, comme les autres, sur la maternité divine, puisque la Mère du Christ est Mère du Rédempteur et aussi, selon la grâce, Mère des rachetés.

Il convient de rappeler ici les paroles célèbres de saint Anselme : « De même que Dieu, qui a tout fait par sa puissance, est le Père et le Seigneur de toute créature, ainsi la B. Vierge, Mère de Dieu, qui a tout refait (ou réparé) par ses mérites, est Mère et Souveraine de toutes choses. » (*De excell. Virg.* c. XI.)

(1) Voir deuxième partie, chap. I : *Marie est notre Mère.*

§ III. — *Distributrice des grâces et Épouse du Saint-Esprit.*

Ce troisième titre à la souveraineté mérite particulièrement notre attention. Comment la Sainte Vierge pourrait-elle nous gouverner et nous distribuer les grâces, si nous ne lui étions soumis ? C'est surtout à ce point de vue, spécialement en rapport avec sa Dévotion, que s'est mis le B. de Montfort. « Marie, dit-il, a reçu de Dieu une grande domination dans les âmes des élus ; car elle ne peut pas faire en eux sa résidence, comme Dieu le Père le lui a ordonné, les former en Jésus-Christ et Jésus-Christ en eux ; jeter dans leur cœur les racines de ses vertus et être la compagne indissoluble du Saint-Esprit pour tous ses ouvrages de grâce ; elle ne peut pas, dis-je, faire toutes ces choses, qu'elle n'ait droit et domination dans leurs âmes par une grâce singulière du Très-Haut, qui, lui ayant donné puissance sur son Fils unique et naturel, lui a donné aussi pouvoir sur ses enfants adoptifs, non seulement quant au corps — ce qui serait peu de chose — mais aussi quant à l'âme. » (*Vraie Dév.*)

Nous connaissons maintenant le rapport intime de ces deux noms que Montfort aime à redire : « O ma Mère et Maîtresse ! » Maîtresse ou Reine, avons-nous dit, parce qu'elle est Mère, et afin qu'elle puisse en remplir les fonctions. Maîtresse, non seulement au sens de dame ou souveraine, *Domina*, mais aussi d'institutrice, d'éducatrice : *Magistra*, comme doit l'être aussi une mère. Ici encore, Marie est toujours

avec le Seigneur et participe à ses prérogatives, car il est Maître au double sens que nous disons. Les apôtres le connaissaient sous ce double titre : « *Magister*, Maître », lui disent-ils ; et Jésus lui-même nous apprend qu'ils l'appelaient aussi *Seigneur :* « Vous m'appelez *Maître* et *Seigneur*, et vous avez raison. » (*Joan.* XIII.)

Marie Épouse du Saint-Esprit coopère avec lui dans la distribution des grâces. C'est encore un titre spécial à la souveraineté. Nous chantons de cet Esprit divin dans le Symbole qu'il est « Seigneur et Vivificateur » ... *Dominum* et *Vivificantem.* Pourquoi ? Parce que, en vertu de la loi d'*appropriation* qui fait attribuer au Père la puissance, au Fils la sagesse, nous attribuons au Saint-Esprit la bonté et la communication de la vie (1). Or tous les biens, tous les droits et privilèges de l'époux sont le partage de l'épouse, d'autant plus légitimement qu'ici l'épouse, c'est-à-dire Marie, coopère à l'action de son Époux divin. Si donc celui-ci, pour gouverner et vivifier les âmes, a sur elles droit de souveraineté, Marie aussi, et pour la même raison, doit participer à cette royauté. C'est ce que le B. de Montfort nous affirmait tout à l'heure.

En terminant cet article, il convient de dire que l'on peut appuyer aussi la royauté de la Sainte Vierge sur l'état de justice originelle où elle fut établie par

(1) S. Th. l. XLV, VI, ad 2.

l'Immaculée Conception. « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tout reptile qui se meut à sa surface. » Cette souveraineté donnée par Dieu à l'homme sur toute la création, Adam la perdit par le péché. Avec l'innocence et la sainteté, les saints l'ont recouvrée dans une certaine mesure, comme en témoignent les prodiges de leur vie. Mais la Sainte Vierge n'avait pas à reconquérir une royauté dont le péché ne l'avait pas fait déchoir. Pure dès sa conception, elle est reine dès son entrée en ce monde. Et comme sa justice surpasse celle de nos premiers parents au sortir des mains du Créateur, comme la splendeur de sa grâce éclipse celles des anges et des saints, sa souveraineté, pour être en rapport avec l'excellence de son état, doit l'exalter au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

ARTICLE II

ÉTENDUE DE CETTE ROYAUTÉ

« Au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur terre et dans les enfers. » La royauté du Christ est donc universelle, et telle est aussi la souveraineté de Marie, car, dit Arnauld de Chartres, à « mon avis elle n'a pas seulement une gloire semblable à celle de son Fils, c'est la même gloire qu'elle partage ». Jetons un coup d'œil rapide sur les différentes provinces du royaume de Marie.

Ce royaume comprend d'abord toute la terre, et même les créatures sans raison. Dans les saints Livres, les êtres inanimés, aussi bien que les végétaux et les animaux, nous sont représentés comme étant soumis à la très sainte Vierge et voués à son service. Le soleil est son vêtement ; la lune est sous ses pieds ; les étoiles forment sa couronne ; son trône est dans une colonne de nuée ; elle parcourt les mers ; la terre vient au secours de cette femme poursuivie par le dragon, etc. On peut tout résumer par ces paroles de saint Bernardin : « Il y a autant de créatures au service de Marie qu'il y en a au service du Créateur. » (Serm 15 *de Fest. Virg.*)

Nous avons déjà parlé et nous parlerons encore de la royauté de Marie sur les hommes et les nations.

Descendons aux enfers ; nous savons qu'en ce séjour on croit et l'on tremble. Le pouvoir du Christ y contraint ceux qui ont à tout jamais rejeté le joug de son amour. Or Marie n'est elle pas instituée par Dieu l'adversaire triomphante de Satan et ne lui est-elle pas terrible comme une armée en ordre de bataille ? N'est-elle pas cette Verge d'Aaron, qui dévora les autres verges changées en serpents ? Les Pères mentionnent expressément son pouvoir sur l'enfer. « Souveraine des démons », est-elle appelée dans le *Speculum* attribué à saint Bonaventure (Lect. 8). Saint Bernardin, commentant ces paroles de l'Ecclésiaste : « Et j'ai pénétré les profondeurs de l'abîme », dit que la bienheureuse Vierge étend sa domination jusque sur l'enfer. Comment s'y exerce son pouvoir ? Hélas ! il s'y fait

sentir pour refréner l'orgueil et la malice des esprits mauvais et des damnés qui leur sont associés. Il s'y exerce encore en ce sens que cette « Porte du ciel » ferme, ou, au moins, resserre les portes de l'enfer. Que d'âmes elle empêche de s'engloutir dans ce puits de l'abîme (1) !

Voilà ce que nous pouvons dire de certain, sans hasarder d'autres opinions plus ou moins suspectes.

De l'enfer nos regards vont au purgatoire. Il est inclus dans le royaume de Marie, et là sont encore ses enfants, qui dans une phase douloureuse attendent de naître à la gloire éternelle. Saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne, Louis de Blois et autres proclament explicitement Marie souveraine dans le purgatoire (2), et le B. de Montfort nous fait penser et agir conformément à cette croyance. C'est aux mains de Marie qu'il nous enseigne à remettre la valeur de nos prières et de nos satisfactions ; et il nous promet qu'en retour de cette offrande, les âmes qui nous sont chères seront plus amplement soulagées que si nous leur appliquions directement nos suffrages. Par ses prières, en effet, la Mère de Dieu peut obtenir que les satisfactions infinies du Christ leur

(1) Ne absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum. (Ps. LXVIII.)

(2) Maria bona existentibus in purgatorio, quia per eam habent suffragium. (S. Vinc. Ferr. serm. 2 *de Nativ.*) — B. Virgo in regno purgatorii regnum detinet, juxta illud Eccli. : Et in fluctibus maris ambulavi... Ab his tormentis liberat maxime devotos suos, scilicet visitans et subveniens in necessitatibus suis. (Saint Bernardin, serm. 3 *de Glor. Nom.*

6*

soient données dans une plus large mesure ; elle peut aussi leur faire part des siennes propres, qui sont pour l'Église un si riche trésor ; enfin il est en son pouvoir de soulager ces âmes indirectement, par exemple, en excitant les fidèles de la terre à intercéder pour elles. Si les saints, de l'avis général des docteurs, viennent au secours des âmes du purgatoire, combien plus devons-nous le penser de la Vierge Marie !

Faut-il parler maintenant du ciel, des bienheureux et des anges ? « Reine des cieux, Reine des anges, impératrice du ciel, » sont des titres familiers aux chrétiens. « Vous êtes exaltée au-dessus de tous les chœurs angéliques au royaume des cieux, » chante l'Église en la fête de l'Assomption. Mais ce que nous avons expliqué déjà de la béatitude, de la vision et de la médiation de la Sainte Vierge nous a par là même fait entrevoir sa royauté céleste.

Nous monterons encore plus haut. Au-dessus de Marie est le Christ, son divin Fils ; or le Christ fut soumis à Marie ; nul besoin d'insister là-dessus. Le B. de Montfort, en le rappelant dans les paroles citées plus haut, nous présente ce fait comme la raison et le modèle de notre soumission à Marie. Au ciel, la Mère de Jésus a encore sur son Fils une sorte d'autorité, disons le mot, de souveraineté. Que cet empire lui appartienne par une grâce singulière et non par nature ; qu'il s'exerce toujours d'accord avec celui qui s'y est soumis ; que vis-à-vis du Christ il soit maintenant une toute-puissance de supplication,

tout cela est incontestable. Mais, ces réserves faites, nous pouvons dire avec saint Pierre Damien : « Comment peut-il s'opposer à votre puissance ce Christ-Roi né de votre chair ? Aussi abordez-vous cet autel d'or de propitiation pour les hommes, non seulement en priant, mais en commandant, en qualité de Souveraine et non de servante. » (Serm. 1. *de Nat. Mar.*)

Chantons donc avec le B. de Montfort :

Elle est la Souveraine
De tout cet univers,
Elle a dans son domaine
Le ciel et les enfers ;
Elle a dans sa puissance
Les biens de Jésus-Christ,
Elle donne et dispense
Les dons du Saint-Esprit.



Dans l'histoire de ces monarchies assyriennes et persanes, dont le faste et l'orgueil colossal nous étonnent, la sainte Écriture décrit ce festin d'Assuérus où, pour mettre le comble à l'éclat de la fête et faire ostentation des magnificences de sa cour, le roi voulut que la reine Vasthi parût à ses côtés. Il était dans les destinées de ces empires, malgré leurs vices et leur répugnante corruption, de servir les desseins de Dieu en préparant le règne de son Christ, et même, sous certains rapports, d'en être la figure. Cette fête royale n'était qu'une ébauche grossière de celle du royaume céleste. Quand, au jour de l'Ascension, le Christ entra dans sa gloire et ouvrit le ciel à ses élus, c'est

dans une salle de festin qu'il les introduisit, puisque, selon l'Évangile, cette vie éternelle est un banquet où Dieu lui-même passe parmi ses invités pour les servir. Mais il ne suffisait pas au divin Roi de montrer à ses élus les splendeurs de son royaume et l'éclat de sa propre gloire. A ce festin céleste il appela bientôt la Reine, et, au jour de son Assomption, elle y vint pour être couronnée. Imaginez quels furent les tressaillements de joie, et les acclamations de la cour céleste, quel fut aussi le triomphe de Jésus, quand au-dessus des anges et des hommes apparut à sa droite, dans une gloire et une beauté sans rivale, cette Reine qui méritait pleinement le nom de Vasthi, c'est-à-dire « d'excellente ». Et la fête dure toujours, car elle est éternelle. Par la grâce de Dieu, nous avons l'espoir d'y entrer ; mais c'est la consolation de notre exil de connaître un peu mieux Celle qui est « la magnificence du seigneur des seigneurs » et de nous soumettre à son glorieux et maternel empire.

ARTICLE III

REINE DES CŒURS

Nous n'aurions pas traité de la royauté de la Sainte Vierge d'une manière complète, ni même suffisante pour notre but, si nous n'insistions plus particulièrement sur le titre de : *Reine des cœurs*, titre cher au B de Montfort et sous lequel la Confrérie du saint Esclavage de Marie fut récemment érigée. Si dans

cette invocation : « Reine des cœurs », nous voulons bien ne pas nous contenter d'une vague sentimentalité, nous verrons qu'elle désigne l'objet sur lequel s'exerce à un titre spécial la royauté de Marie.

Dans la sainte Écriture et dans la langue de l'Église, le mot *cœur* a des sens multiples. C'est d'abord l'organe de chair qui en nous fait circuler le sang. Mais ce mot est aussi employé pour désigner tout l'intérieur de l'homme, l'ensemble de ses pensées, de ses désirs et de ses volontés. En ce sens l'Écriture dit : « L'homme voit ce qui paraît au dehors, mais le Seigneur regarde le cœur ; » et encore : « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. » Parfois ce mot est pris pour les facultés de l'âme. « Mon cœur médite toujours en votre présence, » c'est-à-dire : « Je me souviens toujours de vous, de votre présence et de vos volontés; » il se réfère particulièrement à la mémoire dans ces paroles : « Apprendre par cœur ». On lit encore dans les Psaumes : « Inclinez mon cœur vers vos témoignages », c'est-à-dire, ma volonté ; ce que signifie aussi : « De grand cœur. » Ce mot peut enfin désigner l'entendement (1), la sensibilité, le courage ; mais il exprime *principalement* l'affection : « Que mon cœur devienne immaculé, afin que je ne sois pas confondu. » — « Leur cœur s'est retiré de moi. Tel est aussi le sens de cette lo ution : « Gagner le cœur de quelqu'un. »

(1) L'insensé a dit dans son cœur. — Son cœur est troublé. — Affermissez vos cœurs. — Endurcir son cœur.

Or, c'est en vertu de ces significations variées, mais très exactes, que ce titre : *Reine des cœurs*, exprime ce qui doit être en nous spécialement soumis à Marie et le motif particulier de cette sujétion.

§ I. — *Marie, Reine des cœurs, c'est-à-dire régnant sur notre intérieur.*

Le règne de Marie est pour nous le moyen d'établir celui de Dieu, qui s'exerce surtout au dedans : *Regnum Dei intra vos est*, c'est-à-dire sur notre âme et ses facultés que Jésus doit posséder et régir; il faudra donc que le moyen employé atteigne cet intérieur pour y produire l'effet voulu. C'est pourquoi le B. de Montfort a doublement raison d'insister pour que la dévotion à Marie soit intérieure; sans cela d'abord elle ne serait pas véritable, ensuite elle resterait inefficace. « L'essentiel de cette dévotion, dit-il encore ailleurs, consiste dans l'intérieur qu'elle doit former (1). »

Nous avons dit encore que la souveraineté de Marie

(1) « Marie ne peut faire dans les élus sa résidence, les former en Jésus-Christ et Jésus-Christ en eux, jeter dans leur cœur les racines de ses vertus et être la compagne indissoluble du Saint-Esprit pour tous ses ouvrages de grâce, qu'elle n'ait droit et domination dans leurs âmes par une grâce singulière du Très-Haut...» — « Comme le royaume de Jésus-Christ consiste principalement dans le cœur et l'intérieur de l'homme, de même le royaume de la très Sainte Vierge est principalement dans l'intérieur de l'homme, c'est à-dire dans son âme; et c'est principalement dans les âmes qu'elle est plus glorifiée avec son Fils que dans les créatures visibles, et nous pouvons l'appeler avec les saints : *Reine des cœurs.* » (*Vraie Dév.*, 1re partie.)

est fondée sur sa maternité divine et doit servir à sa maternité spirituelle. Comment en remplirait-elle les fonctions, si nous ne lui demeurons soumis et abandonnés, si nous ne sommes vraiment possédés par elle? Or n'est-ce pas notre âme elle-même qu'atteignent les opérations de la grâce? Puis donc que la médiation maternelle de la Sainte Vierge s'étend jusqu'à notre intérieur, jusque-là s'étend aussi son domaine.

Et voyez comme, en fait, ils vont bien jusqu'à l'intime de notre âme la plupart des actes par lesquels Marie exerce sur nous sa médiation. On objectera peut-être que son influence sur nous n'est pas immédiate, par exemple, qu'elle prie pour que l'Esprit-Saint agisse, qu'elle ordonne à notre ange gardien de nous illuminer, etc. Soit; mais, à tout le moins, ces actes mêmes supposent qu'elle voit dans notre intérieur comme nous l'avons affirmé d'après les docteurs. Or cette vue est à elle seule un acte de haut domaine, qui n'appartient en propre qu'à Dieu; et si Marie y participe, c'est grâce aux prérogatives de sa maternité. Arrêtons-nous un peu sur cette pensée qui est pour notre piété un véritable festin.

Qui dit : *chez soi*, éveille l'idée d'une demeure que l'on possède et où l'on est maître. Si un étranger, odieux ou importun, y pénètre, le *chez-soi* n'existe plus, on ne se sent plus *maître* dans sa demeure.

Plus strict encore est le domaine d'un être intelligent sur les actes de sa pensée et de sa volonté, que l'on appelle en général les « secrets du cœur » ; rien ne lui est plus intime. Les connaître est naturellement chose réservée à Dieu et à nous seuls, car il y va de notre liberté.

En dehors des manifestations que nous consentons à en faire aux hommes, aux anges et aux saints, soit par les actions extérieures, soit par la prière mentale, nos pensées et nos volontés restent secrètes entre Dieu et nous. Mais sa Providence a établi des médiateurs qui sont le Christ et sa Mère. Ils ont à voir en nous, parce qu'ils doivent y agir, quoique diversement; toutefois avec eux se ferme le cercle où sont connues les opérations de notre âme. Notre domaine en est-il aliéné, notre intimité violée, notre liberté violentée? Oh! non; car Jésus et Marie sont tellement unis à Dieu et à nous que tout se passe encore entre Dieu et nous. Marie nous conduit à Jésus, et Jésus nous ramène à Dieu. N'est-ce pas nous ramener à l'intimité, puisque Dieu, qui nous donne l'être, nous est plus intime que tout le reste? N'est-ce pas aussi nous affermir dans la liberté et la possession de nous-mêmes que nous tenons de la divine sagesse (1)? D'autre part, Jésus est notre tête, et Marie, notre Mère; or la tête n'intervient-elle pas nécessairement dans les opérations de notre être, et la mère dans la vie de son enfant, sans toutefois en détruire la liberté ou l'intimité? Mais pour nous, qui souhaitons tant appartenir à Marie et par elle à Jésus, de nous sentir dominés par son regard, ouverts à ses yeux, c'est une joie, une consolation et une sécurité. Une joie, puisque par là notre intérieur lui est livré; une consolation, car, si notre ignorance, notre aveuglement et nos

(1) Reliquit eum in manus consilii. (*Eccli.* xv, 14.) Possedi cum ipsa cor. (*Eccli.* LI, 28.)

distractions nous rendent difficile la connaissance de notre intérieur, du moins nous savons que notre douce Mère n'ignore rien ; et cela nous aide à reposer en sécurité dans les bras de sa maternelle providence. Que reste-t-il, sinon de lui abandonner entièrement notre volonté pour qu'elle achève d'établir en notre âme le règne de Jésus-Christ ?

§ II. — *Reine des cœurs ou royauté d'amour.*

En droit, la souveraineté du Christ s'étend sur toute créature, et un temps viendra où, en fait, s'inclinera de force sous sa puissance quiconque n'aura pas voulu s'y soumettre par amour. Qu'il en soit de même pour Marie, nous le voyons par le pouvoir redoutable qu'elle fait sentir aux démons. Mais ce n'est pas la seule manière dont elle exerce son empire ; elle n'en use même qu'au défaut de cette royauté d'autre sorte que nous demandons par ces mots : « Que votre règne arrive et que votre volonté se fasse comme aux cieux, » c'est-à-dire en toute plénitude et liberté. Acceptation volontaire et amoureuse du règne de Jésus, reconnaissance de ses droits sacrés : voilà ce que nous faisons au baptême et, à plus forte raison, dans ces donations où nous professons une dépendance plus entière. C'est une appartenance d'amour, puisque l'amour en est le principe et le but, ainsi que nous l'avons longuement expliqué. Nous nous livrons, parce que nous aimons et pour mieux aimer. Tel est le saint esclavage où l'on s'engage

envers Marie par la parfaite consécration : c'est un esclavage d'amour. « N'est-il pas raisonnable, dit le B. de Montfort, que, parmi tant d'esclaves de contrainte, il y en ait d'amour, qui de plein gré choisissent, en qualité d'esclaves, Marie pour leur Souveraine ? » Pénétré de ces sentiments, il aimait à invoquer Marie comme Reine des cœurs ; et, non content de se donner pleinement à elle, il ne cachait pas les désirs ardents d'apostolat qui tourmentaient son âme. Témoin ces vers dont la naïveté touchante ajoute un charme de plus au sentiment qui les inspire :

J'aime ardemment Marie
Après Dieu mon Sauveur ;
Je donnerais ma vie
Pour lui gagner un cœur.
O ma bonne Maîtresse !
Si l'on vous connaissait,
Chacun ferait la presse
A qui vous servirait.

A cette royauté intérieure de Marie dans nos âmes le Bienheureux, sans exclure la domination extérieure, rapporte principalement certains textes que l'Église applique à la Sainte Vierge. En les commentant brièvement, il nous représente les trois Personnes divines donnant à Marie comme une triple investiture, la couronnant d'un triple diadème.

C'est à Marie que Dieu le Père dit : *In Jacob inhabita :* « habitez en Jacob. » L'Ancien Testament est, en effet, à un titre spécial le règne du Père. Or, maintes et maintes fois, Dieu s'y omme le Dieu de Jacob.

« Jacob et ses fils sont ses élus (*Ps.* CIV.) Je chanterai au Dieu de Jacob. Le Dieu de Jacob est mon défenseur (*Ps.* XLIV.) Jacob est l'héritage particulier de Dieu. (*Deuter.*) C'est Jacob qui a reçu la bénédiction paternelle (1). » Ne devait-elle pas habiter au milieu des enfants de Jacob, n'y était-elle pas proprement chez elle et dans son domaine de famille cette Vierge descendante du grand patriarche, mais surtout Fille du Père, et bénie entre toutes ? Si Jacob était le serviteur de Dieu (2), elle est excellemment la servante du Seigneur. C'est de Jacob aussi que devait se lever cette étoile mystérieuse, figure du Messie dont Marie est la Mère. Dieu enfin (car on ne peut tout dire, et ici les rapprochements abondent), Dieu avait eu en haine Ésaü et l'avait rejeté; mais Jacob était son bien-aimé. Convenait-il qu'elle habitât en Ésaü et le reçût en partage, cette bien-aimée du Cantique, choisie entre toutes comme l'unique? Habitez donc dans Jacob, figure de ces élus dont vous êtes la Mère, et qui par la grâce deviennent en Jésus les fils du Père éternel.

Et in Israel hæreditare: « Et qu'Israël soit votre héritage, » lui dit le Fils. Pour lui, il a reçu de son Père en héritage toutes les nations de la terre qu'il gouverne par la force ou par l'amour; mais Israël (cet autre nom mystérieux de Jacob) est son peuple fidèle et choisi. Si les autres nations reçoivent, au témoignage d'Isaïe, certaines bénédictions du Seigneur, Israël leur est délicatement opposé et se trouve mis à

(1) Jacob dilexi, Esau autem odio habui. (*Rom.* IX, 13.)
(2) Pascere Jacob servum suum. (*Ps.* LXXVII.)

part, comme le préféré. C'est pourquoi Nathanaël disait à Notre-Seigneur : « Vous êtes le roi d'Israël ; » et, selon saint Jean, la foule acclamait Jésus, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, en lui décernant ce même titre, qui revient souvent dans les saints Évangiles (1).

Marie héritière du Père dont elle est la Fille, cohéritière du Christ et participante de sa royauté, fera sentir assurément son redoutable pouvoir aux ennemis de son Fils jusqu'au fond des enfers. Mais en cohéritage elle aura pour sa part le peuple fidèle, représenté par Israël, le peuple du Christ, *populum suum*, qu'il s'est acquis par son sang. A la droite du Christ, elle trônera par l'amour, elle gouvernera par la miséricorde, elle recevra la louange et l'honneur qui lui sont dus à bon droit ; car si le Christ est roi comme Rédempteur, Marie participe à cette royauté sur Israël en qualité de corédemptrice (2).

Enfin le Saint-Esprit associe sa fidèle Épouse à sa domination : *Et in electis meis mitte radices...* « Et enracinez-vous dans mes élus. » Cette souveraineté a un caractère particulier, car l'action de l'Esprit-Saint est mystérieuse et profonde, elle pénètre au plus intime des âmes. C'est ce que figurent les racines, qui s'enfoncent dans le sol pour y agir d'une façon secrète et merveilleuse. Voilà bien cette domi-

(1) *Matth.* XXII, 6 ; XXVI, 42 — *Marc.* XV, 32 ; XXIV, 22. — *Joan.* III, 10 ; XII, 13.

(2) B. Virgo Dei Genitrix suis meritis cuncta reparando, Mater est ac domina rerum. (S. Anselme, *De excell. Virg.*, c. XI.)

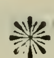
nation intérieure de Marie, en coopération avec le Saint-Esprit, Seigneur et vivificateur, *Dominum et vivificantem.* Ah ! puisse cette tige de Jessé s'enraciner si avant dans notre cœur que, nonobstant les ravages de « l'homme ennemi » qui la pourraient alanguir ou briser, elle repousse et reverdisse encore pour y faire s'épanouir sa fleur divine, Jésus fils de la Vierge Marie !

Parmi les motifs qui nous invitent à vivre sous la dépendance de la Sainte Vierge, le B. de Montfort mentionne l'exemple de Jésus dont nous imitons et honorons la soumission envers sa Mère. Cette sujétion du Sauveur » où se perd, dit-il, l'esprit humain », est le seul trait de lumière dont l'Evangile éclaire l'obscurité de la vie cachée de Jésus-Christ. Notre pieux auteur revient maintes fois sur cette considération et il chante aussi, dans un cantique :

Mon Dieu pour en dépendre
S'est fait homme ici-bas.
Je ne puis me défendre
De marcher sur ses pas.

Ce n'est pas encore assez. Désireux, pour ainsi dire, d'emporter de haute lutte tous les cœurs, afin de les jeter aux pieds de Marie, notre Bienheureux accumule les arguments d'une foi éclairée ; et, accoutumé aux profondes vérités du dogme, il nous propose les voies de la Trinité sainte, c'est-à-dire sa manière d'agir envers Marie.

Voici le résumé des considérations qu'il a précédemment développées : « Le Père n'a donné et ne donne son Fils que par elle, ne se fait des enfants que par elle, et ne communique ses grâces que par elle. Dieu, le Fils, n'a été formé pour tout le monde en général que par elle ; il n'est formé tous les jours et engendré que par elle dans l'union au Saint-Esprit et ne communique ses vertus et ses mérites que par elle ; le Saint-Esprit n'a formé Jésus-Christ que par elle ; il ne forme les membres de son corps mystique que par elle, et ne dispense ses dons et ses faveurs que par elle. Après tant et de si puissants exemples de la très sainte Trinité, pourrions-nous, sans un extrême aveuglement, nous passer de Marie, et ne pas nous consacrer à elle et dépendre d'elle pour aller à Dieu, et pour nous sacrifier à Dieu ? » (*Vraie Dévotion.*)



Grâces soient rendues au Seigneur ! Nous sommes loin de l'époque où le Bienheureux se voyait obligé d'insister auprès des fidèles sur ces prérogatives de Marie, de les rétablir dans tout leur éclat avec un soin jaloux, parce que l'hérésie s'efforçait de les nier ou de les amoindrir. C'est dans un ciel pur des brouillards et des ombres de l'erreur que maintenant rayonne en toute liberté l'Étoile du matin, *Stella matutina*. On ne craint plus « de déshonorer le Fils en honorant la Mère, ni d'abaisser l'un en élevant l'autre ». Avec quelle verve Montfort n'a-t-il pas fait la satire de ces « dévots scrupuleux » dont toute la peur est de trop

exalter Marie ! En deux pages d'un style concis, nerveux, plein d'entrain, il les presse par ses arguments, les accule à des contradictions, les démasque par de fines railleries : c'est une déroute. Pour nous qu'éclaire la pleine lumière de la foi, nous chantons avec lui dans la joie de notre amour :

Enfin elle surpasse
Tout ce qui n'est pas Dieu ;
Après lui, par la grâce
Elle a le premier lieu.

(*Cant. du Bienheureux.*)





TROISIÈME PARTIE

LES PRATIQUES DE LA PARFAITE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

CHAPITRE PREMIER

L'esprit de Marie.

Marie est notre médiatrice pour aller à Jésus, notre moyen pour le former en nous. Mais cette formation sera-t-elle appropriée à l'esprit spécial de notre dévotion, à cet esprit d'appartenance singulière et de dépendance totale qui caractérise notre manière d'envisager l'union à Jésus ?

Sans nul doute ; et en ce point, comme partout, une admirable unité, une parfaite correspondance relie les différentes parties de la spiritualité de notre Bienheureux Père. L'esprit de Marie est celui du saint Esclavage; le moyen s'adapte merveilleusement à la fin.

Cette façon d'envisager l'idée principale de ce chapitre fera peut-être juger qu'il eût été bien à sa place

dans la seconde partie de ce livre, où l'on traite du *moyen*. Sans y contredire, nous croyons cependant qu'il ouvre convenablement cette troisième partie, qui a pour objet la double pratique (extérieure et intérieure) de notre Dévotion. En étudiant l'esprit de Marie, nous comprendrons mieux quelle est la marque de ses véritables enfants. Puis nous commencerons ainsi de faire ce que recommande le B. de Montfort : nous nous mettrons d'abord en face de notre modèle, nous entrerons dans l'intérieur de cette « servante du Seigneur » par excellence ; du même coup, nous poserons en plein jour, dans la lumière de Marie, ces pratiques que nous voulons expliquer et dont elle nous donnera le sens. Pour ces motifs, ce chapitre peut servir d'introduction à l'étude de la parfaite Consécration.

Voyons donc quel est l'esprit de la très Sainte Vierge à l'égard du Seigneur, puis vis-à-vis de Satan ; et indiquons enfin les fruits de cet esprit dans nos âmes.

ARTICLE Ier

LA SERVANTE DU SEIGNEUR

Ecce ancilla Domini... « Voici la servante du Seigneur. » Dans ces paroles il faut voir autre chose qu'une réponse de circonstance, et l'expression d'un sentiment relatif seulement au message de l'archange. Ces mots, en effet, révèlent l'intérieur de la Sainte

Vierge, ils traduisent la disposition habituelle de son âme, le fond de ses pensées et la loi de ses volontés. Cette parole, selon la remarque de Mgr Gay, Marie ne l'a pas seulement dite, elle l'a vécue. Daigne cette bonne Mère nous en faciliter l'intelligence et la pratique !

On se rappelle en quelles circonstances elle prononça ces mots. L'archange Gabriel lui avait annoncé que le Fils de Dieu devait s'incarner dans son chaste sein. En entendant le salut de l'ange, elle eut bien un premier instant de trouble et d'étonnement, mais bientôt elle s'était rassurée, ses doutes étaient évanouis; et dans un calme divin, qui suffit à montrer combien elle était passée en Dieu, cette Vierge bénie entrevoyait le mystère du Christ. Le plan divin, avec la part unique qui lui était faite, se déroulait à ses yeux comme un splendide horizon aux perspectives infinies. — Qu'allait-elle répondre ?

D'abord elle regarda Dieu. Non pas certes, comme il nous arrive souvent, par manière d'acquit et pour endormir notre conscience dans un semblant de prière et de consultation. Ce ne fut pas, non plus, un regard impuissant à connaître clairement la volonté divine, comme nous en avons tant au travers des ombres d'une vie dissipée et pleine de passions. De son regard de colombe, si simple, si tranquille et si pénétrant, Marie vit que Dieu avant tout est l'Être, l'Être absolu, qui existe par lui-même et ne peut rien recevoir d'un autre. C'est lui qui de rien a tout créé ; et tout ce qui existe n'existe et ne vit que par lui. Il est donc le Maître sou-

verain de toutes choses et il n'est aucune créature qui ne dépende de lui. Quoi qu'il commande, il ne peut dépasser son pouvoir ni ses droits; car il les a tous et il est seul à les avoir pleinement. Si nous possédons quelque chose ici-bas, ce n'est que par sa volonté et sous sa dépendance; et lui, au contraire, nous possède jusqu'au fond de notre être.

Le regard ainsi fixé sur l'Être absolu et le souverain domaine de Dieu, la Sainte Vierge ne l'appela pas le Très-Haut , ni le Tout-Puissant, ni le Saint des saints, mais elle le nomma « le Seigneur », *Dominus*.

Et en regardant Dieu dans cette lumière pure qui éclaire toutes choses d'un vrai jour, Marie se regarde elle-même. Cette vue ne fut pas superficielle, comme l'est, trop souvent hélas ! l'attention que nous donnons à nous-mêmes et aux choses d'ici-bas. N'est-ce pas cette vue incomplète et fausse qui fait que nous sommes épris de nous, ou bien séduits par les créatures ? Ah ! Vierge sainte et prudente, « détournez donc nos yeux, de peur qu'ils ne voient la vanité. » (*Ps.* CVIII.)

Marie se vit donc jusqu'au fond de son être. Quoiqu'elle fût la bénie entre toutes et pleine de grâce, n'avait-elle pas tout reçu, à commencer par l'existence? Son Immaculée Conception, sans doute, la mettait à part, et la Maternité divine allait la placer au sommet de la création ; bientôt elle entrerait avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans des relations inouïes que la toute-puissance divine peut seule réaliser ; sa participation aux mystères du Christ serait sans égale; enfin, Mère de Jésus selon la chair, elle

étendrait sa maternité spirituelle à tous les hommes, et, de ce chef, elle aurait dans l'Église des fonctions aussi sublimes que multiples. Mais tout cela, c'est le don de Dieu « regardant la bassesse de sa servante », car, par essence, elle demeure au fond et malgré tout une créature, un être tiré du néant. Si donc elle n'existe que par Dieu, elle lui appartient absolument et totalement. Il est, quoi qu'il daigne faire, son souverain Seigneur, et elle, sa servante, qui ne vit que pour accomplir sa volonté. Telles avaient été sa pensée et la disposition de son âme, dès le commencement de son existence, comme en témoignent sa retraite au Temple et son vœu de virginité ; mais maintenant que Dieu lui annonce ses desseins que par une condescendance ineffable et pleine d'amour il lui demande son consentement, la Vierge s'ouvre, se livre au plus profond de son être et dit : « Voici la servante (au sens strict ; l'esclave) du Seigneur... » *Ecce ancilla Domini*.

Et depuis lors, jamais Marie ne s'est relâchée de sa soumission très parfaite envers Dieu ; jamais elle n'a oublié sa condition de créature et de servante du Seigneur. A la Visitation, elle déclare expressément que son bonheur vient de ce que le Seigneur « a regardé la bassesse de sa servante ». Sa conduite à la Purification, son silence et sa tranquillité d'âme en écoutant la prophétie de Siméon, ou plus tard les paroles de Jésus au Calvaire (1), nous disent assez comment la volonté divine se jouait en elle, et à quel

(1) Mulier, ecce filius tuus. — Ecce Mater tua.

degré elle gardait le sentiment de la souveraineté de Dieu. Scrutez toute sa vie : vous le retrouverez à la racine de tous ses actes. C'est pourquoi nous disons que l'esprit de Marie est formulé dans ces paroles: « Voici la servante du Seigneur. »

Dès maintenant nous pouvons voir que cette Vierge, selon l'expression favorite de Montfort, est le moyen sûr et la voie droite pour trouver Jésus. Quelle parfaite ressemblance entre le Fils et la Mère! Le *Fiat* de Marie était à peine prononcé, que déjà l'Esprit divin, l'Esprit de Jésus commençait à la couvrir de son ombre; il lui enseignait à penser, à aimer et à parler comme Jésus allait bientôt le faire, c'est-à-dire en serviteur de son Père céleste (1).

Dans ces cieux vivants qui sont la sainte Église, Jésus est le Soleil de justice, et vous, ô Marie, dont la lune est la figure, vous nous en reflétez la lumière adoucie, mais non altérée. Vous êtes vraiment « l'écho de Dieu ». Oui, le Seigneur est avec vous et vous n'avez avec lui qu'un même esprit. « Salut donc à vous, dit saint Cyrille d'Alexandrie, qui êtes Vierge, Mère et servante : Vierge parce que votre Fils est né de vous sans blesser votre virginité ; Mère, car vous l'avez porté dans vos bras et nourri de votre lait; servante enfin, à cause de lui, qui avait reçu de vous la forme de l'esclave (2). » (*Homél.* 11.)

(1) *Isaïe*, XII, 9 ; XLIX, 5. — *Zachar.* III, 8. — *Ps.* XXXIX.

(2) C'est une question agitée par les théologiens de savoir si l'on peut dire absolument de Marie qu'elle fût servante du Christ (*ancilla*). Plusieurs, et parmi eux Albert le Grand et de Vega,

Ne quittons pas ce mystère de l'Annonciation sans jeter encore un regard sur les profondeurs insondables de la parole de Marie. Au même instant où Dieu par la maternité divine la faisait Reine du monde, la Vierge, embrassant dans sa pensée toute la création devenue son royaume, l'abaissait avec elle aux pieds du Seigneur pour l'adorer et le servir. Du même coup notre divine Mère, en consentant à l'Incarnation, posait le principe de notre salut ; et en se proclamant la servante du Seigneur, elle ramenait d'autorité à l'ordre et à la soumission cette création, qui en était sortie par la désobéissance de nos premiers parents. Il est à remarquer que ce premier acte de la souveraineté de Marie préparait les voies au règne de Jésus, avant qu'il entrât en ce monde, et dès lors commençait de s'accomplir ce souhait de nos cœurs : *Ut adveniat regnum tuum, adveniat regnum Mariæ !*

Concevez-vous que contemplant, comme elle seule en était capable, le monde entier replacé dans la sujétion amoureuse du Seigneur, le règne du Christ apportant à « tous ceux qui le reçoivent le pouvoir de devenir enfants de Dieu », l'âme de Marie fut remplie d'allégresse ? Sainte Thérèse nous dit qu'en entendant chanter cet article du Symbole : « Et son règne n'aura pas de fin, » *Cujus regni non erit finis*, elle était saisie d'un

pensent que Marie, bien que soumise à Jésus-Christ comme son Dieu, son Chef et son Rédempteur, cependant ne pouvait le servir à ce titre, si on l'entend rigoureusement, parce qu'elle était sa mère. Elle n'était que servante (esclave) de Dieu, *ancilla Domini ;* et cela pouvait concorder avec cette parole du psaume que l'on applique au Christ parlant à Dieu le Père : *Et filius ancillæ tuæ :* « Je suis le fils de votre servante. »

saint transport. De penser que la royauté du Christ s'étendrait partout, qu'elle serait éternelle et finalement incontestée, jetait cette âme séraphique dans une joie indicible. Quel fut donc le tressaillement de Marie (car elle nous dit qu'elle a tressailli : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*), quand elle entendit l'archange lui annoncer le règne éternel de son Fils Jésus : *Et regni ejus non erit finis* (Luc .I, 33), et qu'elle eut conscience en s'offrant elle-même et en consentant à l'Incarnation d'inaugurer ce règne divin.

O douce Vierge, « que votre âme soit en moi pour glorifier le Seigneur, que votre esprit y soit pour tressaillir en Dieu (1). » A meilleur titre que David je puis m'écrier : « Seigneur, je suis votre serviteur, et le fils de votre servante (2). » L'Apôtre a dit de Jésus-Christ qu'il avait pris la forme de l'esclave, *formam servi accipiens* (*Philipp.* II, 7). Et de qui l'a-t-il reçue ? De vous, qui lui avez donné cette nature humaine, selon laquelle seulement le Fils de Dieu pouvait être son serviteur. En nous enfantant à la grâce, ô Mère, que faites-vous de nous, sinon des serviteurs du Père céleste? L'enfant ressemble à sa mère par la nature; mais, de plus, n'en reçoit-il pas, avant comme après sa naissance, toutes sortes d'influences qui établissent entre elle et lui des rapports de ressemblance physique et morale, de tempérament et de condition ? Vous donc qui nous avez engendrés à la grâce par un acte d'humilité et en vous

(1) Sicut in singulis anima Mariæ Deum magnificat, sic in singulis spiritus Mariæ in Deo exultat. (S. Ambr.)
(2) *Ps.* CXV.

proclamant servante du Seigneur, ô Mère, imprégnez-nous de cet esprit d'humble et sainte sujétion, afin qu'à votre exemple nous vivions en vrais serviteurs du Seigneur. Nous nous consacrons à vous pour que le règne de Dieu arrive en nos âmes à sa plénitude. Le moyen, c'est que sa volonté s'y fasse aussi parfaitement que dans les cieux. Et en disant cela, nous pensons, ô Marie, à ces cieux vivants qui sont les saints ; à ce ciel plus admirable et supérieur, qui est votre âme immaculée, miroir fidèle de l'âme de Jésus, ce ciel des cieux, en qui habite la plénitude de la divinité.

ARTICLE II

LES INIMITIÉS

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius.

« J'établirai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. » (*Genèse.*)

La voilà donc cette opposition radicale, cette inimitié profonde entre Satan et Marie. Qu'il nous importe de la bien comprendre, si nous voulons vivre en chrétiens et en véritables enfants de la sainte Vierge !

Il faut lire dans la *Vraie Dévotion* le commentaire plein d'un saint enthousiasme que le B. de Montfort a écrit sur ces paroles de la Genèse : « Jamais Dieu, dit-il en commençant, n'a fait et formé qu'une inimitié, mais

irréconciliable, qui durera et augmentera jusqu'à la fin. » C'est ce qu'exprime le mot *ponam*, j'établirai, je fonderai; c'est la haine éternelle remplaçant l'accord passager d'Ève et du démon : haine véritablement fondée sur Dieu, car l'objet de cette haine, c'est Dieu et son Christ. « Des inimitiés », *inimicitias*. Ce pluriel n'est pas seulement emphatique et solennel ; il prophétise un ensemble d'actes et de sentiments dont les causes secondaires sont diverses, mais qui tous ont pour premier principe, d'un côté, l'Esprit de Dieu, de l'autre, l'esprit de Satan ; et de cette opposition naît la lutte qui se perpétuera jusqu'à la fin des temps.

« Entre toi (le serpent) et la femme. » Sans aucun doute l'esprit du monde est opposé à l'Évangile, et Satan à Jésus-Christ ; mais quand nous opposons l'esprit du monde à celui de Marie et que nous la regardons comme l'adversaire personnelle et victorieuse du démon , nous suivons le plan divin et croyons à cette parole : « Entre toi et la femme. » C'est elle qui nous a donné Jésus-Christ, le Rédempteur, dont elle n'est séparée ni dans la promesse, ni dans la lutte, ni dans le triomphe. Dieu l'a faite si bien l'ennemie personnelle de Satan que plus leurs états et leurs situations se ressemblent, plus éclate l'antagonisme de leurs actes et de leurs pensées. Suivez ce parallèle.

Lucifer avait été, lors de sa création, doté de prérogatives excellentes ; de même la sainte Vierge reçut, dès le premier instant de son existence, une plénitude de grâces qui en fit « la bénie entre toutes ». Voilà la ressemblance ; mais, tandis que Lucifer s'enorgueillit des dons de Dieu et les retourne contre

lui, l'humble Marie aussitôt lui en fait hommage et s'en sert pour briser la puissance de Satan ; car c'est en la fête de l'Immaculée Conception que l'Église chante : « En ce jour, la Vierge Marie écrase de son pied virginal la tête du serpent. »

A Satan aussi fut annoncée l'Incarnation. C'est, du moins, une opinion très accréditée touchant l'épreuve des anges que Dieu leur montra dans l'avenir l'accomplissement de ce mystère, en leur demandant pour son Fils fait homme l'hommage de leur foi, de leur obéissance et de leur amour. Satan et ses anges rebelles refusèrent et prétendirent s'égaler au Très-Haut ; Marie, au contraire, s'offrit au Seigneur comme son humble servante pour l'accomplissement de ses desseins. Il est remarquable qu'elle, aussi bien que l'archange Gabriel, parlent de l'Incarnation comme d'une œuvre de puissance accomplie par le Très-Haut, parce que, en effet, « le prince de ce monde allait être jeté dehors (1) ».

Enfin Satan et Marie auront aussi leur race. Celle de Satan se composera de tous ceux qui, mus par son esprit, deviennent « fils du diable ». La race de Marie sera d'abord Celui qui, né d'une Vierge, est seul, à proprement parler, « fils de la femme » (*semen mulieris*) ; puis, avec le Christ, nous tous qui l'ayant reçu sommes devenus enfants de Dieu et de Marie, frères de Jésus-Christ. « Mais, dit le B. de Montfort, Dieu a mis des inimitiés, des antipathies et des haines secrètes entre les vrais enfants et servi-

(1) *Joan.* XII, 31.

teurs de Marie et les enfants et esclaves du diable. » La perpétuité de ces deux races perpétuera aussi leur lutte jusqu'au triomphe définitif du Seigneur (1).



Qu'il est donc utile de méditer sur cette inimitié qui sépare les enfants de Marie des enfants de Bélial, des esclaves de Satan, des amis du monde, car « c'est la même chose », dit le B. de Montfort. Cependant combien peu nombreux sont ceux qui demandent à la Sainte Vierge de leur inspirer, non pas seulement l'éloignement (c'est insuffisant), mais la haine du monde, une haine vivante et qui ne s'éteigne jamais ! Cette haine est un signe distinctif des enfants de la Sainte Vierge, autant que l'amour de Jésus dont elle est la conséquence nécessaire et la garantie indispensable. Avons-nous assez de sens chrétien, assez d'intelligence de nos promesses du baptême, pour implorer cette haine comme une grâce? On s'inscrit dans les confréries, on parade dans les cérémonies avec un ruban ou une robe blanche, on brûle des cierges, on offre des fleurs, on chante des cantiques, et l'on ne s'aperçoit pas que ces choses, bonnes en elles-mêmes, ne peuvent qu'illusionner, si l'on n'a pas au cœur vivante et pratique la haine de soi, au sens de l'Évangile. Il nous faut haïr ce qui en nous est péché, ce qui nous y porte ou ce qui en reste; haïr encore les idées et les séductions de ce monde, qui

(1) V. sur ce sujet les belles thèses du P. Billot dans son Traité *De Verbo Incarnato*, pars secunda.

glorifie le mal, le propage et le rend séduisant. Voilà un signe caractéristique d'une véritable dévotion envers la Sainte Vierge, d'une dévotion intérieure et non seulement extérieure. Plût à Dieu que les enfants de Marie ne l'oubliassent jamais! Certes cette douce Mère nous représente l'amour de Dieu dans ce qu'il a de plus tendre et de plus indulgent; c'est l'amour du Père céleste qui se fait *mère* pour ses enfants. Toutefois Marie est aussi la femme forte par excellence, et ses vrais dévots, les enfants qu'elle a formés, sont devenus, comme le B. de Montfort, des âmes aussi affectueuses que fortement trempées. Les noms les plus doux, les sentiments les plus tendres que lui prodigue notre amour filial sont assurément très justifiés ; mais, si tout cela n'est assaisonné par ce sel de la divine sagesse où entre la haine du péché, ce ne sera plus que sentimentalité fade et mièvrerie ridicule.



Le B. de Montfort a insisté longuement sur l'antagonisme croissant de la race du démon et de celle de la Vierge, à mesure qu'approchent les derniers temps, ces temps que l'Apôtre signale comme particulièrement dangereux. (*II Tim.* III, 1.) Et pourquoi ?... Trois siècles de persécutions sanglantes allaient s'ouvrir ; mais il n'en parle pas. Là n'était pas pour lui le plus grand péril. Ce qu'il signale à son disciple Timothée, ce qu'il lui recommande d'éviter, ce sont les faux chrétiens, qui seront alors nombreux et dont il

trace en détail un portrait résumé dans ce trait final : « Ils auront, à la vérité, les dehors de la piété ; mais ce qui en est le nerf, ce qui en fait la force, ils le rejetteront (1). » C'est bien là cette alliance monstrueuse et impossible que tant de chrétiens aujourd'hui essaient de réaliser entre les pratiques religieuses et la vie de ce monde, entre ses maximes et l'Évangile.

Prions Marie ; mais contre Satan et ses démons, contre le monde et ses partisans, redisons avec foi l'invocation : *Da mihi virtutem contra hostes tuos...* « Donnez-moi force contre vos ennemis. » Et puisque nos ennemis sont ceux de Marie, que sa cause est la nôtre, notre confiance est inébranlable et notre triomphe assuré.

ARTICLE III

EFFETS DE L'ESPRIT DE MARIE

Afin de mieux comprendre ce qu'est l'esprit de Marie caractérisé par ces mots : *Ecce ancilla Domini...* « Voici la servante du Seigneur, » nous essaierons de montrer les dispositions qu'il produit dans l'âme, les vertus auxquelles il nous incline. On y verra comment partout et toujours cet esprit de Marie est opposé à celui du monde ; et bientôt, quand nous expliquerons la portée et le sens de notre parfaite consécration, telle que la veut le B. de Montfort, il nous sera facile de

(1) Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. (*II Tim.* III, 5.

constater que l'esprit de notre Mère s'y reflète fidèlement et en vivifie les pratiques. Ici et là, c'est toujours le saint esclavage, dans lequel consiste essentiellement notre dévotion spéciale à la Sainte Vierge.



On sait que toutes les vertus s'appuient sur l'humilité ; mais l'humilité elle-même sur quoi se fonde-t-elle, en quoi consiste-t-elle ? Nombre de personnes même pieuses s'y trompent ; à preuve cette locution courante : « Faire de l'humilité, » que l'on applique à quiconque donne de soi des appréciations par trop défavorables pour que personne puisse y croire. Marie nous donne une juste idée de cette vertu quand elle dit : « Voici la servante du Seigneur, » car l'humilité chrétienne, c'est une connaissance vraie de Dieu et de nous qui nous porte à nous abaisser. Or c'est incontestablement la vérité que nous sommes dans notre fond et par essence des créatures de Dieu, c'est-à-dire des êtres tirés du néant. Cela, Marie le voyait et le confessait devant Dieu avec une netteté de vue et une conviction admirables; et en le faisant, elle se « vidait d'elle-même », elle s'ouvrait jusqu'au plus profond de son âme pour devenir une pure capacité aux dons divins.

Nous autres, il est vrai, quand nous entreprenons de nous « vider de nous-mêmes », nous trouvons, outre le néant dont nous sortons, le péché et ses suites. Mais le péché aussi, en tant qu'il est un désordre et un mal, est aussi le néant. Aussi loin que nous pour-

rons descendre dans l'abîme de nos misères et de notre corruption, ce que nous verrons en nous comme étant proprement de nous, ce sera donc toujours le néant. Rien que nous puissions nous approprier, rien dont nous puissions tirer gloire, parce que nous avons tout reçu. C'est jusque-là que l'*Ecce ancilla Domini* est une parole d'humilité. Qui la profère de cœur est certainement humble.



Il est évident que l'adoration va de pair avec l'humilité. L'adoration est l'acte capital du culte divin. Admirons ici la religion éclairée de Marie, qui le place au premier rang et s'anéantit devant le Seigneur, au moment où par la maternité elle entre avec lui dans des relations si hautes et si intimes.

Il est à remarquer que les grands maîtres de la vie spirituelle et les saints, dont l'amour s'est épanoui en d'indicibles ardeurs et en de saintes tendresses, sont restés toujours profondément pénétrés de cet esprit d'adoration et de respect. Saint Ignace dans ses *Exercices* désigne souvent Dieu par ces mots : « Sa Majesté » ou « Notre Créateur et Seigneur ». Sainte Thérèse parle fréquemment à ses religieuses de « cette haute Majesté », du « divin Maître et Seigneur ». On lit aussi dans la Vie du B. de Montfort qu'il marchait souvent tête nue, par respect pour la présence de Dieu.

L'âme que pénètre le sentiment de l'être absolu de

Dieu et de sa souveraineté se tiendra toujours comme prosternée devant lui ; sa vie deviendra facilement un culte, et ses actes seront comme saturés de cet esprit de religion que le concile de Trente recommande particulièrement aux âmes sacerdotales : *Nil nisi... religione plenum præ se ferant.* Qui ne voit dès lors combien les prêtres et les religieux, voués par état au culte divin et tenus d'exceller en religion, ne sauraient trop se pénétrer de l'esprit de Marie ? Ils trouveront dans la parfaite Dévotion ou le saint Esclavage un puissant secours pour vivre d'une manière conforme à leur haute vocation. L'esprit d'adoration maintiendra leurs actions au niveau voulu, et la crainte de Dieu les préservera d'un funeste relâchement. Nous parlons de cette crainte filiale et révérentielle, qui est un don du Saint-Esprit, et n'a rien de commun avec ce sentiment faux, infernal et antichrétien qu'on nomme la peur de Dieu. Elle est comme le garde-fou de la piété ; sans lui faire obstacle elle resserre notre amour en lui donnant force et sécurité ; elle écarte de nos relations quotidiennes avec le Seigneur et de l'usage fréquent des choses saintes cette routine qui use le respect, ce sans-gêne qui tue l'intimité. Celle de Marie avec Dieu et son Fils Jésus la faisait croître en sainteté. Pourquoi ? Parce qu'elle ne s'est jamais départie du respect et de l'esprit d'adoration qui conviennent à une créature.

Il est presque superflu d'observer que l'humilité et l'adoration nous mènent à l'obéissance. « Je suis la servante du Seigneur », a dit la Sainte Vierge. Or,

si l'esprit du monde, résumé dans cette parole : « Je ne servirai pas », est le principe de toute révolte, la racine de tout péché; celui de Marie, qui inspira sa réponse à l'archange, est également le principe de toute vertu, la base du service de Dieu. Nous l'avons déjà remarqué en parlant du saint Esclavage.



Mais il n'y a pas d'adoration sans confiance, explique fort bien le P. Faber dans un remarquable chapitre du *Progrès de l'âme*. Les démons, il est vrai, croient et tremblent en se courbant par force sous la main divine, mais ils n'adorent pas. Du reste, la dévotion ou la tradition de soi-même, qui est comme l'âme de l'adoration extérieure, ne se peut faire sans une certaine mesure de confiance et d'amour. Cette mesure peut grandir et rendre par cela même notre adoration plus parfaite. On le voit en Marie, dont l'*ecce* et le *fiat* expriment sans doute son oblation totale et son ardent désir d'accomplir sa volonté divine, mais qui disent aussi sa confiance et son amour. Nous ne pouvons donc douter que cet esprit d'appartenance et de sujétion, dont notre Mère nous donne l'exemple, ne soit inspiré, surtout à ce degré, par une très parfaite charité ; et le B. de Monfort a raison de qualifier sa dévotion « d'esclavage d'amour ».

Bien d'autres vertus peuvent être regardées comme les fruits de l'esprit de Marie ; car, nous l'avons dit, il

les contient toutes en principe. Celles dont nous venons de parler sont du moins les principales, et il suffit pour notre but de les avoir indiquées même brièvement.





CHAPITRE II

La consécration.

Ut sim devotus servus Filii, servitutem fideliter appeto Genitricis.

« Afin d'être le dévot esclave du Fils, j'aspire à devenir le fidèle esclave de la Mère. »

(S. Ildef. *de Virg.* c. XII.)

Tout se tient, avons-nous dit, dans le système du B de Montfort. La fin de sa Dévotion, c'est l'union à Jésus; son objet, c'est Marie, en tant que médiatrice et souveraine ; sa double pratique enfin honore cette double prérogative, puisqu'après nous être consacrés à la très sainte Vierge, nous vivons sous sa dépendance et agissons en tout par sa médiation.

Nous avons parlé d'une double pratique ; c'est notre Bienheureux lui-même qui l'enseigne : « Cette dévotion consiste à se donner tout entier en qualité d'esclave à Marie, à Jésus par elle ; ensuite à faire

toutes choses par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. » (*Secret,* p. 30.)

Il faut donc ici distinguer : 1° une pratique *extérieure,* ou un *acte* de consécration qui se fait par la récitation d'une formule ; et 2° une pratique *intérieure* ou direction spéciale de nos intentions, dispositions et actions. Nous examinerons dans ce chapitre l'acte de consécration, tel que l'a formulé le B. de Montfort ; puis dans le suivant la pratique intérieure ou la manière d'agir par Marie, avec elle, en elle et pour elle, ainsi que les questions y attenantes.

Je vous choisis aujourd'hui, ô Marie..... pour ma Mère et Maîtresse. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs et la valeur même de mes bonnes actions, passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. Telle est la teneur de notre acte de consécration à Marie, et nous l'extrayons de la grande formule rédigée par le B. de Montfort. Notre tâche est maintenant de montrer l'étendue de cette consécration et ses conséquences pratiques. Pour cela, nous l'étudierons d'abord en elle-même et dans chacune de ses clauses ; puis nous la comparerons à d'autres actes similaires ; enfin, après avoir examiné l'esprit de cette consécration, il nous sera doux de considérer ses avantages.

ARTICLE Ier

ÉTENDUE DE CETTE CONSÉCRATION ET CONSÉQUENCES PRATIQUES

Le Bienheureux détaille comme il suit ce que nous donnons par la parfaite consécration : « 1° Notre corps avec tous ses sens et ses membres ; 2° notre âme avec toutes ses puissances ; 3° nos biens extérieurs, qu'on appelle *de fortune*, présents et à venir ; 4° nos biens intérieurs et spirituels, qui sont nos mérites, nos vertus et nos bonnes œuvres, passées, présentes et futures ; en deux mots : tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature et de la grâce, et tout ce que nous pourrions avoir dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire ; et cela sans aucune réserve, pas même d'un denier, d'un cheveu et de la moindre bonne action ; et cela pour l'éternité, et sans prétendre ni espérer aucune autre récompense de notre offrande et de nos services que l'honneur d'appartenir à Jésus-Christ par elle et en elle, quand cette aimable Maîtresse ne serait pas, comme elle l'est toujours, la plus libérale et la plus reconnaissante des créatures. »

Avant d'examiner chaque point de cette énumération, il importe beaucoup de fixer le sens orthodoxe de ces dernières paroles : « ..... sans prétendre ni espérer aucune autre récompense... etc. » Il faut éviter ici toute interprétation condamnable. Pour l'instruction et la sauvegarde des fidèles, nous rap-

pellerons brièvement quelques notions bien connues des théologiens. Il est faux que l'amour pur ou la charité parfaite doive exclure toute vue de récompense, de perfection, de béatitude éternelle ou de salut (1). Ce qui rend la charité *parfaite*, c'est le motif, ou la raison pour laquelle j'aime Dieu, à savoir pour lui-même. Si donc je désire la béatitude éternelle à cause de Dieu, pour le connaître, le glorifier et accomplir sa volonté sur moi, mon amour est parfait. D'autre part, s'il est vrai que notre charité puisse s'élever jusqu'à ne plus regarder notre salut et notre béatitude en Dieu, jusqu'à dire, comme sainte Thérèse : « O Seigneur, quand même il n'y aurait ni ciel, ni enfer, je vous aimerais autant, » il est faux cependant que cet acte d'amour puisse devenir un état *habituel* de l'âme. De plus, on doit remarquer que de tels actes *s'élèvent au-dessus* des vues de récompense, mais ne les *excluent* pas. Dieu alors fixe sur lui le regard de l'âme ; il absorbe, on peut dire, son attention au point de lui faire *oublier* momentanément son propre bien ; mais il ne s'ensuit pas que l'âme soit *indifférente* à son salut et à son bonheur. Elle ne le peut, ni ne le doit, car ce serait contre nature, contre la volonté de Dieu et l'ordre établi par lui.

(1) Datur habitualis status amoris Dei, qui est caritas pura, et sine ulla admixtione motivi proprii interesse. — Neque timor pœnarum neque desiderium remunerationum habent amplius in eo partem. Non amatur amplius Deus propter meritum, neque propter perfectionem, neque propter felicitatem in amando inveniendam. (*Ex propos. 23 super amore Dei purissimo damnatis ab Innoc. XII.*)

La pensée du B. de Montfort dans les paroles ci-dessus est donc seulement de nous rappeler que nous nous sommes donnés à la Sainte Vierge en qualité d'esclaves et non de serviteurs à gages. Au reste, que sa pensée soit entièrement opposée à celle des faux mystiques du XVIIe siècle, c'est ce qui apparaît jusqu'à l'évidence dans plusieurs parties de son Traité. Parmi les motifs d'embrasser la parfaite dévotion, le plus grand nombre ont trait à notre salut et à notre progrès spirituel ; puis tout un chapitre y est consacré aux avantages que procure la pratique fidèle de cette dévotion.

De ce qui précède nous pouvons aussi conclure que la formule : « Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs, » dont le Bienheureux usait dans ses lettres, ne doit s'entendre que de l'amour pur de toute souillure, de tout élément étranger, comme serait un sentiment de vanité, ou la recherche d'une jouissance désordonnée, qui viendrait se mêler secondairement à une bonne intention.

Examinons maintenant en détail ce que nous donnons à la Sainte Vierge par notre consécration, ainsi que les obligations qui en découlent.

§ I. — 1° *Notre corps avec tous ses sens et ses membres.*

Ainsi nous n'en gardons que l'usage pour le service et sous le bon plaisir de Dieu et de sa Mère. Il ne faut donc plus les employer en vue de notre seule satisfaction, sans règle ni respect. Où cela nous

mène-t-il dans la modestie, dans la chasteté, dans l'éloignement de la vie sensuelle, et généralement dans la mortification corporelle?

Mais avec le corps, il faut comprendre aussi les biens et les maux corporels, que l'on peut résumer dans les jouissances physiques, la santé, la maladie et la mort. Pour ces choses également nous nous abandonnons à Marie. C'est de sa main que nous recevrons tout, c'est à sa volonté que nous nous en remettons. Quelle voie ouverte à la confiance soit pour prier, soit pour nous maintenir dans l'abandon

2o Nous lui faisons hommage aussi de nos biens de fortune ; nous les confions à sa providence maternelle pour qu'elle les conserve et les régisse selon les vues de Dieu, particulièrement lorsque au milieu des difficultés nous serons impuissants. Mais, afin qu'elle soit vraiment la maîtresse de ces biens, n'en usons qu'avec détachement et sous sa dépendance ; ne négligeons pas d'en dépenser, selon notre pouvoir, une partie pour sa gloire et pour le règne de Dieu. Quel frein aux convoitises déréglées ne serait pas pour nous cette consécration sérieusement acceptée ! Comme elle faciliterait la résignation dans les pertes de fortune et les revers de cette vie ; comme elle sanctifierait l'usage toujours si périlleux des biens de ce monde!

3o Vient ensuite la donation de *notre âme et de toutes ses puissances*. Le propos impie que rapporte le Psalmiste : « Nos lèvres sont à nous, qui est notre

maître (1) ? » trop de chrétiens par leurs actes, quand ce n'est pas aussi par leurs dires, l'appliquent à leurs pensées, à leurs désirs, à leurs volontés et à leurs affections.

Restituer à Dieu par les mains de Marie le domaine de tout ce que, dans cet ordre, lui ravissent l'orgueil et l'amour désordonné de la jouissance, tel est le but de notre hommage. Pour vivre dans l'esprit de cette consécration, il faut n'user de nos facultés qu'humblement et sous la conduite de notre Mère. Demandons-lui lumière et conseil dans nos doutes ; dépouillons-nous de toute confiance orgueilleuse en nous-mêmes ; sacrifions-lui l'usage de nos facultés, quand il n'irait pas à sa gloire et ne serait pas selon sa volonté. Nous renoncerons, par exemple, aux pensées inutiles ou dangereuses, aux jugements vains ou peu charitables, à la curiosité effrénée de voir et de savoir ; nous quitterons surtout notre volonté propre, et notre cœur sortira du tourbillon des désirs et des affections vaines où il se plaît. Humblement contents de la mesure des dons que nous aurons reçus dans l'ordre de la nature ou dans celui de la grâce, nous prierons alors cette bonne Maîtresse de suppléer à notre impuissance et de remédier à nos maux. Qu'elle garde notre esprit de toute erreur, surtout de l'erreur opiniâtre, et notre cœur de toute séduction. Sous sa dépendance nous saurons sanctifier les joies de l'âme souvent enfiévrées par l'imagination. Leur seul pressentiment suffit

(1) Labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est ? (*Ps.* XI.)

parfois à nous enivrer, et pour en user sans péril, vu notre nature déchue, combien nous avons besoin de sa direction maternelle ! Elle est « la Mère du bel amour, de la crainte, du discernement et des saintes espérances (1) » !

§ II

4° Nous avons réservé pour un paragraphe spécial, à cause de l'importance du sujet, l'*abandon de tous nos biens spirituels, passés, présents et futurs, c'est-à-dire de nos mérites et de la valeur satisfactoire ou impétratoire de nos bonnes œuvres.*

Avant d'expliquer la portée de cette donation, ses conséquences pratiques et ses avantages, nous préciserons le sens des mots : *mérite, valeur impétratoire et satisfactoire,* qui pour les fidèles reste souvent mal défini.

Toute bonne œuvre faite en état de grâce nous donne droit à un accroissement de grâce ici-bas et de gloire au ciel (2). Ce droit est ce qu'on nomme le mérite en justice (*de condigno*), parce qu'alors la gloire nous est due comme un salaire.

Il y a encore le mérite de convenance (*de congruo*),

(1) Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. (*Eccli.* XXIV, 24.)

(2) En parlant ainsi, nous n'entendons pas trancher la question de savoir s'il y a ou non des actes indifférents dans l'état de grâce, bien que nous embrassions l'opinion qui tient pour surnaturelle et méritante toute œuvre bonne en elle-même et faite par l'âme juste.

par lequel, sans acquérir un droit rigoureux, je me rends en quelque manière digne d'une faveur par mes actes ou mes bonnes dispositions. C'est le cas d'un employé qui par ses prévenances mérite une gratification ; d'un sujet qui se rend digne d'une charge par ses études et ses talents. Ici nous n'avons plus un titre de justice rigoureuse, mais de convenance, de reconnaissance, etc.

Or, par *valeur impétratoire* on comprend non seulement le pouvoir qu'ont nos prières d'obtenir ce que nous demandons, mais aussi ce mérite de convenance, qui se trouve dans toute bonne œuvre et qui est le prix en vue duquel Dieu nous accorde une grâce. Par exemple, je fais l'aumône. Outre que je mérite toujours pour moi un accroissement de grâce et de gloire, je puis offrir aussi cette action pour obtenir une guérison, la connaissance de ma vocation, etc. Cette offrande de nos actions à des intentions spéciales est bien connue des fidèles (1).

Si maintenant dans une action, telle que l'aumône, le jeûne, le travail, la prière, etc., je considère ce qu'il

(1) On a trop souvent confondu la *valeur impétratoire* avec *l'impétration,* qui est le fruit *propre* de la prière et ne peut être dit du mérite qu'au sens large. La *valeur*, en effet, c'est le *prix* ou le mérite d'un acte, auquel correspond une *rétribution ;* ici la *justice* est plus ou moins en cause, selon qu'il s'agit du mérite rigoureux ou de celui de convenance. Quant à la prière, elle peut être, il est vrai, considérée comme *une bonne œuvre ;* et, à ce titre, elle aussi a sa valeur ou son mérite, soit rigoureux, soit de convenance ; mais envisagée comme *demande*, elle n'a pas, à proprement parler, une *valeur*, c'est plutôt une *force* ou *vertu* d'impétration. Je n'obtiens pas, en effet, parce que mon action est méritoire, mais arce que je demande au nom de Jésus-

y a de pénible, l'effort ou la privation que je m'impose, je puis l'offrir à Dieu en satisfaction, c'est-à-dire en paiement de la dette de mes péchés. Voilà ce qu'on nomme la *valeur satisfactoire* d'une œuvre.

De ces trois choses, la première, qui est le mérite rigoureux, ou proprement dit, est un bien personnel et incommunicable. C'est pour nous seuls que nous méritons la gloire du ciel. Il n'y a que Jésus-Christ qui, en qualité de Chef et de Sauveur, ait pu mériter ainsi la gloire de son Humanité et aussi le salut de tous. En le rappelant, le B. de Montfort ajoute que, si nous abandonnons nos mérites à la Sainte Vierge, ce n'est donc pas pour qu'elle les communique à d'autres, mais pour qu'elle les conserve et les augmente. Si donc, dans le langage courant, les fidèles se disent parfois : « Accordez-moi une part dans vos mérites, » cela ne peut s'entendre que de la valeur impétratoire et satisfactoire de nos actions.

Expliquons maintenant l'étendue, la nature, le but et les conséquences de cette donation de nos biens spirituels.



Etendue. — « Je vous livre et consacre... mes biens intérieurs et extérieurs et la valeur même de mes

Christ dont la promesse et les mérites donnent force à ma prière. En priant, je ne m'adresse pas à la justice, mais à la bonté de Dieu. De là vient que l'impétration et le mérite sont séparables. Les saints, par exemple, dans le ciel prient et obtiennent, bien qu'ils ne puissent ni mériter ni satisfair

bonnes actions passées, présentes et futures. » (*Formule de consécration.*) Et encore : « Une personne qui s'est ainsi volontairement consacrée et sacrifiée à Jésus-Christ par Marie ne peut plus disposer de la valeur d'aucune de ses bonnes actions. Tout ce qu'elle souffre, tout ce qu'elle pense, dit et fait de bien appartient à Marie, afin qu'elle en dispose selon la volonté de son Fils et à sa plus grande gloire. (*Vraie Dév.*)

On le voit, aucune réserve n'est faite ; mais on peut se demander si par cette clause de notre consécration nous renonçons à l'application directe (1) des prières et des satisfactions qu'on nous ferait après notre mort, de telle sorte que nous ne devions en profiter que selon la volonté de Marie ? Le B. de Montfort semble l'affirmer dans ces paroles : « Nous donnons à la Sainte Vierge tout ce que nous avons et tout ce que nous pourrons avoir *à l'avenir* dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, et *cela sans aucune réserve.* » C'est comme si nous renoncions à un futur héritage en faveur d'un autre, qui se chargerait désormais de pourvoir à nos besoins.

Nature. — Il s'agit ici d'une donation à Marie, notre souveraine et notre médiatrice. Comme à notre souveraine, nous lui faisons hommage de ces biens spirituels pour reconnaître notre dépendance ; ils lui appartiennent désormais et nous n'en sommes plus les maîtres. Comme à notre médiatrice, nous les lui remettons pour qu'elle les offre à Jésus et

(1) C'est-à-dire sans l'intermédiaire de Marie.

qu'ils soient employés par son entremise. De cette médiation donnons-nous plusieurs avantages dont il sera bientôt question.

But. — A quelle fin remettons-nous ainsi nos biens spirituels à la Sainte Vierge ? Afin qu'elle les distribue et les applique selon qu'il lui plaira, nous dit le B. de Montfort ; et cette libre disposition est la conséquence de son droit de Souveraine que nous lui avons reconnu par notre consécration.

Si nous nous sommes clairement expliqué, le lecteur verra tout de suite que cette donation n'est pas précisément un dépouillement en faveur d'autrui, mais un acte de désappropriation ; nous n'y faisons pas principalement et directement œuvre de charité envers le prochain, mais plutôt hommage à notre Reine, parce qu'étant ses esclaves d'amour, nous lui appartenons avec tous nos biens.

Conséquences. — Nous remettons donc aux mains de la Sainte Vierge toute la valeur impétratoire et satisfactoire de nos bonnes œuvres (1), afin qu'elle en dispose selon qu'il lui plaira. Loin de nous assurément l'idée d'un caprice en Marie ; car sa volonté est toujours unie à celle de son Fils. Elle priera donc d'accord avec lui pour que les fruits de nos bonnes œuvres soient appliqués selon ses desseins et à sa plus grande gloire. Si la volonté de Dieu est que ces fruits me soient appliqués pour mon salut et ma sanctification, elle le fera très fidèlement. Je recevrai alors de ma Souveraine et de ma Mère, je ne m'ap-

(1) Et l'on peut y ajouter aussi : le fruit de nos prières.

proprierai rien ; il n'y aura là ni réserve, ni reprise à ma donation.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Pouvons-nous demander à Marie quelque chose soit pour nous, soit pour d'autres, touchant la distribution de ces fruits? Nous le *pouvons* toujours, et, en certains cas, nous le *devons*. *Nous le pouvons*, car prier, c'est reconnaître notre indigence et notre dépendance envers notre Mère,à qui nous avons tout donné. Agir ainsi, c'est encore recourir à sa médiation, puisque au lieu de disposer par nous-mêmes de nos biens, nous la prions de le faire à notre place. De la sorte nous demeurons fidèles à l'esprit comme à la pratique du saint Esclavage.

Il y a plus ; en certains cas *nous devons* prier pour telle personne, et à telle intention. Ce devoir nous incombe par suite de nos obligations d'état, de justice ou de charité, soit envers nous, soit envers le prochain. Ce n'est pas alors agir en maîtres, mais nous conformer à la volonté de Dieu et de la Sainte Vierge. En conséquence, nous devons prier pour nous-mêmes, parce que la prière est un moyen nécessaire de salut ; un prêtre qui reçoit des honoraires est tenu d'appliquer le fruit spécial de sa messe selon l'intention demandée ; une religieuse doit offrir ses communions et ses prières pour les défunts de son Ordre, selon que sa règle le lui prescrit, etc.

Cette consécration ne gêne donc nullement nos obligations, dit le B. de Montfort ; et ailleurs il s'ex-

plique comme il suit : « Si, après nous être ainsi consacrés à la sainte Vierge, nous désirons soulager quelque âme du purgatoire, sauver quelque pécheur, soutenir quelqu'un de nos amis par nos prières, nos aumônes, nos mortifications, nos sacrifices, il faudra le demander humblement à Marie et s'en tenir à ce qu'elle en déterminera sans le connaître. » (*Secret*, p. 32.)

On trouve parfois des personnes qui disent : « Quand je prie, je ne demande rien de particulier, je m'en remets à la Sainte Vierge. » Faire de cette pratique une règle générale, c'est se tromper étrangement. Quel motif allèguerait-on ? Que Marie connaît nos besoins ? Mais nous ne la prions pas pour lui faire connaître ce qu'elle ignore ; c'est plutôt pour nous rendre attentifs à notre indigence et nous exciter à implorer le secours de Dieu (1). Serait-ce que demander quelque chose en particulier contredirait notre abandon et nous empêcherait de jeter en Marie toute notre sollicitude (2)? Non, car les paroles du psaume auxquelles il est fait allusion, réprouvent une sollicitude excessive et désordonnée, mais non pas absolument toute sollicitude. On peut en avoir sans perdre la confiance en Dieu. Que parfois nous nous bornions à une demande générale, soit par attrait intérieur, soit par suite de circonstances spéciales, rien ne s'y oppose ; mais quand il s'agit des choses voulues par Dieu, il convient que nous les demandions en particulier : par exemple, la lumière pour con-

(1) S. Th. 2. 2. q. 83 et 4. Dist. 15. 9. 4.

(2) Jacta super Dominum curam tuam. (*Ps.* LIV.)

naître notre vocation, la force dans telle occasion, etc. Puisque nous nous en remettons à notre Mère pour le succès de nos demandes, notre confiance ne se trouve pas diminuée.

En résumé, cette donation est une désappropriation, et dès lors que nous n'agissons pas en maîtres (*cum animo domini*), nous ne blessons ni la lettre, ni l'esprit de notre consécration.

ARTICLE II

LA PARFAITE CONSÉCRATION COMPARÉE A D'AUTRES ACTES

Les vœux du baptême. — Le B. de Montfort appelle justement cette consécration « une parfaite rénovation des vœux du baptême ». par lesquels le chrétien renonce à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, et reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur. Or, n'est-ce pas ce que nous faisons par l'intermédiaire de Marie dans notre consécration?

Cette rénovation est parfaite, et cela pour deux raisons: 1° « parce que l'on se sert pour se consacrer à Jésus-Christ du plus parfait de tous les moyens, qui est la très Sainte Vierge » (*V. Dév.*); tandis que dans les vœux du baptême, l'on ne se donne pas à Jésus-Christ par les mains de Marie, au moins en termes explicites (1); 2° parce que l'on reste entière-

(1) Depuis quelque temps, il est vrai, on use assez généralement de cette formule : « Je renonce à Satan... et je me donne à

ment libre, après le baptême, d'appliquer la valeur de ses bonnes actions à qui l'on voudra ou de la conserver pour soi ; au lieu que cette consécration nous fait donner à Notre-Seigneur par les mains de Marie la valeur de toutes nos bonnes œuvres. Nous y professons donc une plus totale dépendance.

AUTRES CONSÉCRATIONS A LA SAINTE VIERGE

En comparant la parfaite consécration avec celle que l'on fait à la Sainte Vierge en certaines circonstances, par exemple dans les missions, les clôtures de retraites, le jour de la première communion ou lorsqu'on s'enrôle dans de pieuses associations, on constatera :

1° « Que les autres congrégations, associations et confréries ne nous engagent pas à une donation totale et sans réserves. Elles ne demandent à leurs associés que certaines œuvres et certaines pratiques, et les laissent libres pour toutes les autres actions et moments de leur vie ; mais cette Dévotion fait que le fidèle esclave donne sans réserve à Jésus et à Marie toutes ses pensées, paroles, actions et souffrances de tous les temps. » (*Vraie Dév.*)

2° Que cette consécration à la Sainte Vierge a ici un caractère propre qui n'est pas inhérent aux autres dont nous parlons; c'est « qu'on se consacre tout

Jésus-Christ pour toujours par les mains de Marie » ; mais à la rénovation des promesses du baptême ces mots ne comportent pas une donation à Marie aussi complète et aussi spéciale que dans la consécration du Bienheureux de Montfort.

ensemble à la très Sainte Vierge et à Jésus-Christ : à la très Sainte Vierge comme un *moyen* parfait que Jésus-Christ a choisi pour nous unir à lui ; et à Notre-Seigneur, comme à notre dernière *fin*, auquel nous devons tout ce que nous sommes, comme à notre Rédempteur et à notre Dieu ». Cela est exprimé dans le titre même de la formule du B. de Montfort : *Consécration de soi-même à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie.*

L'ACTE HÉROÏQUE

Si nous comparons cette consécration à l'*acte héroïque* en faveur des âmes du purgatoire, nous remarquerons qu'elle est plus étendue.

L'acte héroïque ne porte que sur nos satisfactions dont l'application est limitée aux âmes du purgatoire, tandis que notre consécration remet aussi aux mains de la Sainte Vierge toute la valeur impétratoire (1) de nos bonnes œuvres, pour qu'elle en dispose à son gré, sans restriction d'aucune sorte.

Remarquez encore que l'acte héroïque est un acte de charité ou de piété isolé, c'est-à-dire qu'il ne forme pas avec d'autres actes ou avec certaines vérités un ensemble complet, un système bien coordonné. Au contraire, l'abandon que nous faisons à la Sainte Vierge du fruit de nos bonnes œuvres est la consé-

(1) Nous pouvons renoncer à toutes nos satisfactions en faveur du prochain, mais non pas à la valeur impétratoire de *toutes* nos bonnes œuvres qui, au moins en partie, nous est nécessaire pour notre salut et notre sanctification selon la volonté divine. (V. Lehmkuhl, I, p. 168.)

quence de notre saint et amoureux esclavage; c'est un fruit plein de la sève de l'arbre qui le produit, plein de cet esprit d'appartenance totale que nous professons envers Marie. Enfin, si je vis et agis conformément à cette consécration, elle ne sera pas seulement un acte passager de dévotion, un hommage que je renouvellerai plus ou moins souvent, mais elle deviendra le principe d'un état, la forme de toute ma vie intérieure; c'est ce qui l'élève au-dessus des autres consécrations à la Sainte Vierge.

Il est assez délicat de se prononcer sur le mérite respectif de l'acte héroïque et de la parfaite consécration à la très Sainte Vierge. Rien n'empêche, du reste, de concilier les deux donations et de faire celle de l'acte héroïque par les mains de Marie.

Au sujet de l'une et de l'autre donation, on nous permettra de citer cette remarquable page de Mgr Gay : « Rien ne ressemble moins à un jeu, que l'acte de renonciation dit *héroïque*, et l'Eglise n'agit point étourdiment en acceptant qu'on le nomme ainsi. Qu'on ne le fasse donc jamais par entraînement, ni par manie d'imitation. Puis, suivant librement en ceci ses attraits vérifiés, qu'on respecte toujours inviolablement ceux des autres... Je sais des âmes ainsi affectées que, pleines d'ailleurs d'admiration pour ces sortes de générosités, elles ont définitivement plus de goût à laisser aux mains de Jésus (et de Marie) leurs satisfactions, leurs mérites, leur vie et tout leur être, sans vouloir convenir d'avance avec lui de l'emploi qu'il en devra faire ; également disposées qu'elles sont à ce qu'il en use à son gré, soit pour d'autres, soit pour elles-

mêmes, sans jamais lui demander un compte, ni lui adresser même un pourquoi. Il peut sembler probable que les âmes du purgatoire ont plus de gratitude pour les premières; je ne voudrais point répondre qu'elles n'aient pas pour les autres une nuance de sympathie de plus. » (*Vie et vertus chrétiennes*, De la charité envers l'Eglise.)

ARTICLE III

ESPRIT DE CETTE CONSÉCRATION

Nous avons étudié la teneur ou les articles de notre donation, qui en sont comme le corps ou la partie matérielle. Arrivons maintenant à l'esprit qui l'anime, c'est-à-dire cherchons les motifs qui l'inspirent, les dispositions auxquelles elle nous incline, les vertus qu'elle nous fait pratiquer, et nous verrons sans peine que cet esprit n'est autre que celui de Marie, le même que celui du saint Esclavage, dont cette consécration peut sembler l'expression parfaite et l'acte caractéristique.

§ Ier

Qu'y voyons-nous d'abord? Un acte de religion profonde par lequel l'âme, s'abîmant dans son néant, fait à Dieu l'humble hommage de ce qu'elle est et de ce qu'elle a reçu. On l'a constaté par les termes de la consécration, cet hommage est total, car notre dépendance est absolue et notre offrande sans réser-

ves. Du cœur très pur de Marie, où nous la déposons comme dans un encensoir vivant, elle monte vers Dieu en reconnaissance de son domaine souverain. On peut dire que de tous nos actes de religion, de tous nos sacrifices d'ordre intérieur et privé, cette consécration est le plus excellent; qu'elle réalise pleinement l'adoration « en esprit et en vérité »; enfin qu'elle est un fidèle écho de l'*Ecce ancilla Domini.*

§ II

Bien que la chose soit manifeste, nous ne laisserons pas de remarquer combien cette consécration est une pratique d'humilité véritable, douce et sûre.

Par elle nous entrons dans cette jalousie sainte de Dieu, qui ne veut, dit l'Écriture, « céder sa gloire à nul autre ». Rien ne nous appartient réellement en propre, dit le P. Faber, si ce n'est le péché; et il ajoute : « Dieu est jaloux de tout ce qui ressemble en nous à un sentiment de maître et de propriétaire, même touchant les dons de la nature; mais à l'égard des dons de la grâce, cette jalousie est mille fois plus grande (1). » C'est ce qui explique dans la vie intime des saints certains procédés de Dieu à leur égard, et c'est aussi une des raisons pour lesquelles nous faisons à Dieu par Marie l'hommage de nos mérites, de nos vertus et des grâces reçues, qui cependant ne peuvent être communiquées à d'autres. Cette offrande n'est

(1) *Pied de la Croix*, p. 113 et suiv.

donc pas une simple formalité. « Si elle est bien comprise et fidèlement observée, il n'y a, dit le B. de Montfort, aucune autre pratique par laquelle on se défasse plus facilement de cet esprit de propriété qui se glisse imperceptiblement dans les meilleures actions. » (*V. Dév.*) Le P. Faber développe cette dernière observation comme il suit : « Notre humilité est toujours en péril, si nous retenons un don de Dieu, ne fût-ce même que le temps nécessaire pour le regarder en face, l'aimer et puis y penser avec plaisir lorsqu'il a disparu. Il faut que nous rapportions tout à Dieu. Voilà le secret pour être saint. » Et voilà aussi pourquoi la pratique de notre Dévotion « est un secret de sainteté ».

Le même écrivain, qui goûtait si fort la doctrine spirituelle de notre B. Père, dit encore : « Il faut que nous fassions Dieu le dépositaire de ses propres dons, parce que nous ne savons pas en faire un usage convenable. Il faut que nous soyons comme les enfants, qui prient leur père de garder les petits trésors qu'il leur a lui-même donnés. Agissons de même envers les dons de Dieu. Ils sont plus à nous sous sa garde que sous la nôtre..... Rien de bon n'est destiné à rester avec nous, sous peine de perdre de sa qualité et de se gâter. » En lisant ces lignes, ne croit-on pas entendre ces affirmations du *Traité de la Vraie Dévotion* : « Elle est un moyen admirable pour persévérer dans la vertu et y être toujours fidèle...; au lieu de s'appuyer sur sio-même et de se croire capable de garder le trésor de ses grâces, de ses vertus et de ses mérites, on prend la Sainte Vierge pour dépositaire universelle de tous ses

biens de nature et de grâce. » Écoutons enfin cette autre réflexion du P. Faber : « Tout ce qui accroît notre sentiment de dépendance à l'égard de Dieu, est doux, sûr, vrai, juste, et ce qu'il y a de meilleur pour nous. » Voilà bien, en vérité, la raison de notre consécration totale, et comme le résumé de ses fruits.

§ III

On ne peut guère parler d'humilité sans parler aussi de l'action de grâces. Elle en sort comme une fleur de sa tige, et, non moins que l'humilité, exhale un parfum de douceur, de vérité, de sécurité et de justice. Qui éprouve, en effet, le besoin de rendre grâces, sinon l'âme humble, convaincue de son néant et de son indignité? L'action de grâces rentre aussi dans l'esprit de Marie, comme en témoigne le *Magnificat;* et nous ne saurions trop y prêter attention, car, selon la remarque de l'écrivain précité, c'est un signe de progrès que d'être plus porté à l'action de grâces.

Par elle aussi on résout un problème où plusieurs s'embarrassent : celui d'accorder l'humilité avec la connaissance des dons que Dieu nous a faits. L'humilité ne consiste pas à croire que l'on n'a reçu aucun talent, aucune qualité, aucune grâce, mais à tout rapporter à Dieu pour le glorifier de ce qu'il nous a donné. Si nous réussissons dans un travail, si nous recevons quelque faveur spirituelle, ce n'est pas orgueil que de le voir. Qui ne se rappelle avec quel

entrain et quelle indignation sainte Thérèse exécute cette fausse humilité ! (*Vie*, chap. x.) Ici, la sainte Vierge est encore notre modèle. Élisabeth la félicite de ce qu'elle est au-dessus de toutes les femmes, et déjà l'ange l'avait saluée pleine de grâces. Or Marie ne conteste pas la vérité de ces prérogatives et de ces faveurs divines, mais elle s'en réjouit et renvoie tout au Seigneur, « qui daigna regarder la bassesse de sa servante, et faire en elle de grandes choses ». Imitons notre Mère, reconnaissons les dons de Dieu, quels qu'ils soient, réjouissons-nous-en ; mais ne nous approprions rien. Par l'action de grâces, tout remonte à Dieu, nous ne gardons que notre bassesse, c'est-à-dire notre condition de créature et de pécheur.

L'action de grâces entre si bien dans l'esprit de notre consécration parfaite que, selon le B. de Montfort, elle compte parmi les motifs de cette donation totale et absolue : « Jésus, notre grand ami, s'est donné à nous sans réserve, corps et âme, vertus, grâces et mérites : *Se toto totum me comparavit,* dit saint Bernard. Il m'a gagné tout entier en se donnant tout entier à moi ; n'est-il pas de la justice et de la reconnaissance que nous lui donnions tout ce que nous pouvons lui donner? » (*V. D.*)

§ IV

La confiance et l'amour, avons-nous dit, accompagnent toujours l'adoration dans une certaine mesure; car l'excellence suprême de Dieu que nous révérons par l'adoration est aussi bien celle de la bonté et de

l'amour que celle de la puissance et de la majesté. Puis dans le sacrifice, qui est l'acte d'adoration par excellence, se trouve, plus ou moins explicite, la confiance que Dieu nous rendra amplement ce que nous immolons à sa gloire. Si donc nous nous donnons sans réserves, c'est parce que nous voulons aimer de même et nous confier entièrement. Quiconque vit dans l'esprit de notre Dévotion, vit sous la loi du pur amour, c'est-à-dire d'un amour excluant tout alliage d'égoïsme qui altérerait la charité ou la rendrait imparfaite. Nous reviendrons plus tard sur cette voie de perfection et d'amour ; mais nous insisterons sur le caractère d'abandon de notre donation à Marie.

§ V

Laissant tout à sa providence :
Mon corps, mon âme et mon bonheur,

a chanté le B. de Montfort. Ces mots résument tout son enseignement et nous donnent à comprendre que par notre consécration à la Vierge, il ne suffit pas de *se donner*, mais qu'il faut *s'abandonner*.

« S'abandonner, dit Mgr Gay (1), c'est se renoncer, se quitter, s'aliéner, se perdre et tout ensemble se livrer sans aucune mesure, sans réserve et presque sans regard. » Qui se donne seulement peut le faire

(1) On peut lire tout l'admirable *Traité de l'abandon* de Mgr Gay. Là se reflète fidèlement l'esprit et la pratique du saint Esclavage. Voir aussi *Entretien sur la confiance* de saint François de Sales.

avec calcul, en réservant plus ou moins, en regardant à ce qui pourrait lui en revenir. Or n'est-ce pas l'abandon que nous demande expressément la parfaite consécration où nous livrons « tout, sans aucune réserve, pas même d'un denier, d'un cheveu... et sans prétendre à d'autre récompense que l'honneur d'appartenir à Marie? » (*Vraie Dév.*) « S'abandonner, dit encore Mgr Gay, c'est s'écouler, se liquéfier, selon le mot de l'Épouse des Cantiques : « Mon âme s'est liquéfiée, dès que mon bien-aimé a parlé. » Ce qui est liquide n'a plus de forme par soi-même, mais prend celle du vase où il est mis. Telle est l'âme qui s'abandonne; elle fond sous la parole de Dieu, non la parole qui tonne ou qui commande, mais la parole du simple désir ou de la moindre préférence. » Peut-on lire ces lignes et ne pas se ressouvenir que le B. de Montfort compare Marie à un moule céleste où nous devons nous jeter pour être transformés en Jésus? Ayons soin toutefois de nous rendre maniables ; « car on ne jette en moule que ce qui est fondu et liquide ». (*V. D.*)

Saint François de Sales nous dit encore que s'abandonner, c'est se défaire de sa propre volonté qui trépasse et se perd en Dieu. N'est-ce pas ce que recommande presque dans les mêmes termes le B. de Montfort? L'âme doit « se perdre en Marie » ; ou encore « se perdre elle-même dans l'abîme de l'intérieur de Marie pour en devenir une copie vivante ». Il est superflu de faire observer que l'amour est le principe de l'abandon (car c'est lui qui l'inspire), et que la paix et la liberté de l'âme en sont les fruits.

ARTICLE IV

RICHESSES DE NOTRE PAUVRETÉ

C'est le titre donné par le P. Faber à un chapitre de *Tout pour Jésus*, et n'est-il pas opportun de nous le rappeler en lisant les paroles suivantes du B. de Montfort : « La très Sainte Vierge est une mère de douceur et de miséricorde qui ne se laisse jamais vaincre en amour et en libéralité. Voyant qu'on se donne tout entier à elle pour l'honorer et la servir, en se dépouillant de ce qu'on a de plus cher pour l'en orner, elle se donne aussi tout entière et d'une manière ineffable à celui qui lui donne tout. Elle le fait s'engloutir dans l'abîme de ses grâces, elle l'orne de ses mérites, elle l'appuie de sa puissance, elle l'éclaire de sa lumière, elle l'embrase de son amour, elle lui communique ses vertus... elle se rend sa caution, son supplément et son cher tout envers Jésus. Enfin, comme cette personne est toute consacrée à Marie, Marie aussi est toute à elle. » (*V. Dév.*)

Ce retour dont Marie paie notre donation, notre Bienheureux en a parlé longuement lorsqu'il détaille les motifs qui nous engagent à la pratique du saint Esclavage.

Notre intention n'est pas de répéter ici ce qu'il a écrit dans son Traité, car le lecteur peut s'y reporter aisément. Mieux vaut, ce semble, d'insister sur certaines considérations pour montrer le bien fondé de ces motifs et en préciser le sens.

§ Ier

« Celui qui honore sa mère, dit l'*Ecclésiastique* (III, 5), est semblable à un homme qui thésaurise ; » « c'est pourquoi, ajoute notre Bienheureux, qui honore Marie, sa Mère, jusqu'à se soumettre à elle et à lui obéir en toutes choses, deviendra promptement riche. »

Conserver ce que l'on a pu recevoir ou gagner, c'est la première condition pour s'enrichir. Or, Marie est conservatrice et gardienne fidèle. L'Évangile nous apprend qu'elle « conservait dans son cœur » ce qu'elle puisait de lumières et de grâces auprès de Jésus. Elle ne négligera donc pas de garder le dépôt de notre trésor spirituel. Dans cette vue, nous lui faisons hommage de nos mérites, des dons reçus, des vertus acquises, pour les mettre ainsi en lieu sûr ; nous les confions à qui saura les défendre des larrons et les préserver des vers rongeurs. N'insistons pas sur cette considération amplement développée par le B. de Montfort, mais passons à une autre qui lui fait suite : celle de la persévérance.

Persévérer, c'est demeurer stable dans l'état où l'on est ; c'est, par conséquent, persister dans la résolution prise, se maintenir dans la vertu possédée, conserver les mérites acquis et continuer de faire le bien, malgré la difficulté d'un effort prolongé. Qui perd ce qu'il a déjà gagné, et surtout ne se maintient pas en état de grâce, cesse de persévérer.

Or, confier ses vertus et ses mérites à la Sainte Vierge par l'hommage de notre parfaite consécration,

c'est, au témoignage du B. de Montfort, « un moyen admirable pour persévérer dans la vertu et être toujours fidèle ». A son avis, si tant de conversions sont peu durables ; si tant de justes se montrent faibles et inconstants ; si, au lieu de progresser, ils reculent en perdant ce qu'ils ont acquis, c'est « qu'ils s'appuient trop sur leurs propres forces et se croient capables de garder le trésor de leurs grâces ». Ils devraient tout confier à Marie, prendre appui sur sa force, espérer en sa bonté.

La persévérance dans la grâce exige un secours spécial de Dieu. Ce secours consiste dans un ensemble de grâces actuelles pour affermir notre volonté, nous faire bien agir et repousser les tentations. A ces motions, directions et secours intérieurs doit s'adjoindre une protection extérieure, ou disposition providentielle des événements, qui éloigne les occasions de péché et nous procure celles de bien faire. S'agit-il de la persévérance finale? Outre ces secours extérieurs et intérieurs disposés opportunément pour nous conduire à bonne fin, il faudra *en fait* que notre mort coïncide avec l'état de grâce.

Or que l'on veuille bien relire ce qu'a dit Montfort, notamment lorsqu'il expose le *huitième motif* de nous consacrer entièrement à Marie, et l'on comprendra que, vu l'abondance des secours de tout genre, dont le vigilant et puissant amour de notre Mère comble ses dévots serviteurs et esclaves ; vu la providence spéciale qu'elle exerce envers eux durant la vie et surtout à l'heure de la mort, nous trouverons dans notre Dévotion des motifs particuliers

d'espérance. Et si, parce que la persévérance finale est un don gratuit, spécial et d'une souveraine importance, il est indispensable de recourir à la prière, combien plus efficace sera notre demande, lorsqu'elle s'appuiera d'une manière plus parfaite et à des titres plus excellents sur la médiation de Marie!

Voilà la théorie. Dirons-nous quelle joie c'est pour le cœur des prêtres et, en général, pour tous ceux qui font de l'apostolat de constater qu'elle se vérifie en pratique au delà de toute espérance? Les livres sont pleins d'histoires édifiantes, parfois étranges, qui racontent les prodiges de la bonté de Marie envers les pauvres pécheurs. Ce ne sont pas toujours, du moins sous certains rapports, les plus invraisemblables. Que de merveilles cachées aujourd'hui nous seront connues plus tard! Combien d'âmes relevées ou préservées aimeront à « chanter éternellement les miséricordes du Seigneur et loueront Celle qui est appelée la Mère des miséricordes! »

§ II

Marie ne conserve pas seulement nos mérites et nos vertus, elle les augmente, dit le B. de Montfort. Comment cela? Sans nul doute, parce que les grâces abondantes qu'elle nous obtient et la protection extérieure dont elle nous entoure facilitent l'accroissement de nos mérites et nos progrès dans la vertu.

Mais elle augmente aussi la valeur de notre trésor spirituel par la manière excellente dont elle en dispose. C'est un gain véritable que de tirer le meilleur

parti possible d'une fortune; tandis que la gaspiller ou la rendre improductive, c'est une perte. A ce point de vue, nous avons grand profit à confier à la sainte Vierge l'application des fruits de nos œuvres, qui est, en effet, chose bien délicate. Pour être pleinement efficace et avantageuse, elle exige une connaissance des âmes, une science des volontés divines, un discernement des temps et des lieux et même une vue de l'avenir que nous n'avons point. Tout cela est le partage de notre divine Mère. « Soyons donc persuadés que la valeur de nos actions, dispensée par la même main dont Dieu se sert pour nous distribuer ses grâces et ses dons, ne peut manquer d'être appliquée à sa plus grande gloire. » (*Secret*, p. 33.)

Mais nous avons, en outre, à parler de la valeur *extrinsèque* que nos œuvres acquièrent par le fait de Marie, c'est-à-dire de ce supplément qu'elle y ajoute, soit en nous donnant de son propre trésor, soit parce qu'elle fait siennes ces œuvres dont elle reçoit l'hommage et qui passent par sa médiation.

Selon le mot du B. de Montfort, « Marie est auprès de Jésus notre cher *supplément* ». Elle supplée à notre faiblesse, avons-nous dit, en nous aidant et en nous faisant persévérer. Voyons maintenant comment elle supplée encore à notre indignité par l'autorité de son crédit, et à notre indigence par l'abondance de son trésor.



Dans une charmante comparaison, notre Bienheu-

reux parle d'un pauvre paysan dont l'offrande n'est qu'un fruit de peu de valeur. Mais, en homme avisé, il la fait passer par les mains de la Reine, afin qu'à sa considération le Roi agrée le don, pour petit et indigne qu'il soit.

Ainsi, « quand on présente quelque chose à Jésus par les mains pures et virginales de sa Bien-Aimée, on le prend par son faible, s'il m'est permis d'user de ce terme ; il ne considère pas tant la chose qu'on lui donne que sa bonne Mère qui la présente ; il ne regarde pas tant d'où vient le présent que celle par qui il vient. (*Vraie Dév.*, p. 108.)

C'est là une très claire explication de ce principe : que la valeur d'une œuvre est en rapport avec la dignité et de son auteur et aussi du médiateur, qui l'offre en son propre nom. L'ordre matériel nous fournit maint exemple de la transformation ou de l'accroissement de puissance, de beauté et de bonté que produit la transmission par intermédiaire d'un effet ou d'une force. Qu'il suffise de mentionner le grossissement des images par les lentilles, l'augmentation d'une force motrice par un levier, etc.

Mais revenons à l'ordre surnaturel. La formule : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui conclut nos oraisons, nous enseigne quelle puissance, malgré notre indignité, elles acquièrent en passant par la médiation de Jésus. Or, comme le Christ est médiateur entre nous et son Père, Marie est médiatrice entre nous et le Christ. Lors donc que nous lui faisons hommage de nos actions en lui demandant de les offrir à Dieu, *Marie fait sienne cette œuvre, et par droit de propriété*

et par fonction de médiatrice. Elle prie, elle offre en son nom notre action, qui reçoit de son crédit et de sa dignité une valeur supplémentaire. Mais ici le supplément devient le principal. Sans annihiler notre opération propre ni absorber notre mérite personnel, notre Mère nous précède, car en qualité d'intermédiaire elle est plus près de Jésus que nous. C'est elle que d'abord il voit, elle qu'il écoute, elle qui se présente au premier plan ; et nous venons à sa suite, cachés, pour ainsi dire, et abrités sous son manteau. Puis, en nous précédant, Marie nous domine. Sa voix parle plus haut que la nôtre ; et, comme une étincelle au sein d'un ardent foyer, nous sommes perdus dans la splendeur de sa gloire, où disparaissent les taches qui dans nos œuvres offusqueraient l'infinie sainteté. Voilà comment Marie « purifie et fait accepter ce que nous remettons entre ses mains ».

Voyons maintenant comment la très Sainte Vierge « embellit en les ornant de ses mérites et de ses vertus les œuvres que nous donnons au Seigneur par ses mains » ; en d'autres termes, comment elle supplée, non plus seulement par son crédit à notre indignité, mais aussi à notre indigence par l'abondance de son trésor.



Dans la naïve et juste comparaison citée plus haut, le Bienheureux de Montfort dit que la Reine, prenant la pomme du paysan, l'offre au Roi sur un grand et

beau plat d'or : ce qui ajoute singulièrement à son prix. Il ne s'agit donc plus ici de la dignité de Celle qui offre à Dieu nos actes, mais du supplément de valeur qu'elle leur donne, en prenant dans son propre trésor.

Que peut être ce trésor ? Elle-même est le trésor du Seigneur : *Ipsa est thesaurus Domini*, puisqu'elle est « pleine de grâces », au sens que nous avons expliqué et qui nous la montre comme le chef-d'œuvre de Dieu. Et non seulement elle a reçu, mais elle a personnellement acquis, selon cette parole significative des Proverbes : « Un grand nombre de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées..... » *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (1) (XXXI, 19). Ce trésor touche à l'infini, c'est-à-dire que pour nous sa valeur est inestimable et inépuisable. Qu'a-t-elle mérité et obtenu, comment a-t-elle satisfait par ses actes dont la perfection dépasse l'héroïsme des saints, et dont chacun donne à Dieu plus de gloire que les louanges des célestes hiérarchies : ce sont des profondeurs insondables pour nos faibles mesures.

Il en est des richesses de Marie comme des progrès de sa sainteté. Même en imaginant un point de départ relativement faible et un mode de progression ridicule, à force d'être insuffisant, notre numération devient vite impuissante, et tout calcul impossible. Au lieu de fixer un terme, de déterminer un total, c'est

(1) On peut se reporter à ce que nous avons dit sur cette question dans la IIe partie, et également au beau texte de saint Antonin, p. 40.

négativement que nous essayons d'énoncer le résultat de nos recherches, en disant que la somme des mérites obtenus par tous les justes n'égale pas ceux de Marie (1).

Est-ce tout ? Non ; car il nous faut encore compter dans le trésor de Marie, outre ses mérites personnels, ce qu'elle a reçu pour elle et pour nous. Avant tout, il faut nommer Jésus et ses mérites infinis : Jésus est à elle, et vous savez si elle nous le donne. C'est ici que nous pouvons redire cette parole de la Sagesse (VIII, 14). « Elle est aux hommes un trésor infini : *infinitus est enim thesaurus.* »

Or, c'est ce trésor que, sans aucune jalousie, la très Sainte Vierge ouvre à tous (*Sap.* VIII, 13). Qui n'a présentes à l'esprit les invitations pressantes et affectueuses de la divine Sagesse, appelant tous ceux qui veulent « se remplir des fruits qu'elle porte » ? Ce sont moins ses propres pensées que celles des Livres Sapientiaux qu'exprime Montfort, lorsqu'il nous promet les libéralités de Marie, en retour de notre consécration totale. Elle est, dit-il, « la Femme forte qui nous revêtira d'habits doubles ; comme Rebecca fit pour Jacob, elle nous donnera les habits précieux de notre frère aîné, Jésus-Christ, c'est-à-dire ses mérites et sa grâce qui sont en sa possession ; enfin elle nous fera part de ses propres mérites. »

Ne craignons donc pas qu'en laissant à notre divine Mère l'application du fruit de nos œuvres, au lieu de la faire nous-mêmes, celles-ci profitent moins à

(1) Voir la *Mère de Dieu*, par le R. P. B. Terrien, liv. VII, chap. I. II, III et IV.

ceux que nous voulons secourir. Le Bienheureux de Montfort nous en donne l'assurance : « Si nous prions Marie d'assister nos parents, amis ou bienfaiteurs, elle saura bien le faire avec notre petit revenu spirituel ou *par d'autres voies* », c'est-à-dire en puisant dans son propre trésor et dans celui des mérites et des satisfactions de son Fils.



On se demandera peut-être dans quelle mesure. A coup sûr, nul ne peut le savoir d'une façon précise ; mais on ne saurait méconnaître combien sont fondées nos raisons d'espérer beaucoup en la bonté de Marie.

C'est d'abord sa générosité reconnaissante pour ceux qui se dépouillent en son honneur. Notre Bienheureux nous le déclarait dans les paroles citées en tête de cet article ; et combien il aime à y revenir ! Tantôt il emprunte le langage familier pour nous dire que la Sainte Vierge rend un bœuf à qui lui donne un œuf ; tantôt il rappelle la promesse de Jésus pour un verre d'eau froide que l'on donne en son nom ; ou bien il demande ce que Dieu rendra à ceux qui se dépouillent de ce qu'ils ont de meilleur en l'honneur de sa divine Mère. Saint Thomas dit : « A l'homme en état de grâce et qui fait la volonté de Dieu, il est convenable qu'à raison d'un certain droit basé sur l'amitié, Dieu fasse *en retour* la volonté de cet homme, quand il intercède pour le salut d'un autre (1). »

(1) S. Th. 1 2, q CXIV, a. 6.

Titre de convenance, dira-t-on, et non de justice. Assurément ; mais est-ce que même parmi nous les titres de convenance, d'amitié et de reconnaissance ne sont pas aussi sacrés, parfois aussi urgents que ceux de justice, bien qu'ils ne nous imposent pas une obligation rigoureuse ? Comment douter que Dieu si miséricordieux, si aimant, Dieu dont l'Écriture dit qu'il aura toujours avec nous le premier et le dernier mot en fait de générosité (1), ne récompensera pas magnifiquement notre donation ? Et puisque Marie est en parfaite conformité de sentiments et de volonté avec lui, qu'elle est d'office le canal de ses grâces, l'instrument de ses miséricordes, est-il possible qu'elle ne récompense pas généreusement la donation si parfaite qu'on lui fait dans cette consécration (2) ? Comment, selon sa promesse, n'aimera-t-elle pas ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo ?* De son côté, nous n'avons rien à craindre qu'une chose : c'est que notre confiance reste trop au-dessous du niveau où elle doit hardiment s'élever.

Qu'il a donc raison notre Bienheureux Père de s'écrier « que pour trouver la grâce et une grâce puissante, il faut trouver Marie » ! C'est la pensée de saint Bernard qui dit : « Cherchons la grâce et cherchons-la par Marie »..... *Quæramus gratiam et per Mariam quæramus.* Et le saint docteur ajoute : « Que d'autres

(1) Quis prior dedit ei aut quis retribuetur ei ? (*Rom.* x, 35.)
(2) V. le beau livre *Tractatus de B. V.*, auctore P. Lépicier, p. 409 : « B. Virgo non æqualiter apud Deum pro omnibus hominibus intercedit. » (Lethielleux, Paris.)

recherchent leurs mérites ; pour nous, appliquons-nous à trouver grâce » : *Quærant alii meritum ; nos invenire gratiam studeamus* (1). Ce n'est pas assurément que les œuvres méritoires soient inutiles et que nous les devions négliger ; mais ces paroles nous montrent la disposition d'une âme qui, dans ses espérances comme dans ses prières, s'appuie moins sur ses propres mérites que sur la grâce divine et la miséricorde de Marie. Tels sommes-nous quand, donnant à Marie nos mérites et nos œuvres, nous lui confions le soin d'en distribuer les fruits.

(1) *De aquæductu.*





CHAPITRE III

La pratique intérieure.

« L'esprit de cette dévotion est de rendre une âme *intérieurement dépendante* et esclave de la très Sainte Vierge et de Jésus par elle. » Ces paroles nous font comprendre qu'outre la consécration extérieure, il y a une pratique intérieure qualifiée d'« essentielle » par Montfort lui-même. Sans elle, en effet, que serait notre consécration ? Un acte de piété extérieur et passager. Au contraire, cette pratique intérieure animera tous nos actes de l'esprit de cette consécration, et nous établira dans la dépendance habituelle envers Marie.

Voici du reste les importantes et judicieuses réflexions de notre Bienheureux :

« Ce n'est pas assez de s'être donné une fois à Jésus
« par Marie, en qualité d'esclave ; ce n'est même pas
« assez de le faire tous les mois, toutes les semaines :
« *ce serait une dévotion trop passagère et elle n'élève-*
« *rait pas l'âme à la perfection où elle est capable de*
« *l'élever.*

« Il n'y a pas beaucoup de difficulté à s'enrôler dans
« une confrérie, ni même à embrasser extérieurement

« la dévotion dont je parle, à dire quelques prières « vocales tous les jours..... ; mais la grande difficulté « est d'entrer dans l'esprit de cette dévotion qui est « de rendre une âme intérieurement dépendante et « esclave de la très Sainte Vierge et de Jésus par « Elle. J'ai trouvé beaucoup de personnes qui, avec « une ardeur admirable, se sont mises sous leur saint « esclavage, à l'extérieur ; mais j'en ai bien rarement « trouvé qui y aient persévéré. » (*Secret de Marie*, p. 27 et 28.)

Cette même pensée se retrouve encore exprimée dans la *Vraie Dévotion* : « Comme l'essentiel de cette « dévotion consiste *dans l'intérieur qu'elle doit for-« mer*, elle ne sera pas également comprise de tout « le monde : quelques-uns s'arrêteront à ce qu'elle a « d'extérieur et ne passeront pas outre, et ce sera le « plus grand nombre ; quelques-uns, en petit nombre, « entreront dans son intérieur. »

Quelle est donc cette pratique intérieure ? « C'est, « en quatre mots, de faire toutes ses actions par « Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, afin de « les faire plus parfaitement par Jésus, avec Jésus, en « Jésus et pour Jésus. » (*Vraie Dévotion.*)

Le lecteur sait maintenant que ce n'est pas là une vaine formule, une amplification oiseuse ; il voit, du point où nous en sommes, l'enseignement du Bienheureux de Montfort se développer dans une admirable unité ; il peut sonder la profondeur de ses formules et apprécier la vitalité de ses pratiques.

« Par Marie, avec Elle, en Elle et pour Elle », c'est le circuit qui se ferme, le système qui se complète.

En effet, puisque Dieu vient à nous par Jésus et que Jésus nous est donné par Marie, dans notre retour à Dieu, la fin dernière, nous suivons la même voie qu'il a prise pour descendre jusqu'à nous. Passant par Marie, nous irons au Christ, et du Christ à Dieu. Voilà la place et la fonction de cette dernière formule à l'égard des autres.

Quant à sa valeur intrinsèque, ce que nous avons dit, en expliquant : « Par le Christ, avec lui et en lui », montre combien ces mots sont pleins de choses et à quelle profondeur cette pratique intérieure plonge dans le dogme. Tant il est vrai qu'en Montfort nous devons admirer le maître de la vie spirituelle, non moins que le missionnaire et le fondateur d'Instituts religieux !

Exposons maintenant le sens de cette formule : « Agir par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie », et comparons-la avec son analogue : « Agir par le Christ, avec le Christ, dans le Christ et pour le Christ. » Il importe de préciser en quoi elles s'accordent ou diffèrent. Mais pour éviter tout malentendu, nous ferons préalablement deux observations.

Le lecteur aura sans doute remarqué que le Bienheureux n'a pas toujours gardé le même ordre dans l'énoncé de cette maxime (1). La cause en est, sans doute, dans la hâte avec laquelle il écrivit ses ouvrages. Ces variantes sont, du reste, sans importance ; et nous suivrons l'ordre adopté dans la *Vraie Dévotion*, à l'en-

(1) *Vraie Dévotion*, p. 82-195. — *Secret*, p. 43, etc.

droit où se trouve le principal commentaire de ces termes. Cet ordre est conforme à celui (1) des paroles liturgiques ; il se rapproche davantage du texte sacré ; enfin il est le plus logique.

En second lieu, il nous paraît difficile de suivre l'opinion de quelques-uns touchant cette formule : « Par Marie, avec Marie et en Marie ». A leur avis, ces expressions marqueraient trois degrés successifs dans l'union avec Notre-Seigneur ou avec la Sainte Vierge; de sorte que *par* serait pour les commençants, *avec* pour les progressants, et *en* pour les parfaits.

Chaque mot correspondrait ainsi aux trois degrés de la vie spirituelle : la voie purgative, illuminative et contemplative. Une telle explication nous paraît inexacte. Il est bien vrai que ces mots expriment des choses distinctes et même, absolument parlant, séparables. Par exemple, un pécheur qui prie sous l'influence d'une grâce actuelle, peut bien, à la vérité, prier par le Christ ; cependant on ne peut dire absolument qu'il prie en lui, puisqu'il n'y demeure pas encore par l'amour, ne lui étant pas uni par la charité. Mais, puisqu'il s'agit ici d'une pratique proposée aux âmes justifiées pour les faire croître en grâce, ces trois choses : « par le Christ, avec le Christ et dans le Christ » sont inséparables. Ce sont trois aspects, trois phases d'un seul mouvement d'union : son point de départ (*par*), son cours

(1) *Per ipsum, cum ipso et in ipso.* On lit dans l'Ep. *ad Rom.* XI, 36 : *Quoniam ex ipso, per ipsum et in ipso...*

(*avec*) et son arrivée (*en*). Ces trois phases se retrouvent dans tout acte que fait l'âme juste en union avec le Christ.

Il faut en dire autant de ces locutions : « par Marie, avec Marie et en Marie ». Qu'il s'agisse d'une âme au début de la vie spirituelle ou déjà avancée en perfection, toute la différence consistera en ce que ces divers modes d'union : *par*, *avec* et *en* seront plus ou moins parfaitement pratiqués, comme on le verra plus tard.

ARTICLE I

AGIR PAR MARIE

Agir par Marie, c'est d'abord agir par l'impulsion et la vertu de la grâce qu'elle nous procure. Voilà ce qu'exprime dans un langage populaire le Bienheureux de Montfort, quand il dit : « C'est lui obéir en toutes choses et se conduire par son esprit. »

Agir par Marie, c'est encore nous servir d'elle comme de médiatrice pour aller à Jésus et nous unir à Lui ; c'est faire passer nos offrandes par ses mains, nous appuyer sur son intercession, recourir à son assistance, nous mettre à son école pour mieux connaître et aimer Jésus.

Maintenant cherchons comment agir par Marie c'est agir par le Christ. Le Bienheureux de Montfort nous dit, en effet, « qu'il faut faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, *afin* de les faire plus parfaitement par Jésus, avec Jésus, en Jésus et pour Jésus ».

Toute explication est superflue, si l'on entend

« par » au sens de la médiation ; car nous avons déjà montré que Marie nous mène à Jésus. Mais comment peut-on dire qu'agir par le Christ (ou par le mouvement de son Esprit) et agir par Marie, c'est tout un ? Sur ce point le Bienheureux résume ainsi sa pensée : « Agir par Marie, c'est lui obéir en tout et se conduire par son Esprit ; or, comme l'Esprit de Marie n'est autre que celui de Jésus, se conduire par Marie, c'est donc se conduire par Jésus. » (*Vraie Dév.*)

Cette proposition : « L'Esprit de Marie est celui de Jésus, » ne doit pas s'entendre comme si l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils, procédait aussi de Marie et était envoyé par elle ; ou comme si elle nous le donnait au même titre et de la même manière que le fait Notre-Seigneur. Toutefois il est vrai de dire que l'Esprit de Jésus est l'Esprit de Marie : d'abord, parce qu'elle en est remplie, possédée et gouvernée, à des titres particuliers et d'une manière plus excellente que nulle autre créature ; ensuite, parce qu'en sa qualité de Mère de Dieu elle peut être considérée comme l'Épouse du Saint-Esprit, et qu'elle a reçu (1) une *certaine autorité* sur ses missions ou venues dans les âmes. Lors donc que l'Esprit-Saint opère en nous, c'est de concert avec Marie ; et, par conséquent, agir par Marie, c'est-à-dire « ne prendre de vie intérieure et d'opération spirituelle que dépendamment d'Elle », c'est nous rendre attentifs et dociles à la conduite de ce divin Esprit.

(1) P. 171, avec la note y jointe.

Toujours ami des grands horizons, Montfort porte ensuite ses regards jusqu'aux conséquences plus éloignées de cette vérité. En peu de mots il nous rappelle notre qualité d'enfants de Dieu et d'enfants de Marie, et sur le texte de saint Paul : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont enfants de Dieu » : *Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (1), il fait en substance ce raisonnement : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu deviennent enfants de Dieu ; ceux qui sont conduits par l'Esprit de Marie deviennent donc enfants de Marie et par conséquent enfants de Dieu, puisque c'est le même Esprit (2) ! » (*Vraie Dév.*)



Il y a cependant une différence entre ces deux formules : « agir par le Christ » et « agir par Marie ». La première signifie que le Christ produit en nous la grâce par le mouvement et la vertu de laquelle nous

(1) *Rom.* VIII, 14. S. Thomas explique comme il suit : « Nous disons des êtres qui agissent sous l'impulsion d'un instinct supérieur, qu'ils sont mus ou conduits. Ainsi les animaux sans raison sont mus, poussés, mais ils n'agissent pas, ils ne se conduisent pas ; car dans ce qu'ils font ils obéissent aux instincts de leur nature et n'ont pas de mouvement proprement délibéré ou volontaire. Pareillement ce qui incline l'homme spirituel à agir, ce n'est pas principalement le mouvement de sa propre volonté, mais l'impulsion du Saint-Esprit. »

(2) Avec cette différence toutefois que l'Esprit-Saint nous fait enfants de Dieu en nous rendant participants de la nature divine, au lieu que notre qualité d'enfants de Marie ne nous met pas avec elle en pareille relation.

faisons des actes surnaturels ; c'est lui qui nous conduit par son Esprit, et notre action dépend de l'influence directe et physique qu'il exerce sur nous. La seconde formule, au contraire, n'exprime qu'un rapport moral et indirect, puisque la grâce nous vient de Marie, en ce sens qu'elle nous l'obtient par ses mérites, par sa prière et par sa volonté.

Sous le bénéfice de cette explication, nous n'avons pas à craindre d'être inexacts en disant que nous agissons par Marie, que nous lui obéissons et nous laissons conduire par son esprit. Pour indirecte qu'elle soit, la causalité morale concourt réellement à l'effet ; et celui qui a commandé, obtenu une chose, ou qui seulement y a consenti d'une manière efficace, celui-là peut dire : « Cette chose m'est imputable, j'en suis la cause, on me la doit. »

Enfin, entre « agir par le Christ » et « agir par Marie », dans le sens que nous usons de leur médiation, il y a la même différence qu'entre les deux médiations. Le Christ, avons-nous dit, est médiateur principal, nécessaire et universel ; Marie est médiatrice subordonnée et ainsi établie par la libre volonté de Dieu. Lors donc que par elle nous allons à Dieu, nous ne supprimons pas le Christ ; mais c'est à lui d'abord que Marie nous conduit.

ARTICLE II

AVEC MARIE

Regardez comment la mère procède avec son enfant, quand elle lui enseigne à marcher, à prier.

Non seulement elle l'invite et l'encourage du geste et de la voix, mais elle agit avec lui en donnant l'exemple, en aidant sa faiblesse et son inexpérience. De son côté, l'enfant agit avec sa mère ; car il la regarde, il continue d'être docile à sa direction, il ne se sépare pas d'elle. Pour agir avec Marie, je dois donc, après avoir obéi à son impulsion, demeurer sous sa conduite et son influence, tenir mon regard attaché sur elle pour l'imiter ; il faut encore m'aider de sa main maternelle pour me soutenir et, au besoin, me relever ; enfin je dois la suivre sans la devancer ni retarder.

Telle est la réalisation pratique des divers sens que nous avons donnés de cette locution : « avec le Christ ». Ici et là, c'est bien l'association et la compagnie, la coopération continue, la concordance dans les pensées, la volonté et l'action.

L'Église distingue nettement ces deux phases dans l'influence de la grâce : l'impulsion initiale et la coopération au cours de l'action. « Seigneur, nous vous en prions, prévenez nos actions par le souffle de votre grâce (qui nous meuve) ; puis aidez-nous à les poursuivre, afin que toutes nos prières et toutes nos œuvres aient en vous leur principe et qu'après avoir ainsi commencé, elles finissent par vous (1) ! » Les recommandations suivantes du B. de Montfort développent la même pensée. « Il faut

(1) « Actiones nostras quæsumus, Domine, aspirando præveni et adjuvando prosequere, ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat et per te cœpta finiatur. »
V. aussi *Orat. Domin.* XVI *post Pentec.*

qu'en chaque action nous regardions comment Marie l'a faite ou la ferait, si elle était à notre place... Il faut de temps en temps, pendant son action et après son action, renouveler le même acte d'offrande et d'union. » (*V. Dév.*) « Il faut commencer, continuer et finir toutes ses actions par Elle, avec Elle et en Elle... ». « Il faut se livrer à l'Esprit de Marie pour être mus (au début de l'action) et conduits (au cours de l'action) de la manière qu'Elle voudra. »

ARTICLE III

EN MARIE

Pour expliquer comment nous sommes dans le Christ, nous avons aussi montré comment le Christ est en nous. Faisons de même pour cette formule analogue : « en Marie », qui s'éclaire et se complète par cette autre : « Marie en nous ». Outre que cette réciprocité est fondée sur la nature des choses, elle donne une idée plus juste de cette présence de Marie que le Bienheureux nous presse de désirer. A mesure que nous exposerons les sens divers de ces deux locutions, nous préciserons ce qui les différencie d'avec ces autres : « Le Christ demeure en nous, et nous en lui. »

Pour nous restreindre aux points qui nous occupent, ramenons toutes nos considérations à ces quatre chefs : la cause efficiente, la cause exemplaire, la cause finale et l'union par l'amour, sans toutefois répéter les explications données précédemment (1).

(1) Le lecteur peut se reporter au chapitre II de la IIe partie.



« Quand la divine Marie est Reine dans une âme, quelles merveilles n'y fait-elle point ?... Elle porte dans tout l'intérieur où elle est la pureté de cœur et de corps, la pureté dans les intentions et les desseins... Elle éclaire l'esprit de sa pure foi ; elle approfondit le cœur par son humilité ; elle l'élargit et l'embrase par sa charité. » (*Secret*, p. 52.) « Elle nous dirige et nous conduit selon la volonté de son Fils, elle nous protège et nous défend, etc... » (*Vraie Dév.*, *passim.*) Or tout agent est présent là où se fait sentir son action ; s'il n'y est pas substantiellement, il y est du moins par sa vertu, par sa puissance. Nous pouvons donc affirmer en ce sens que Marie est présente en nous par son influence, bien qu'elle n'y soit point par sa substance.

Dans ce même ordre d'idées, à savoir sous le rapport de l'opération, nous sommes en Marie, parce que nous sommes soumis à son influence, placés sous son regard, suivis par sa prière et protégés par son assistance. Si donc pour opérer nous entrons dans ses vues et ses volontés, si nous nous soumettons à sa conduite, alors nous agissons *en elle*.

De même qu'entre « par le Christ » et « par Marie » il y a une différence, ainsi il en existe une, et pour la même raison, entre ces deux locutions : « En Jésus » et « en Marie » sous le rapport de la causalité Jésus est cause principale de la grâce, en tant que Dieu, et

cause instrumentale, en tant qu'Homme ; lui-même nous atteint par sa vertu divine. Nous sommes donc en lui, comme dans la cause efficiente, qui directement et physiquement agit sur nous; et c'est de la même manière que nous sommes soumis à son influence et opérons dans la vertu de sa grâce. Mais nous passons dans un autre ordre, dans celui des causes morales et des rapports seulement moraux, quand nous disons : « Marie nous donne cette grâce, nous éclaire, nous conduit, nous défend, etc. » En réalité elle ne produit pas la grâce, mais elle obtient qu'elle soit produite en nous par l'Esprit-Saint; elle commande à ses anges de nous défendre, etc. Nous ne sommes donc et n'agissons en elle qu'autant que nous dépendons de sa volonté et sommes influencés par ses actes.



« Devenir des copies vivantes de Marie... établir sa vie en nous... », voilà le but immédiat de notre Dévotion. Marie qui, au regard de Jésus, est une copie parfaite, est, par rapport à nous, un exemplaire qu'il faut reproduire. Or, ne disons-nous pas que le modèle est dans sa copie par la ressemblance, et réciproquement la copie dans son modèle, comme dans la cause de cette ressemblance ? Puis donc qu'en imitant ses vertus, en nous conformant à ses volontés et à ses dispositions, nous ressemblons à la Sainte Vierge, de cette manière elle est en nous, et nous sommes en elle.

Le B. de Montfort a résumé ces idées dans une comparaison populaire. Il dit que Marie est le moule où a été fait l'Homme-Dieu et où les saints sont parfaitement formés à l'image du Christ. Un moule est un vase qui imprime sa propre forme dans la matière qu'il contient. Il est donc à la fois l'instrument et l'exemplaire. Ce que le moule est à la matière qu'il renferme, les pensées, les vouloirs, l'influence directrice et providentielle de la Sainte Vierge le sont à notre âme. Ce sont là comme des formes qui la façonnent à la ressemblance de Marie, pourvu que nous voulions y entrer et nous y adapter docilement (1), c'est-à-dire agir et demeurer en elle.

(1) Le B. de Montfort cite une parole attribuée à saint Augustin : « Vous êtes digne d'être appelée le moule de Dieu. » *Si formam Dei te appellem, digna existis.* En Marie sans doute a été formé l'Homme-Dieu ; mais on peut encore donner de cette appellation un autre motif. C'est qu'en Marie se retrouvent éminemment toutes les perfections que Dieu a distribuées aux créatures. Elle est donc, après le Verbe fait chair, en union avec lui et à cause de lui, la forme idéale d'après laquelle Dieu a créé et à laquelle il veut nous conformer dans l'ordre de grâce. Le texte cité par le Bienheureux est à peu près certainement de Fulbert de Chartres, si l'on en croit l'éditeur de la Patrologie latine de Migne. Il mérite d'être cité en entier : « Quid dicam pauper ingenio cum de te quidquid dixero minus profecto est quam dignitas tua meretur ? Si matrem vocem gentium, præcellis ; si formam Dei appellem, digna existis ; si nutricem cœlestis panis vocitem, lactis dulcedine reples. Lacta ergo, mater, cibum nostrum ; lacta cibum angelorum ; lacta eum qui talem te fecit ut ipse fieret in te. » (Patrol. t. XXX, parmi les lettres apocryphes de saint Jérôme.) On trouve aussi dans l'Appendice des sermons de saint Augustin (Migne, t. XXXIX, p. 2129) un sermon, le 208e (*In festo Assumpt. B. M.*) que les éditeurs donnent comme de Fulbert de Chartres, et où ces paroles sont reproduites avec une variante. Ceci explique pourquoi elles ont été attribuées à saint Augustin.

Toutefois, pour bien entendre cette comparaison, n'en forçons pas l'application. La matière est renfermée dans le moule comme dans un lieu, tandis que nous sommes contenus seulement par l'influence du pouvoir et de la volonté de Marie. Puis le moule agit physiquement sur la matière, en lui imprimant sa propre forme, au lieu que l'influence de Marie en nous, comme on l'a dit, est seulement d'ordre moral. Ce qu'elle produit en nous est une forme purement extrinsèque ; c'est une ressemblance morale par la conformité des dispositions, des actes et des intentions. Bien différente est la ressemblance surnaturelle que Dieu opère en nous par la grâce; celle-ci est, en effet, une qualité physique, intrinsèque et permanente, quoique accidentelle.

Lorsque Montfort revient çà et là dans son *Traité* sur cette comparaison du moule, il l'explique toujours dans le sens orthodoxe que nous venons d'exposer.

Est-il question de vivre en union avec Marie ? Montfort souhaite ardemment que cette glorieuse Reine « ait l'empire des cœurs », c'est-à-dire qu'ils soient dociles à ses impulsions et à sa conduite (c'est Marie, cause efficiente). Il demande que « le Saint-Esprit trouve sa chère Épouse reproduite dans les âmes... devenues des copies vivantes de Marie » (c'est l'envisager comme notre exemplaire). Enfin, quand il écrit que « l'effet principal de cette dévotion est d'établir la vie de Marie dans une âme, en sorte que ce n'est plus l'âme qui vit, mais Marie qui vit en elle, car l'âme de Marie, pour ainsi dire, devient son âme », on comprend qu'il s'agit de cette union de pensée et

d'affection, où deux êtres ne font qu'un. Nous allons en parler.



Nous sommes aussi en Marie et elle est en nous par l'union d'affection. Ainsi qu'on l'a déjà expliqué, celui qui aime a en lui l'objet de son amour, dans lequel réciproquement il vit et demeure. Mais ici, plus soigneusement encore qu'ailleurs, notons la différence de cette double formule : « Le Christ en moi » et « moi en lui », d'avec cette autre : « Marie en moi » et « moi en elle ». Dans la première il s'agit d'une union bien différente de celle qu'exprime la seconde ; car nous savons que par la foi et la charité notre âme atteint Dieu lui-même et qu'il habite en elle par sa substance (1). Dans la seconde, il n'est question que d'une présence de pensée, d'un lien moral d'affection, qui mettent deux personnes en relation mutuelle et, pour ainsi parler, les font passer l'une dans l'autre. Lorsque nous renonçons à nos vues, à nos intentions et à nos vouloirs, pour nous perdre en Marie, ainsi qu'il nous est recommandé, alors nous agissons et demeurons en elle, comme elle agit et demeure en nous. Cette conformité et cette union morale font de nous une autre elle-même.

Bien que l'âme de Marie n'habite pas substantiellement notre âme, elle demeure donc vraie cette parole de saint Ambroise citée par notre B. Père : « L'âme de la

(1) *Ad Ephes.* III, 17

Sainte Vierge se communiquera à vous pour glorifier le Seigneur ; son esprit entrera à la place du vôtre pour se réjouir en Dieu (1). » (*Vraie Dév.*) Plus on réfléchit, en effet, sur l'unité du corps mystique du Christ, dont tous les membres sont reliés et vivifiés par un même Esprit, et plus on comprend que, pour être morale, l'influence de Marie n'en est pas moins véritable, efficace et d'un ordre supérieur

Pour clore ces explications sur « en Marie », nous ferons observer que le *Traité de la Vraie Dévotion*, aussi bien que le *Secret de Marie*, ne présente guère à ce sujet qu'une série d'images. Au premier abord, on est tenté de n'y voir que de pieuses appellations, faisant office de remplissage et n'allant pas au fond des choses ; mais, en y réfléchissant, on entre facilement dans la pensée de notre Bienheureux. Il écrivait au courant de la plume un traité populaire. Au lieu de définitions, il propose des images qui, outre l'avantage de la clarté, ont celui d'insinuer des applications pratiques. Les unes, comme la tour où l'on se réfugie, le jardin où l'on se promène, nous figurent « l'agir en Marie » ; d'autres, comme la lampe qui nous éclaire représentent l'action de Marie en nous.

Le Bienheureux a voulu nous expliquer, par ces images, sous quel aspect nous pouvons, en séjournant dans l'intérieur de Marie, considérer les choses de la vie spirituelle et y trouver secours dans nos actions.

(1) Ces dernières paroles peuvent, il est vrai, s'entendre de l'Esprit-Saint qui est aussi l'esprit de Marie, comme on l'a montré précédemment, et cela d'autant mieux que l'Esprit-Saint habite réellement l'âme juste.

ARTICLE IV

POUR MARIE

A la formule : « par Marie, avec Elle et en Elle », le Bienheureux ajoute ici « pour Marie ». Il aurait dit également « pour le Christ », après avoir dit « par Lui, avec Lui et en Lui », s'il avait exposé la pratique de l'union à Jésus-Christ ; mais il s'est contenté de nous montrer cette union comme la fin de notre dévotion à la Sainte Vierge ; et c'est seulement quand il arrive au moyen d'atteindre cette fin, quand il parle de l'union à Marie dans toutes nos actions, qu'il complète la formule au point de vue pratique.

En réponse à cette question : « Dans quel but agissez-vous ? nous répondons : « Pour Marie », c'est-à-dire pour la servir en accomplissant sa volonté, pour la glorifier en la faisant connaître et aimer. » Remarquez qu'agir pour Marie, la prendre pour fin de ses actions, c'est encore une manière d'agir en elle, ainsi que nous l'avons expliqué de Jésus-Christ (1) ; car alors, nous rapportant à Marie et, selon le plan de Dieu, nous subordonnant à elle, nous sommes compris en elle, comme le moyen dans la fin. Et dans cette fin, non pas dernière assurément, mais immédiate, notre volonté demeure et se repose comme au terme (2).

(1) Voir Ire partie, chap. II. En Jésus, comme dans notre cause finale.

(2) Scrutez cette expression : « demeurer ». La demeure (*mansio*) au sens de l'Évangile (*Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père*) indique la béatitude où l'âme se repose

N'est-ce pas ce que nous demande le B. de Montfort, quand il veut nous faire « entrer et prendre séjour dans l'intérieur de Marie » ?

« Pour Marie » résume la direction pratique de toute la formule « par, avec et en ».

En effet, si dans l'action le but est atteint en dernier lieu, c'est lui cependant que tout d'abord l'on regarde, c'est à lui que tout se réfère, sur lui qu'on se guide dans le choix des moyens, sur lui que l'on se règle tant au commencement qu'au cours de l'action. C'est pourquoi dans nos actes il suffit de nous appliquer à la pureté d'intention, c'est-à-dire au choix d'une fin pure ; et, par une conséquence heureuse, nous les ferons sous l'impulsion de la grâce, nous la suivrons docilement et nous unirons à Dieu.

Dans une formule qui regarde principalement la pratique de notre Dévotion, il convenait donc d'ajouter « pour Marie » aux autres locutions.

§ II

Mais pourquoi prendre Marie pour fin de nos actions ? Parce que nous appartenons sans réserves à cette glorieuse Maîtresse, que nous sommes voués entièrement à son service. N'avons-nous pas, de ce chef,

et se fixe comme dans sa fin. Or l'union habituelle avec Marie, où nous conduit notre Dévotion, est aussi un terme. Il est vrai que Marie est une voie et que nous n'allons à elle que pour trouver Jésus, mais c'est avec elle et en elle que nous le trouvons. Nous pouvons donc bien la prendre comme fin subordonnée et nous y reposer.

ainsi que l'observe Montfort, l'obligation de travailler toujours pour sa gloire et selon sa volonté, comme de bons serviteurs et de fidèles esclaves ?

Un autre motif nous presse d'agir pour cette bonne Mère : c'est l'amour que nous voulons lui témoigner par cette pratique ; car on cherche à honorer, à servir, à contenter ceux que l'on aime. Jésus « vivait pour son Père ». Qui nous donnera de comprendre comment Marie vivait pour Jésus ?

§ III

Est-il vrai que la Sainte Vierge puisse être prise pour fin de nos actions, et en quel sens peut-on l'admettre ?

Il n'est pas besoin, en effet, de longues réflexions pour comprendre combien ce point offrait matière aux criailleries jansénistes. C'est pourquoi le B. de Montfort, pour couper court aux ridicules attaques des sectaires, prit soin à plusieurs reprises de nous expliquer sa pensée : « Ce n'est pas, dit-il, que l'on prenne Marie pour la fin dernière de ses œuvres, qui est Jésus-Christ seul, mais pour sa fin prochaine, son milieu mystérieux et son moyen aisé pour aller à Lui. »

Et pourquoi craindrions-nous d'en agir ainsi ? Dieu lui-même ne nous en donne-t-il pas l'exemple ? Il a tout fait pour son Fils : *propter quem omnia* (*Heb*. II,10), nous dit saint Paul. Le monde fut créé pour manifester cet exemplaire éminent ; il fut modelé sur

cet archétype divin qui le résume et le couronne, qui en est l'*alpha* ou le principe, comme il en est aussi l'*oméga* ou la fin. Tout part du Christ et tout aboutit à lui ; son règne est la consommation de toutes choses. Mais dans le plan divin, Marie n'est pas séparable de son Fils. A cause de lui et en union avec lui, quoique au-dessous de lui, elle est « en tête des voies de Dieu » et comme exemplaire éminent et comme fin intermédiaire. Saint Bernard a donc pu dire en vérité : « Pour Elle, après le Christ, tout a été fait, toute créature existe (1). »

Si de la création nous passons à la Rédemption, on nous enseigne que la Sainte Vierge en est le but principal et le plus magnifique trophée. N'est ce pas surtout pour elle que Jésus est né, qu'il a souffert et qu'il est mort ? C'est la pensée d'un grand nombre de Pères, et Albert le Grand la résume en ces mots : « Marie fut prédestinée pour être la cause finale de toute notre réparation ; sa gloire, après celle de Dieu, est le but de toute la Rédemption (2). »

Disons encore que, toujours à cause du Christ et par rapport à lui, Marie est dans la religion la fin immédiate et subordonnée (3). Il suffit pour le comprendre de se rappeler la médiation universelle de cette divine Mère. C'est à elle que tout va, dans ses mains que tout se concentre, par elle que tout passe, avant de

(1) « Propter quam, post Christum, omnia ; propter quam omnis creatura facta est. » (S. Bernardus, sermo 3 *in Salve.*)

(2) Super *Missus est*, cap. CLXXXIV.

(3) « Finis non ratione sui, sed ratione alterius, » comme s'exprime la philosophie.

monter au Christ et par lui jusqu'à Dieu : louanges, supplications, hommages de toutes sortes. A cette Vierge bénie par-dessus toute créature, que le Seigneur a posée comme la cime et le but de la création, de la Rédemption et de la religion, est-ce donc trop d'offrir notre vie et d'apporter nos humbles actions ? Ah ! plutôt entrons dans le transport de zèle qui faisait s'écrier à notre Père : « Il ne faut pas demeurer oisif, mais il faut, appuyé de sa protection, entreprendre et faire de grandes choses pour cette auguste Souveraine. » (*Vraie Dévotion.*)





CHAPITRE IV

L'Enfance spirituelle.

L'explication que nous avons donnée de la pratique intérieure met en pleine lumière le caractère de la parfaite Dévotion à la Sainte Vierge. Déjà, sans doute, en parlant de l'esclavage d'amour, de la maternité de Marie, de l'esprit de notre consécration, nous avions indiqué des idées, esquissé des traits qui ne permettaient pas de s'y méprendre ; mais, grâce aux considérations du chapitre précédent, il suffit d'un peu de réflexion pour voir ce qu'on n'a peut-être pas assez profondément scruté : à savoir, le rapport intime qui existe entre la parfaite Dévotion et l'enfance spirituelle. « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (*Matth.* XVIII, 3.) Ici et là, c'est pourtant le même esprit. Sans doute, on peut entrer dans cette enfance spirituelle sans adopter notre forme spéciale de dévotion à la Sainte Vierge ; mais comment contester qu'elle en soit la pratique parfaite, et qu'on y trouve un puissant moyen d'établir parfaitement en nous le règne de Dieu ? N'est-ce pas en vue de ce rapport étroit que le Bienheureux a écrit ces remar-

quables paroles : « Je ne crois pas qu'une personne puisse acquérir une union intime avec Notre-Seigneur, sans une très grande union avec la Sainte Vierge et une grande dépendance de son secours. » (*Vraie Dévotion.*)

Pour reconnaître sans peine dans notre Dévotion l'esprit et la pratique de l'enfance spirituelle, il suffit d'en considérer l'objet, les motifs et les pratiques.

§ I

Nous fatiguerions le lecteur par d'inutiles redites, si nous voulions montrer ici que dans cette dévotion Marie est surtout envisagée comme Mère. Nous l'avons longuement exposé, et dans les écrits du B. de Montfort il n'est guère de pages où il n'en soit question. Disons seulement pour mémoire que, si nous honorons Marie comme médiatrice, nous regardons sa maternité spirituelle comme la principale fonction de sa médiation ; et que, si nous la proclamons Maîtresse ou Souveraine, c'est en vue de sa maternité. Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes, est bien l'objet formel de cette Dévotion.

Dans le mystère de notre enfance spirituelle, voilà donc la mère. Où est l'enfant ?

§ II

L'enfant, c'est chacun de nous ; mais présentement, outre notre filiation spirituelle, nous regardons aussi les conditions de la vie divine en nos âmes. Elles sont telles que nous y voyons des

infirmités, des défauts et des besoins analogues à ceux de l'enfance naturelle.

Quand on lit l'exposé des vérités sur lesquelles le Bienheureux fonde sa dévotion, ou des motifs par lesquels il nous y attire, on reconnaît que tout se rapporte à notre qualité d'enfants de Marie, et aussi à cet état d'indigence et de faiblesse, qui dans la vie spirituelle est un véritable état d'enfance. Les causes en sont diverses.

Depuis la création, toute vie ici-bas commence dans l'imperfection, dans l'infirmité, et a besoin d'être entretenue et développée. Vie végétative, vie animale ou intellectuelle, c'est partout la même loi. Nous naissons à la vie surnaturelle dans ces conditions : « Comme de petits enfants, nouveau-nés, désirez un lait sincère (1) » (*Petr.* II, 2) ; et l'Église applique ces paroles de l'Apôtre aux nouveaux baptisés, en qui la vie de la grâce est encore faible et imparfaite. Ils ont besoin de la nourriture et des soins qui conviennent aux enfants. La confirmation perfectionne, quant à la constitution surnaturelle, ces nouveau-nés, mais il faudra qu'ils croissent.

Cette enfance spirituelle, qui est dans le cours ordinaire des choses, notre Bienheureux ne la perd pas de vue au cours de son enseignement. Il y fait clairement allusion, quand il nous représente tantôt portés dans les bras de Marie, nourris de son lait, recevant d'elle Dieu proportionné à notre faiblesse et mangeant le pain des Anges dont elle a fait le pain des enfants.

(1) Introït du dim. *in Albis.*

Hélas ! s'il n'y avait à cet état d'enfance, à sa faiblesse et à ses besoins, d'autre cause que la condition inhérente à toute vie qui commence sur la terre ! mais nous savons bien que l'imperfection de notre vie spirituelle vient aussi des infirmités et des obstacles dont le péché d'origine est la source, et qu'aggravent encore nos péchés actuels. Saint Paul nous parle de cette enfance misérable, quand il écrit aux Corinthiens : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, semblables à de petits enfants dans le Christ, à qui j'ai donné du lait et non une nourriture solide ». (*I ad Cor.* III, 1.) Que de fois le B. Louis-Marie est revenu sur cette pensée : « Pauvres enfants de Marie, s'écrie-t-il, votre faiblesse est extrême, votre inconstance est grande, votre fond est bien gâté, je l'avoue. » Dans sa formule de consécration, c'est à titre de pécheur et d'infidèle qu'il recourt à Marie, afin « qu'elle nous mette au nombre de ceux qu'elle aime, enseigne, conduit, nourrit et protège comme ses enfants ».

A l'aide de sa grande expérience des âmes et des lumières supérieures, comme en ont les saints, il avait souvent et profondément réfléchi sur les conditions de la vie spirituelle en nous. Pénétré, comme il l'était, des grandeurs et des fonctions de Marie, Mère de Dieu et des hommes ; vivant par son ministère en contact incessant avec des âmes en qui se montraient, hélas ! à tous les degrés, les défauts et les infirmités de l'enfance, il a conclu d'une façon simple et profonde à la fois : « Puisque voici la mère

et voici l'enfant, jetons l'enfant dans les bras de la mère; nul ne pourra mieux qu'elle le nourrir, lui porter secours et le faire croître. Et toute sa dévotion, tout son système de spiritualité est là : Marie qui nous enfante à la vie de la grâce et qui nous y élève.



Élever l'enfant ! La belle parole, et qu'elle est juste ! Car la mère l'élève d'abord dans la vie matérielle, où elle le fait grandir et se fortifier jusqu'à ce qu'il puisse, en surmontant sa faiblesse native qui l'incline vers la terre, se tenir droit et ferme. Elle l'élève ensuite au-dessus de cette vie animale, où il naît et qui d'abord domine, absorbe presque sa vie humaine ; elle l'élève enfin, jusqu'à la vie raisonnable, en aidant par l'éducation au développement des facultés de son âme. Bien plus, elle peut concourir par les soins d'une éducation chrétienne à la croissance de la vie surnaturelle dont le baptême a mis les germes dans cet enfant.

En vérité, comme tout cela est bien le rôle de Marie, et l'image de notre éducation spirituelle ! N'avons-nous pas besoin d'être élevés au-dessus de cette vie des sens, terrestre et animale, où nous retombons à chaque instant par le poids de notre nature viciée ? Trop faibles pour nous soutenir, nous tenir droits, c'est-à-dire dans cette rectitude de pensée et de volonté dont le Créateur nous avait dotés à l'ori-

gine, nous avons besoin, comme les petits enfants toujours inclinés vers la terre, de la main d'une mère qui nous retienne, nous remette à chaque instant sur pied et nous relève vers les choses d'en haut.

Cette bonne Mère et Maîtresse
Me secourt partout puissamment,
Et quand je tombe par faiblesse,
Elle me relève à l'instant.

(*Cant. du Bienheureux.*)

Toutefois, en ce qui nous regarde, ce n'est pas le seul point de vue auquel nous devions nous arrêter pour voir le rapport qui unit l'enfance spirituelle à la parfaite Dévotion. Si nous avons les faiblesses et les défauts de l'enfance, nous devons en acquérir aussi les qualités. Ce que sont les enfants par condition et par nécessité, nous le serons par vertu; c'est la pensée de Notre-Seigneur, quand il nous commande de « devenir semblables à de petits enfants pour entrer dans le royaume des cieux ». Or voilà ce qu'on pratique admirablement par la dévotion du B. de Montfort; et pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à considérer un instant les actes et les dispositions qu'elle nous inspire.

§ III

Le propre de l'enfance, son trait le plus saillant, c'est d'être un état de dépendance. A qui est-il livré? Principalement à sa mère. De tout enfant, on peut dire ce que Mgr Gay écrit de Jésus : « C'est d'abord

à sa sainte Mère que son enfance le donne et incomparablement plus qu'à tout autre. Dans les neuf mois qu'elle le porte en ses chastes entrailles, il n'est qu'à elle. Tout le temps de sa petite enfance, il ne la quitte point. C'est entre ses bras qu'il demeure, c'est sur son sein qu'il respire et qu'il vit, c'est d'elle immédiatement qu'il relève pour toutes choses. Joseph est bien le chef de la divine famille, mais pendant les premières années, le père paraît toujours moins que la mère; il y a beaucoup moins d'action. Plus tard, à Nazareth, son autorité s'exercera davantage ; car c'est l'ordre que le père dirige le fils adolescent. A Bethléem, au Temple de Jérusalem et dans les commencements du séjour en Égypte, le premier rôle reste à Marie. Seule, elle lève et couche Jésus ; seule, elle l'enveloppe et le vêtit ; seule, elle l'allaite et le réchauffe; et quand il faut aller ici et là, seule elle le porte (1). C'est pourquoi l'Évangile nous dit que l'on trouve « l'enfant avec sa mère » (2). Qu'en faut-il conclure, sinon « qu'un des nombreux et saints effets de l'enfance spirituelle est de donner l'âme à la très Sainte Vierge d'une manière très spéciale et tout à fait intime » ? Il n'y a pas à s'y tromper, ces paroles dépeignent notre chère Dévotion avec sa caractéristique principale, qui est de se livrer à Marie et de dépendre d'elle comme de notre Mère Dans quel but? afin qu'elle nous forme à la vie surnaturelle et nous y élève : « C'est par Marie que les très petits doivent

(1) Dix-neuvième Elévation.
(2) *Matth.* II, 11.

monter parfaitement et divinement au Très-Haut, sans rien appréhender. » (*Vraie Dévotion.*)



Cet état d'enfance nous montre bien que notre dépendance totale envers la Sainte Vierge doit être un esclavage d'amour. Voyez comme l'enfant est livré à sa mère ! Celle-ci le conduit, le fait agir, le couche ou le lève à son gré ; elle peut le mettre en péril par défaut de soins, et dans quelle large mesure n'influe-t-elle pas sur son corps et même sur son âme ! Dépendre jusque-là est chez l'enfant une conséquence de son impuissance native ; toutefois son amour instinctif, sinon raisonné, l'aide à s'abandonner : c'est une servitude d'amour. Qui, en effet, hormis sa mère, le manierait sans provoquer ses cris? N'est-ce pas son amour qui le reporte toujours vers elle ? Pourvu qu'il soit dans ses bras, il demeure content et en repos.

A vrai dire, c'est bien aussi la nécessité qui nous oblige à dépendre de Marie. Tant d'impuissance et de besoins réclament son secours sans lequel nous risquons de périr ! Il n'y a que l'amour cependant, un amour libre et généreux, qui nous livre à ce point et nous fasse pratiquer une si parfaite dépendance ; et l'on peut bien l'appeler un esclavage d'amour.



Si nous jetons enfin un coup d'œil rapide sur les

effets que la parfaite Dévotion produit dans l'âme, nous verrons qu'ils sont les mêmes que ceux de l'enfance spirituelle. Des deux côtés c'est le même esprit ; comment s'étonner de le voir inspirer les mêmes actes et les mêmes dispositions ?

Regardez-vous dans l'enfance chrétienne l'humilité, la pureté, la simplicité ? Nous savons que tels sont les fruits de notre Dévotion à Marie. Ajoutez-y encore la paix et l'égalité, la docilité, la confiance et le doux abandon. L'enfance spirituelle est aussi une voie de perfection, selon ces textes des saints Livres : « C'est de la bouche des enfants sans parole et encore à la mamelle que Dieu a tiré sa plus parfaite louange (1). » « Qui s'humilie comme ce petit enfant est le plus grand au royaume des cieux (2). » Reconnaissons là ce progrès dans la vie spirituelle et cette perfection de nos œuvres que le saint Esclavage de Marie a coutume de produire par les moyens qui lui sont propres.



Jesu, tibi sit gloria,
Qui te revelas parvulis (3).

« O Jésus ! gloire à vous, qui vous révélez aux petits ! » Nous aussi, nous voulons devenir comme de

(1) *Psalm.* VIII.
(2) *Matth.* XVIII, 3.
(3) Hymne de la Transfiguration.

petits enfants, livres à notre Mère et assidus auprès d'elle, afin d'être humbles et purs. C'est la condition pour vous voir, puisque vous avez dit : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

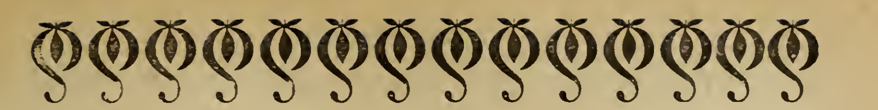
Mais n'est-ce pas Marie qui vous montre et vous donne à tous ? Elle l'a fait pour les bergers et pour les mages ; maintenant elle vous révèle aux âmes qui vous cherchent par sa médiation. Qu'elle illumine donc nos âmes des clartés de la foi et nous enseigne cette science du Christ où elle est maîtresse incomparable. Enfin (nous l'en prions avec l'Église), qu'un jour après les tristesses de cet exil elle vous révèle à nos yeux charmés, ô Jésus, fruit béni de ses entrailles. *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.*

Voilà donc cette parfaite Dévotion à Marie. C'est l'union à Jésus, c'est la vie divine venant et croissant en nous par le moyen d'une mère ; c'est la perfection réduite en formules d'école maternelle pour les petits qui bégaient, et tout cela basé sur les vérités capitales du christianisme. Douces et profondes vues, qui suffisent à nous donner une juste idée du B. de Montfort. Au lieu de se le représenter avec certains traits de sa vie mal exposés ou insuffisamment expliqués, regardons-le tel qu'il se peint lui-même dans ses écrits, et nous le verrons ressemblant de très près à saint Bernard, ainsi qu'en a jugé l'Église (1). La conception d'un tel système de spiritualité suffit à nous révéler l'âme candide et affectueuse de celui que les foules

(1) Décret sur les miracles relatifs à la Béatification.

appellent encore aujourd'hui « le bon Père de Montfort ». Il a prêché cette dévotion, il en a vécu ; et l'on se demande sous quel angle visuel on a pu le regarder pour voir en lui la physionomie « d'un rude saint ».





QUATRIÈME PARTIE

L'ASCÉTIQUE DE CETTE DÉVOTION

CHAPITRE PREMIER

Exercices préparatoires à la consécration.

Nous avons exposé dans la première et la deuxième partie les vérités dogmatiques sur lesquelles se fonde notre dévotion spéciale envers la Sainte Vierge ; essayons maintenant d'étudier au point de vue ascétique sa pratique et ses effets. Déjà nous avons fait une excursion sur le terrain de la spiritualité, ne examinant dans la troisième partie la nature et l'esprit du saint Esclavage de Marie ; maintenant il faut montrer, ainsi que nous l'avons dit au début, que cette dévotion ne consiste pas seulement dans certains actes de piété, mais qu'elle est un système complet qui embrasse toute notre vie intérieure et lui donne une forme propre.

Le Bienheureux de Montfort conseille de se préparer

à la consécration par des exercices qui ne sont point sans doute obligatoires, mais qui lui assurent une grande efficacité, vu la pureté et les autres dispositions où ils tendent à nous établir. On ne peut donc trop engager les personnes qui désirent faire de leur consécration un acte sérieux et d'une influence réelle sur leur vie chrétienne à ne pas négliger cette préparation. Ces exercices sont répartis en deux périodes : une période préliminaire de douze jours où l'on travaille « à se vider de l'esprit du monde ; puis une seconde période comprenant trois semaines : la première est employée à la connaissance de soi-même ; la seconde, à celle de la Sainte Vierge ; la troisième enfin, à celle de Jésus-Christ.

On est enclin généralement à rapprocher ces exercices de ceux de saint Ignace. Entre les uns et les autres il est assurément des ressemblances plus intimes que celle qui résulte de leur division en semaines ; mais il y a aussi de notables différences. D'autre part, si la préparation esquissée à grands traits par Montfort ne présente pas l'ordonnance rigoureuse et les multiples détails du livre des Exercices, il ne semble pas impossible, ni contraire à la pensée du B. de Montfort, de compléter par ses propres écrits les indications sommaires auxquelles il s'est borné. On disposerait ainsi une série d'exercices convenables soit pour une retraite, soit, en général, pour la direction spirituelle. Moyennant certaines nuances ou modifications, selon les différentes catégories de personnes ils serviraient aussi bien à la conversion des pécheurs qu'au progrès des justes.

Enfin, de même que les semaines de saint Ignace, les périodes mentionnées par le B. de Montfort ne constituent pas des divisions rigoureuses et immuables; il est loisible, selon les besoins, de les prolonger ou de les abréger (1).

Nous commenterons brièvement les données du *Traité de la Vraie Dévotion*, car notre but est ici de guider les fidèles et de suggérer des idées, plutôt que d'écrire un plan complet d'exercices.

ARTICLE Ier

LES DOUZE JOURS PRÉLIMINAIRES

Établir ou perfectionner en nous le règne du Christ par Marie, voilà ce que propose le B. de Montfort ; mais soit qu'il veuille assurer notre conversion et notre persévérance, soit qu'il nous invite à la perfection, toujours il nous ramène au point de départ, c'est-à-dire aux fonts du baptême, où nous sommes nés à la grâce. Il fait si bon respirer l'air natal, y retremper ses forces et guérir ses infirmités ! Près de ces fonts sacrés nous aspirons comme à pleins poumons le souffle vivifiant de l'Esprit, qui nous a fait naître au contact de l'eau sainte (2).

Et que dit la formule des vœux du baptême ? « Je renonce à Satan, à ses œuvres et à ses pompes,

(1) Souvent les fidèles n'emploient que trois jours pour se préparer au renouvellement annuel de leur consécration.

(2) Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto. (*Joan.* III, 3.

et je me donne à Jésus-Christ pour toujours. » C'est aussi le but de la dévotion que prêche Montfort, et c'est là tout le plan de sa préparation : renoncer d'abord à Satan et au monde, afin de se donner parfaitement à Jésus-Christ. En tête de ses exercices préparatoires, notre B. Père demande donc que « l'on emploie au moins douze jours à se vider de l'esprit du monde contraire à celui de Jésus-Christ ». A cette fin on peut employer les considérations suivantes : 1° Que faut-il entendre par l'esprit du monde contraire à celui de Jésus-Christ ? 2° Sous quelle forme se manifeste-t-il ? 3° Quelles sont les œuvres et les pompes du monde et comment dois-je les apprécier ?

En quoi consiste l'esprit du monde ?

Il consiste essentiellement dans la négation du souverain domaine de Dieu, négation qui se traduit en pratique par le péché ou la désobéissance ; et c'est en cela qu'il est principalement opposé à l'esprit de Jésus, qui est aussi celui de Marie.

On devra donc considérer ici le domaine absolu de Dieu sur nous, aussi bien que sur toute créature, et méditer sur l'obligation où nous sommes de le servir. Voilà notre fin, la raison de notre existence. Cette méditation, eu égard particulièrement à notre spiritualité, peut être regardée comme *fondamentale*. Il est bien clair que les considérations et les résolutions pourront s'y nuancer selon la condition de celui qui la fait. Comme on l'a vu dans le chapitre sur le saint Esclavage, les titres et les obligations de notre appar-

tenance divine peuvent varier ; par exemple, l'âme engagée dans les états de perfection et consacrée par les vœux de religion appartient plus étroitement à Dieu. Sa pensée sera donc de s'offrir à un exercice plus étendu et plus parfait des droits divins sur elle.

Autour de cette vérité fondamentale d'autres viendront se grouper qui seront, s'il en est besoin, le thème de méditations complémentaires. Signalons seulement la considération de l'enfer et du ciel, ainsi que de la providence divine, mais toujours au point de vue qui nous occupe. Durant cette vie, en tous états comme en tous lieux, Dieu nous gouverne par ses lois : loi naturelle, loi révélée, loi des pouvoirs légitimes; de gré ou de force, nous restons en sa main toute puissante et nous ne sommes que des instruments. Ne tentons pas d'esquiver hors de cette vie ce domaine absolu, car à la mort c'est l'une ou l'autre de ces alternatives : l'enfer, où le Seigneur contraint et châtie ceux qui ne lui sont pas volontairement soumis; le ciel, où il béatifie ceux qui ont accepté son joug avec amour ; et c'est là qu'on trouve l'idéal de son règne et la perfection de notre divine appartenance.

Triple manifestation et nuances diverses de l'esprit du monde.

L'égoïsme, ou « le moi » opposé à Dieu, est comme un tronc dont les trois branches sont la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie. Dans leurs actes et leur fin l'esprit du monde se manifeste

par la désobéissance aux lois de Dieu et par l'usage désordonné des créatures.

Nous avons là des sujets de méditation parfaitement en rapport avec le caractère de notre Dévotion.

N'oublions pas aussi d'examiner les traces que l'esprit du monde, sous cette triple forme, a laissées dans notre âme, et opposons-lui les enseignements si formels et parfois si sévères de l'Évangile. Pour dégager notre vie chrétienne de tout alliage, cet examen est indispensable. Si l'âme, non contente de sortir du péché, aspire à la perfection, elle devra pousser plus loin cette purification de l'esprit du monde et rechercher ses traces. Les religieux n'auront qu'à s'examiner sur la pratique parfaite des trois vœux opposés précisément à la triple concupiscence.

Les œuvres et les pompes de Satan.

Par « les œuvres de Satan » on désigne d'abord le péché sous toutes ses formes ; puis tout ce par quoi le démon nous induit au péché : œuvres d'erreur et de ténèbres pour l'esprit, de séduction et de corruption pour la volonté. Enfin la splendeur et les charmes par lesquels il rend le péché attrayant dans les personnes, les choses et les institutions, sont « les pompes du diable ». Nous devons y renoncer, nous en éloigner, autant qu'il se peut, en détacher notre cœur. Comment y arriver, si par la lumière de la foi nous ne regardons pas au fond des apparences trompeuses ? En découvrant les horribles et effrayantes réalités qu'elles cachent, nous briserons le charme qui capti-

verait notre âme. Convainquons-nous bien que le péché, en dépit de ses fascinations, c'est le mal; et que le mal, c'est le malheur dès ici-bas, mais plus encore dans l'éternité. Qu'est l'enfer, sinon le péché consommé, fixé dans l'âme et arrivé à la pleine maturité de toutes ses conséquences ?

Ce point de vue est fécond, parce qu'il est profond; il relie le temps à l'éternité, il éclaire l'un et l'autre d'un jour vrai et saisissant ; le ciel et l'enfer ne sont plus de lointaines réalités, puisque dès cette vie nous les voyons commencer et germer en nous, l'un par la grâce, l'autre par le péché.

On peut aussi indiquer des lectures sur ces différents sujets. Mais il ne suffit pas de lire, de méditer et de s'examiner pour se vider de l'esprit du monde, il faut encore prier et agir.

La prière, sous n'importe quelle forme, est sans doute recevable; cependant il y a lieu de choisir quelques prières spéciales en rapport avec la fin qu'on se propose. Contrairement à ce qu'il a fait pour les autres périodes de la préparation, le B. de Montfort n'a pas conseillé pour ces douze jours des prières particulières. On peut y suppléer facilement en consultant ses écrits et notamment : l'*Amour de la divine sagesse*. A raison de l'esprit de notre spiritualité et en vue d'obtenir ce don de Sagesse, nous prierons beaucoup la très Sainte Vierge et intercéderons par Elle auprès de son divin Fils.

Enfin, il faudra nous exercer au renoncement, à la mortification, à la pureté du cœur, car cette pureté est la condition pour voir Dieu dans la gloire, et l'en-

trevoir ou le mieux connaître ici-bas aux clartés de la foi. La Sagesse divine n'habite pas dans un cœur esclave du péché. Travaillons donc à nous purifier, mais en la manière spéciale qui nous convient, c'est-à-dire en nous appliquant à la pratique intérieure de notre Dévotion, dont nous traiterons bientôt.

ARTICLE II

PREMIÈRE SEMAINE

Après cette période préliminaire, où l'on a déblayé le terrain pour construire, le Bienheureux de Montfort veut que l'on emploie trois semaines à se remplir de l'esprit de Jésus-Christ par la très Sainte Vierge. Il dit « se remplir «, car on n'a pu renoncer au monde, sans avoir déjà au même degré l'esprit de Jésus-Christ ; mais il faut que cet esprit afflue et nous possède pleinement.

« Durant la première semaine, ils emploieront toutes leurs oraisons et actions de piété à demander la connaissance d'eux-mêmes et la contrition de leurs péchés, et ils feront tout en esprit d'humilité. » (*V. D.*)

Au premier abord, cette période semble faire double emploi avec la précédente, car comment se vider de l'esprit du monde sans s'examiner et se connaître soi-même ? Regardons-y de plus près, et nous verrons buepar les exercices de cette semaine nous faisons un pas en avant, bien que nous ne quittions pas encore, il est vrai, la voie purgative. Fuir le péché, nous défaire

de cet esprit du monde, si favorable à son éclosion et à sa prompte maturité, c'est assurément se convertir. Mais il ne s'agit pas seulement de quitter Satan pour se retourner vers Dieu ; cette dévotion, avons-nous dit, est aussi une voie de perfection.

Or, à la base de tout travail ascétique, les maîtres de la vie spirituelle placent l'humilité, qu'on n'acquiert point sans se connaître soi-même. Assurément, nous avons déjà progressé dans cette connaissance en examinant à quel degré nous sommes imbus de l'esprit du monde; mais, outre qu'il y a beaucoup de choses qu'on ne peut lui imputer, bien qu'elles soient de puissants motifs d'être humbles (telles que nos infirmités physiques et morales, notre condition de créatures indigentes, etc.), nous regardons moins durant cette semaine l'opposition qui existe entre l'esprit de Jésus et le nôtre, que l'état misérable et humiliant où le péché nous a réduits. Voilà pourquoi, tout en mentionnant « la contrition de nos péchés » que la connaissance de nous-mêmes excite naturellement, le Bienheureux ajoute : « et ils feront tout en esprit d'humilité. »

Une autre refléxion nous confirmera dans cette manière de voir, et nous fera mieux saisir la pensée de Montfort. Quel est le but de sa Dévotion ? C'est de nous unir parfaitement à Jésus Mais il veut nous y amener *par Marie ;* car pour lui, vu notre extrême faiblesse et notre fonds bien gâté, elle est une voie facile, courte, sûre et parfaite pour aller à Jésus. Nous n'entrerons sérieusement dans cette voie et ne nous attacherons à notre Mère que si nous sommes fortement

convaincus de notre misère et de notre impuissance; or comment y arriver sans la connaissance de nous-mêmes? Au reste, la part que Montfort a faite aux considérations d'humilité et à l'examen de nos besoins témoigne suffisamment que tel est bien son dessein. On peut s'en assurer en parcourant les lignes consacrées à cette première semaine, ou encore les motifs qui nous doivent attirer à cette Dévotion.

*
* *

Pour achever de préciser dans quel but et de quelle manière il faut s'appliquer à se connaître soi-même, rappelons enfin qu'on ne saurait se purifier et croître en union avec Jésus-Christ, si l'on ne sait pas discerner soigneusement les mouvements de la nature viciée d'avec ceux de la grâce. Les âmes dissipées s'ignorent elles-mêmes, et bien souvent ne remarquent même pas les mouvements qui les poussent et les emportent si facilement; et les remarqueraient-elles, qu'il leur serait assez difficile, en maintes circonstances, de distinguer leur provenance. En travaillant à nous connaître, nous entrerons donc dans cette vie intérieure dont tant d'âmes, que Dieu cependant appelle à la perfection, ne dépassent guère le seuil.

*
* *

Tel nous paraît être le but de la première semaine. Des prières, des lectures ou méditations peuvent être assignées conformément aux indications du B. de Montfort ou au choix des fidèles. Mais il importe que prières, examens, réflexions, tout se fasse aux pieds

de Marie. C'est d'elle que nous attendons la lumière pour nous connaître, c'est près d'elle que nous pourrons sonder l'abîme de nos misères sans être entraîné dans le désespoir. Sans aucun doute, la connaissance de soi-même a ses degrés et doit aboutir à nous mépriser, car ce mépris est de l'essence de l'humilité, *sui ipsius cognitio et despectio*, dit *l'Imitation*. Toutefois, n'oublions pas que s'il faut aller jusque-là, on ne doit pas séparer ce que le Seigneur a uni : la douceur et l'humilité : *quia mitis sum et humilis corde :* « L'humilité sucre tout », disait sainte Thérèse. C'est Marie qui mettra sa douceur dans l'amertume de nos misères et de nos fautes ; elle fera que sans dépit, sans irritation contre les autres ou contre nous-mêmes, nous goûterons la paix des humbles de cœur.

ARTICLE III

DEUXIÈME SEMAINE

Nous devons nous unir à Jésus, mais par Marie ; c'est la caractéristique de notre Dévotion, voilà pourquoi Montfort demande que la seconde semaine soit employée à la connaissance de la Sainte Vierge.

Nous ne pouvons ignorer ce qu'est la voie où nous devons entrer et le moyen dont nous nous servirons, pas plus qu'un ouvrier ou un artiste n'ignore la nature et le maniement de son instrument. La connaissance de la Sainte Vierge ! Quel vaste champ d'étude! Nous devons cependant y planter quelques aïons qui nous serviront de points de repère.

§ I

Marie est notre souveraine et notre médiatrice, notre Mère et Maîtresse. Appliquons-nous donc à connaître les fonctions de cette royauté, de cette médiation et de cette maternité, ainsi que les grandeurs et les prérogatives qui en sont le fondement ou la conséquence C'est la théologie de la Sainte Vierge qu'il faut aborder sans crainte, au lieu de se contenter des banalités qui défraient tant d'opuscules. Plus nous connaîtrons Marie et plus nous l'aimerons. Sans une haute idée de la Sainte Vierge, comment embrasser le saint Esclavage qui suppose un cœur épris d'admiration et rempli d'amour pour Elle ? Aussi le Bienheureux de Montfort n'a pas cru pouvoir exposer fructueusement les pratiques de cette Dévotion sans parler, dans la première partie de son Traité, des grandeurs et de la gloire de Marie. N'est-ce pas faute de connaître, comme il convient, la Mère de Dieu, que les uns s'en font une idée très médiocre et que les autres lui prêtent une physionomie et des sentiments d'un naturalisme confinant au blasphème? Cherchons donc à connaître la Sainte Vierge par des lectures choisies. Celles qui développent les points touchés par le Bienheureux dans la *Vraie Dévotion* peuvent, non pas exclusivement, mais de préférence, solliciter notre attention.

§ II

Notre Mère est aussi un moule parfait qui doit nous

former, puisqu'il nous faut prendre ses intentions et ses dispositions. Nous ne le pourrons faire sans étudier la vie intérieure de Marie, c'est-à-dire ses vertus, ses sentiments, ses actes, sa participation aux mystères du Christ et son union avec lui. Elle est notre maîtresse dans la science du Christ ; regardons combien parfaitement il vit en elle, comment elle le sert, jusqu'où elle l'aime. Tel est le point de vue spécial auquel nous devons nous mettre pour cette étude Les mystères du Rosaire sont tout indiqués ; les fêtes de la sainte Vierge, telles que son Immaculée Conception, sa Présentation au Temple, ou bien encore les différents actes de sa vie, comme ses communions, sa conduite aux noces de Cana, nous offriront un riche festin.

Il est impossible de condenser dans un seul volume les matériaux d'une telle science et de rêver un ouvrage unique qui soit en quelque sorte officiel. Les Exercices de saint Ignace, où cependant sont fixés les sujets de méditations avec les principales considérations, ont été développés et commentés d'une façon très variée dans un grand nombre d'ouvrages. Notre cadre est au moins aussi vaste. Il faut, pour le remplir, recourir à plus d'un livre, et il peut inspirer un grand nombre de travaux. D'ailleurs, c'est surtout dans la prière qu'il convient de faire cette étude ; c'est par l'oraison que nous apprendrons à connaître la sainte Vierge et que nous féconderons les données fournies par les livres. Suivons Montfort ; il nous prescrit diverses prières pour cette semaine et nous recommande de recourir à l'Esprit-Saint ; il le

désigne comme le gardien de ce Paradis qui est l'intérieur de Marie et le divin ouvrier des merveilles qui y sont cachées ?

ARTICLE III

TROISIÈME SEMAINE

Durant cette dernière période nous nous appliquons à la connaissance de Jésus-Christ ; et puisque notre désir est de nous unir à lui parfaitement, il nous faut avoir de lui une connaissance aussi approfondie que possible. Pour l'acquérir, ne quittons pas Marie : elle est inséparable de Jésus. Selon l'esprit de notre dévotion, c'est toujours par elle et avec elle que nous étudierons Jésus, comme un disciple qui s'instruit par les leçons et sous la conduite du maître. C'est aussi en elle que nous le contemplerons, de même qu'un astronome s'applique d'abord à connaître son télescope, puis s'en sert pour étudier le soleil dont le miroir de l'instrument lui renvoie l'image. Jésus est le soleil et Marie est le miroir sans tache qui nous le reflète en le rapprochant de nous.

§ I

Mais qu'étudier dans le Christ ? D'abord ce qu'il est, c'est-à-dire l'Homme-Dieu, sa grâce et sa gloire. Par ce temps de naturalisme où l'on s'efforce de nous donner un Christ diminué, il importe souverainement à la foi et à la piété de mettre en relief sa divinité,non

moins que la réalité de sa nature humaine; et tout cela, sans amoindrir en rien l'enseignement catholique. C'est dans cette pensée, autant que pour être complet, que nous avons écrit le premier chapitre de cet ouvrage. Il nous semble donc utile de commencer cette semaine par quelque lecture choisie dans cet ordre d'idées.

En second lieu, n'oublions pas que le but de ces exercices est de nous faire renouveler plus parfaitement les vœux du Baptême. Après avoir renoncé à Satan et au monde, nous prenons Jésus-Christ pour « notre Seigneur ». Voyons donc à quels titres il l'est réellement, ainsi que nous l'avons exposé en traitant du saint Esclavage. Contemplons en lui le Verbe par qui tout a été créé, notre Rédempteur, notre Chef et l'Epoux de nos âmes. Puis dans une méditation complémentaire nous comparerons ces deux maîtres : le Christ et Satan ; l'un qu'il faut aimer, l'autre qu'il faut haïr ; l'un qui a tous les droits, l'autre qui est un voleur et un tyran « venu seulement, dit l'Evangile, pour voler, tuer et perdre ». (*Joan.* x, 10.)

En méditant l'Incarnation, la Passion, etc., il nous sera facile d'exciter notre amour et d'unir ces deux préceptes si étroitement liés: « Tu aimeras le Seigneur » et « tu ne serviras que lui seul ». Nous nous arrêterons aussi sur les scènes de l'Evangile où Jésus affirme sa divinité et sa royauté, soit par paroles, soit par action : par exemple sur les miracles, sur la résurrection de Lazare, sur la Transfiguration, sur ses affirmations devant Caïphe et Pilate, sur la mission

qu'il donne aux Apôtres et les pouvoirs dont il les revêt, etc.

A coup sûr ces considérations peuvent servir à retirer les âmes du péché; cependant cette semaine semble mieux correspondre à la voix illuminative et convenir particulièrement aux âmes qui progressent dans la vie surnaturelle. Notre choix est fait, mais nous voulons nous y affermir; c'est afin de servir Notre-Seigneur plus fidèlement et de nous unir plus parfaitement à lui que nous travaillons à nous retremper dans l'esprit du Baptême.

§ II

La vie d'union à Jésus-Christ exige la connaissance de ses actions extérieures, mais aussi de sa vie intérieure. C'est donc tout l'Evangile : vie cachée ou vie publique, vie souffrante ou glorieuse de Jésus, qui s'offre à notre contemplation. Y a-t-il dans cette série de mystères quelque chose à exclure ? Non, assurément, car tous nous sont une source de grâce ; et nous pouvons tous, selon nos besoins, y trouver une forme de sainteté, une lumière, un secours dans telle ou telle circonstance de la vie du Sauveur. Mais sans rien exclure, on peut être obligé de se restreindre, et alors que choisir ? Evidemment ce qui est plus en rapport, d une part, avec notre dévotion, de l'autre, avec nos besoins.

Il faut renoncer au monde ? Considérons comment le divin Maître nous prêche d'exemple à la Crèche, à Nazareth, dans sa Passion ; comment dans

la tentation au désert il nous enseigne à vaincre Satan et le monde en triomphant des trois concupiscences. Ecoutons ce qu'il nous apprend à ce sujet dans le sermon sur la montagne, et particulièrement dans les béatitudes. L'étude de la vie intérieure du Christ, c'est-à-dire des vertus et des actes de son Cœur sacré, nous fera voir à quel point « il vivait pour le Père ». combien il était doux et humble de cœur, et jusqu'où il nous a aimés et s'est livré pour nous. Enfin, si nous considérons ses rapports avec Marie, nous y trouverons la raison et le modèle de notre dévotion. C est d'abord le mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation que Montfort recommande spécialement à notre attention ; c'est la sainte Enfance, la vie cachée, puis les Noces de Cana, le Crucifiement et l'*Ecce Mater tua,* qu'il convient de méditer particulièrement, si l'on désire bien comprendre comment Jésus se donne à sa Mère et l'associe à son œuvre de Rédemption.

Mais il faut prier, si nous voulons que Jésus se révèle à nous, que Marie nous le montre et qu'à son exemple nous puissions conférer avec le Saint-Esprit dans le secret de notre cœur des choses que nous aurons apprises. Outre les prières des semaines précédentes, le Bienheureux conseille les litanies du saint Nom de Jésus. Là sont, en effet, réunis les titres les plus propres à résumer surtout la vie intérieure du Sauveur, et l'on y récite de touchantes invocations bien faites pour exciter notre amour.

Tel nous paraît être le plan des exercices prépara-

toires à la consécration. C'est pour elle qu'ils sont faits, c'est elle qu'il faut regarder dans leur ordonnance, dans leur composition et dans la recherche du fruit spécial, qui les distingue d'autres exercices plus ou moins similaires. Sans doute, la lumière qui éclaire d'une façon directe un objet, rayonne plus ou moins autour de lui ; et à Dieu ne plaise que nous voulions circonscrire d'une manière étroite et exclusive l'effet des lumières et des motions intérieures que Dieu peut nous accorder durant cette préparation. Nous voulons seulement dire que les considérations et les saintes résolutions moins en rapport avec notre consécration ne peuvent être indiquées comme le but propre de ces exercices préparatoires. Le cadre assez large qu'a sommairement tracé le Bienheureux de Montfort comporte, avons-nous dit, une certaine variété dans le choix des pensées et des exercices ; il n'en reste pas moins nettement déterminé et nous propose un but spécial auquel on arrive par quatre phases logiquement disposées.





CHAPITRE II

Observations pratiques pour agir en union avec Marie.

Après avoir étudié la consécration et la manière de s'y préparer, voyons comment il faut nous exercer à la pratique intérieure. Trois questions principales s'offrent à nous : 1° Des actes auxquels nous devons appliquer cette pratique d'agir par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie ; 2° Du renoncement qu'elle implique ; 3° De la manière de nous unir à la Sainte Vierge dans nos actions. Enfin nous répondrons à certaines objections que l'on a coutume de soulever.

ARTICLE Ier

A QUELLES ACTIONS S'APPLIQUE LA PRATIQUE INTÉRIEURE ?

« Il faut faire *toutes* ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie.... » (*V. Dév.*) Ces mots sont gros de choses ; et pour peu qu'on les presse, on en fera sortir des aperçus et des conséquences pratiques de grande importance.

§ I

Que faut-il entendre par actions ? On comprend ici par ce mot non seulement les actions extérieures, telles que travailler, parler, manger, etc., mais aussi les actes intérieurs de l'âme : par exemple, penser, désirer, vouloir, se réjouir, aimer. En un mot, c'est toute la vie humaine que désigne ce terme d'*actions*, parce que tout entière elle est comprise dans notre consécration. Cependant nous insisterons en particulier sur les pensées et les actes de la volonté qui seront l'objet de recommandations spéciales.

Les pensées ou les manières de voir. — On les a trop oubliées jadis en isolant la morale ou la spiritualité du dogme. L'Ecole avait formulé cet axiome : *Voluntas sequitur intellectum*, que nous pouvons ainsi traduire : « On aime comme on voit », et (doit-on ajouter) l'on agit comme on aime ; car l'amour est la passion maîtresse. Rectifiez la manière de voir d'une âme qui fait fausse route, et il sera plus facile de la ramener au droit chemin. Que de fois on s'efforce vainement d'agir sur la volonté, alors qu'il faudrait d'abord éclairer l'intelligence ! C'est à leur foi éclairée, et, par suite, à leur unité de vue que les saints doivent l'unité de vie et l'unité d'amour. On va donc au principe du mal comme du bien dans notre vie morale, en s'adressant d'abord à l'esprit pour le redresser et l'illuminer par les clartés de la foi. Ces pensées nous donnent à entendre ce que veut le bienheureux de Montfort, quand il demande que nous renoncions

« à nos meilleures vues, aux lumières de notre esprit, pour prendre celles de Marie ».

Mais il y a aussi *les vouloirs et les intentions*, c'est-à-dire l'objet de notre volonté et de notre amour, la fin que nous nous proposons dans nos actes ; autant de choses capitales pour la pratique et qui réclament notre attention ; car *le faire suit le vouloir*. La volonté est, en effet, la faculté qui commande aux autres ; et c'est à elle qu'il faut toujours en revenir dans la vie morale.

Enfin, sous ce mot « d'action », nous comprenons les actes des autres facultés de l'âme ou des sens corporels, tels que ceux de la mémoire, de la vue, de la sensibilité, et jusqu'aux mouvements de nos passions d'amour, de haine, de désir, de crainte, etc. Tout cela, c'est notre vie en acte, notre vie quotidienne. Autant qu'il est en notre pouvoir, nous consacrons ces actes à la Sainte Vierge, afin qu'elle nous obtienne de les soumettre à la volonté et celle-ci à la grâce, de les diriger et de les épurer, comme il se peut faire ici-bas. Encore une fois, c'est donc bien l'homme tout entier et sa vie tout entière qu'embrasse cette parfaite dévotion.



Toutes nos actions ! Ce mot est comme l'écho de la porole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu », et de cette autre : Croissons dans le Christ, notre Chef, de toutes ma-

nières. » (*Eph.* IV, 15.) Dans notre vie tout doit être surnaturalisé, et notre consécration à Marie doit influer sur tous nos actes, intérieurs ou extérieurs. Là est le travail que nous ne devons pas perdre de vue ; car, ainsi que l'observe Montfort, il n'y a pas grande difficulté à s'enrôler au service de Marie, à se consacrer à elle en qualité d'esclave, et nombreux sont ceux qui le font volontiers ; mais il est plus difficile de vivre selon l'esprit de ce saint Esclavage, et bien peu le comprennent et le pratiquent.

§ II

L'application de la pratique intérieure à toutes nos actions provoque comme naturellement cette exclamation : « Mais je n'y pense pas ! » Pour les commençants elle semble résumer toutes les difficultés, y compris le découragement. Rappelons sommairement qu'il faut distinguer avec soin l'union actuelle d'avec l'union habituelle.

L'union actuelle est celle qui s'opère par un acte de la volonté au moment même où l'on agit : par exemple, en commençant ma prière, je pense présentement à m'unir aux intentions de la sainte Vierge. Cette union actuelle n'est pas nécessaire et il n'est même pas possible en cette vie de l'avoir toujours.

L'union habituelle est une disposition permanente de l'âme, qui rend faciles et fréquents les actes d'union. Cette disposition demeure, bien qu'actuellement on n'ait aucune intention et qu'on ne fasse rien ; par exemple, durant le sommeil. De plus, cette disposition habituelle, tant qu'elle n'est pas rétractée, influe vir-

tuellement sur tous les actes qui ne lui sont pas contraires (1).

La consécration fait donc « que le fidèle esclave donne sans réserve à Jésus et à Marie toutes ses pensées, paroles, actions et souffrances de tous les temps de sa vie ; en sorte que, soit qu'il veille ou qu'il dorme, soit qu'il boive ou qu'il mange, soit qu'il fasse les actions les plus grandes, soit qu'il fasse les plus petites, il est toujours vrai de dire que ce qu'il fait, sans qu'il y pense, est à Jésus et à Marie, en vertu de son offrande, à moins qu'il ne l'ait expressément rétractée (2) ». (*Vraie Dévotion.*)

Mais cette union habituelle a des degrés ; et plus nos actes d'union, deviennent faciles et fréquents, plus nos actions peuvent être parfaites et méritoires. Nous reviendrons sur cet important sujet en parlant du travail ; il suffit présentement d'avoir exposé ces principes pour éclairer et consoler les âmes de bonne volonté.

ARTICLE II

DU RENONCEMENT NÉCESSAIRE POUR AGIR EN UNION AVEC MARIE

« Afin que l'âme se laisse conduire par l'esprit de

(1) Nous suivons en cela l'opinion de saint Thomas. Il enseigne que l'âme ayant la charité rapporte ses actes à Dieu et l'aime en quelque manière parfaitement par cela seul qu'elle ne fait *rien de contraire* à cette charité. Cf. 2. 2 q. 24 a. 8. — *De charitate* a. x. ad 2 *in fine.* — Art. xi ad 2 et ad 3. — Voir *De la grâce et de la gloire*, par le P. Terrien. 2ᵉ vol. Du mérite.

(2) Ces paroles sont l'application des suivantes de saint Thomas : « Ut homo omnia in Deum referat sicut in finem.... quod quidem

Marie, dit le bienheureux de Montfort, il faut renoncer à son propre esprit, à ses propres lumières et volontés, avant de faire quelque chose... ; parce que les ténèbres de notre propre esprit et la malice de notre propre volonté et opération, si nous les suivions..... mettraient obstacle à l'esprit de Marie. » (*Vraie Dév.*) Ces paroles concordent avec celles de saint Thomas, qui, lui aussi, commentant le texte cité par notre Bienheureux (1), dit : « L'homme spirituel n'agit pas *principalement selon le mouvement de sa volonté propre,* mais par l'inclination que lui donne l'Esprit-Saint. »

Il y a donc dans l'acte d'union une partie positive et aussi une partie négative; et, comme le Bienheureux de Montfort a formulé la pratique de notre union dans ces termes : « Agir par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, » nous envisagerons dans le renoncement à notre propre volonté quatre aspects correspondant aux quatre parties de cette formule.



Agir par Marie, avons-nous dit, c'est être mû par son esprit, « ne prendre de vie intérieure et d'opération spirituelle que dépendamment d elle (2). » Il faut

impletur cum aliquis vitam suam ad Dei servitium ordinat, et per consequens omnia quæ per seipsum agit, virtualiter ordinantur in Deum, nisi sint talia quæ a Deo abducant, sicut sunt peccata.... » (*De perfect. vitæ spirit.* cap. v.)

(1) Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. (*Ad Rom.* VIII, 14.)

(2) *Secret*, p 46.

donc nous tenir en paix ; mais, tout en sollicitant le secours divin, tout en demeurant attentifs pour y correspondre et connaître la volonté du Seigneur, n'agissons délibérément que sous la motion de la grâce ; c'est par elle que Marie nous invite à l'action. Pour ce faire, nous devons renoncer à l'impulsion de notre propre volonté, de nos appétits et de nos passions. Sans cela, pas de dépendance, pas d'enfance spirituelle. Un petit enfant agit peu, en effet, par sa volonté propre et ses seules forces. Sa condition et, dirons-nous volontiers, son métier d'enfant, c'est de se *laisser faire,* même quand il agit. Seul, de quoi est-il capable, à quoi se déterminera-t-il ? Excepté crier pour déclarer ses besoins (et en cela nous devons l'imiter), le mieux pour lui est de rester tranquille aux bras de sa mère et de ne rien faire que d'après sa volonté. Telle est notre condition vis à vis de la Sainte Vierge, et il serait fastidieux de reprendre cette comparaison pour nous l'appliquer trait pour trait, tant cette application se fait d'elle-même.

Cette initiative de notre volonté propre pour agir, cette activité indépendante de la conduite de l'Esprit-Saint et de Marie est opposée à l'esprit du saint Esclavage et à notre consécration ; elle gêne l'action de Dieu en nous et restreint son domaine. Que de fois nous nous échappons ainsi de la dépendance de Marie ! Il y a lieu peut-être d'insister sur ce point, parce que beaucoup, encore peu éclairés, ne regardent qu'aux fautes, pensant qu'elles seules font obstacle aux opérations de Dieu et contrarient son règne en

nous. Mais, sans être désobéissant, l'enfant qui s'agite intempestivement aux bras de sa mère la fatigue et la gêne ; de même, il nous arrive souvent de nuire à l'action divine par un empressement et une activité que nous croyons légitimes et profitables au bien. On doit y veiller d'autant plus qu'outre le tempérament individuel, les habitudes de la vie moderne nous y portent. La piété a de nos jours une prédilection marquée pour les œuvres extérieures. Soit ; cependant il ne faudrait pas oublier cette maxime de saint Vincent de Paul : « Je marche au pas de Dieu », c'est-à-dire, je suis sa volonté et la motion de sa grâce ; je ne les préviens pas. Ainsi pensait le Bienheureux de Montfort.

Alors qu'il se consumait en ardentes prières, qu'il entreprenait des pèlerinages et des voyages pour l'établissement de sa Compagnie de missionnaires, nous l'entendons s'écrier : « Si l'homme y met le *premier* la main, rien ne sera fait ; s'il y mêle du sien, il gâtera tout. »

Marie elle-même nous est un beau modèle de cette conduite. Elle savait, par exemple, que le Messie devait naître à Bethléem ; mais, pour procurer l'accomplissement du divin oracle, s'est-elle inquiétée, s'est-elle mise en route d'elle-même? Non ; elle a docilement attendu que Dieu manifestât sa volonté par l'édit de l'empereur. Et quand elle alla sanctifier Jean-Baptiste, ce fut par le mouvement du Saint-Esprit ; car, dit l'Evangile, « Elle se leva » : *Exurgens Maria.* « Mais si elle se lève, elle était donc assise... En dehors du

travail nécessaire et divinement prescrit, l'âme doit habituellement se tenir tranquille et reposer en Dieu ; de telle sorte qu'en tout ce qu'elle fait, ce soit de lui qu'elle parte, imitant Jésus-Christ (1) qui disait : « De moi-même je ne fais rien, mais ce que je vois faire à mon Dieu, je le fais toujours. » (Mgr Gay, *Rosaire*.)



Voilà pour le point de départ dans l'action ; mais durant l'action, il faut demeurer avec Marie, faire concorder nos mouvements avec sa conduite, ne pas lui échapper par précipitation, ardeur excessive ou paresse spirituelle. Qu'il est besoin de nous renoncer pour nous mettre à « ce pas de Dieu » marqué par les événements, les ordres des supérieurs et les inspirations de la grâce !

Enfin pour agir en Marie, c'est-à-dire vivre dans son intérieur, nous mouler sur ses intentions et ses dispositions, il est nécessaire que nous renoncions aux nôtres. Toute résistance, toute attache à nos pensées et à nos vouloirs, tout reste du vieil Adam gênerait ou compromettrait notre transformation. Le Bienheureux de Montfort inculque la nécessité de ce renoncement parfait à l'aide d'ingénieuses comparaisons. « Il faut nous livrer à Marie, comme un instrument entre les mains de l'ouvrier, un luth entre les mains d'un bon joueur, il faut nous

(1) C'est entre mille autres un exemple de cette union d'esprit et de volonté qui existe entre Jésus et Marie. Qui la regarde et l'imite, voit et imite Jésus-Christ dont elle est la copie parfaite.

perdre en elle, comme une pierre qu'on jette dans l'Océan. »

Il est presque superflu de faire observer qu'on ne peut agir *pour* Marie, sans renoncer à agir pour soi-même. C'est l'abnégation dans la fin ou dans l'intention.

Ces instantes recommandations sont bien justifiées, puisque Notre-Seigneur a fait du renoncement la condition pour marcher à sa suite : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive » Et de fait, sans cela, quel peut être le résultat ? Plusieurs, il est vrai, disent assez facilement et de bonne foi que dans leurs actions ils s'unissent aux dispositions de Marie et prennent ses intentions ; mais, parce qu'ils n'ont pas sérieusement renoncé à leurs vues et à leur volonté, l'union dont ils se flattent est illusoire ou imparfaite.

Il leur arrive comme à l'ouvrier qui voudrait étamer ou dorer une pièce métallique. S'il ne la *décape* pas, selon l'expression technique, pour la nettoyer des scories et matières étrangères, l'adhérence de l'or ou de l'étain ne se fera pas ou elle sera imparfaite et peu solide. Quand donc nous voulons revêtir nos actions des dispositions ou des intentions de Marie, qui sont comme un or très fin, purifions-les par le renoncement, sous peine de n'avoir qu'un revêtement défectueux et sans consistance.



Nous avons parlé de tranquillité, de repos de l'âme ;

nous avons recommandé de se laisser faire, de se perdre et de s'abandonner, afin d'agir par Marie et en Marie. Est il vraiment besoin d'expliquer au lecteur qu'il n'y a là aucune tendance même semi-quiétiste? Ces pensées et ces expressions sont empruntées textuellement pour la plupart au Bienheureux de Montfort ; mais, sans insister sur ce fait que ses écrits n'ont pas été blâmés au procès de sa béatification, qu'il nous soit permis de dire que le métamorphoser en quiétiste serait un comble pour qui connaît tant soit peu sa vie et ses ouvrages.

En prêchant l'union à Marie, il ne dit pas : « Ne faites rien » ; mais : « Ne faites rien sans elle, sans la motion et le concours de la grâce qu'elle vous procure. Vous devez renoncer à votre volonté propre, mais pour suivre celle de Dieu. » Et comment sans travail, sans luttes, sans généreuse coopération de notre part, sans exercice des vertus, voudrait-on agir par Marie, avec elle, en elle et pour elle ? Comment se conformer à ses intentions et à ses vouloirs, comment se renoncer dans le plus intime de son être, se donner pratiquement, et tomber en même temps dans la somnolence du semi-quiétisme ou dans l'hébétement du quiétisme complet ? Tous les maîtres de la spiritualité qui prêchent le recueillement, le repos de l'âme en Dieu, le calme des puissances, peuvent, à ce compte, être suspectés. A ces réflexions préventives nous ajouterons les paroles du Docteur Angélique touchant le texte, commenté précédemment : *Quiconque est mû par l'Esprit de Dieu est enfant de Dieu.* « Quand on dit que les hommes spirituels sont principalement

portés à agir par la motion de l'Esprit-Saint plutôt que par celle de leur propre volonté, cela ne signifie point qu'ils agissent sans volonté ni libre arbitre, mais bien que l'Esprit-Saint donne le mouvement à leur propre volonté et à leur libre arbitre selon cette parole : *C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire.* »

ARTICLE III

COMMENT FAIRE NOTRE ACTE D'UNION ?

Notre union aux intentions et aux dispositions de la Sainte Vierge « se fait simplement et en un instant, par une seule œillade de l'esprit, un petit mouvement de volonté ou verbalement, en disant, par exemple : » Je renonce à moi, je me donne à vous, ma chère Mère. » (*Vraie Dév.*) Ces paroles résument plusieurs indications pratiques qu'il est utile d'expliquer.

§ I

C'est d'abord un acte de volonté que l'on nous demande ; et cela nous rappelle cette vérité importante, à savoir : que dans la vie morale il n'y a d'actes humains, d'actes méritoires, que les actes volontaires. La volonté commande aux autres facultés ; et la dévotion, dit saint François de Sales, consiste à vouloir faire promptement tout ce que Dieu nous ordonne. Lors donc que par un acte de volonté nous nous sommes donnés ou que nous avons renoncé à nos intentions pour agir dans la dépendance de Marie, cette

donation ou ce renoncement sont un fait accompli, qui vaut, nonobstant les impressions d'indifférence, de répugnance et d'ennui que nous pouvons ressentir.

Il n'est pas nécessaire que cet acte soit toujours explicite, et la pensée implicite suffit (1). Le B. de Montfort nous l'explique, quand il dit : « Plus vous regarderez Marie en vos oraisons, contemplations, actions et souffrances, sinon d'une vue distincte et imperceptible, plus parfaitement vous trouverez Jésus-Christ. » (*Vraie Dév.*)

Voyez un enfant aux mains de sa mère. Il ne pense pas toujours explicitement à sa mère, mais il conserve le vague sentiment d'être avec elle et sous sa garde. Que sa mère le quitte un instant, qu'une autre personne le prenne ; dès qu'il s'en aperçoit, il crie. Le repos et la joie que lui procurait la pensée implicite de sa mère se changent en une réclamation explicite.

Cette distinction nous aide à comprendre ce qu'est en pratique l'union habituelle. Elle exclut aussi les scrupules des âmes encore peu instruites, qui croient nécessaire, pour se conformer à l'esprit de notre dé-

(1) Quand on pense à une chose directement, qu'on la regarde elle-même, c'est une pensée explicite ; tandis qu'une pensée implicite est celle qui est renfermée dans une autre, à titre de conséquence. Quand je dis : « Mon Dieu, je vous crois réellement présent dans l'Hostie », je fais un acte de foi explicite au mystère de l'Eucharistie. Si je dis : « Je crois toutes les vérités de la foi », mon acte est implicite ; car je ne pense pas directement à la présence réelle, mais elle est impliquée ou comprise dans mon acte de foi général.

votion, de penser explicitement à la Mère, toutes les fois qu'elles s'adressent à son divin Fils. Pourvu que nous gardions le sentiment habituel de notre dépendance envers la Sainte Vierge, et que nous ayons l'intention générale d'aller à Dieu par Elle, il suffit ; alors nous pouvons dire que nos actes de foi, d'amour, de renoncement, etc., sont faits implicitement en union avec Marie.

L'acte d'union dont il s'agit peut se faire rapidement, simplement, par un regard, « par une œillade », selon le mot expressif et pittoresque du Bienheureux. C'est insinuer cette simplicité dont saint François de Sales a délicieusement parlé dans ses Entretiens : « Les enfants, que Notre-Seigneur nous marque devoir être le modèle de notre perfection, n'ont ordinairement aucun soin, surtout en la présence de leurs pères et mères ; ils se tiennent attachés à eux, sans se retourner à regarder ni leurs satisfactions, ni leurs consolations qu'ils prennent de bonne foi, et en jouissent avec simplicité, sans curiosité d'en considérer les causes, ni les effets ; l'amour les occupant assez sans qu'ils puissent faire autre chose. » Ailleurs le même saint conseille de ne pas se bander l'esprit pour trouver de belles considérations Ce souci, cette préoccupation excessive de bien faire nuit à la paix de l'âme et la fatigue vite. Il faut y aller avec aisance, simplicité et discrétion.

§ II

Une autre recommandation du B. de Montfort est

« de ne pas nous faire violence pour sentir ou goûter ce que nous disons ou faisons, le disant et le faisant dans la pure foi que Marie a eue sur la terre et qu'elle nous communiquera avec le temps ». (*Secret*, 29.)

On sait combien les commençants buttent là, faute de connaître la nature, l'origine et les effets des ennuis, des distractions, dégoûts et sécheresses, aussi bien que la manière de s'y conduire.

Sans vouloir répéter ici ce que les auteurs de spiritualité ont si abondamment expliqué, nous nous bornerons à quelques réflexions particulièrement en rapport avec l'esprit de notre dévotion.



Il faut sans doute imputer quelquefois à notre état physique nos sécheresses et dégoûts, ainsi que le mentionne expressément sainte Thérèse ; « car ce corps sujet à la corruption appesantit l'âme ». (*Sap.* IV, 15.) D'autres fois, le démon en est la cause. Il suscitera, en effet, (c'est le Bienheureux qui l'annonce) de grandes persécutions aux dévots esclaves de Marie ; car, au jugement des maîtres de la vie spirituelle, Satan craint plus de voir une âme s'engager dans une voie de perfection que de lui laisser entreprendre des œuvres de charité ou d'apostolat. Ces œuvres sont excellentes en elles-mêmes ; toutefois les âmes imparfaites s'en acquittent d'ordinaire imparfaitement, tandis que celles qui sont plus avancées dans la vie intérieure donnent aux moindres actions une pureté et une valeur très nui-

sibles au règne de Satan. Chez elles, point ou peu de « ces attaches imperceptibles » que signale le B. de Montfort ; de ces retours secrets, de ces intentions multiples qui font que le démon trouve toujours à glaner dans nos bonnes œuvres, et que leur mérite devant Dieu s'en trouve diminué. Comment s'étonner alors que, pour nous détourner d'une dévotion qui est une voie sûre, facile et parfaite, notre ennemi multiplie ses efforts ?

Les fruits promis rendent raison des attaques de l'adversaire. « Mais n'importe, s'écrie le B. de Montfort, mais tant mieux ! » Imitons sa confiance en Marie, et que les efforts de Satan nous animent au combat (1).

Le Bienheureux nous fait demander le détachement de ce qui est sensible dans son *Oraison à Marie :* « Je ne vous demande ni visions, ni révélations, ni goûts, ni plaisirs même spirituels. » Ce qui suit n'est

(1) A rapprocher de ces paroles celles de sainte Thérèse (*Vie*, chap. XIII) : « Dieu demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne se confient nullement en elles-mêmes. Je n'ai jamais vu aucune de ces nobles âmes demeurer en chemin, comme aussi jamais je n'ai vu aucune de ces âmes lâches, qui s'abritent sous le rempart de l'humilité, faire en plusieurs années les progrès que les autres font en si peu de temps... J'aimais à considérer fréquemment que saint Pierre n'avait rien perdu pour s'être jeté dans la mer, malgré la peur dont il fut ensuite saisi... » Ailleurs elle dit : « Quand une âme... gagne sur elle-même de n'avoir ni beaucoup de joie dans les consolations, ni beaucoup de peine dans les sécheresses, cette âme a déjà parcouru une grande partie de la carrière. »
(*Vie*, chap. XI, 107. Trad. de Bouix.)

que la répétition un peu développée de ces autres conseils, où l'on voit dans quelles dispositions nous devons supporter les dégoûts et les sécheresses, soit qu'ils viennent des causes signalées plus haut, soit que nous les regardions à juste titre comme la peine de nos fautes ou comme des épreuves salutaires que Dieu nous envoie. « Dis et fais tout dans la pure foi que Marie a eue sur la terre et qu'elle te communiquera avec le temps. Laisse à ta Souveraine, pauvre petite esclave, la vue claire de Dieu, les transports, les joies, les plaisirs, les richesses, et ne prends pour toi que la pure foi, pleine de dégoûts, de distractions, d'ennuis, de sécheresse. Dis : « Amen, Ainsi soit-il », à ce que fait Marie, ta Maîtresse, dans le ciel ; c'est ce que tu fais de meilleur pour le présent. » (*Secret*, p. 49.)

Oh ! les suavités et les tendresses de ces humbles et doux de cœur qui sont les saints ! Dans l'Ecriture Dieu se compare à l'aigle qui provoque ses aiglons à voler et s'efforce d'encourager leur faiblesse. N'est-ce pas ce que fait ici le Bienheureux de Montfort ? Avec une effusion d'amour que lui inspirent les Cœurs de Jésus et de Marie pour les humbles et les petits, il s'incline vers l'âme qu'il veut engager dans cette voie ardue, il la caresse comme une mère fait son enfant, il la tutoie et l'appelle « pauvre petite esclave », « chère âme .» Ainsi Dieu appelait jadis sa nation bien-aimée : « pauvrette, *paupercula* », et Jésus disait à

ses apôtres : « *Filioli*, mes petits enfants ! » Mais que veut-il ? Persuader cette âme de sa misère, de son indignité, faire qu'elle se tienne humblement et tranquillement dépendante et confiante sous la main de Marie ; lui apprendre enfin à bégayer un *Amen*, c'est-à-dire un *oui*, un acquiescement plein, affectueux et ingénu, comme un baiser d'enfant, aux volontés de sa Mère. Il veut qu'en s'abaissant ainsi, elle s'élève jusqu'à l'amour de complaisance, jusqu'à l'oubli de soi ; qu'elle soit contente de savoir que Marie jouit au ciel, pendant qu'elle souffre ici-bas, parce que cette bonne Mère la regarde et la soutiendra (1).

Est-il rien qui retrace mieux l'enfance spirituelle et qui soit plus selon l'esprit de la parfaite Dévotion à Marie ? Mais sous quel jour ici nous apparaît notre Bienheureux ! Est-il étonnant qu'il soit resté pour le peuple le « bon Père de Montfort », alors qu'il se montrait tel dans le saint commerce des âmes ?

ARTICLE III

QUESTIONS ET RÉPONSES

§ I

Est-il donc obligatoire de n'aller jamais à Jésus que par Marie ?

Passer par Marie semble parfois un détour ; toujours la laisser parler à notre place peut être souvent

(1) On connaît le mot du P. de Ravignan dans sa dernière maladie : « Je pense que Notre-Seigneur est bon et qu'il est bien

un véritable sacrifice. A certains moments, il nous serait si bon et si légitime, ce semble, d'aller tout droit et spontanément à Jésus, de lui parler seul, sans intermédiaire et en toute liberté !

Et qui nous empêche de le faire? Cette objection naît assurément d'une idée fausse de notre Dévotion et d'une interprétation erronée de sa pratique. Avant tout raisonnement, réfléchissez sur ces faits.

Parce que Marie présenta le divin Enfant aux bergers et aux mages, et qu'ils le reçurent de ses mains, ont-ils été gênés pour l'aborder, lui rendre leurs hommages et peut-être le prendre dans leurs bras? Non ; car c'est elle qui leur montra Jésus, le leur fit connaître et le leur donna. Pensez-vous encore que pour s'être attachées à Marie, s'être mises sous sa conduite et l'avoir imitée, les saintes femmes ont suivi de moins près Jésus dans sa Passion, ou qu'elles n'ont pu aussi facilement le contempler et lui témoigner leur amour?

Considérez encore que, si un petit enfant pour atteindre un objet ou voir quelque chose, se fait élever dans les bras de sa mère, ce n'est pas un obstacle pour qu'il voie ou touche ce qu'il veut. Et, quand la mère le présente au père, le provoque à sourire, l'aide à bégayer, à recevoir les caresses paternelles, peut-on dire qu'elle empêche l'enfant de regarder son père et de lui parler directement?

Au lieu que Marie soit une barrière entre Jésus

dans le ciel, cela me console d'être mauvais et mal sur la terre. » (*Vie* par le R. P. de Pontlevoy.)

et nous, un écran entre nos yeux et la lumière, elle est plutôt un moyen et une voie. Les lunettes sont un intermédiaire ; toutefois, loin de gêner, elles sont un moyen de voir mieux. Vous voulez parler au Cœur de Jésus, entrer dans son intérieur ? Marie en est la porte. Depuis quand la porte est-elle un obstacle pour entrer ? N'est-elle pas, au contraire, l'entrée facile et normale ? Il n'y a que les voleurs et les brigands qui escaladent les fenêtres. *Qui ascendit aliundè, ille fur est et latro*, dit Notre-Seigneur.

On pourrait multiplier les comparaisons, et rappeler que Marie est le sanctuaire où repose Jésus, l'ostensoir qui nous le montre, etc. Cependant nous observerons qu'en pratique plusieurs s'imaginent éprouver une gêne et en réalité peuvent la ressentir, parce qu'ils regardent la pensée explicite et actuelle de Marie comme nécessaire. Nous avons expliqué déjà qu'une pensée habituelle et implicite suffisait. Qui porte lunettes ne songe pas toujours et actuellement qu'il regarde par elles ; de même, qui vit habituellement dans la dépendance de Marie peut très bien, sans en sortir ni se dérober à sa médiation, parler directement à Jésus, s'épancher près de lui, aller à lui en toute liberté et spontanéité ; il n'a pas besoin de penser actuellement qu'il y va par Marie ; mais, à la réflexion, il remerciera cette bonne Mère de l'avoir introduit dans l'intimité du Sauveur et présenté à sa divine Majesté ; il se réjouira de ce qu'elle a offert ses prières et sans doute aussi prévenu ou corrigé ses fautes et ses maladresses.

Il n'est pas inutile non plus de rappeler qu'en fait ce n'est pas notre pensée qui établit Marie médiatrice entre Jésus et nous ; que nous y pensions ou non, notre prière va à Jésus par elle, et par elle aussi nous sont accordées les grâces. Au ciel elle voit en Dieu tout ce qui se fait dans l'Eglise, parce qu'elle est notre Mère à tous ; et ses rapports avec Dieu sont tels qu'on ne saurait la regarder comme une personne étrangère dont la présence nuit à notre intimité avec Jésus. Ce n'est que par elle, le jardin fermé de l'Epoux et la fontaine scellée, que l'on arrive à une haute intimité avec le Christ.

Ces vérités, que nous avons déjà exposées, nous montrent comment la médiation universelle et permanente de la sainte Vierge justifie la pratique d'aller en tout à Jésus par elle, puisque c'est l'ordre établi par Dieu. C'est donc à juste titre que Montfort nous fait cette recommandation: « Prends bien garde... de croire qu'il soit plus parfait d'aller tout droit à Jésus, tout droit à Dieu... » (*Secret*, p. 48.)

Nous reviendrons sur cette pensée en expliquant que Marie est une voie parfaite.

§ II

Voici une autre difficulté.

« En faisant vos actions par la sainte Vierge, vous quittez vos propres intentions et opérations, quoique bonnes et connues, pour vous perdre, pour ainsi dire, dans les siennes, quoiqu'elles vous soient inconnues. » (*Vraie Dév.*)

Comment puis-je m'unir à des intentions et à des opérations que je ne connais pas, et n'est-il pas préférable, pour ne pas dire seul pratique, de m'en tenir aux miennes, quand ma conscience les juge bonnes ?

Oui, il est possible de s'unir à des intentions ou opérations inconnues. C'est ce qu'on fait par une signature en blanc ou par des approbations ainsi formulées : « Tout ce que vous ferez, j'y consens et l'approuve. » Faut-il rappeler les exemples quotidiens que nous offre la sainte liturgie ? Est-ce qu'en répondant *Amen* à l'oraison du prêtre qu'il n'entend pas, parce qu'elle est *secrète*, ou qu'il ne comprend pas, à cause de la langue latine, le peuple chrétien ne s'unit pas à une prière et à des intentions inconnues pour lui ? Les liturgistes ont montré le sens profond et la sublimité de cet acquiescement plein de foi et de confiance que les fidèles donnent à la prière de l'Eglise, dont le sens précis et les intentions spéciales leur échappent. Ils s'y unissent cependant, plutôt que de s'en tenir à leurs vues particulières et distinctes. C'est assurément dans cet ordre d'idées que le B. de Montfort nous fait dire *Amen* à ce que fait Marie.

Comment aussi ne pas remarquer que cette pratique fait le fond de l'éducation maternelle ? Pourquoi serait-elle exclue de la vie spirituelle ? En vérité, lorsque pour lui enseigner à parler ou à prier, la mère fait bégayer quelques mots à son enfant ou lui fait joindre les mains, que comprend-il ? Les yeux

fixés sur elle, il s'ajuste comme il peut à sa volonté et à ses vues, il fait ce qu'il lui voit faire et n'agit point selon ses propres idées et intentions. Voilà l'exemple à suivre. Est-ce impossible ?

« Par là, dit le Bienheureux, nous entrons en participation de la sublimité des intentions de Marie, » de même que l'enfant s'unit à celles de sa mère, qui pour lui sont bien sublimes Quel profit c'est pour lui de les préférer à ce qu'il lui semble comprendre ! Et ne pensez-vous pas qu'il nous soit aussi meilleur de sortir de nos ombres, de quitter ces bas lieux où rampent nos désirs pour nous élever vers les radieux sommets qu'habite Marie et dire : « Nous croyons ce qu'elle voit, nous voulons ce qu'elle veut » ?



Mais, pourquoi rejeter nos propres intentions ou pensées, si elles sont bonnes ? « Parce que les ténèbres de notre propre esprit et la malice de notre propre volonté et opération, si nous les suivions, *quoiqu'elles nous paraissent bonnes*, mettraient obstacle à l'esprit de Marie. » (*Vraie Dév.*) Il peut y avoir illusion de notre part. C'est en préférant les vues et les volontés de sa mère aux siennes, si bonnes qu'elles lui paraissent, que l'enfant évite bien des erreurs et des fautes.

On pourrait croire encore qu'en renonçant à ses vues et intentions pour s'unir à celles de la Sainte Vierge qui nous sont inconnues, nous nous interdisons d'avoir des pensées et des volontés connues et distinctes ; que

nous nous condamnons à toujours opérer sans comprendre et à nous laisser conduire sans jamais rien voir. Nullement. Ce que veut le P. de Montfort, c'est que nous évitions de nous complaire en nos propres pensées par cette attache secrète et quasi imperceptible qui échappe souvent aux personnes spirituelles elles-mêmes; il veut que notre dévotion à Marie s'inspire de cette recommandation de l'Apôtre : « Ce n'est pas que nous soyons capables d'avoir une bonne pensée, et cela par nos seules forces, mais c'est Dieu qui nous en donne le pouvoir. » (*II ad Cor.* III.)

Nous aurons donc des lumières, des mouvements, des intentions, mais toujours en dépendance de Marie; c'est à elle que nous les attribuerons, et non à nous, à elle que nous les demanderons; c'est en elle que nous les chercherons, prêts d'ailleurs à y renoncer, dès que Dieu nous y invitera.

Les bienheureux voient tout dans la lumière divine; ainsi, en quelque sorte, nous verrons tout en Marie; en la regardant, en nous mettant à son école, nous tâcherons d'avoir l'intelligence des mystères de Dieu et de ses volontés, au lieu de la rechercher en nous-mêmes, de nous confier à l'activité et aux lumières de notre esprit.

« Une âme fidèle à cette dévotion (de faire toutes ses actions par la Sainte Vierge), ne comptant pour rien tout ce qu'elle pense et fait d'elle-même et ne mettant son appui et sa complaisance que dans les dispositions de Marie pour approcher de Jésus et pour lui parler, pratique ainsi l'humilité beaucoup plus que les âmes qui agissent par elles-mêmes et qui ont un appui et

une complaisance imperceptibles dans leurs dispositions; et, par conséquent, elle glorifie plus hautement Dieu, qui n'est parfaitement glorifié que par les humbles et les petits de cœur. » (*Vraie Dév.*)

Loin de nous vouloir ignorants et toujours aveugles, le B. de Montfort nous promet qu'en retour de cette dévotion, Marie nous communiquera les lumières de sa foi vive et les ardeurs de sa charité. Il parle longuement des qualités de cette foi et dit qu'elle sera « agissante et perçante, nous donnant, comme un mystérieux passe-partout, entrée dans tous les mystères de Jésus-Christ...; une foi qui sera notre flambeau ardent, notre vie divine, notre trésor caché de la divine sagesse... » (*Vraie Dév.*)

En effet, bien qu'il agisse d'abord sans comprendre et en imitant sa mère, l'enfant ne doit pas demeurer dans son ignorance et dans son impuissance; peu à peu son intelligence se développe et sa volonté se forme. N'est-ce pas le but de son éducation ? Et puisque notre enfance et notre éducation spirituelle durent toute notre vie, il nous sera donc meilleur de vivre et d'agir toujours en vrais enfants de Marie en restant dans une parfaite dépendance de cette Mère et Maîtresse.



CHAPITRE III

La parfaite Dévotion et les trois phases de la vie spirituelle.

Nous ne pouvions omettre de traiter cette question sous peine de rester par trop incomplet, de favoriser de regrettables malentendus et d'exposer les âmes à de dangereuses illusions. Comment taire, en effet, les différences que comporte la pratique de la parfaite Dévotion, selon qu'on se trouve dans l'une ou l'autre phase de la vie spirituelle, c'est-à-dire à son début, à son progrès ou à sa perfection ? Comment ne pas relever les nombreuses indications relatives à ces trois degrés que nous lisons dans les écrits de Montfort ? L'absence de ces explications laisserait supposer qu'il s'agit, non seulement d'une voie de spiritualité spéciale et douée de qualités propres (ce qui est vrai), mais d'une voie établie, à raison même de ces qualités en dehors de ce que l'enseignement traditionnel a de plus fondamental et de plus autorisé. C'est dire que les critiques ne nous seraient pas ménagées pour avoir engagé les âmes dans une voie périlleuse. Avant donc que d'expliquer au chapitre suivant les qualités de cette voie, et afin de compléter ce qu'on a

déjà vu, nous parlerons des rapports de notre Dévotion avec les divisions classiques de la vie intérieure.

Cette forme spéciale de dévotion à la Sainte Vierge est une voie de perfection, et le B. de Montfort nous la propose comme telle ; mais par où passe cette voie, quel est son tracé ? Elle est courte et droite, comme nous le verrons ; cependant elle a un commencement, un milieu et une fin, et nous ne touchons pas au terme par cela seul que nous y mettons le pied. C'est une voie d'union parfaite à Jésus-Christ, une voie d'amour ; mais cette union et cet amour devront, avec des caractères et des effets différents, commencer, progresser et se perfectionner. On a encore pu remarquer que dans cette spiritualité il n'y avait qu'un procédé ascétique auquel on ramène tout : c'est la pratique intérieure, qui consiste à agir par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie ; mais l'âme ne le met pas en œuvre de la même manière et elle n'en obtient pas les mêmes résultats, selon qu'elle est plus ou moins avancée dans la spiritualité.

Le Bienheureux nous en avertit, quand il dit que la pratique de cette dévotion comporte plusieurs degrés et que bien peu de personnes s'élèvent jusqu'au dernier.

Voilà ce que nous voulons expliquer. Les écrits de Montfort en main, nous montrerons que les âmes trouvent dans la parfaite dévotion à la Sainte Vierge des lumières et des secours particuliers pour les trois phases de la vie spirituelle ; et que la pratique de cette dévotion, ainsi que ses effets, se différencient suivant ces trois états.

ARTICLE Ier

Vie purgative

§ I

Dans cette première période, « notre soin principal est de nous garder du péché et de résister aux convoitises coupables qui contrarient la divine charité (1). » Se purifier des péchés commis et des restes du péché, se préserver des rechutes, voilà surtout la tâche qui incombe aux commençants.

Nous n'avons pas à développer ici les raisons, aussi fondées que consolantes, qui nous font invoquer Marie sous le titre de Refuge des pécheurs. Qu'il s'agisse de conversion ou de préservation, les maîtres de la vie spirituelle ne manquent pas de lui adresser les âmes malades ou infirmes, en leur donnant des assurances bien propres à les préserver du découragement.

Mais y a-t-il dans notre Dévotion des motifs particuliers d'espérer? Devons-nous attendre de Marie, après notre consécration, des secours plus abondants? Sans aucun doute. C'est aux dévots esclaves de Marie, confiants dans sa médiation, que Montfort dit : « Elle est si bonne qu'elle ne rebute personne de ceux qui réclament son intercession, quelque pécheurs qu'ils soient. » N'ont-ils pas, en effet, dans leur consécration un titre singulier à sa protection? Pour que notre

(1) Primò quidem incumbit homini studium principale ad recedendum a peccato et resistendum concupiscentiis ejus, quæ in contrarium movent. S. Th. 2, 2, q. 24, a. 9.

conversion soit durable, pour éviter les rechutes et persévérer, quel moyen recommande Montfort ? Celui de nous appuyer plus fortement sur notre Mère, de lui confier le trésor de nos grâces et de nos vertus, d'accomplir fidèlement enfin toutes les pratiques de cette Dévotion. Point n'est besoin de citer ici cent passages que nos lecteurs ont, comme nous, présents à l'esprit ; mais que ne peut-on invoquer le témoignage de ceux qui ont fait la douce expérience de ces promesses ? Combien après d'infructueux efforts, faibles, imprudents et déjà en proie à l'ennemi du salut, n'ont eu d'autre ressource que de se jeter à la très Sainte Vierge ! Ils se sont donnés à elle, corps et âme, pour cette vie et pour l'autre ; ils lui ont demandé de les défendre comme son bien, de les sauver par la puissance de son bras, lui promettant en retour de l'honorer et de la faire aimer. Bientôt ces pauvres désespérés ont senti que le sol se raffermissait sous leurs pieds, et qu'une force invisible faisait reculer Satan, dont les attaques cessaient subitement ou peu à peu. Auprès de Marie ils ont appris à pleurer leurs fautes, ils se sont imprégnés d'horreur pour le péché et ouverts à l'amour de Jésus. Refuge des pécheurs ! il n'y a que vous et le Dieu des miséricordes, dont vous êtes le ministre, qui sachiez le nombre de ces drames intimes et poignants dont chacune des années de grâces que nous devons à Jésus voit se dérouler les phases.

Et lorsque, sans descendre jusqu'aux abîmes du péché mortel, nous considérons cet état où les fautes vénielles, les passions et les restes du péché embar-

rassent chez les commençants la vie spirituelle, la rendent infirme et en partie stérile, qui leur inspire l'idée d'un état meilleur, qui leur tend la main pour les aider à s'élever, si ce n'est Vous qu'on honore aussi du nom significatif d' « échelle des pécheurs.... *Scala peccatorum* » ? C'est par la pratique du saint et amoureux Esclavage de Marie que les âmes s'élèvent des bas-fonds du péché jusqu'aux sommets de la perfection. Agissant par Marie et en Marie, leurs actions sont pures, exemptes de fautes. *Qui operantur in me non peccabunt* (*Eccli.* XXIV), ainsi que le rappelle Montfort ; Marie les soutient et les empêche de tomber : *Ipsa tenente, non corruis* (S. Bernard).

§ II

Parlons maintenant de la purification de l'âme, non pas de celle qu'opère l'absolution, mais de celle qui nous débarrasse des restes du péché.

Il y a d'abord la dette des peines temporelles. Déjà nous avons vu quelles libéralités nous pouvons espérer de Marie, en retour de l'offrande de tous nos biens spirituels ; et, d'autre part, nous comprenons sans peine quel esprit de pénitence nous inspirera la Mère des douleurs. Cet important sujet mérite une considération approfondie.

Il faut aussi se purifier des fautes vénielles souvent inaperçues, des inclinations vicieuses, des ignorances de l'esprit, des faiblesses de la volonté, qui nous viennent du péché originel et qu'aggravent encore nos fautes actuelles. Dans ce long et âpre labeur, la première chose à faire, c'est de nous connaître nous-mêmes.

Comment guérir le mal qu'on ne voit pas ? Le Bienheureux a mis cette connaissance en tête de ses exercices ; il la signale en premier lieu parmi les effets de cette Dévotion ; et c'est une preuve, entre beaucoup d'autres, qu'il ne concevait pas la vie spirituelle en dehors des trois phases naturelles et classiquement reçues. « Par la lumière que le Saint-Esprit vous donnera par Marie, sa chère Epouse, vous connaîtrez votre mauvais fond... et par suite de cette connaissance vous vous mépriserez. » Ailleurs il dit encore que l'âme toute consacrée à Marie et vivant dans son intimité obtiendra « un profond mépris, une grande défiance et haine de soi-même et un parfait abandon à la Sainte Vierge ». Enfin il s'étend longuement sur les misères de notre mauvais fonds : incapacité, faiblesse, inconstance, indignité, iniquités, que la lumière du Saint-Esprit seule peut nous révéler ; et cette lumière, c'est Marie qui nous l'obtiendra.

Si vive sera parfois cette clarté, si nette la vue de nos iniquités passées et de notre misère présente, que « nous nous regarderons avec horreur ». C'est principalement dans les degrés supérieurs de la vie spirituelle, lorsque les lumières de la foi s'augmentent, que ce sentiment devient inexprimablement intense. Dans son style imagé, original et populaire, le Bienheureux dit qu'alors nous nous voyons « comme des limaçons qui gâtent tout de leur bave, ou comme des crapauds qui empoisonnent tout de leur venin, ou comme des serpents malicieux qui ne cherchent qu'à tromper... Nous sommes, ajoute-t-il,

naturellement plus orgueilleux que des paons... plus gourmands que des pourceaux, plus colères que des tigres, et plus paresseux que des tortues, plus faibles que des roseaux et plus inconstants que des girouettes ». Beaucoup peut-être ne verront là que des exagérations de langage, parce que, vivant dans le demi-jour d'une vie intérieure encore faible, ils n'ont pas l'expérience de ces visions claires et effrayantes, qui arrachent l'âme aux illusions et aux mensonges ; ils n'en sont pas encore arrivés à *se mépriser et à se haïr*. C'est là pourtant ce que l'on peut dire de plus fort. Mais quelle âme fouillée jusque dans ses replis par une lumière qui lui était jusqu'alors inconnue, mise en face d'elle-même dans un jour vrai, avec un relief obsédant, quelle âme, disons-nous, ainsi affectée, contestera l'exactitude de ces figures et la justesse de ce rude langage ? Les saints ont ainsi parlé et en cela ils faisaient écho aux paroles des saintes Écritures.

On le voit manifestement, la connaissance et le mépris de soi-même qui sont à la base de l'édifice spirituel et ne doivent faire défaut dans aucune âme, si élevée qu'elle puisse être, ne sont point omis par le B. de Montfort ; et il y fait servir sa Dévotion à la Sainte Vierge.



Disons encore qu'en cette matière les maîtres de la vie spirituelle nous signalent deux particularités qui ramènent notre pensée vers Marie.

« Le meilleur moyen d'acquérir une parfaite connaissance de nous-mêmes, dit sainte Thérèse (1), c'est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fait voir notre bassesse ; sa pureté nos souillures, et son humilité nous montre combien nous sommes loin d'être humbles. » Appliquons cela à la connaissance de la Sainte Vierge et nous entrerons dans l'esprit de Montfort, qui disait :

Elle est ma claire fontaine
Où je découvre mes laideurs.

Il fait entendre par là qu'on doit se regarder en Marie comme dans un miroir sans tache, et se comparer à elle comme à un type d'éminente pureté, pour se connaître et devenir humble.

Au sujet des habitants de la première demeure, c'est-à-dire des âmes qui sont encore aux premiers degrés de la vie spirituelle et ont besoin de se purifier, sainte Thérèse ajoute cette seconde observation commune à d'autres auteurs (2) : « Il y a un grave inconvénient à considérer uniquement notre limon et notre misère. Au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans nos œuvres la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent... Cela vient de ce qu'elles sont fort loin encore de se bien connaître, et qu'elles n'en prennent pas le droit chemin, se

(1) Château intér., 1re demeure, ch. II.

(2) Voir B. Albert le Grand : *De l'union à Dieu*, ch. XV ; S. Vincent Ferrier : *Principes de la vie spirit.*, ch. V, etc.

contentant de considérer leur misère, sans s'élever à la contemplation des perfections de Dieu »

Si, dans cet exercice de la connaissance et du mépris de nous-mêmes, « le diable essaie, dit saint Vincent Ferrier, de vous porter au désespoir... livrez-vous à l'espérance en considérant la bonté et la clémence de Dieu... Cela peut arriver et arrive même souvent à celui qui commence, surtout si c'est une âme que Dieu a délivrée de plusieurs dangers et grands péchés dans lesquels elle était enveloppeé (1). »

Cette garantie contre le désespoir que les maîtres de la spiritualité cherchent en combinant sagement la considération de notre misère et celle des perfections divines, nous l'avons aussi par la connaissance de Marie unie à la connaissance de nous-mêmes; mais nous trouvons dans la parfaite Dévotion de quoi la corroborer puissamment. En face de l'insondable abîme

(1) *Principes de la Vie spirit.*, ch. v, par le P. Matthieu-Joseph Rousset.

Saint Bernard a sur cet état d'âme un passage célèbre que nous traduisons pour la consolation des lecteurs : « O toi qui, entraîné par le courant de ce monde, te sens plutôt ballotté par les orages et les tempêtes que marchant sur la terre, qui que tu sois, ne perds pas de vue les rayons de cette étoile, afin de ne pas faire naufrage. Si les vents des tentations se déchaînent, si tu es entraîné vers les rochers des tribulations, regarde l'étoile, invoque Marie. Si tu es agité par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance ou de la jalousie, regarde l'étoile, invoque Marie. Si la colère, l'avarice, les séductions charnelles secouent ton âme, comme une frêle barque, lève les yeux vers Marie. Si l'énormité de tes péchés te trouble, les souillures de ta conscience te confondent, l'horreur du jugement t'épouvante et qu'alors tu commences à t'engloutir dans le gouffre de la tristesse ou l'abîme du désespoir, pense à Marie. »

(Homélie *super Missus est.*)

de notre cœur, où nous risquons de nous engloutir, le Bienheureux regarde Marie et dit :

Elle est mon arche du déluge
Où je ne suis point submergé ;

il s'écrie avec saint Bernard : « Elle est toute ma raison d'espérer » ; c'est pourquoi il nous fait tout abandonner entre ses mains : corps, âme et bonheur. Comme cet acte d'abandon doit nous pacifier, si nous entrons bien dans la pensée qui l'inspire ! On lit au psaume 43 : « Délivrez-nous, Seigneur, à cause de votre nom, *Libera nos propter nomen tuum.* » Pour la gloire de son nom ! et nous n'invoquons pas ici nos mérites, ni notre intérêt. Eh bien ! voilà le langage que notre consécration parfaite nous invite à parler à Marie. Réserve faite de la coopération nécessaire que nous devons apporter à notre salut et qu'en fait nous apportons par la dépendance et la docilité envers notre Mère, c'est à elle, on peut le dire, à nous sauver. Par notre consécration nous sommes plus à elle qu'à nous-mêmes ,nous lui appartenons comme son bien, elle est ici en cause avec nous, et nous y sommes pour elle, pour son honneur et ses intérêts. Plus on creuse cette pensée, où nous nous effaçons derrière notre Mère et Maîtresse, et plus on y trouve un fond solide pour appuyer notre confiance. Et jusqu'où s'élèvera-t-elle, si nous voulons bien nous souvenir des fruits spéciaux de cette Dévotion, si nous entrons dans l'esprit d'amour et d'enfance spirituelle qui est le sien ?

Voilà donc quelles ressources nous offre le saint Esclavage de Marie dès nos premiers pas dans la vie

intérieure. En continuant cette étude, nous verrons qu'il en va de même pour tous les exercices de la purification active.

§ III

En effet, après les péchés et les restes du péché, il faut encore mortifier les sens intérieurs et extérieurs, les passions, l'esprit et la volonté; il faut dépouiller le vieil homme, mourir enfin à nous-mêmes.

Or le Bienheureux nous parle à ce sujet d'une façon très explicite. Il a choisi, « parmi toutes les dévotions à la Sainte Vierge, celle qui nous porte le plus à cette mort de nous-mêmes ». Il n'en connaît pas qui nous vide plus de nous-mêmes et de notre amour-propre. Plus loin il s'exprime ainsi : « Quand on lui a consacré et apporté son corps et son âme et tout ce qui en dépend, que fait cette bonne Mère ? Ce que fit autrefois Rébecca aux deux chevreaux que lui apporta Jacob : 1° elle les tue et les fait mourir à la vie du vieil Adam ; 2° elle les écorche et les dépouille de leur peau naturelle, c'est-à-dire de leurs inclinations mauvaises et de toute attache à la créature ; 3° elle les purifie de leurs souillures et péchés ; 4° elle les apprête au goût de Dieu et à sa plus grande gloire. »

On pourrait multiplier ces citations. A quoi bon ? Pour qui étudie la parfaite Dévotion et veut en connaître l'esprit, il est clair qu'on s'y exerce à la vie purgative d'une manière spéciale, il est vrai, mais profonde et complète. Comment se pénétrer de la pen-

sée qu'on ne s'appartient plus, et ne pas se sentir engagé dans la pratique d'une mortification universelle ? Cette désappropriation totale, cette obligation de n'user de toutes choses qu'en dépendance de Marie fait le vide autour *du moi*, et dans ce milieu il étouffe nécessairement.



Scrutez encore la pratique intérieure du saint Esclavage.

N'agir que par Marie, c'est-à-dire par le mouvement de son esprit, sous sa conduite, et non par notre esprit propre, c'est « renoncer aux opérations des puissances de notre âme et des sens de notre corps, c'est-à-dire voir comme si on ne voyait pas, entendre comme si on n'entendait point, se servir des choses de ce monde comme si on ne s'en servait point ; ce que saint Paul appelle « mourir tous les jours. » (*Vraie Dévotion.*) Voilà bien la mortification des sens corporels et des facultés de l'âme qu'exige le progrès dans la vie spirituelle. Nous obtenons ainsi le recueillement intérieur, le silence de l'âme, la répression des passions ; d'autre part nous coupons court aux pensées inutiles, à la curiosité, aux divagations volontaires et souvent séduisantes de l'imagination et des souvenirs. De même qu'un filtre bien appliqué à l'orifice d'un vase arrête les scories et les matières étrangères pour n'y laisser tomber que la liqueur purifiée, ainsi cette pratique fidèlement observée arrête

à l'entrée de notre âme toute motion, toute pensée délibérée, toute intention de notre vie propre, pour n'y laisser entrer que les mouvements de la grâce, purs de toute influence étrangère.

Ajoutez à cela qu'il faut « agir pour Marie » ; et, en le faisant, nous nous exerçons à la pureté du cœur ou pureté d'intention, tant recommandée dès le début de la vie intérieure.

Enfin, pour agir en Marie et nous mouler en elle, nous devons renoncer à nos propres vues et intentions et nous conformer à celles de la Sainte Vierge. Nous travaillons ainsi à purifier particulièrement l'intelligence et la volonté par un détachement complet dans l'exercice de ces deux facultés. On insiste justement sur ce point; car une des dernières citadelles de l'amour-propre est bien l'attache à nos pensées et à nos volontés, soit par opiniâtreté, soit pour nous y complaire et en jouir. Sortir de nous-mêmes, c'est-à-dire prendre hors de nous notre règle, notre appui, notre joie, voilà ce que nous recommandent les saints. N'est-ce pas ce que nous pratiquons « en quittant nos vues et nos intentions, quoique bonnes et connues, pour prendre celles de Marie ? » Et si, comme ils l'enseignent encore, l'exercice du divin amour est le moyen le plus efficace de purifier notre volonté, n'est-ce pas nous y appliquer que d'agir « pour Marie » ?

Quant aux sécheresses, aux dégoûts et autres épreuves sensibles qu'ont à subir les commençants, nous ne reviendrons pas sur les indications données précé-

demment. On a pu constater qu'elles empruntent à l'esprit de notre Dévotion un caractère particulier de douceur et une vertu spéciale, bien qu'elles nous fassent entrer vaillamment dans la voie de l'abnégation parfaite.

§ IV

Maintenant on comprendra sans peine de quelle manière une âme, encore dans la phase purgative, pratique intérieurement cette Dévotion. Ce qui la porte à agir *par Marie* et à recourir à sa médiation, c'est surtout le vif sentiment de ses besoins et la vue de ses péchés. En suivant la motion de la grâce et la conduite de Marie, cette âme s'applique à se renoncer ; mais, nonobstant sa bonne volonté et sa sincérité, elle est loin de le faire complètement. C'est seulement plus tard et à raison de ses progrès qu'elle se connaîtra mieux et qu'elle discernera plus clairement quel esprit la fait agir : alors elle se dépouillera de bien des choses qu'elle n'avait pas d'abord aperçues. Son recueillement et son silence intérieur sont imparfaits et, en général, de peu de durée ; trop de clartés du dehors pénètrent encore en elle pour que la *nuit* des sens et de ses facultés s'y fasse complète ou même suffisante.

Mais la pensée « d'agir *avec Marie* » et l'expérience bien qu'élémentaire de son assistance sont précieuses à cette âme pour l'encourager dans les difficultés si grandes au début ; c'est ce qui l'empêche de lâcher pied devant la perspective de labeurs effrayants et de luttes sans fin.

Elle agit en Marie par un acte de volonté et de foi; mais malgré sa science acquise, elle ne connaît encore que bien peu l'intérieur de cette Mère admirable; elle n'a pas sur les vues et les dispositions de son Cœur très pur ces vives lumières intérieures qui viennent de l'esprit de Dieu et qui, plus que toutes les autres, conduisent à l'union.

Quant à demeurer habituellement *en Marie*, cette âme ne le peut encore que difficilement, et elle se plaint justement d'être plus ou moins longtemps sans y penser. Son offrande du matin est bien renouvelée quelquefois, mais souvent aussi elle agit contrairement à l'esprit de sa consécration, elle s'échappe de la dépendance de Marie par les mouvements primesautiers de ses passions, par l'habitude invétérée qu'elle a de suivre sa volonté propre. Pour y remédier, il faut remonter aux causes et ne pas tout ramener à un simple acte de mémoire, à de petites industries mnémotechniques qui nous rappellent la présence de Dieu; car celui qui a une idée dominante, qui est épris de quelque chose et mû par une passion, n'a pas besoin qu'on l'aide à se rappeler cette idée ou l'objet de sa passion; il en est possédé, obsédé. C'est donc parce que la vie du Christ en notre âme et le fait de notre consécration à Marie restent chez nous au rang des autres idées, quoique peut-être à une place d'honneur, *prima inter pares*, que nous n'y pensons pas davantage; mais si notre conviction devient plus profonde, si notre cœur s'éprend de ces pensées, elles seront *dominantes* et tout convergera vers elles. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle insistent sur

la nécessité de convaincre fortement les commençants de l'obligation de la perfection, de l'importance des réalités surnaturelles, de la grandeur des biens qu'apporte l'union divine, etc.

Pour obtenir cette foi vive, s'affectionner profondément à ces choses et acquérir l'habitude de l'union à Marie, il est besoin de prière, de réflexion et de travail. Nous reviendrons sur la prière quand nous en parlerons spécialement. La réflexion ou méditation, on le sait, est le moyen qui convient généralement dans la voie purgative pour éclairer l'esprit et fortifier la volonté. Quant au travail, outre la mortification des sens intérieurs ou extérieurs et des passions, qui rendra l'âme plus libre et moins faible, ayons soin de renouveler notre acte d'union à Marie chaque fois que la pensée nous en viendra, ou de rectifier notre intention, lorsque nous remarquerons qu'elle a dévié. Etre volontairement négligent en ces occasions nuit davantage au progrès de l'âme que de rester plus ou moins longtemps sans penser à Marie.

Enfin, l'âme s'exerce à aimer en agissant *pour Marie;* mais cet amour est un feu qui commence et ne donne encore ni grande clarté, ni grande chaleur ; il dégage beaucoup de fumée, travaille à sécher le bois, en vaporise les liquides, et il est nécessaire de l'entretenir. Ainsi la prière, la méditation, les résolutions, l'exercice des vertus sont nécessaires pour entretenir cet amour infirme qui agit sans doute pour Marie, mais en y mêlant plus ou moins d'intérêt propre. Maintenant sa tâche est de purifier l'âme que plus tard

il embrasera. Cette purification progressive, avec ses conséquences et les nuances d'état qui en résultent, correspond aux premiers degrés de la pratique intérieure de notre Dévotion. Peu en ont l'intelligence et s'y avancent plus ou moins ; la plupart s'arrêtent aux pratiques extérieures. Les saints parlent aussi des divers états de la vie spirituelle sous la figure de demeures variées, de degrés mystiques et autres comparaisons semblables; et, comme le B. de Montfort, ils sont unanimes à constater, hélas! le nombre trop restreint de ceux qui franchissent les premiers degrés de la voie purgative

ARTICLE II

VIE ILLUMINATIVE

La vie illuminative est cette période de la vie intérieure qui correspond à l'adolescence dans la vie humaine ou au printemps dans le cours des saisons. C'est une phase de progrès, d'éclosion et de croissance (1). Son caractère principal est un accroissement de lumière dans l'âme, qui s'affranchit de la tyrannie des sens et des passions, vaque plus librement aux choses divines et commence à les mieux entrevoir et goûter. *Vacate et videte.* Et de même

(1) On sait que ces divisions, comme celles des âges de la vie et des saisons, ne sont point absolument tranchées, mais se pénètrent l'une l'autre. On se purifie encore dans la voie illuminative, et dans la voie purgative on reçoit déjà des lumières. Chaque phase a aussi des degrés : mais on les nomme ainsi d'après leur caractère dominant.

qu'au printemps les jours sont plus longs, le ciel est plus pur, les plantes germent et grandissent ; ainsi dans l'âme purifiée de ses péchés, l'hiver est passé, les clartés de la foi plus vives et plus durables produisent une expansion de vie surnaturelle et font croître les vertus.

§ I

Comment parler d'illuminer notre âme et ne pas nous tourner vers Marie? N'est-ce pas elle qui dit : « J'ai fait se lever aux cieux une indéfectible lumière ? » (*Eccli.* XXIV, 16.) « C'est elle, affirme saint Thomas, qui illumine l'univers entier; c'est pourquoi on la compare au soleil et à la lune. » « C'est elle qui éclaire nos cœurs et en dissipe les ténèbres », dit saint Jean Damascène. Sa royauté est une royauté de lumière. « Les rayons de sa miséricorde atteignent ceux qui sont loin d'elle : ses suaves consolations éclairent *ceux qui l'approchent par une dévotion spéciale*, sa gloire suréminente resplendit sur les élus du ciel qui sont en sa présence ; et ainsi nul n'échappe à l'influence de ses feux, c'est-à-dire à sa charité et à sa dilection. » (*Idiota.*)

Nous ne devons donc plus nous étonner que, d'accord avec les Docteurs et les Maîtres, Montfort nous dise : « La sainte Vierge vous donnera part à sa foi. » A qui fait-il cette promesse? A tous ceux qui pratiquent fidèlement sa dévotion. Tous ont assurément besoin des lumières de la foi ; mais les qualités qu'il énumère montrent assez qu'il s'agit d'une foi telle que la possèdent seules les âmes déjà avancées. Parmi ces

qualités, quelques-unes même ne conviennent pleinement qu'à la vie unitive. « Une foi pure, dit-il, qui fera que vous ne vous soucierez guère du sensible et de l'extraordinaire ; une foi vive et animée par la charité, qui fera que vous n'agirez que par le motif du pur amour ; une foi ferme et inébranlable comme un rocher, qui fera que vous demeurerez ferme et constant au milieu des orages et des tourments ; une foi agissante et perçante, qui, comme un mystérieux passe-partout, vous donnera entrée dans tous les mystères de Jésus-Christ, dans les fins dernières de l'homme et dans le cœur de Dieu même ; une foi courageuse, qui vous fera entreprendre et venir à bout de grandes choses pour Dieu et le salut des âmes, sans hésiter ; enfin, une foi qui sera votre flambeau ardent... dont vous vous servirez pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres à l'ombre de la mort, pour embraser ceux qui sont tièdes et qui ont besoin de l'or brûlant de la charité, pour donner la vie à ceux qui sont morts par le péché, pour toucher et renverser par vos paroles douces et puissantes les cœurs de marbre et les cèdres du Liban et enfin pour résister au démon et à tous les ennemis du salut. » (*Vraie Dév.*)



Si nous voulons savoir la cause de cet accroissement de lumières, le B. de Montfort nous la donne en disant que dans les âmes où l'Esprit-Saint trouve Marie il agit plus puissamment, il se communique à

elles plus abondamment. A mesure donc que croîtra notre union avec Marie, au même degré notre âme s'illuminera. Ce n'est pas que dans la première phase de la vie intérieure, ou voie purgative, l'âme ne soit parfois assez vivement éclairée, de même qu'en hiver il est des jours brillants ; mais alors ces clartés durent peu, et les âmes qui en ont joui (par exemple à l'occasion d'une instruction, durant une fête, au cours d'une lecture, d'une oraison ou d'une retraite), les voient disparaître avec regret. Il leur semble qu'alors leur piété s'en va ; elles se désolent, parce que leur idéal serait de vivre dans cette lumière et sous la douce impression de chaleur qu'en ressent leur âme. Souvent même, parce que ces clartés passagères ne font pas aussitôt germer en leur cœur les fortes vertus, ces personnes se découragent et vont jusqu'à douter de la vérité des grâces que Dieu leur accorde. Elles se trompent de temps et d'état, comme ceux qui attendraient la végétation du printemps durant les rares beaux jours d'hiver. Ces âmes doivent se purifier avant que cette lumière, devenue plus stable et plus abondante, fasse croître et mûrir leurs vertus.

Ce progrès de la foi et des vertus par l'influence de la Sainte Vierge nous est attesté par le B. de Montfort : « C'est dans le sein de Marie que les jeunes gens deviennent des vieillards consommés en lumière, en sainteté, en expérience et en sagesse et parviennent, en peu d'années, jusqu'à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ. » (*Vraie Dév.*)

Dans le texte cité plus haut, notre Bienheureux mentionne non seulement la foi, mais aussi la charité; puis, en divers autres passages, qui nous sont déjà connus, il nomme les autres vertus. Il suffit, du reste, de réfléchir attentivement sur la pratique intérieure de la dévotion pour se convaincre qu'y progresser et croître en vertus, c'est tout un. Qu'est-ce qu'agir en Marie, nous conformer à ses intentions et dispositions, nous mouler en elle, sinon reproduire ses vertus aussi parfaitement que possible ?

§ II

Dans la phase illuminative, il s'opère aussi un travail de purification, et c'est un effet de l'accroissement de lumière ; car partout, dans la nature comme dans la grâce, la lumière est un puissant agent d'assainissement et de purification. Observons seulement qu'ici le travail est plus raffiné. Il n'y a plus à balayer l'ordure du péché, mais à enlever la poussière des fautes légères, des défauts et des petites passions. On doit alors, selon le mot de notre Bienheureux, *se vider* de soi-même, c'est-à-dire se renoncer *à fond*, jusque dans les moindres et les plus secrètes attaches. La parfaite dévotion à Marie est un moyen d'y arriver ; Montfort nous l'affirme maintes fois : « Il n'y a aucune autre pratique par laquelle on se défasse plus facilement de cet esprit de propriété qui se glisse imperceptiblement dans les meilleures actions ». « Les prédestinés se jettent, même se cachent et se perdent d'une manière admirable dans le sein maternel et

virginal de Marie pour y être purifiés des moindres taches. »

§ III

On peut entrevoir comment, dans cette seconde phase de la vie spirituelle, la pratique intérieure de notre dévotion sera réalisée bien mieux que dans la voie purgative.

On y agira plus fidèlement *par Marie*, car la volonté propre aura perdu de son empire ; et l'âme, étant plus éclairée, en discernera mieux les moindres manifestations. La connaissance que nous aurons de la Sainte Vierge, jointe à une sainte familiarité avec elle, augmentera notre foi dans sa médiation ; nous aurons plus de confiance et de paix. Puis, en retour de notre fidélité à rester près de cette bonne Mère, son assistance deviendra plus efficace et plus minutieuse ; nous agirons plus *avec elle*, et la sentirons de moitié avec nous dans toutes nos œuvres et dans tous nos états.

Alors aussi nous ferons davantage *pour Marie*, parce qu'en cette phase s'allume cette étincelle d'amour et de zèle qui doit nous embraser et qui déjà nous porte aux plus généreuses vertus.

Enfin, pour agir *en Marie*, l'âme alors se trouvera dans de bien meilleures conditions que précédemment. La lumière qu'elle reçoit, spécialement dans la contemplation, lui donnera des choses divines une connaissance supérieure. Ce sera pour elle le moyen de pénétrer dans l'intérieur de Marie, d'être initiée à ses vues, à ses intentions, à ses actes, à ses dispo-

sitions ; et dans cette pratique, alors qu'auparavant elle n'agissait souvent que par la foi pure et la volonté, maintenant elle commencera d'entrevoir et de goûter.

En même temps, son union habituelle se fortifiera graduellement. On nous permettra d'insister sur ce point important. Chez les commençants, avons-nous dit, les écarts de la pensée et de la volonté sont faciles et fréquents, et leur union avec Marie souvent interrompue par les retours de l'amour-propre. Mais, à mesure que l'âme progresse, son union devient plus stable ; elle *demeure* plus aisément avec notre Mère et séjourne en elle. D'une part, en effet, la mortification l'affranchit des choses qui la captivaient et lui étaient une source de distractions ; tandis que, de l'autre, la lumière, qui lui éclaire vivement les réalités surnaturelles, l'attire et la fixe au dedans.

Puis l'exercice de la mortification a fortifié cette âme et discipliné ses facultés ; elle peut donc résister plus aisément aux inclinations de la mauvaise nature, surmonter les obstacles des passions ou les attaques du démon et maintenir plus fermement son intention première. Ainsi elle monte ces degrés mystérieux de l'union à Marie auxquels notre B. Père fait allusion, jusqu'à ce qu'elle y soit *par état :* c'est la vie unitive dont nous allons parler.

ARTICLE III

VIE UNITIVE

§ I

Le caractère propre de la vie unitive consiste en ce que l'âme purifiée et déjà perfectionnée par la pratique des vertus, a pour soin principal de s'attacher à Dieu et d'en jouir (1). Ce n'est donc pas seulement l'union *habituelle* de l'âme avec Dieu par la grâce sanctifiante, union qui est commune à tous les justes. C'est plus que l'union *actuelle ordinaire*, qui a lieu, par exemple, quand, avec le secours de la grâce, nous faisons un *acte* de charité ou que nous acquiesçons à la volonté de Dieu. Alors tout se passe dans l'obscurité de la foi ; et, si nous éprouvons quelque mouvement d'affection, si nous avons quelque goût dans l'union, c'est en général un sentiment passager dont les effets n'ont rien d'extraordinaire. L'union actuelle *fruitive* ou de jouissance suppose les principes de l'union actuelle ordinaire, à savoir : l'état de grâce, la motion surnaturelle et un acte d'union de notre volonté; mais elle requiert en plus d'autres conditions. L'âme doit être arrivée à une certaine perfection ; le sentiment de la présence de Dieu est excité en elle, non plus par une motion ordinaire, mais par une lumière surnaturelle extra-

(1) Tertium studium est ut homo ad hoc principaliter intendat ut Deo inhæreat et eo fruatur : et hoc pertinet ad perfectos. S. Th. 2, 2, q. 24, a. 9.

ordinaire, provenant des dons de l'Esprit-Saint. Cette lumière, produite par les dons d'intelligence et de sagesse, fait que l'âme connaît et goûte la présence de Dieu ; mais elle connaît à n'en pouvoir douter, elle goûte et aime par une suave expérience : c'est le prélude du ciel où elle verra et jouira dans des conditions plus parfaites (1).

Sur la terre cet acte ne peut durer sans interruption et constituer un état permanent. Si donc on en parle comme d'un état, il faut le comprendre en ce sens que les âmes (du moins les plus parfaites) gardent un sentiment plus ou moins indéfini et confus de la présence de Dieu. Saint Jean de la Croix compare cet état au sommeil du Bien-Aimé dont les actes d'union sont comme le réveil. La facilité, la fréquence et l'intensité de ces actes varient sans doute, mais leurs effets sont considérables et nous en parlerons bientôt. Ce sont eux qui caractérisent la phase de vie spirituelle dont il est question.

§ II

Quel rapport y a-t-il entre la vie unitive et la parfaite dévotion ?

L'union intime, parfaite, fruitive avec Dieu est le but de cette dévotion et elle nous y mène par le moyen d'une union analogue avec la Sainte Vierge. Ce n'est donc pas seulement une pratique de piété commune, une vie chrétienne ordinaire ou d'un degré inférieur

(1) Voir *Traité de la vie intérieure*, par le R. P. Meynard, livre III, c. I, II et III.

qui nous est proposé, c'est la perfection avec les vertus éminentes, les lumières supérieures, en un mot ce sont « des merveilles de grâces » ; c'est la plénitude de l'âge du Christ, ce sont les communications abondantes des dons du Saint-Esprit et particulièrement du don de Sagesse. En lisant cette énumération, le lecteur a dû se rappeler maints passages bien connus des écrits de Montfort dont nous citerons encore ces paroles : « Si la dévotion à Marie est nécessaire à tous les hommes pour faire simplement leur salut, elle l'est encore beaucoup plus à ceux qui sont appelés à une perfection *particulière*, et je ne crois pas qu'une personne puisse acquérir une union intime avec Notre-Seigneur et une parfaite fidélité au Saint-Esprit, sans une très grande union avec la Sainte Vierge et une grande dépendance de son secours. » (*Vraie Dévotion.*)

Ce que nous dirons, d'ailleurs, de l'union avec Marie et de ses effets montrera suffisamment qu'il s'agit ici d'une union parfaite en son genre, d'une union de jouissance. Mais auparavant signalons l'indication précieuse que nous donne Montfort relativement aux phénomènes qui nous y préparent.

§ III

On sait que, pour disposer l'âme à la vie unitive et surtout aux grâces de la contemplation extraordinaire, Dieu est obligé d'intervenir, de la purifier, de la fortifier par des épreuves spéciales, dont le nombre, la gravité et la durée varient, selon la grandeur des dons

qu'il leur destine. En tout cas, les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à proclamer ces purifications dites *passives*, comme très douloureuses, terribles même; et ils regardent le temps de ces épreuves comme une phase critique et périlleuse de la vie spirituelle. L'histoire des saints et des plus illustres est là pour confirmer ces assertions. Or, nous lisons dans la *Vraie Dévotion* ces lignes dont le sens et l'application ne sauraient faire doute pour quiconque est instruit des voies intérieures : « On peut, à la vérité, arriver à l'union avec Dieu par d'autres chemins (que celui de la parfaite dévotion) ; mais ce sera par beaucoup plus de difficultés que nous ne vaincrons que très péniblement. Il faudra passer par des nuits obscures, par des combats et des agonies terribles, pardessus des montagnes escarpées, par-dessus des épines très piquantes et par des déserts affreux. Mais par le chemin de Marie, on passe plus doucement et plus tranquillement. On y trouve à la vérité de grands combats à donner et de grandes difficultés à vaincre ; mais cette bonne Mère et Maîtresse se rend si proche et si présente à ses fidèles serviteurs, pour les éclairer dans leurs ténèbres et dans leurs doutes, pour les affermir dans leurs craintes, pour les soutenir dans leurs combats et leurs difficultés, qu'en vérité ce chemin virginal pour trouver Jésus-Christ est un chemin de roses et de miel, comparé aux autres chemins. Il y a eu quelques saints, mais en petit nombre, comme saint Ephrem, saint Jean Damascène, saint Bernard, saint Bernardin, saint Bonaventure, saint François de Sales, etc..., qui ont passé par ce chemin doux

pour aller à Jésus-Christ, parce que le Saint-Esprit, époux fidèle de Marie, le leur a montré par une grâce singulière; mais les autres saints, qui sont en plus grand nombre, quoiqu'ils aient tous eu de la dévotion à la Sainte Vierge, ne sont pas pourtant ou très peu entrés dans cette voie. C'est pourquoi ils ont passé par des épreuves plus rudes et plus dangereuses. » (*Vraie Dévotion.*)

Nous avons voulu citer en entier ce curieux passage, qu'on n'a peut-être pas assez remarqué. L'observation qu'il contient, d'ailleurs très précise, peut sembler nouvelle en mystique, et nous ne savons si elle se trouve dans quelque autre écrivain. Le Bienheureux parle ici d'expérience ; et, comme l'Eglise dans l'examen de ses écrits n'y a point contredit, on peut accepter ses précieuses affirmations.

§ IV

Expliquons maintenant comment cette Dévotion nous conduit jusqu'à la vie unitive par le moyen d'une union *parfaite* avec Marie, union qui consiste à agir fidèlement par elle, avec elle, en elle et pour elle.

PAR MARIE

Agir par Marie, c'est agir par la motion et dans la vertu de l'Esprit-Saint qui est l'esprit de Marie. Mais les âmes encore imparfaites n'agissent le plus souvent que par le mouvement des grâces ordinaires ; dans leurs actions elles ne dépassent point la direction de la raison et le degré ordinaire des vertus ; tandis que

les âmes parfaites sont mues et dirigées bien plus souvent par le secours des dons de ce divin Esprit (1). Ces âmes font alors des œuvres *excellentes* à raison de leur caractère extraordinaire ou de leur perfection.



Est-ce bien cette motion propre aux dons qu'a en vue le Bienheureux de Montfort dans la pratique parfaite de sa Dévotion à la sainte Vierge ? On ne peut en douter, tant abondent sur ce point ses indications. C'est d'abord sa manière de parler des grâces que nous procure cette dévotion. « Quand l'Esprit-Saint a trouvé Marie dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment. » Ailleurs il nous promet une plénitude de grâce et d'onction de la part de ce divin Esprit. Ces expressions n'indiquent-elles pas des grâces plus qu'ordinaires et communes, des lumières et des motions d'un ordre supérieur ? Au reste, on lit expressément sur le même sujet et dans le même ordre d'idées : « Le Saint-Esprit, trouvant sa chère Epouse comme reproduite dans les âmes, y surviendra abondamment et les remplira *de ses dons*, particulièrement du don de Sagesse, pour opérer des merveilles de grâce. » (P. 168.)

On peut le conclure encore de ses explications sur

(1) Voir sur cette question des dons, des fruits et des béatitudes, *l'Inhabitation du Saint-Esprit*, par le P. Froget, chap. VI et suivant, où elle est expliquée avec autant d'ampleur que de clarté.

le mode d'agir *par* Marie, car c'est le même qui convient proprement aux actions faites par les dons du Saint-Esprit. Quand il explique, entre autres choses, qu'agir par Marie, c'est se conduire par son esprit, il cite le texte de saint Paul : « Ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont des enfants de Dieu. » Cela est vrai des impulsions ordinaires de la grâce actuelle, comme nous l'avons expliqué ; mais saint Augustin et saint Thomas l'entendent de cette motion supérieure et prépondérante qui ne convient qu'aux dons, et c'est dans le même sens que parle Montfort. Il nous propose en exemple la Sainte Vierge, « qui s'est toujours conduite par l'Esprit de Dieu devenu son propre esprit », tant il était maître de son âme. « Ainsi, il faut se livrer, dit-il, à l'esprit de Marie pour en être mus et conduits de la manière qu'elle voudra. Il faut se mettre et se laisser entre ses mains virginales comme un instrument entre les mains de l'ouvrier, comme un luth entre les mains d'un bon joueur. Il faut se perdre et s'abandonner à elle, comme une pierre au fond de la mer. » Nous lisons encore à ce sujet : « Il faut se mettre entre les mains de Marie, afin qu'elle agisse en nous... en sorte qu'on ne prenne de vie intérieure et d'opération spirituelle que dépendamment d'elle. » (*Secret*, p 46.) Que l'on rapproche ces paroles des commentaires de saint Augustin et de saint Thomas (1) sur le texte de saint Paul, et l'on

(1) Etre mû ou actionné, c'est plus que d'être simplement conduit ou dirigé : car celui qu'on dirige fait quelque chose ; il est précisément dirigé, pour qu'il agisse correctement ; mais celui qui est mû ou actionné semble à peine faire quelque chose ; et

retrouvera de part et d'autre les mêmes pensées, presque les mêmes termes. Ici et là, il s'agit bien d'une influence supérieure sous laquelle l'homme est plus passif qu'actif, non pas en ce sens qu'il n'ait rien à faire, mais parce qu'en agissant il est plutôt mû qu'il ne se meut, encore qu'il reste libre et qu'il doive consentir et coopérer à la motion divine.

Avec la motion ordinaire de la grâce et les vertus on a de *quoi faire*, mais il faut que l'on se détermine à agir et que l'on se mette en exercice ; telle est la condition d'un petit insecte qui, réchauffé et dégourdi par un rayon de soleil, se remue et marche. Avec les dons il faut surtout se laisser faire en se prêtant à la motion divine. C'est le cas de l'élève dont le maître saisit la main pour lui apprendre à tracer des lettres. Il reste libre, car il doit consentir ; il coopère par son action, car il s'applique à suivre docilement les mouvements du maître et trace des lettres ; mais il est plus actionné qu'il ne se meut lui-même (1).

On ne peut donc en douter, le mode d'agir par Marie est, à son degré parfait, celui d'agir par les dons du Saint-Esprit ; et c'est pourquoi nous l'avons expliqué un peu longuement pour que l'on saisisse

cependant la grâce du Sauveur agit si efficacement sur notre volonté que l'Apôtre ne craint pas de dire : « Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont enfants de Dieu. » (*Rom.* VIII, 14) Et notre volonté ne saurait faire un meilleur usage de sa liberté qu'en l'abandonnant à l'impulsion de celui qui ne peut faire le mal. (S. Aug. *de Gestis Pelag.*, c. III, n. 5.)

Voir p. 283 le texte de S. Thomas auquel il est fait ici allusion.

(1) In donis Spiritus Sancti mens humana non se habet ut movens sed magis ut mota (S. Th. 2, 2, q. 52, a. 2.)

bien la pensée de Montfort en la dégageant de toute fausse interprétation quiétiste ou semi-quiétiste.



En considérant les effets des dons, nous pouvons aussi en conclure que la pratique de cette Dévotion nous porte à agir sous leur influence. Les dons, dit saint Thomas, sont des habitudes ou qualités permanentes (essentiellement surnaturelles) qui perfectionnent l'homme et le disposent à obéir avec promptitude aux mouvements de l'Esprit-Saint. Les théologiens s'accordent à dire que l'effet caractéristique des dons est cette souplesse, cette docilité, qui rend l'âme plus passive, plus dépendante de Dieu, mais aussi plus active et plus vaillante dans le service divin. Puis donc que la pratique de notre Dévotion tend à nous établir dans ces mêmes dispositions de dépendance, de docilité parfaite et de générosité, n'est-il pas évident qu'elle nous dispose aux dons du Saint-Esprit et s'harmonise bien avec eux ?



Enfin cette Dévotion bien fidèlement pratiquée nous fait accomplir des œuvres comme en n'en fait que par le secours des dons. Ces œuvres, en effet, sont toujours excellentes par quelque endroit. Tantôt elles sont extraordinaires ; car c'est dans les âmes parvenues à la vie unitive que l'on voit ces vertus héroïques, ce grand et pur zèle pour la gloire de Dieu et

le bien des âmes, cet amour passionné de la croix: toutes choses qui excitent notre admiration et contrastent si fort avec nos froideurs, nos lâchetés et notre vie terre à terre. Tantôt ce sont des actions communes, mais accomplies avec une perfection éminente. Montfort nous parle des unes et des autres. L'union à Marie doit nous « faire entrer, dit-il, dans les voies les plus sublimes et les plus secrètes de la perfection; elle opère dans les âmes des prodiges, des merveilles de grâces.» « Par la foi que Marie communiquera à ses fidèles esclaves, ils feront de grandes choses, tant pour leur propre sanctification que pour celle des autres »; enfin cette Dévotion formera ces grands saints des derniers temps dont l'action sera prodigieuse. Il dit encore qu'en renonçant à nos propres intentions pour agir en union avec Marie, nous entrerons en participation de la sublimité de ses intentions, qui ont rendu ses moindres œuvres plus méritoires que les actions les plus héroïques des saints, que nous donnerons à Jésus-Christ plus de gloire en un mois de temps que par aucune autre pratique, quoique plus difficile, en plusieurs années. (*Vraie Dév. passim.*)

Pour terminer, remarquons que si agir par Marie, c'est user de sa médiation, en cela aussi les âmes parfaites surpassent les autres. « Cette Mère de la belle dilection ôtera de votre cœur tout scrupule et toute crainte servile et déréglée, elle l'ouvrira et l'élargira pour courir dans la voie des commandements de son Fils, avec la sainte liberté des enfants de Dieu, pour y établir le pur amour dont elle a le tré-

sor..... Elle vous remplira d'une grande confiance en Dieu et en elle-même, » etc. (*Vraie Dév.*)

Voilà bien les dispositions que les auteurs signalent parmi les effets de l'union divine dans les âmes avancées Leurs dettes sont payées, elles sont purifiées des péchés, leur amour parfait a banni la crainte ; et si leur humilité les fait recourir à la médiation de Marie, elle s'épanouit en actes de confiance et de filiale liberté.

AVEC MARIE

Ces mots, nous l'avons vu, signifient l'association; ils nous disent que l'âme demeure en compagnie de Marie et qu'elle en reçoit sans cesse aide et protection. Les personnes encore imparfaites, disions-nous, ne sont pas fixées dans cette aimable compagnie, elles ne demeurent pas assidûment près de leur bonne Mère. Trop de choses les en distraient facilement et elles sont encore plus ou moins partagées. Mais à mesure qu'elles se purifient et progressent, elles s'affranchissent des choses extérieures et se dégagent de toute propriété d'elles-mêmes Plus fortes et plus libres, elles sont aussi plus assidues dans leur intérieur et leur intimité avec Marie croît de jour en jour.

« Voici, dit le Bienheureux, la conduite que gardent tous les jours les prédestinés. Ils sont sédentaires à la maison avec leur Mère : c'est-à-dire ils aiment la retraite, ils sont intérieurs, ils s'appliquent à l'oraison, mais à l'exemple et dans la compagnie de leur Mère, la Sainte Vierge... Il est vrai qu'ils paraissent quelquefois en dehors dans le monde; mais c'est par

obéissance à la volonté de Dieu et à celle de leur chère Mère, pour remplir les devoirs de leur état... » (*Vraie Dév.*)

En retour, ces âmes reçoivent de leur bonne Mère et Maîtresse une assistance spéciale. Si Marie la donne à tous, elle se montre bien plus vigilante et libérale envers ceux qui par leur fidélité généreuse et leur amour éminent sont mieux disposés à recevoir ses grâces. C'est ce que nous explique le B. de Montfort en détaillant les bons offices dont la sainte Vierge « comble » ses dévots et fidèles serviteurs. Il les résume par ces mots, qui évidemment ne s'appliquent qu'aux âmes parfaites : « Après qu'Elle leur a obtenu la bénédiction du Père céleste et l'*union* avec Jésus-Christ, elle les conserve en Jésus-Christ et Jésus-Christ en eux... Elle retient les saints dans leur *plénitude* et les y fait persévérer jusqu'à la fin. » Précédemment il avait développé cette pensée, en citant le commentaire bien connu : « La sainte Vierge retient encore et garde les saints dans leur plénitude, afin qu'elle ne diminue point; elle empêche que leurs vertus ne se dissipent, que leurs mérites ne périssent, que leurs grâces ne se perdent. » (S. Bonav., *in Spec. B. M. V.*)

EN MARIE

§ I

En Marie, c'est l'union par l'amour : union d'esprit, de volonté et d'opération ; union qui rend présents l'un à l'autre par la pensée, l'affection et les relations,

deux êtres qui s'aiment. Si dans cette union il ne peut être question de présence par la substance (puisque Dieu seul est ainsi présent dans l'âme), nous pourrons retrouver cependant les autres caractères de l'union parfaite des âmes avec Dieu, ou de la vie unitive.

C'est d'abord la transformation de l'âme en Marie, qui fera que : « cette âme vivra plus en Marie qu'en elle même...; qu'elle respirera Marie autant que les corps respirent l'air ; que l'âme de Marie se communiquera à elle et que son esprit deviendra le sien pour glorifier le Seigneur et se réjouir en Dieu. « Dans cette transformation, les auteurs signalent un grand oubli de soi ; et Montfort nous demande aussi de « nous perdre » en Marie. Ils veulent encore une conformité parfaite, c'est pourquoi nous serons « des copies vivantes de Marie » ; et alors trouvera son application totale cette comparaison du moule, tant et si justement affectionnée par notre Bienheureux. N'y voyons-nous pas l'image de la liquéfaction de l'âme, cet autre phénomène de la vie unitive, parce que, bien fondue, bien purifiée, bien souple, elle s'écoule en Marie et se transforme en elle par la volonté et l'opération affective ?

§ II

C'est ici le lieu de nous étendre sur la présence de Marie en nous et sur notre séjour en elle, non pour en expliquer la nature (nous l'avons déjà fait), mais pour montrer qu'à différents degrés nous pouvons pratiquer ce séjour et jouir de cette présence.

On a vu précédemment en quoi consistaient l'union actuelle et l'union habituelle. Mais il y a deux sortes d'habitude : l'une acquise et l'autre infuse.

L'habitude acquise est cette facilité à faire une chose, qui s'obtient par la répétition des actes. On l'expérimente chaque jour dans l'exercice des métiers et des arts, aussi bien que dans celui des vertus.

Mais si le travail, aidé de la grâce, peut nous faire acquérir une union habituelle avec la sainte Vierge, il se peut aussi que par un don de Dieu cette habitude soit infuse. Alors, même avant tout exercice et sans préparation de notre part, cette union nous est accordée ; et la grâce en un instant nous donne ce que nos labeurs précédents n'ont pu obtenir. C'est Dieu qui opère, et nous n'avons qu'à recevoir.

Ici nous mettons le pied sur le terrain de la mystique proprement dite, encore que ce don bien précieux ne soit pas, au moins dans un certain degré, absolument rare. Par lui on pratique l'union à Marie avec un goût surnaturel, qui devient plus ordinaire et plus profond dans la vie unitive. Montfort en fait la remarque, quand il dit : « Oh ! prends bien garde de te tourmenter, si tu ne jouis pas si tôt de la douce présence de la Sainte Vierge dans ton intérieur. » C'est, en effet, de l'habitude infuse, bien savoureuse à l'âme, que le pieux auteur les entend strictement, ainsi que le prouve la suite de ses paroles : « Cette grâce n'est pas faite à tous (comme toutes les grâces de contemplation infuse et d'union mystique) ; et quand Dieu en favorise une âme par grande miséricorde, il lui est *bien aisé de la*

perdre, si elle n'est *fidèle* à se recueillir souvent (autre trait propre aux grâces dont nous parlons); et, si ce malheur t'arrivait, reviens doucement et fais amende honorable à ta Souveraine. » Il n'est pas question de recouvrer cette grâce par nos efforts, car elle est un don ; mais il faut par l'humilité et la prière nous en rendre dignes et obtenir qu'elle nous soit rendue. (*Secret*, p. 50.)



Envisagée comme habitude infuse, avec les lumières, les mouvements et les dispositions qui l'accompagnent, cette union à Marie mérite bien qu'on l'appelle *un secret ;* et, en se plaçant à ce point de vue, le B. de Montfort dit fort justement qu'il n'avait « appris ce secret dans aucun livre ancien ni nouveau ». Cela est vrai non seulement parce que, dès son enfance et antérieurement à toute étude, le Saint-Esprit l'en a, comme il paraît, instruit intérieurement, mais aussi parce que ce divin Esprit lui avait enseigné la pratique de cette Dévotion plus parfaitement qu'aucun livre, ni aucun maître n'auraient pu le faire. Aussi est-ce à l'Esprit-Saint que le Bienheureux nous adresse pour connaître l'intérieur de Marie : « Heureuse et mille fois heureuse est ici-bas l'âme à qui le Saint-Esprit révèle le secret de Marie pour qu'elle la connaisse ! » Qui demeurera par état en union avec Marie? « Celui-là seul à qui l'Esprit de Jésus-Christ révélera ce secret. » (*Vraie Dév.*)

Si peu de personnes entrent dans l'esprit de cette

dévotion et y progressent, c'est souvent parce qu'elles ne prient pas assez ce divin Esprit de leur en donner l'intelligence et de leur en montrer la pratique.

Pour nous, dont le désir est de nous abreuver à cette fontaine scellée qui est Marie, ne nous décourageons point à la pensée de notre indignité. « Vous tous qui avez soif, venez aux sources des eaux; et si vous n'avez pas d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez (1). » (*Isaïe*, LV, 1.) Quelle invitation! *Tous*, entendons-le bien, sans distinction, ni restriction; *tous*, à la condition d'êtré altérés, d'être des âmes de désirs; personne n'est exclu, pas même les pauvres Samaritaines, puisque Jésus lui-même a par ses actes ainsi commenté et appliqué cette divine parole. Elle résume, du reste, les pressantes invitations des Livres Sapientiaux que l'Eglise met sur les lèvres de Marie.

§ III

L'union avec Marie et la jouissance de sa présence peuvent être accompagnées de phénomènes extraordinaires, qui relèvent de la mystique. On en trouve quelques-uns dans la vie du Bienheureux. Il dit lui-même dans un cantique :

Voici ce qu'on ne pourra croire :
Je la porte au milieu de moi,
Gravée avec des traits de gloire,
Quoique dans l'obscur de la foi.

(1) Omnes sitientes, venite ad aquas; et qui non habetis argentum, venite et comedite.

Son premier historien, Grandet, raconte que parfois dans ses oraisons il semblait dormir ; et que, si on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait : « J'étais entre Jésus et Marie ; je croyais que l'un et l'autre étaient dans mon cœur, l'un à la droite et l'autre à la gauche (1). » Qu'y a-t-il sous ces paroles à demi révélatrices ? Oraison d'union extatique, vision représentative ou intellectuelle? Quoi qu'il en soit, nous croyons utile de transcrire ici l'observation d'un auteur recommandable : « Au premier degré de l'union fruitive, dit le Père Louis Chardon d'après Richard de Saint-Victor, l'âme est assurée que rien ne saurait altérer son repos ; au second, la présence du Bien-Aimé répand en elle de ravissants plaisirs ;

(1) Le P. de la Tour, Jésuite, qui fut son confesseur, dit que sa vie était un recueillement continuel et qu'il avait un don sublime d'oraison et de contemplation.

Il y a dans la vie du P. de Ravignan par le P. de Pontlevoy, le récit d'un phénomène semblable. Le pieux et célèbre Jésuite était uni à son Père saint Ignace non seulement par un lien moral d'affection, mais par des rapports plus immédiats. « Je ne le vois pas, je le sens ; il est là et je le touche par le cœur... Sa pensée ne me quitte ni nuit ni jour, il me répond au plus intime de mon cœur. »

Le Père Lallemant, de la même Compagnie, qui mourut, ainsi que notre Bienheureux, le crucifix d'une main et de l'autre une statue de Marie, avait constamment demandé la faveur d'être toujours pénétré de la pensée de cette bonne Mère. Il obtint cette grâce et jouissait toujours de la douce présence de la Mère et du Fils. La Mère Marguerite Mostyn, qui se consacra par le saint Esclavage à Marie, reçut une faveur semblable. N'omettons pas de citer M. Olier : « Le 17 février, écrit-il, la Sainte Vierge m'a fait le bien de venir en moi... Elle résidait au fond de mon âme. » Ainsi qu'on l'a déjà remarqué, ces faveurs n'impliquent pas une présence personnelle de la Sainte Vierge ou du saint dans l'âme de celui qui les reçoit, mais une présence par action.

au troisième, elle est absorbée, engloutie et transformée. » (*La Croix de Jésus*, 2e entret., c. IX)

Ce sont là assurément des faveurs extraordinaires. Du moins, que la fidélité aux grâces et la persévérance dans la prière nous disposent à recueillir les effets de cette promesse que le Bienheureux adresse à tous sans restriction : « Tu trouveras, si tu as été fidèle au peu que je t'enseigne, tant de richesses et de grâces en cette pratique que tu seras surprise et que ton âme en sera toute remplie d'allégresse. (*Secret*, p. 51.) Peut-être serait-ce le lieu de recueillir certaines indications que nous fournit le *Traité de la Vraie Dévotion* touchant les voies extraordinaires d'oraison ; mais nous en parlerons plus loin, quand il sera question de la prière en général.

POUR MARIE

Ces mots expriment l'intention ou le motif qui nous fait agir ; intention pure, motif d'amour, comme on l'a expliqué. Mais puisque toute vertu a son commencement, ses progrès et sa perfection, on peut dans cette pratique s'élever plus ou moins haut. En exposant les motifs et les avantages de la consécration parfaite, le Bienheureux de Montfort a d'abord engagé les commençants dans cette voie par l'attrait des récompenses et des profits spirituels ; puis il nous montre le pur amour, la charité des âmes parfaites, comme le terme où nous devons tendre, sans toutefois nous désintéresser formellement de notre béatitude, à la façon des faux mystiques. On connaît déjà ces paroles : « Il ne faut prétendre de Marie, pour récompense de ces

petits services, que la gloire d'appartenir à une si aimable princesse et le bonheur d'être par elle uni à Jésus, son Fils, d'un lien indissoluble dans le temps et l'éternité. » (*Vraie Dév.*)

Les auteurs mystiques parlent encore d'autres effets que l'union parfaite avec Dieu produit dans l'âme. Nous les retrouvons aussi dans l'union parfaite avec la Sainte Vierge et nous en parlerons au chapitre suivant.

Terminons par une réflexion importante. Dans un passage cité plus haut, Montfort recommande « de ne pas se tourmenter si l'on ne jouit pas *sitôt* de la présence de la Sainte Vierge dans son intérieur, parce que *cette grâce n'est pas faite à tous.* » Plus loin, sans faire aucune distinction, il dit : « Travaillons donc et faisons en sorte *que, par cette dévotion fidèlement pratiquée*, l'âme de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur, que l'esprit de Marie soit en nous pour se réjouir en Dieu son Sauveur. » (*Secret*, p. 151.) Il n'y a pas de contradiction entre ces passages et on peut les concilier comme il suit, d'après la doctrine des meilleurs maîtres. Jouir de la douce présence de la Sainte Vierge au dedans de soi à ce degré qui constitue l'union fruitive, c'est le privilège des âmes avancées. Cette faveur n'est donc pas faite à tous. Mais, d'autre part, la perfection, ou l'union parfaite *ordinaire*, est le but de la vie spirituelle et le terme où tous peuvent aspirer (1), et il faut en dire autant

(1) Cela s'applique à la contemplation ordinaire, qu'on appelle aussi acquise. Il n'en va pas de même de la contemplation extraordinaire et des états d'union infuse que Dieu dispense à son gré et qu'on ne peut désirer sans être téméraire.

d'une certaine présence délicieuse de Marie en notre âme, qui est le fruit de notre dévotion. Cette union parfaite à la Sainte Vierge, aussi bien qu'à Jésus-Christ, se base sur la conformité absolue de volonté et l'abandon total au bon plaisir divin. Sans sortir des voies ordinaires, le Bienheureux a donc pu dire à tous : « Travaillons », et nous faire espérer que nous jouirions de cette présence de Marie en la manière et dans la mesure qu'il plaira au Seigneur de nous l'accorder.





CHAPITRE IV

Voie aisée, courte, parfaite et assurée.

Telles sont, d'après le B. de Montfort, les qualités de cette voie de perfection, qui est la parfaite Dévotion à Marie. Il en parle assez longuement dans son Traité pour que nous insistions sur l'étude de ces notes, qui complètent la physionomie de sa spiritualité. Celle-ci avait déjà ces qualités par ce fait que l'union à Jésus y est à la fois le but et le moyen, comme nous l'avons vu dans la première partie de cet ouvrage. Voyons maintenant comment ces qualités sont encore plus accentuées, à raison du moyen spécial que nous employons pour nous unir à Jésus-Christ. Ce moyen, avons-nous dit, c'est la Sainte Vierge. En d'autres termes, comment Marie est-elle une voie aisée, courte, parfaite et assurée pour aller à Jésus et nous unir à Lui? Voilà ce que nous montrerons en commentant les pensées du B. de Montfort, mais sans nous attacher à le suivre pas à pas, et sans nous restreindre aux considérations qu'il a sommairement exposées. Ici, comme ailleurs, il a jeté au courant de la plume des aperçus que ses propres écrits ou ceux d'autres auteurs viennent heureusement développer.

ARTICLE I[er]

VOIE AISÉE

Cette facilité est un puissant motif pour nous convier à entrer dans cette voie de perfection. Voici en quels termes le Bienheureux en parle ; « On peut, à la vérité, arriver à l'union avec Dieu par d'autres chemins, mais ce sera par beaucoup plus de croix et de morts étranges et avec beaucoup plus de difficultés que nous ne vaincrons que très péniblement... Par le chemin de Marie, on marche plus doucement et plus tranquillement » (*Vraie Dév.*). « Je vois, dit-il encore, tant de dévots et dévotes qui cherchent Jésus-Christ, les uns par une voie et une pratique, les autres par une autre... et on peut leur dire : *Vous avez beaucoup travaillé et peu gagné...* (*Agg.* I, 6.) Mais par la voie immaculée de Marie,... on travaille peu et l'on gagne beaucoup. » (*Vraie Dév.*)

Voyons les causes de cette facilité, et observons qu'elle ne dépend pas des circonstances extrinsèques, qui peuvent varier ou faire défaut, mais qu'elle vient de la nature même du moyen que l'on emploie. C'est, en un mot, une qualité intrinsèque de la parfaite Dévotion à Marie. Cette réflexion s'applique aux autres qualités dont nous devons parler.

§ I

Le premier motif qui nous explique pourquoi cette dévotion est un chemin aisé, c'est qu'elle est en réalité

l'application à la vie surnaturelle de l'éducation maternelle. Nous l'avons dit et démontré en parlant de l'enfance spirituelle ; tirons ici les conséquences de ce fait.

De tous les procédés pédagogiques, de tous les systèmes d'éducation, c'est assurément le plus facile. Pourquoi ? D'abord parce que, inspirée par son amour, la mère use des moyens les mieux proportionnés aux besoins de l'enfant, et qu'elle prend pour elle la plus grande partie du labeur.

Observez, en effet, comment elle se fait enfant avec son enfant, comment elle condescend à sa faiblesse et se met à son niveau. Les mots qui semblent trop longs, elle les raccourcit, elle leur donne une forme élémentaire qui compose un langage à part, elle bégaye enfin comme lui. Les idées et les explications qu'elle suggère sont d'une simplicité, d'une naïveté qui nous fait sourire, mais elles sont très ingénieusement proportionnées à l'intelligence du petit élève. Par quelles invitations pressantes, et par quelles caresses ne l'amène-t-elle pas à céder, à se laisser faire ? Cette pédagogie se résume dans l'emploi persévérant de ces deux moyens : l'imitation et le secours.

L'imitation ! Car ce qu'elle veut enseigner à l'enfant, elle-même le fait d'abord. Elle prononce le mot qu'il bégayera ; elle marche devant lui pour l'encourager à essayer quelques pas ; elle sourit pour le faire sourire ; joint les mains pour lui apprendre à prier ; en un mot, elle est le modèle qu'il doit imiter. Et c'est aussi avec le secours de sa mère qu'il agit. Ne supplée-t-elle

pas en tout ou en partie à sa faiblesse par son assistance continuelle? Si l'enfant ne peut marcher, elle le porte; s'il est trop faible pour se soutenir, elle le maintient; s'il est trop petit, elle l'élève jusqu'à la hauteur voulue, ou elle abaisse les objets à sa portée. Et ce labeur maternel se prolongera, se répétera sans que jamais l'inexpérience, l'inconstance ou les infirmités physiques et morales du cher petit rebutent la mère. Le travail est presque tout pour elle, la facilité pour lui. Aussi comme il se développe sans souci, presque à son insu et en s'abandonnant!



Or voilà, trait pour trait, mais avec la perfection de l'ordre surnaturel, ce qu'est notre formation spirituelle par la très Sainte Vierge. Sans dépendance étroite de notre part, sans assiduité constante de la sienne, en un mot, sans ces rapports continuels où l'enfance spirituelle nous établit avec Marie, notre formation serait plus laborieuse et plus imparfaite. Si les soins et les leçons d'une maîtresse (et surtout de cette maîtresse incomparable qu'est une mère) facilitent tant l'éducation physique et morale de l'enfant, combien plus nous sont-ils nécessaires pour la vie surnaturelle qui nous dépasse absolument?

Grâce à Dieu, nous trouvons en Marie et le modèle parfait et le puissant secours dont nous avons besoin (1). Après nous avoir enfantés à la vie de la

(1) Il n'est pas inutile de rapporter ici cette réflexion du P. Faber : « Je ne dis pas qu'il soit facile d'être saint... mais je dis que les saints sont les maîtres les plus faciles, parce qu'ils

grâce, elle nous y fait croître en formant peu à peu le Christ en nous.

Ce Verbe divin, splendeur du Père, qu'elle nous avait déjà par l'Incarnation donné en raccourci et comme en miniature... *Verbum abbreviatum*... elle le met à notre portée en nous balbutiant les mystères de la foi. « Il n'y a pas de lieu, dit en termes magnifiques le B. de Montfort, où la créature puisse trouver Dieu plus proche d'elle, et plus proportionné à sa faiblesse qu'en Marie, puisque c'est pour cet effet qu'il y est descendu. Partout ailleurs il est le Pain des forts et des anges, mais en Marie il est le Pain des enfants. » (*Secret*, p. 24)

Et par combien d'invitations tendres ne sollicite-t-elle pas notre volonté? Celles de la Sagesse que l'Eglise place dans la bouche de cette bonne Mère en sont un exemple : « Venez à moi, vous qui me désirez ardemment, et remplissez-vous des fruits que je porte, car mon esprit est plus doux que le miel. » (*Eccli.* XXIV.) « Si quelqu'un est petit enfant, qu'il vienne à moi. » (*Prov.* IX.) Les Livres Sapientiaux sont remplis de semblables appels.

N'est-ce pas encore un procédé d'éducation maternelle, bien réel et bien vécu, que le Bienheureux transporte dans l'ordre de la grâce quand il dit : « Les

ressemblent à Jésus plus que les autres hommes. » Mais qui parmi eux y ressemble comme Marie ? Quelle science a-t-elle de Jésus, science infuse et science acquise ? Nul Docteur, nul Chérubin ne peut enseigner comme elle. Or, plus le maître est savant et habile, plus faciles et rapides seront les progrès de l'élève. Voyez encore, de ce chef, combien Marie est une voie facile.

serviteurs de Marie portent les croix avec plus de facilité, parce que cette bonne Mère, toute pleine de grâce et de l'onction du Saint-Esprit, confit toutes ces croix qu'elle leur taille dans le sucre de sa douceur maternelle et dans l'onction du pur amour ; en sorte qu'ils les avalent joyeusement comme des noix confites, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes très amères. » (*Vraie Dév.*)

Souvenons-nous enfin combien Montfort nous presse de regarder Marie dans tous nos actes. de nous conformer à ses intentions et à ses dispositions, comme l'enfant qui, pour agir, regarde sa mère et s'efforce de l'imiter.



Il n'est pas inutile d'observer que c'est à la puissance extraordinaire et à la continuité de cette assistance spéciale de la Vierge pour ses fidèles enfants et esclaves que l'on doit, en grande partie, attribuer les fruits abondants de cette dévotion et la facilité qui lui est propre. L'expérience qu'on en fait est pour surprendre, au dire du Bienheureux lui-même. Elle réalise à la lettre cette parole du psaume : « Et ta miséricorde me suivra pas à pas ». C'est comme une mère dont l'enfant s'essaie à marcher et qui le suit, les deux bras étendus pour l'enlever, s'il chancelle, et le presser sur son cœur.

Mère de miséricorde, ô Notre-Dame, n'est-ce pas ce que vous faites? Pas à pas, dans tous nos états, dans toutes les situations, vous êtes là pour nous

aider et nous porter au besoin. Que de passages dangereux, grâce à vous, nous avons franchis impunément et comme à notre insu ! Qu'elles sont vraies ces paroles de saint Bernard, que le B. de Montfort a recueillies dans son Traité : « En la suivant, vous ne vous égarez pas ;... si elle vous tient par la main, vous ne tombez pas ; si elle vous protège, vous n'avez pas à craindre ; si elle vous guide, vous n'éprouvez pas de fatigue. »

Il est assurément doux pour l'âme de retrouver dans notre formation spirituelle par Marie tous les traits si touchants de l'éducation maternelle. Nous ne citerons plus que ce dernier.

L'enfant, avons-nous dit, s'abandonne à sa mère et grandit sans s'en apercevoir. Ecoutez maintenant cette remarque : « Quand Marie est Reine dans une âme... elle y travaille en secret, à l'insu même de l'âme, qui par la connaissance qu'elle en aurait détruirait la beauté de ses ouvrages. » (*Secret*, p. 52.) Voilà bien la candeur, l'ingénuité de l'enfance reproduite par l'humilité de l'âme, qui sous la conduite de Marie s'ignore et pense moins à elle-même qu'à sa bonne Mère.

Pouvons-nous ne point parler de l'amour réciproque de la mère et de l'enfant, qui allège tant les labeurs de l'éducation et en facilite les résultats ? Les paroles de saint Augustin ont ici leur application très naturelle : « Où est l'amour, il n'y a pas de peine ; et s'il s'en trouve, la peine elle-même nous devient chère. » Chez la mère, il est profond, réfléchi, infatigable, et

lui inspire avec le dévouement des procédés ingénieux. Chez l'enfant, bien qu'instinctif, il est la source de sa docilité et de son attachement, il l'aide aussi dans ses intuitions.

§ II

Une seconde raison de la facilité de cette voie se trouve dans l'abondance des communications du Saint-Esprit et particulièrement des dons d'intelligence et de sagesse que nous y trouvons. Cet Esprit divin est dit : « Esprit d'onction, *Spiritualis unctio.* » Comme une huile spirituelle, il pénètre notre âme et ses facultés, il la consacre intérieurement ; et, de même que l'huile rend doux et facile le jeu des organes d'une machine, ainsi l'onction de ce divin Esprit nous fait produire avec aisance des actes que rendraient pénibles la rouille de la routine, la sécheresse des aridités spirituelles, la poussière de nos fautes ou les résistances de notre nature viciée. Mais ce n'est pas goutte à goutte, avec parcimonie, que Marie fait pénétrer en nos âmes cette onction divine, car Montfort nous dit : « C'est un chemin aisé, à cause de la *plénitude* de la grâce et de l'onction du Saint-Esprit qui le remplit. » Et ailleurs : « Ils ont tant de facilité à soutenir le joug de Jésus-Christ, qu'ils n'en sentent presque pas la pesanteur, à cause de l'huile de la dévotion dont elle le fait pourrir ». *Jugum eorum computrescet a facie olei.* (*Is.*, XXVII.)

Faut-il maintenant rappeler les consolantes et très

affirmatives paroles de Montfort concernant le secours spécial que la sainte Vierge donne à ses fidèles serviteurs dans leurs plus grandes épreuves ? Nous avons cité déjà une partie de ce délicieux passage, que nos lecteurs connaissent aussi. Contentons-nous d'y ajouter ces affirmations : « Ce sont les plus dévoués à Marie, il est vrai, qui ont le plus de croix à porter, mais ce sont eux qui les portent avec plus de facilité, de mérite et de gloire. On ne peut porter de grandes croix joyeusement et jusqu'à la fin, sans une tendre dévotion à la sainte Vierge, car c'est la confiture des croix. » (*Vraie Dév.*) Est-il besoin de faire remarquer que la vie du Bienheureux offre un exemple saisissant de ce qu'il enseigne ici ? Nous avons là le secret de cette facilité qui lui faisait enlever les plus grandes croix, plutôt qu'il ne les portait.



Mais l'Esprit de Dieu est force en même temps qu'onction et suavité : autre cause de la facilité avec laquelle les âmes marchent et opèrent de grandes choses, lorsqu'elles sont puissamment fortifiées par ses dons. Infirmes comme nous sommes, nous serions accablés par les travaux que les âmes parfaites exécutent avec vaillance et parfois comme en se jouant, car elles ont l'abondance des dons de l'Esprit-Saint que nous ne possédons pas encore. Toutefois n'est-il pas vrai que la pratique du saint Esclavage nous dispose à recevoir ces dons, et que par « des surprises de

grâces « elle nous procure des résultats auxquels notre infirmité ne nous permettait guère d'aspirer.

Elle me rend pur et fertile
Par sa pure fécondité,
Elle me rend fort et docile
Par sa profonde humilité.
(*Cant. du B.*)

§ III

Nous avons dit qu'un des procédés distinctifs de la méthode dite de la vie d'union, c'est de nous sortir de l'abstraction pour nous mettre en face de la personne du Christ, de concrétiser en lui la vie surnaturelle et la pratique des vertus. Assurément cela facilite notre progrès spirituel. Or le système d'éducation maternelle, que la parfaite dévotion applique à notre vie de grâce, plus qu'aucun autre concrétise tout et, par suite, facilite tout. L'enfant, comme on sait, ramène tout à sa mère : l'autorité, c'est sa mère ; ce qu'il apprend, c'est par sa mère ; elle est son bonheur et sa sécurité ; aimer et être aimé ne se conçoit pour lui que par rapport à sa mère ; elle est sa providence, et l'on peut dire vraiment qu'elle est son monde.

Or, quand le Bienheureux nous demande d'agir par Marie, avec elle, en elle et pour elle, de séjourner dans son intérieur, etc., il exprime, avec le fait de notre union, cette forme concrète que prennent pour l'enfant les rapports et les devoirs de la vie. Comprenons-le bien ; et alors nous pratiquerons la pureté d'intention, en nous conformant à celle de notre Mère ; l'espé-

rance, en nous jetant dans ses bras ; Marie sera notre monde, notre atmosphère, et « nous la respirerons », selon la juste et énergique expression de Montfort.

Le procédé de la vie d'union nous place d'abord et surtout en face du positif, à tout le moins le met-il toujours à côté du négatif. C'est plus attrayant et plus facile. N'est-ce pas là encore un procédé d'éducation maternelle ? Quelle mère, par exemple, ne propose pas la récompense comme but du sacrifice à faire, de l'obéissance à pratiquer ? C'est Marie qui a révélé si bien à son dévoué serviteur le côté positif de la croix que « sans beaucoup de lumière, disait-il, on ne connaît pas » ; c'est elle qui le payait de ses immolations par de maternelles douceurs. Mais nous ne pouvons trop développer ces considérations, car il nous reste encore à donner une dernière et importante raison de la facilité de cette voie.

§ IV

Elle est tirée de la simplicité de la méthode employée par le B. de Montfort. Ailleurs les procédés sont plus compliqués et, par conséquent, plus laborieux. Il y a des règles pour telle action, puis pour telle autre ; le mécanisme de la vie spirituelle est analysé, détaillé pièce par pièce. D'aucuns ont judicieusement ordonné le travail de notre sanctification à l'instar d'une tactique savante, en vue d'un combat qui a ses phases diverses, mais ne finit qu'avec la vie. Plusieurs multiplient les actes et les varient avec soin, selon les temps, les lieux et les circonstances.

Tout cela est très vrai, très respectable, et mérite d'autant plus l'attention que l'on y trouve le fruit d'une grande expérience et le fonds d'un enseignement traditionnel. Il ne saurait être question de blâmer ce que l'Église a voulu approuver et ce qui convient à tant d'âmes. Nous voulons dire seulement qu'il y a autre chose ; que beaucoup ont un besoin particulier de simplification pratique et que cette simplification est en elle-même une facilité. Voilà justement ce qui distingue la méthode du Bienheureux, puisqu'elle consiste dans l'application d'un procédé *unique* à tous les actes et à tous les états. Tout s'y ramène, en effet, à cette seule pratique : agir par Marie, avec elle, en elle et pour elle. Que je prie, travaille ou mange, que je sois en joie ou en tristesse, je n'ai qu'une chose à faire : m'unir aux dispositions de Marie, m'abandonner à ses volontés. Un seul but, un seul procédé, c'est assurément de la simplicité. Le B. de Montfort l'a très heureusement fait ressortir en comparant la statue faite au moule à celle qu'on taille au ciseau. D'un côté, c'est toujours le même procédé, quel que soit l'objet à mouler et la forme à donner ; de l'autre, c'est une grande variété dans la manière de travailler selon la matière qu'on emploie et le résultat qu'on veut obtenir.

Cette considération sera particulièrement agréable aux commençants. Quel directeur n'a pas à combattre le découragement qu'éprouvent les âmes à la vue de leurs fautes et de leurs imperfections ? Que de progrès et de réformes réaliser pour se transformer en Jésus-Christ et qu'ils exigent d'efforts! Par où commencer et

quelles résolutions prendre? car tout est à faire et elles sont capables de si peu ! Il n'y a qu'une chose à leur répondre. Lorsque l'enfant naît à la vie de ce monde, il a certes beaucoup à travailler pour y grandir et devenir homme parfait ? S'il pouvait y réfléchir et s'en rendre compte, à coup sûr il se découragerait. Tout cependant se réduit à une seule chose qu'il pratique : se livrer docilement à sa mère et rester sous sa dépendance ; à cette condition, il sera nourri, il grandira, il apprendra. Ainsi dans notre vie spirituelle, tout pour nous se résume à vivre docilement sous la dépendance de Marie. C'est là notre unique résolution, ou, si l'on veut, celle qui renferme les autres et à laquelle on peut toutes les ramener. Demeurons-y fidèles, et notre vie se développera, nous combattrons nos ennemis, nous croîtrons en vertus, nous arriverons à la plénitude de l'âge du Christ sur la terre.



Toutefois gardons-nous bien de croire que ce chemin soit aisé, en ce sens que nous n'y trouvions ni luttes ni difficultés. Le B. de Montfort nous prémunit contre cette erreur. Ce n'est pas lui qui aurait tenté de rayer cette parole de l'Evangile : « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent », ni de créer pour suivre Jésus un autre chemin que le chemin royal de la croix. Il annonce, au contraire (et lui-même peut en témoigner), que les fidèles serviteurs de Marie ont à supporter

plus de combats, de contradictions et de croix que les autres. Du reste, avec sa dépendance totale et son abnégation continuelle et intime, cette dévotion à Marie peut bien être considérée comme une voie étroite, sans que toutefois sa facilité en soit diminuée. Voie facile et voie étroite ne sont pas choses opposées. Avec leurs rails larges seulement de quelques centimètres et d'où les roues ne peuvent s'écarter en rien, nos chemins de fer sont assurément des voies étroites, si on les compare aux belles routes nationales. Qui niera qu'ils soient une voie facile, grâce à la suppression considérable des frottements et aux autres avantages ? Cette voie étroite est donc facile et, en un sens, une voie large, c'est-à-dire où l'on est à l'aise (1). De là cet effet particulier signalé par le Bienheureux : « Cette dévotion donne une grande liberté intérieure, qui est la liberté des enfants de Dieu... Elle ôte de l'âme tout scrupule et toute crainte servile, qui ne sont capables que de l'étrécir, captiver et embrouiller ; elle élargit le cœur par une ferme confiance en Dieu. » (*Vraie Dév.*) Si elle est une voie aisée, elle est aussi une voie courte, par où l'on arrive promptement ; c'est ce que nous allons maintenant expliquer.

ARTICLE II

VOIE COURTE

Ce titre aura sans doute charmé plus d'une âme en quête d'un moyen pour arriver promptement à la per-

(1) Latum mandatum tuum nimis. (*Ps.* CXVIII.)

fection. Le désir de faire vite et d'atteindre rapidement le but, même quand il s'agit de sanctification, n'est pas seulement propre aux temps où règnent la vapeur et l'électricité, car au XVIe siècle saint François de Sales disait avec sa finesse accoutumée : « Vous voudriez que je vous enseignasse une voie de perfection toute faite, en sorte qu'il n'y eût qu'à la mettre sur la tête comme vous feriez votre robe, et que par ce moyen vous vous trouvassiez parfaite sans peine. Oh ! certes, si cela était en mon pouvoir, je serais le plus parfait homme de ce monde, car si je pouvais donner la perfection aux autres sans qu'il fallût rien faire, je vous assure que je la prendrais premièrement pour moi. Il vous semble que la perfection est un art ; que si l'on pouvait trouver son secret, on l'aurait incontinent sans peine. Certes, nous nous trompons ; car il n'y a point de plus grand secret que de faire et travailler fidèlement en l'exercice du divin amour, si nous prétendons de nous unir au bien-aimé. » (*Entretien sur la modestie.*) Sa conclusion se trouve dans ce conseil : « Allez toujours ; allez en la voie de votre vocation, en simplicité, vous amusant plus à faire qu'à désirer ; c'est le plus court chemin. »

Beaucoup d'âmes heurtent là, pour avoir rêvé d'obtenir en quelques semaines (quand ce n'est pas en quelques jours), des résultats magnifiques et complets. C est aussi la cause des découragements puérils et déraisonnables, qui succèdent chez elles aux instants de ferveur. Il faut bien se rappeler qu'ici-bas toute vie, commencée dans le temps, a besoin de temps pour se développer. Qu'il s'agisse de la vie du corps, de la

vie naturelle ou surnaturelle de l'âme, c'est toujours la même loi. Observez comment, en parlant des fruits merveilleux de la parfaite Dévotion, le B. de Montfort insiste sur « sa pratique fidèle et persévérante ». A cet Arbre de vie, qui est Marie, il faut appliquer la parole du psaume : « *Il portera son fruit en son temps.* » Le temps des fruits est précédé de l'été où ils mûrissent, du printemps où apparaissent les fleurs ; enfin de l'hiver où tout semble mort.

Après avoir prémuni le lecteur contre une fausse interprétation de ce titre : *voie courte*, examinons comment et pourquoi il est justifié. Sans revenir sur le motif donné tout à l'heure (à savoir, qu'une voie facile est une voie courte, parce que l'on y avance plus rapidement), nous nous arrêterons à ces deux considérations : Marie est une voie courte pour aller à Dieu, 1° à cause de son éminente sainteté et de son union avec Lui, 2° parce que sa médiation abrège la distance qui nous sépare de Dieu.

§ 1

Il faudrait ici méditer longuement sur ces prérogatives merveilleuses de la Sainte Vierge que l'on nomme son Immaculée Conception, son impeccabilité, et sur les états qui en sont la conséquence. Cette créature en qui tout monte droit à Dieu, sans trouble, sans détour ; cette âme qui, semblable à un miroir très pur, reflète fidèlement tout ce qui tombe sur elle, c'est-à-dire toutes les grâces qui lui sont accordées, tous les dons qui sont son apanage, ne peut être pour nous qu'une

voie facile et courte. Aussi le B. de Montfort se plaît à rappeler que Marie n'est que l'écho de Dieu, qu'en elle tout dit Dieu ; qu'elle ne peut, comme les autres créatures, être un obstacle qui nous détourne de Dieu. Par elle donc, « sans reculer, ni retarder, on avance à pas de géant et en peu de temps vers Jésus-Christ ». (*Vraie Dév.*)

§ II

Nous savons aussi que Marie est médiatrice entre Jésus et nous. En cette qualité, elle le rapproche de nous, elle abrège la distance qui nous séparait de lui : elle est donc une voie courte.

Marie rapproche Jésus-Christ de nous : « Il n'y a point de lieu, dit le B. de Montfort, où la créature puisse trouver Dieu plus proche d'elle et plus proportionné à sa faiblesse qu'en Marie ; c'est pour cela qu'il y est descendu. » Ce rêve de l'humanité d'avoir Dieu avec elle, Marie l'a réalisé. Jésus est le Dieu fait homme, né de la Vierge Marie, et qui vient à elle vient à Jésus. Ne le cherchez pas dans les profondeurs sublimes des cieux ; son ciel, c'est le sein de Marie ; son trône, ce sont les bras de sa Mère. C'est là que les bergers trouvèrent ce Verbe fait homme et que les mages l'adorèrent. Allons, nous aussi, à Marie, et nous sommes assurés « de trouver l'Enfant divin avec sa Mère ».

Tant le rapproche-t-elle, qu'elle nous l'apporte et nous le donne. Et qu'il en est besoin ; car, dit Mgr Gay, Jésus est si loin de nous par ses états,

quoique si près de nous par ses mystères! Il nous faut un médiateur auprès du Médiateur principal et premier Saint Bernard l'enseigne par une parole devenue classique en cette matière (1). Encore, si notre point de départ pour aller à Jésus était la nature, même infirme, même blessée par la faute originelle. « Heureux, s'écrie le Psalmiste, ceux qui ne se sont pas souillés dans le chemin de la vie ! » Mais nos fautes personnelles nous ont encore éloignés de Dieu. Il ne faut avoir jamais franchi le seuil de la vie intérieure pour n'avoir pas eu parfois conscience de ces distances intolérables que, même après l'absolution, nos fautes passées et leurs suites mettent entre nous et le Seigneur. « Et il s'en alla dans une région lointaine », a dit du pauvre prodigue le divin Maître. Quand on s'éloigne de Dieu, on marche vite, car on suit les pentes ; on descend sans s'apercevoir du chemin parcouru. Mais qu'elle est grande la distance qui nous sépare de notre Père céleste, lorsque nous voulons remonter et retourner vers lui, moins peut-être pour obtenir un premier pardon, que pour revenir (si sa miséricorde y consent) à un certain degré d'union et d'intimité dont nous sommes déchus !

Marie est là qui nous rapproche de Jésus, qui nous le donne. Certes, en allant au-devant du pauvre prodigue, le père de famille lui abrégeait le chemin et hâtait son retour. Plus grandes encore sont les avances que Jésus nous fait par Marie ; et si nous

(1) « Opus est mediatore ad mediatorem. » Le Bienheureux est plusieurs fois revenu sur cette maxime pour la commenter.

retournons à lui par elle, notre voie sera plus courte, nous ne risquerons pas de tomber d'inanition ou de succomber sous les coups de nos ennemis.

§ III

Le secours puissant de Marie nous abrège encore la route en aplanissant les obstacles.

« Et les sentiers tortueux seront redressés », disait le prophète Isaïe dans ses visions messianiques. Le Précurseur s'était appliqué cette parole, car il l'accomplissait en préparant les cœurs à la venue du Christ. Mais celle qui dans l'âme du Précurseur lui-même avait préparé la venue de Jésus, celle qui le lui apporta au jour de la Visitation, doit, à meilleur titre et dans un sens plus éminent, être appelée le Précurseur du Messie. Elle l'a précédé et annoncé ici-bas, comme l'aurore fait le soleil; là où elle se montre, il va venir, et c'est par elle qu'il viendra. Lorsque sa pensée et son amour commencent à poindre dans une âme ou bien à y croître, c'est l'espérance de la justification ou du progrès qui luit, c'est Jésus qui approche ou qui va grandir en nous; car « Jésus est partout et toujours, dit Montfort, le fruit et le Fils de Marie ».

Or elle redresse nos sentiers, car en agissant par elle et en elle, nos intentions s'épurent et vont droit à Dieu; tous les replis et les détours sur nous-mêmes tendent à disparaître; elle abat les hauteurs de notre orgueil par son humilité profonde; elle comble les vallées, c'est-à-dire les abîmes de nos misères ou les

lacunes de nos imperfections, en se faisant notre supplément. Puis, si nos ennemis viennent « nous empêcher de marcher, nous faire reculer ou tomber, avec l'appui, l'aide et la conduite de Marie, sans tomber, sans reculer ni même retarder, nous avancerons à pas de géant et en peu de temps vers Jésus-Christ. » (*Vraie Dév.*)

ARTICLE III

VOIE PARFAITE

Cette dévotion est une voie parfaite, d'abord parce que, Marie étant une créature très parfaite, nous avons en elle un moyen parfait d'union à Jésus ; ensuite, parce que la manière de s'unir à elle par cette dévotion est également parfaite.

§ I

Notre but immédiat est de nous conformer à Marie. Elle n'est sans doute que la copie de Jésus, notre divin exemplaire ; mais c'est une copie si achevée qu'elle distance de beaucoup les autres saints. Que de fois le B. de Montfort ne l'a-t-il pas rappelé, par exemple, lorsqu'il explique ce titre de « *Forma Dei :* moule divin », où le Christ d'abord s'est fait homme et où nous sommes ensuite conformés à lui. Or, plus le moule est parfait, plus parfaite aussi sera la reproduction.



Marie est encore notre Maîtresse qui, mieux que

personne, nous apprend à vivre le Christ. Ne savons-nous pas qu'élevé par une maîtresse de bonnes manières, au langage correct, à la prononciation très pure, l'enfant contractera des manières et un parler semblables et qu'il recevra une excellente éducation? Ainsi profiterons-nous sous la conduite de cette Maîtresse incomparable dont les paroles et les actes disent si parfaitement Jésus. En la voyant profondément entrée dans les divins mystères, vivre en relations ineffables avec l'adorable Trinité sans offusquer l'ardente jalousie de la sainteté divine, nous pensons à bon droit ne pouvoir aller à meilleure école.

Et cette maîtresse est une mère! Ce qui veut dire la plus parfaite des maîtresses, celle qu'aucune autre ne peut suppléer. Quand la mère est absente, il y a dans l'éducation de l'enfant une lacune qu'il est plus aisé de sentir que de définir, parce qu'elle existe au plus profond de l'âme. On le comprend en pensant aux intuitions, aux tendresses, aux dévouements, aux sensibilités exquises, aux procédés délicats, dont le cœur des mères est l'école spéciale. C'est à la conduite de Marie que l'âme est redevable de ce sens exquis des choses divines, de cette sensibilité surnaturelle et délicate aux touches de la grâce, sans lesquelles on ne peut guère devenir parfait. N'est-ce pas au moins une des raisons qui font dire au Bienheureux que la dévotion à Marie et une grande dépendance envers elle sont particulièrement nécessaires à ceux qui tendent à la perfection?

Ne nous étonnons donc point de le voir affirmer solennellement, avec des serments et des déclarations réitérés, qu'il préfère la voie immaculée où Marie serait seule, à celle où viendraient nous assister tous les anges et les saints (1).

Mais c'est aussi par la manière même dont elle nous fait pratiquer l'union à Marie que cette dévotion apparaît comme une voie parfaite.

§ II

A maintes reprises le B. de Montfort déclare qu'il ne connaît pas de pratique qui nous vide plus de nous-mêmes, qui nous défasse plus facilement de l'esprit de propriété imperceptiblement mêlé à nos meilleures actions. Tout cela, il est vrai, ne constitue pas *positivement* la sainteté, mais en est la condition indispensable. L'âme ne peut vivre à Dieu qu'autant qu'elle meurt à soi-même; elle ne peut suivre le Christ qu'autant qu'elle se renonce. C'est donc une voie parfaite que celle qui nous mène à la pratique parfaite de l'abnégation.

Que le lecteur veuille bien se reporter aux explications précédentes sur la consécration, d'après la for-

(1) « Qu'on me fasse un chemin nouveau pour aller à Jésus Christ et que ce chemin soit pavé de tous les mérites des bienheureux, de toutes leurs vertus héroïques, éclairé et embelli de toutes les lumières et beautés des anges, et que tous les anges et les saints y soient pour y conduire, défendre et soutenir ceux et celles qui voudront y marcher ; en vérité, en vérité, je dis hardiment — et je dis la vérité — que je prendrais préférablement à ce chemin, qui serait si parfait, la voie immaculée de Marie. » (*Vraie Dév.*)

mule du B. de Montfort, et il verra qu'il s'agit d'une donation totale et absolue. Totale, parce que, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes, nous n'exceptons rien ; absolue, parce que, nous consacrant en qualité d'esclaves, nous professons appartenir à Dieu et à sa Mère au sens le plus strict. C'est par là même un dépouillement parfait.

Si nous regardons la pratique intérieure, ce que nous en avons dit montre jusqu'à l'évidence qu'elle nous porte à l'entière abnégation de nous-mêmes. L'immolation est si parfaite que M. Olier la compare à un martyre continuel (1).

Observez encore que le procédé employé pour nous unir à Jésus par Marie est éminemment propre à écarter le retour sur nous-mêmes. En tenant nos regards sur Marie, en demeurant attentifs à ce modèle pour y conformer nos intentions et nos dispositions, nous sortons de nous-mêmes par la pensée et l'affection, nous nous quittons pour nous perdre en Marie. Saint François de Sales dit à ce propos : « Celui qui est bien attentif à plaire amoureusement à l'amant céleste n'a ni le cœur ni le loisir de se retourner sur soi-même. »

D'autres méthodes laissent plus de latitude à la volonté propre, à la propre initiative, au labeur personnel pour les intentions, les pensées, les pratiques, la direction ; c'est le travail des sculpteurs. Ici, Marie conduit tout, et notre travail est de nous plier docile-

(1) Voir dans la revue *Le Règne de Jésus par Marie*, juillet 1901 l'article : *De quel nom faut-il appeler cette Dévotion ?*

ment, de nous laisser faire; c'est le moulage, où il y a moins de nous-mêmes.

On pourrait dire que dans la pratique de cette dévotion l'attention sur soi-même est réduite à son minimum, car on se regarde moins qu'on ne regarde Marie et le Christ ; on ne fait attention à soi que pour se perdre en Marie. Au contraire, se placer en face de soi, comme le sculpteur en face de son ouvrage, regarder *ses* vices et *ses* vertus, rechercher *sa* perfection, c'est s'exposer aux retours de l'amour-propre. Qui se mire, même par utilité, bientôt s'admire; du moins y est-il porté. Cela nous explique pourquoi les maîtres de la vie spirituelle insistent tant sur les dangers que l'amour-propre fait courir aux commençants ; mais ces dangers sont en partie écartés dans cette voie.



L'enfance spirituelle nous permet encore d'approfondir cette considération. L'enfant s'oublie, s'ignore, s'abandonne; telle est la raison de sa candeur et de l'absence de retour sur lui-même. Lisez, à ce sujet, les fines et judicieuses remarques de saint François de Sales dans son entretien sur la simplicité : « Un enfant, pendant qu'il est petit, est réduit en une grande simplicité qui fait qu'il n'a d'autre connaissance que sa mère; qu'un seul amour, qui est pour sa mère ; en cet amour, une seule prétention, qui est le sein de sa mère ; étant couché sur ce sein bien-aimé, il ne veut autre chose. L'âme qui a la parfaite simplicité n'a

qu'un amour, qui est Dieu ; et en cet amour elle n'a qu'une seule prétention, qui est celle de reposer sur la poitrine du Père céleste ; et là, comme un enfant d'amour, faire sa demeure, laissant entièrement tout le soin de soi-même à ce bon Père, sans que jamais elle se mette en peine de rien, sinon de se tenir en cette sainte confiance ; non pas même les désirs des vertus et des grâces qui lui semblaient être nécessaires ne l'inquiètent point. Elle ne néglige rien de ce qu'elle rencontre en son chemin ; mais aussi elle ne s'empresse point à rechercher d'autres moyens de se perfectionner que ceux qui lui sont prescrits. »

Et plus loin : « Les enfants, certes, que Notre-Seigneur nous marque devoir être le modèle de notre perfection, n'ont ordinairement aucun soin, surtout en la présence de leurs père et mère. Ils se tiennent attachés à eux sans se retourner et regarder ni leurs satisfactions, ni leurs consolations qu'ils prennent de bonne foi, et en jouissent avec simplicité, sans curiosité d'en considérer les causes ni les effets...

« Cet exercice d'abandonnement continuel de soi-même aux mains de Dieu comprend excellemment toute la perfection des autres exercices en sa très parfaite simplicité et pureté... Les amantes spirituelles, épouses du Roi céleste, se mirent de temps en temps, comme les colombes qui sont auprès des eaux très pures, pour voir si elles sont ornées au gré de leur amant ; et cela se fait dans les examens de conscience, par lesquels elles se nettoient, purifient et ornent au mieux qu'elles peuvent, non pour être parfaites, non

pour se satisfaire, non pour désir de leur progrès au bien, mais pour obéir à l'Époux, pour la révérence qu'elles lui portent, et pour l'extrême désir qu'elles ont de lui donner du contentement.

« Ces simples colombes n'emploient pas un soin ni fort long ni fort empressé à se laver et parer, car la confiance que leur amour leur donne d'être grandement aimées, quoique indignes, leur ôte tout empressement et défiance de ne pas être assez belles, outre que le désir d'aimer, plutôt que de se parer, leur retranche toute curieuse sollicitude. »

Cette citation est longue, mais elle explique fort bien comment l'enfance spirituelle est entre toutes une voie parfaite.

Que ce soit le caractère propre de cette dévotion à la sainte Vierge, et qu'il y ait en cela plus qu'une affirmation enthousiaste et des considérations fantaisistes, nous en avons pour garant ces paroles du B. de Montfort : « Oh! qu'il y a de différence entre une âme formée en Jésus-Christ par les voies ordinaires de ceux qui, comme les sculpteurs, se fient en leur savoir-faire et s'appuient sur leur industrie, et une âme bien maniable, bien déliée, bien fondue, qui, sans aucun appui sur elle-même, se jette en Marie et s'y laisse manier à l'opération du Saint-Esprit! Qu'il y a de taches, qu'il y a de défauts, qu'il y a de ténèbres, qu'il y a d'illusions, qu'il y a de naturel, qu'il y a d'humain dans la première âme! et que la seconde est pure, divine et semblable à Jésus-Christ! » (*Secret*, p. 22.)

§ IV

Enfin, nous disons que cette voie est une voie de perfection, parce qu'elle est une voie d'amour. Agir toujours *pour* Marie, n'est-ce pas faire de nos actions autant d'actes d'amour? Quel autre motif qu'un amour plus qu'ordinaire peut nous porter à une dònation totale et absolue comme est celle de notre parfaite consécration? Et n'est-il pas pur et parfait l'amour qui reste si simple, se regarde si peu, cherche moins son bien que la satisfaction du bien-aimé? Or, la vie spirituelle consiste principalement dans la charité; croître et se perfectionner en l'une, c'est le faire aussi dans l'autre, et c'est là que tend cette voie, où nous marchons habituellement par un motif d'amour parfait en lui donnant une si grande influence dans la pratique des autres vertus.

ARTICLE IV

VOIE SURE

Le précieux avantage que celui de marcher en sécurité dans le chemin de la perfection! Aller sans s'égarer dans les sentiers ardus et difficiles, trouver un guide précieux au milieu des événements aussi graves que délicats de la vie intérieure, c'est assurément un gage du paradis et comme un acompte du repos de la patrie. Et cependant, sans exclure cette crainte nécessaire et sainte, cette humilité qui nous fait trem-

bler dans l'œuvre de notre salut, écoutons ces rassurantes paroles : « Le propre de la sainte Vierge est de nous conduire sûrement à Jésus-Christ, comme le propre de Jésus-Christ est de nous conduire sûrement au Père éternel. » (*Vraie Dév.*) Examinons ce qui rend « la voie de Marie » parfaitement sûre.

§ I

S'agit-il des périls du dehors ou des attaques que nous livrent les démons ? Que craindre dans cette tour de David et sous la garde de Celle qui est terrible à Satan comme une armée rangée en bataille ? Son nom seul l'épouvante et le fait reculer : c'est le nom de celle que Dieu lui a opposée comme son ennemie personnelle pour lui écraser la tête. Les saints et les anges ne nous assistent que selon l'ordre et le pouvoir qu'ils reçoivent de leur Reine ; c'est pourquoi, dans un passage cité plus haut, le Bienheureux affirme qu'il préférerait la voie où Marie seule nous protégerait à celle où ils se réuniraient tous pour nous défendre et nous aider.

Frappez, frappez,
L'ennemi me presse et me tente,
Frappez, frappez.
Ecrasez, foulez à vos pieds,
Sous votre main toute-puissante,
Tout l'enfer prendra l'épouvante,
Frappez, frappez. (*Cant. du B.*)

§ II

Si nous considérons les dangers qui viennent de

nous-mêmes, leur cause peut être notre faiblesse ou nos illusions, ou l'ignorance des volontés divines et de nos propres besoins.

Notre faiblesse trouve dans la continuelle et maternelle assistance de la Sainte Vierge sa plus sûre garantie. Qui est faible comme un nouveau-né, et toutefois qui plus que lui est en sécurité entre les bras de sa mère ? Plein de ce sentiment, le Bienheureux chante :

Cette bonne Mère et Maîtresse
Me secourt partout puissamment,
Et quand je tombe par faiblesse,
Elle me relève à l'instant.

Les illusions forment un terrible chapitre dans les ouvrages de spiritualité ; et le Père Faber, ailleurs si large, si encourageant, a montré en ce point une soif de vérité presque décourageante, car dans ses *Conférences* il a traité le sujet en tortionnaire de la pauvre nature humaine. Quelque compassion qu'on apporte en cette matière, on ne peut l'étudier sans fouiller les replis de notre âme et la mettre mal à l'aise. Qui est sans illusions ? En diminuer le nombre, se placer dans les meilleures conditions possibles pour les dissiper et s'en préserver, tel est notre idéal ici-bas, en attendant l'évidence du grand jour de l'éternité, où toute erreur et tout mensonge seront impossibles.

Méditons les paroles suivantes, et nous verrons que la dévotion à Marie, d'après le B. de Montfort, nous obtient ces résultats. « Là où est Marie, dit-il, l'esprit malin n'est point, et une des plus infaillibles

marques qu'on est conduit par le bon Esprit, c'est qu'on est bien dévot à cette bonne Mère, qu'on pense souvent à Elle, qu'on en parle souvent » ; et le Bienheureux ajoute : « De même que la respiration est un indice certain de vie, ainsi la fréquente pensée, l'invocation amoureuse de Marie est un signe assuré que l'âme n'est pas séparée de Dieu par le péché. » Plus loin, il affirme « qu'un fidèle dévot à Marie ne tombe jamais dans l'hérésie ou l'illusion formelle : il pourra bien errer matériellement, prendre le mensonge pour la vérité, et le malin esprit pour le bon (quoique plus difficilement qu'un autre), mais il connaîtra tôt ou tard sa faute et son erreur matérielle ; et quand il la connaîtra, il ne s'opiniâtrera en aucune manière à croire et à soutenir ce qu'il avait cru véritable. »

Une autre cause d'illusion, avons-nous dit, est notre ignorance des desseins de Dieu sur nous et de nos propres besoins. De là, il arrive que dans nos demandes ou nos entreprises, nous nous trompons peut-être souvent. Mais l'abandon de tout notre être à Marie, l'adhésion à ses vues et à ses intentions de préférence aux nôtres, la donation que nous lui faisons du fruit de nos prières et de nos satisfactions sont assurément les meilleures garanties que nous puissions trouver ; d'autant plus qu'elles impliquent, loin de l'exclure, celle que nous offre l'obéissance.

§ III

Enfin notre union à Marie nous met à l'abri de

beaucoup d'illusions, si, comme nous le devons, nous la cherchons dans la conformité parfaite de volonté. C'est là (tous les maîtres l'ont proclamé) une voie sûre et ouverte à tous pour monter aux plus hauts degrés de la vie spirituelle, une garantie toujours requise dans les états même extraordinaires.

En vérité, Montfort pouvait bien dire qu'aucune autre pratique de dévotion envers Marie ne conserve l'âme plus fidèlement dans la grâce et ne l'unit plus parfaitement et plus facilement à Jésus-Christ.

Ne peut-on pas appliquer à la sainte Vierge ces paroles d'Isaïe : « Et il y aura ici un chemin qui sera appelé une voie sainte. Aucun être souillé n'y passera et ce sera pour tous une voie droite, à ce point que les insensés eux-mêmes ne s'y égareront pas. Ni les lions ni les bêtes farouches n'y auront accès. » (*Is.* XXXV.)



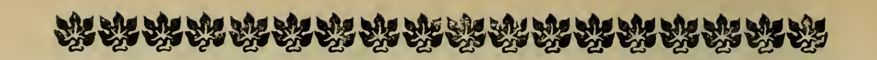


CINQUIÈME PARTIE

VIE D'UNION A MARIE

Pour compléter la partie ascétique de ce travail, il nous reste à montrer l'application de cette Dévotion à quelques actes principaux de la vie chrétienne. On a publié quelques ouvrages sur la vie d'union à Marie; mais il reste encore beaucoup à dire en cette matière, car plusieurs ne se sont pas mis au point de vue spécial du B. de Montfort, ou ne sont pas entrés pleinement dans l'esprit du saint Esclavage. La dépendance et la désappropriation, dont il est le principe, donnent à notre vie d'union avec la sainte Vierge une physionomie particulière qu'on n'obtient pas en l'honorant seulement comme médiatrice.

Notre dessein n'est point de passer en revue tous les actes de notre vie chrétienne ; la prière, l'examen, le travail, la sainte Messe, la Communion, sont ceux dont nous nous occuperons, à cause de leur importance.



CHAPITRE I

La prière.

§ I

Dieu a fait à l'homme une loi de la prière pour sa vie surnaturelle, comme il en a fait une de l'alimentation pour sa vie corporelle. Nous devons prier, comme nous devons manger : c'est une nécessité. A tous Notre Seigneur dit : « Il faut toujours prier... *Oportet semper orare,* et ne jamais cesser, *et nunquam deficere.* Nous ne pouvons prier toujours actuellement ; mais notre oraison sera continuelle, si nous prions fidèlement à des heures déterminées, ou que nous demeurions dans la disposition et comme dans l'attitude de la prière.

C'est ce que nous faisons, lorsque nos pensées et nos intentions montent vers Dieu, et que sous l'influence de la charité nous rapportons à lui toutes nos actions ; car cette élévation de notre être vers Dieu est le but de la prière. Nous prions donc toujours en observant fidèlement la pratique intérieure de notre Dévotion.

Mais à mesure que nous croissons dans la perfection, la prière à haute dose (qu'on nous passe l'expression) devient une nécessité pour alimenter une vie surnaturelle plus intense.

On dit parfois de certaines personnes qu'elles sont « de grande vie », pour exprimer par là que, dépensant beaucoup de forces dans les travaux, elles ont besoin d'une alimentation abondante. Elles sont aussi « de grande vie », ces âmes dont nous parlons et à qui il faut beaucoup de prière. Elles ont si faim de Dieu! L'exercice des plus hautes vertus, leur vie d'immolation continuelle exigent une si grande énergie! Puis elles ont aussi tant à obtenir pour les autres, tant à faire dans l'Eglise ! Pour elles, l'oraison n'est pas seulement un acte plus ou moins fréquent, elle est devenue une habitude, et, selon le mot juste et fécond de sainte Thérèse, comme leur respiration surnaturelle.



Au-dessus des saints il y a la Reine de tous les saints. Pour elle, dans un degré plus excellent, la prière est un état et un office. Un état, car l'Evangile nous a soulevé le voile de sa vie intérieure ici-bas, en disant qu'elle s'entretenait dans son cœur avec l'Esprit-Saint. Dès cette terre sa vie était si divine, qu'elle priait comme elle aimait, c'est-à-dire de toutes les forces de son être. Puis, si elle a été comblée, si ce mot « pleine de grâce » nous dit en résumé l'abîme de sa sainteté incommensurable pour nous, pensez que sa prière fut en proportion; car à elle, comme à tous, il fut dit de demander pour recevoir. Marie enfin est la fidèle imitatrice de Jésus, associée à ses actes, participant à ses états. Elle s'est donc unie à la prière

du Christ, c'est-à dire non seulement aux actes de prière qu'il fit, comme nous en lisons dans l'Evangile, mais surtout à cette adoration en esprit et en vérité, à ce culte intérieur qu'il rendait incessamment au Père « en vivant pour lui ». Cette prière, il la commença au sein de Marie, maintenant il la continue par son « interpellation » (1) dans la gloire.

Mais nous disons aussi que Marie prie d'office. N'est-elle pas la Mère de tous les hommes et la Médiatrice universelle? Or, nous l'avons vu, sa médiation est surtout une médiation d'intercession, car toute communication de la grâce, tout ce que l'Esprit-Saint opère dans les âmes, toute la vie de l'Eglise enfin est soumise à cette grande loi de la prière. Voyez comme elle a prié au Calvaire et au Cénacle; regardez-la priant encore dans la gloire.

Est-il possible de vivre près de cette Orante, d'être éduqué par cette Mère et Maîtresse, sans contracter le goût et l'habitude de la prière? Dieu n'avait-il pas promis par le prophète Joël de répandre un Esprit de grâce et de prière sur la maison de David et les habitants de Jérusalem (2)? Si donc nous demeurons en Marie, dans cette cité sainte dont Jérusalem n'est qu'une figure, l'Esprit de prière se répandra sur nous. Avec quelle abondance, il n'est pas be-

(1) Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (*Hebr.* VII, 25.)

(2) Les mots « sur la maison de David et les habitants de Jérusalem » ont été ajoutés dans le répons VIII de l'office de la Sainte Lance et des Clous ; mais ils ne font que développer la pensée du texte sacré.

soin de le redire, puisque là où se trouve Marie, nous savons que ce divin Esprit ne vient pas seulement, mais qu'il se hâte et qu'il afflue, comme nous l'affirme le B. de Montfort.

§ II

Parlons maintenant du recueillement qui doit accompagner la prière.

Le premier acte de la prière, c'est d'approcher de Dieu, d'élever notre esprit vers lui (1), ou (selon le langage ordinaire) de nous mettre en sa présence. Mais pour approcher de Dieu, il faut nous isoler des créatures qui nous distraient; et si nous ne quittons pas les choses d'ici-bas qui nous captivent, notre âme ne pourra monter vers lui. En un mot, il faut nous recueillir. Notre Dévotion nous offre-t-elle des vues spéciales sur ce point? Oui, et nous n'avons qu'à écouter le B. de Montfort :

Elle est mon divin oratoire
Où je trouve toujours Jésus.

Un oratoire ! c'est-à-dire un lieu saint et destiné à la prière (2), où l'on est séparé du monde, où l'on s'isole des bruits d'ici-bas : tel est pour nous l'intérieur de Marie. Nous y demeurons habituellement, mais nous devons, au temps de la prière, y pénétrer plus avant et nous renfermer plus complètement.

(1) S. Th. 2. 2, q. 83, a. 17.
(2) Locus iste sanctus est in quo orat sacerdos. (Office de la Dédicace.)

Quel lieu pour se recueillir et comme on y est près de Dieu ! Toute âme juste est bien assurément le temple de Dieu ; cependant en ceux que nous nommons les saints, il règne si merveilleusement, il agit si pleinement, qu'auprès d'eux on se sent plus en contact avec Dieu et qu'on oublie la terre. Toutefois ce que le sanctuaire est au reste du temple, Marie l'est au regard de ces âmes. Par ses états, ses fonctions et ses privilèges, par sa grâce et maintenant par sa gloire, elle est une enceinte plus éloignée des créatures, plus fermée et protégée contre tout ce qui vient du dehors, plus réservée à Dieu qui y séjourne comme dans son monde à lui, dans son paradis et dans son tabernacle. Là « nous trouvons toujours Jésus ». N'y est-il pas descendu, et n'y apparaît-il pas plus rapproché de nous par l'Incarnation, plus accessible et plus donné que nulle part ailleurs ?

Montfort compare encore Marie à une montagne et rappelle, d'après les commentateurs, qu'elle est figurée par cette montagne fertile et abondante où Dieu se plaît à habiter (1). « Elle est, dit-il encore, la montagne où Jésus-Christ enseigne et demeure toujours, où l'on se transfigure avec lui, où l'on meurt avec lui, où avec lui on monte aux cieux (2). » Aller à Marie, nous unir à elle pour prier, c'est donc gravir cette sainte montagne, et faire notre ascension vers Dieu. Au reste, montagne de Dieu ou oratoire, ces images

(1) *Ps.* LXVII.
(2) Prière pour ses missionnaires.

exprimentles mêmes choses. Toujours c'est la séparation des créatures, la solitude de l'âme avec Dieu, quand tout se tait autour d'elle et qu'elle-même fait silence. Moments délicieux que nous goûtons, hélas ! trop rarement, dit l'Imitation, car nous y sentons comme l'étreinte divine et nous y savourons quelque chose du ciel. Puissions-nous avec l'aide de notre Mère nous recueillir plus souvent !



Comment procéder pour nous recueillir en Marie, pour entrer dans son intérieur et nous approcher de Jésus? Nous le pouvons sans grand effort (1) et de plusieurs manières.

Un simple acte de foi, par exemple, suffit à nous mettre en sa présence, sous son regard. Pensons seulement qu'elle nous voit dans la lumière de la gloire.

Le B. de Montfort indique un autre procédé utile aux commençants pour fixer leur imagination : « C'est de nous accoutumer peu à peu à former au dedans de nous-mêmes une petite idée ou image spirituelle de la sainte Vierge. » Nous pouvons dans ce but nous servir des figures qui nous représentent ses excellences, ses états et ses différentes fonctions : n'est-elle pas un oratoire, un reposoir sacré, une tour, un pa-

(1) Il est évident que, pour se recueillir, il est besoin d'un temps et d'un soin plus ou moins grands, selon les circonstances ou les obstacles. Celui qui est agité d'un vif désir ou livré à de multiples soucis ne se recueillera pas aussi vite que celui qui mène une vie calme ou ne se laisse pas absorber par les choses extérieures.

radis, une salle de festin, un jardin fermé, etc. ? Ou bien pensons à Marie dans tel mystère de la vie du Christ, à Bethléem, au Calvaire, par exemple ; et là, à ses côtés, le regard fixé sur elle, *avec elle* enfin, nous prierons Jésus.

C'est un procédé semblable, c'est-à-dire une représentation intérieure, que sainte Thérèse conseille aux débuts de l'oraison pour faciliter le recueillement et réciter le *Pater* en union avec le divin Maître. Observons encore que dans ce même but le B. de Montfort aidait les fidèles par des représentations extérieures ; nous pouvons donc, à son exemple, nous servir de pieuses images.

Arrêtons-nous maintenant aux dispositions avec lesquelles il faut prier.

§ III. — *Dispositions de l'âme dans la prière.*

Pour beaucoup de personnes la question des distractions prime tout et leur principale préoccupation est de les supprimer. C'est à tort ; car outre que cette suppression complète est loin d'être toujours possible, ce serait un moyen indirect, mais très efficace, d'arrêter les divagations de notre esprit, que de nous établir fermement dans de saintes dispositions.

Ces dispositions sont intimement liées aux conditions de la prière, qu'on peut ramener à quatre principales : l'humilité, la confiance, l'amour et la persévérance. Voyons comment l'esprit de notre Dévotion les excite en nous.

L'humilité est la base de l'oraison. Qui priera s'il

n'est humble, s'il n'a conscience de ses besoins et ne confesse son indigence. Or remarquons que l'esprit de notre dévotion nous fait prier dans une disposition singulière d'humilité.

Il est plus humble, en effet, nous dit le B. de Montfort, d'aller à Jésus par l'intermédiaire de Marie que de l'aborder seuls et par nous-mêmes. User de sa médiation, c'est reconnaître notre indignité et notre impuissance ; c'est nous mettre au rang de ces humbles de cœur, de ces publicains qui n'osent par eux-mêmes approcher de Dieu, mais sur qui descend toujours son regard propice. N'est-ce pas encore faire acte d'humilité que de renoncer à nos vues et à nos intentions pour prendre celles de Marie, et que de lui abandonner le fruit de nos supplications ? Puis vers quel modèle tournons-nous les yeux? Vers la Sainte Vierge, cette maîtresse incomparable d'humilité, qui nous apprend à n'approcher de Dieu qu'en disant : « Je suis la servante du Seigneur ».

Le fidèle esclave de Marie prie aussi avec confiance et amour ; il a pour se confier des motifs particuliers et puissants dans sa consécration et dans la médiation de sa Mère, il s'abandonne à elle par un acte excellent d'amour.

Souvenons-nous enfin qu'au témoignage des Actes, toute l'Eglise au Cénacle persévérait dans la prière *avec Marie*. Ainsi ferons-nous sous la conduite et avec l'aide de cette Vierge dont l'incessante prière est pour nous est un si puissant exemple.

D'ailleurs, l'esprit d'enfance spirituelle, qui est celui de notre union à Marie, nous porte à la persévérance.

Qui sait comme un enfant recommencer toujours, revenir à la charge jusqu'à importuner? « Un enfant avec sa mère est plein d'innocentes et respectueuses libertés, dit le P. Faber. Il ne doute jamais d'obtenir ce qu'il désire; eût-il été refusé cent fois, il ne croit pas au refus. Le refus d'hier est une raison d'obtenir aujourd'hui. S'il est encore refusé, il insiste et emploie les arguments d'un amour soumis, il discute avec un joyeux sourire. Si sa mère lui refuse définitivement, il cherche un baiser, et s'en va aussi satisfait de cette volonté de l'affection maternelle que s'il avait obtenu ce qu'il voulait. » Et il a raison, car ce baiser maternel est encore une faveur meilleure pour lui que ce qu'il demandait. En dépit des apparences, sa persévérance a donc obtenu. Ces pensées s'accordent bien avec ces consolantes paroles du Bienheureux que nous avons déjà citées :

Elle est mon divin oratoire
Où je trouve toujours Jésus.
J'y prie avec beaucoup de gloire,
Je n'y crains pas de refus (1).

§ IV

Nous avons enfin, au sujet des difficultés de la prière, quelques considérations particulières à pro-

(1) Un beau et facile commentaire de ces paroles peut être tiré de l'office de la Dédicace. Le temple de Dieu, où nous entrons et demeurons pour prier, c'est Marie ; et ce qui est promis à la prière faite dans le saint lieu, nous pouvons l'appliquer à celle que nous faisons en union avec Marie.

poser. Ayant déjà parlé des sécheresses et dégoûts (1), nous traiterons seulement des distractions. Puisse la dévotion à Marie nous procurer facilité et douceur dans une lutte qui nous fatigue parfois jusqu'au découragement !

Les distractions peuvent se répartir en deux classes (2) : celles qui ont leur cause dans une passion ou une affection, et celles qui proviennent de la seule mobilité de notre esprit. Nous pourrions dire : les distractions du cœur et celles de pure imagination.



Les premières, par exemple, auront pour principe une blessure d'amour-propre, un désir quelconque, la curiosité, l'activité naturelle, un mouvement d'affection ou d'antipathie, etc. « Là où est votre trésor, dit Notre-Seigneur, là aussi est votre cœur » ; et l'on peut ajouter : « là sont également vos pensées ».

Il est évident que vouloir combattre les distractions de ce genre, sans atteindre leurs causes et seulement à l'aide de petits procédés empiriques, c'est faire comme le cultivateur qui, au lieu de déraciner les mauvaises herbes, se bornerait à les couper au ras du sol. Elles repousseront inévitablement ; et quels sont les pays chauds où les plantes croissent aussi rapide-

(1) Chap. III de la IVe partie.

(2) Celles qui nous viennent du démon, ou sont une épreuve de Dieu, ou encore ont une cause naturelle, comme la fatigue, la maladie, peuvent se rapporter à la seconde classe, parce que le même traitement leur est applicable.

ment que les passions et les distractions dans notre âme ?

Détruisons leurs racines par le renoncement à la propre volonté, sans quoi nos efforts seront vains. Puisque les créatures nous captivent et nous font obstacle, quittons-les pour aller à Dieu. Il n'y a pas de recueillement vrai et intime sans sacrifice. Cette considération semble justifier particulièrement cette expression : *sacrificium laudis, hostiam laudis ;* car, si l'on ne peut prier sans se recueillir, ni se recueillir sans se renoncer, la prière alors devient un acte d'immolation. Qui prie, en effet, n'offre pas seulement à Dieu un acte de religion, lequel, au sens large, est un sacrifice intérieur ; mais il renonce encore aux choses du dehors et plus encore à ce petit monde intérieur de pensées, de désirs, de volontés et de mouvements, où nous vivons et qui nous est cher plus que le reste.

Considérez encore que la dépendance envers Marie nous facilite par le parfait renoncement d'être tout entiers là où sa volonté nous appelle, c'est-à-dire présentement à la prière. Pensez aussi qu'en priant par Marie, avec elle, en elle et pour elle, nous devons, du point de départ jusqu'au terme de notre action, quitter nos vues et nos dispositions pour prendre celles de notre Mère. Quoi de plus efficace pour arracher du sol les racines du « moi » et les faire se dessécher au grand air ; et conséquemment quoi de plus propre à diminuer nos distractions ? Nulle part ne s'applique mieux cette observation du P. Faber :

« Tout ce qui contribue à augmenter en nous la pureté d'intention nous aide aussi à nous rendre maîtres de nos distractions (1) ! »

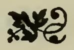
Mais lorsque ce renoncement ne se fait pas seulement dans la prière et qu'il se pratique habituellement dans toutes nos actions, alors il affaiblit puissamment les causes de nos distractions, il discipline nos facultés par de bonnes habitudes qui facilitent le recueillement. Si l'on attend la prière pour lutter contre les écarts de la pensée, dit avec raison l'auteur précité, et sans y travailler hors ce temps, jamais on ne parviendra à s'en affranchir (2).

L'éminent écrivain fait encore ces remarquables réflexions : « Il n'est personne à qui la dévotion de la Sainte Vierge, c'est-à-dire son genre de vie spirituelle, ne puisse s'appliquer avec des fruits abondants de bénédiction : j'entends par là les efforts que nous devons tenter pour rendre parfaites nos actions ordinaires. C'est la meilleure des pratiques, car on marche dans une atmosphère pleine de lumière que les illusions viennent rarement obscurcir, et l'ascendant que nous prenons sur nos distractions croît en proportion de notre persévérance dans ce salutaire exercice. » Puis, afin de perfectionner nos actions, il indi-

(1) *Progrès de l'âme : Des distractions.* Lire cette étude fine et approfondie. On y reconnaîtra souvent une grande ressemblance avec l'enseignement du B. de Montfort.

(2) L'abandon est signalé par le B. Albert le Grand comme un moyen puissant de prévenir les distractions. (*De adhærendo Deo*, chap. IV). Et l'on sait à quel point notre Dévotion nous fait vivre abandonnés !

que comme pratique intérieure de faire tout pour Dieu, en sa présence et en vue de Jésus, c'est-à-dire par lui, avec lui et en lui. Nous sommes ici en plein dans l'esprit et la spiritualité du Bienheureux de Montfort.



S'agit-il maintenant des distractions de pure imagination, c'est-à-dire de celles qui n'ont pas d'autre cause que la mobilité de notre esprit et sont involontaires? Il nous semble qu'il y a dans la parfaite Dévotion des indications spéciales pour en comprendre la nature, y remédier et en tirer profit.

Lorsque nous avons expliqué qu'agir par Marie, avec elle et en elle, c'était renoncer à le faire par son propre mouvement, nous tenir sous sa conduite et demeurer dans son intérieur, nous avons par là même dépeint, sous un aspect particulier, ce qu'est le recueillement de l'âme près de la Sainte Vierge. Le Bienheureux développe cette idée en expliquant la conduite d'Esaü et de Jacob à l'égard de leur mère Rébecca. C'est, dit-il, la figure de celle que tiennent les réprouvés et les prédestinés vis-à-vis de Marie.

« A l'exemple de Jacob, les fidèles et dévots enfants de Marie sont sédentaires à la maison avec leur Mère, c'est-à dire ils aiment la retraite, ils sont intérieurs, ils s'appliquent à l'oraison, à l'exemple et en compagnie de leur Mère... Il est vrai qu'ils paraissent quelquefois au dehors dans le monde, mais c'est par

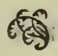
obéissance à la volonté de Dieu et à celle de leur chère Mère, pour remplir les devoirs de leur état. Quelque grandes choses en apparence qu'ils fassent au dehors, ils estiment encore beaucoup plus celles qu'ils font au dedans d'eux-mêmes, dans leur intérieur, en la compagnie de la très Sainte Vierge, parce qu'ils y font le grand ouvrage de leur perfection... » Par contre, les réprouvés « ne demeurent point ou que très peu chez eux... dans leur intérieur... Ils n'aiment point la retraite, ni la spiritualité, ni la dévotion intérieure... »

La divagation volontaire de notre esprit et l'agitation extérieure troublent cette vie sédentaire ou recueillie au dedans. Au contraire, l'habitude d'agir par Marie et de vivre en sa dépendance en est la parfaite réalisation. Notre âme est alors comme un enfant qui demeure tranquille ou s'ébat auprès de sa mère et sous son regard. Mais, on le sait bien, un enfant ne reste pas longtemps en repos. Ecoutez les charmantes remarques de saint François de Sales à propos des distractions. Il faut « que nous ayons soin de retirer notre esprit pour l'empêcher de courir après ces mouches et papillons (qui sont les distractions), comme fait une mère à l'endroit de son enfant. Elle voit que ce pauvre petit s'affectionne à courir après les papillons, pensant les attraper. Elle le retire et retient incontinent par le bras, en disant : « Mon enfant, tu te morfondras à courir après ces papillons au soleil ; il vaut mieux que tu demeures auprès de moi. » Ce pauvre enfant y demeure jusqu'à ce qu'il en voie un autre, après lequel il serait aussi

prêt à courir, si la mère ne le retenait comme devant.» (Entretien IX, *De la modestie.*)

Cette inconstance et ce besoin de mouvement sont des défauts de l'enfance. Ne sont-ils pas aussi les nôtres et la cause de nos distractions ? Sans rejeter les conseils multiples et éclairés que nous donnent en cette matière tant de bons livres, voyez comment dans ces lignes saint François de Sales nous dépeint d'une manière aussi charmante qu'exacte cette infirmité de notre esprit et nous en suggère le remède. Ce remède, il est dans l'éducation maternelle. Tous nous avons eu durant le premier âge cette mobilité, cette promptitude à nous enflammer, cette difficulté à demeurer tranquilles près de notre mère. Peu à peu, par notre docilité à ses appels réitérés nous sommes devenus (la réflexion y aidant) des enfants *sages*, selon l'expression vulgaire. Appliquons ce procédé à la vie intérieure : il est si simple, si attrayant et si efficace ! Etre recueillis, c'est donc être tranquilles auprès de notre bonne Mère ; c'est penser et agir avec calme sous son regard. Mais, lorsque à chaque instant notre esprit et notre cœur s'élancent après tout ce qui papillonne devant nos yeux, écoutons Marie, qui nous retient ou qui nous rappelle auprès d'elle, si nous courons déjà. Sacrifions-lui ce désir, cette rêverie, cette attache à notre idée ou à notre volonté, ce plaisir qui nous sollicite, et préférons la joie de la contenter en restant avec elle. Cent fois peut-être dans la prière nous devrons revenir près d'elle avec humilité et confiance. Avec humilité, car cette inconstance et cette ardeur excessive sont des défauts qui nous feront

longtemps souffrir. Ils tiennent à notre nature et nous ne serons jamais totalement affranchis des distractions involontaires ; mais l'humilité, qui profite de tout, en tirera parti et nous vaudra la compassion de Marie. Avec confiance aussi, car nous savons qu'elle réparera nos pertes, s'il y en a ; que par ses soins et moyennant notre docilité nous contracterons des habitudes de recueillement et de tranquillité, et que nos distractions en seront moins fréquentes et moins prolongées.



Une autre pensée peut encore accroître notre confiance. Que n'obtiendrons-nous pas de la Sainte Vierge par notre filiale et persévérante prière et en retour de notre fidèle dépendance ?

Est-ce que la grâce ne fixe pas les puissances de l'âme dans les divers états de la contemplation infuse ? Sans aller jusque-là, sans même aspirer à ces faveurs, demandons qu'elle modère, calme et discipline nos puissances. C'est la pensée du Bienheureux de Montfort, qui dans l'*Oraison à Marie* nous fait prier ainsi : « Que votre contemplation sublime arrête les distractions de mon imagination vagabonde ; que votre vue continuelle de Dieu remplisse ma mémoire de sa présence ! »

Ces paroles du Bienheureux nous rappellent un des

magnifiques privilèges de la Sainte Vierge : celui par lequel sa contemplation était continuelle et son acte de charité ininterrompu. Pour nous, il n'en va pas ainsi; les actions et les objets extérieurs nous distraient de la contemplation des choses divines, le sommeil l'interrompt. C'est que nos idées dépendent des sens, notre âme ne connaît qu'à l'aide des sens ; et il arrive que, s'ils aident l'intelligence, ils peuvent aussi la gêner dans son application en excitant inopportunément son activité. C'est pourquoi nous fermons nos sens pour nous recueillir, nous réglons les mouvements de notre imagination, et ceux de nos passions, qui souvent nous échappent et causent nos distractions.

Il n'en était pas de même pour Marie. Sa science infuse, indépendante des sens et de leur exercice, lui avait permis de louer Dieu et de l'aimer dès l'instant où fut créée son âme; et, grâce à ce mode supérieur de connaissance, sa contemplation n'était ni interrompue par le sommeil, ni gênée par l'action extérieure ou par les conditions du corps, telles que la fatigue, etc. Si maintenant à cette magnifique prérogative de la Sainte Vierge vous ajoutez cette autre que, chez elle, aucun mouvement de passion, aucun acte des puissances de l'âme (pensée, imagination, etc.) ne prévenait l'empire de sa volonté, vous entreverrez quelles réalités sublimes sont exprimées par ces figures de sanctuaire et de sainte montagne dont nous avons parlé. Elles nous disent dans quelle atmosphère de calme céleste et de pures clartés, dans quelle proximité de Dieu, Marie vivait par son incessante et sublime contemplation.

Touchante et ingénieuse pensée du Bienheureux de Montfort que de nous faire regarder ces admirables privilèges de notre Mère, afin de nous consoler de nos peines et de nos infirmités! Et comment nous défendre d'espérer que sa maternelle bonté paiera notre amour en soulageant notre misère et nous obtiendra, par un recueillement plus durable et plus facile, quelque lointaine ressemblance avec elle. En tout cas, souvenons-nous de ces paroles de saint Bernard : « Nul n'est rempli que par elle de la pensée de Dieu. »

§ III. — *Indications relatives aux états d'oraison.*

Après avoir parlé de la prière en général, il nous reste à recueillir dans les écrits de Montfort quelques indications relatives à l'oraison proprement dite. On sait quel rapport étroit existe entre les divers modes ou états d'oraison et les trois phases de la vie spirituelle. La méditation est regardée comme la forme d'oraison la plus commune aux commençants. A mesure que l'âme progresse, l'oraison se fait d'ordinaire plus affective, et c'est dans la vie illuminative que prédomine la contemplation A la vie unitive enfin se rattache l'oraison dite d'union, sans parler de certains actes de contemplation extraordinaire que plusieurs nomment aussi *infuse*.



On a dit plus haut par quel procédé le Bienheureux nous invite à nous recueillir auprès de Marie. Mais

en ce qui concerne l'oraison, le rôle de notre Mère se borne-t-il à nous mettre en présence de Dieu? Est-elle une médiatrice qui nous introduit près du Seigneur et se retire ensuite ?

Ecoutez le B. de Montfort : « Soyez persuadé que plus vous regarderez Marie en vos *oraisons, contemplations,* actions et souffrances, sinon d'une vue distincte et aperçue, du moins d'une vue générale et imperceptible, plus parfaitement vous trouverez Jésus-Christ. » (*Vraie Dévotion.*) Les mots soulignés à dessein dans ce texte montrent que cette réflexion du Bienheureux s'applique à tous les degrés d'oraison. Il nous en explique assez longuement les motifs par des considérations dont nous citons seulement ce passage : « C'est à Marie seule que Dieu a donné les clefs des celliers du divin amour et le pouvoir d'entrer dans les voies les plus sublimes et les plus secrètes de la perfection et d'y faire entrer les autres. »

Mgr Gay exprime la même pensée dans sa belle Elévation : « *Marie et les mystères de Jésus.* » Nous n'en reproduirons que ces réflexions si parfaitement concordantes avec les vues du B. de Montfort : « Parce que Dieu établit Marie pour être la Reine des créatures, elle doit être aussi leur Maîtresse, c'est-à-dire les enseigner et les illuminer. C'est de Dieu très assurément que leur viendront, en principe, ces clartés bienfaisantes, soit les visions qu'en ont les anges et saints glorifiés, soit les conceptions plus ou moins claires et hautes qu'en auront les hommes voyageurs. Cependant les unes et les autres arriveront par Marie,

« siège de la sagesse », mère de la science divine, lumière des anges et flambeau des docteurs. C'est après les avoir versées dans sa Mère et parce qu'il aura commencé par les verser en elle, qu'ensuite il les fera découler jusqu'à eux. On n'est servi au festin de Dieu, on ne boit au calice de Dieu qu'après elle. »

Le docte écrivain explique encore dans cette même Elévation comment les mystères du Christ étaient pour Marie non seulement des révélations de Dieu, mais aussi des objets de culte, qui provoquaient son adoration, ses désirs et son amour; des formes de sainteté auxquelles elle conformait sa vie; des sources de grâce où elle puisait par la prière. Or n'est-ce pas là ce qu'à l'exemple de Marie nous devons faire dans l'oraison?

Il serait aussi facile qu'agréable de réunir ici les témoignages des Pères et des Docteurs qui représentent la Sainte Vierge comme une maîtresse incomparable pour nous enseigner ce saint exercice. Dans la *Prière à Marie*, publiée à la suite du *Secret*, Montfort développe cette idée qu'on ne saurait trop recommander aux âmes désireuses de progresser dans l'oraison.



Une autre indication sur ce sujet mérite d'être signalée. En des pages célèbres où l'on sent l'élan joyeux d'un oiseau échappé des filets, sainte Thérèse, un instant captive de l'erreur, montre que l'Humanité de Notre-Seigneur n'est pas un obstacle à la

haute contemplation, mais qu'elle en est plutôt la voie. Notre Bienheureux affirme la même chose de la pensée de Marie : « Il est bien vrai que la vue des autres créatures, quoique saintes, pourrait peut-être, en certain temps, retarder l'union divine ; mais non pas Marie, comme j'ai dit et dirai toujours sans me lasser..... Ainsi, bien loin que la divine Marie, toute perdue en Dieu, devienne un obstacle aux parfaits pour arriver à l'union avec Dieu, il n'y a point eu jusqu'ici, il n'y aura jamais de créature qui nous aide plus efficacement à ce grand ouvrage, soit par les grâces qu'elle nous communiquera à cet effet (personne n'étant rempli de la pensée de Dieu que par elle, dit un saint : *Nemo cogitatione Dei repletur nisi per te*), soit par le soin qu'elle aura toujours de nous garantir des illusions et des tromperies du malin esprit. » (*Vraie Dév.*)

Puis Montfort insiste sur cette dernière pensée. « Si donc, sans craindre l'illusion, assez ordinaire aux personnes d'oraison (1), quelqu'un veut avancer dans la voie de la perfection et trouver sûrement et parfaitement Jésus-Christ, il doit embrasser avec un grand cœur cette Dévotion de la Sainte Vierge. »



Terminons enfin par cette réflexion. Les maîtres de la vie spirituelle nous recommandent de préparer notre âme aux opérations divines en renonçant à

(1) On peut voir dans ces paroles du Bienheureux une allusion au faux mysticisme qui de son temps avait fait d'illustres adeptes

tout esprit de propriété dans les nôtres. Tauler dit : « Lorsque nous sommes abandonnés à Dieu en renonçant à la propriété de nos puissances et de nos opérations, Dieu entre alors dans le fond même de notre être et dans nos puissances. » (*Sermon pour le Dim. avant l'Epiphanie.*)

D'autre part, Suarez fait observer (*De oratione*, ch. IX, n° 12) que la contemplation produit dans l'âme un sentiment de profond respect et de soumission absolue. Rapprochons de ces paroles ce que nous connaissons des pratiques et de l'esprit de notre dévotion, et nous verrons qu'elle dispose admirablement et sûrement les âmes à l'union divine, et même à la plus haute contemplation, s'il est dans le plan de Dieu de les y appeler.





CHAPITRE II

Examen et travail.

Parmi les divers actes de la vie chrétienne l'examen et le travail ont, après la prière, une importance particulière. Nous voulons donc exposer quelques idées sur la manière de pratiquer ces exercices dans l'esprit de notre Dévotion.

ARTICLE Ier

L'EXAMEN

Faire son examen aux pieds de Marie, l'invoquer pour qu'elle dissipe par la lumière du Saint-Esprit les illusions dont nous sommes remplis et que nous puissions scruter l'insondable abîme de notre cœur, lui demander enfin les grâces de contrition et de ferme propos : ce sont là des pratiques assurément fort louables, mais qu'il est superflu de mentionner, car elles se présentent comme d'elles-mêmes à la pensée.

Des considérations plus spéciales sollicitent notre attention ; et, bien qu'elles s'appliquent à tout examen en général, nous préciserons notre sujet en disant qu'ici nous avons surtout en vue l'examen de direction.

Pour la confession, en effet, c'est assez de rechercher ses fautes et d'en avoir la contrition ; mais pour acquérir la connaissance de soi-même et faire utilement de la direction, quelque chose de plus est nécessaire. Il ne suffit pas de voir les fruits, il est nécessaire d'étudier la plante, de la cultiver, de remédier à ses maladies ou d'en arracher jusqu'aux racines, si elle est mauvaise. Tel est le but, telle est la portée de l'examen comme nous l'envisageons ici.

§ I

L'examen est un exercice directif ; c'est un regard sur nos actes pour les maintenir dans la rectitude convenable.

Première question : *Qu'ai-je à regarder ?* — Toutes mes actions, puisque ma vie chrétienne les embrasse toutes. Et par ce mot : *action*, on doit entendre, ainsi que nous l'avons expliqué, les actions extérieures ou intérieures : pensées, vouloirs, désirs, etc. ; puis les mouvements de nos passions diverses avec leurs causes, nos vues ou nos idées et les fins pour lesquelles nous agissons. Ainsi compris, l'examen s'étend à tout ce qu'embrasse la pratique intérieure d'agir par Marie, avec elle, en elle et pour elle. C'est une première concordance à noter.

§ II

Seconde question : *Pourquoi*, dans quel but est-ce que je regarde ou examine ? Afin de diriger ma vie

selon l'espr t de ma consécration, c'est-à-dire de me maintenir dans la dépendance de Marie et en union avec elle, ou de m'y ramener, si je m'en suis écarté. Telle est, pour employer l'expression de l'Ecole, la raison formelle de l'examen.

Sans doute nous regarderons, comme on fait ailleurs, nos fautes et nos bonnes actions, nos victoires et nos défaites avec leurs circonstances et leurs causes ; mais tout est ramené à l'unité de vue et de but propre à notre dévotion. Je constate, par exemple, un manque de douceur envers le prochain. Voir la faute ne me suffit pas ; mais je considère aussi comment en cela je me suis dérobé à la dépendance de Marie en agissant, non par son impulsion et pour sa gloire, mais par mon propre mouvement et pour ma satisfaction. Discerner dans les causes et les circonstances de cette faute la part de ma volonté propre, en opposition avec celle de Dieu ou de la sainte Vierge, sera fouiller jusqu'aux racines de l'acte.

Et nous les arracherons en rentrant sous la dépendance de Marie pour nous ramener à la volonté divine, puisque toute vertu consiste radicalement à nous soumettre à Dieu et à le servir. On peut donc dire que nous n'aurons qu'une résolution à prendre, à savoir : déterminer, suivant les cas, de quelle manière nous agirons plus en dépendance de Marie, mieux en conformité avec ses vues et ses dispositions, afin de l'honorer et de lui plaire.

Dans les considérations et les prières qui doivent affermir notre résolution et raviver notre ferveur, nous devrons, sans négliger les autres, revenir tou-

jours à cette vérité fondamentale : « Je ne m'appartiens pas, je suis au Seigneur ; c'est le Christ qui seul a droit de vivre en moi ; il faut donc que je renonce à tout ce qui est ma vie propre, à ce qui l'entretient et en est l'opération, pour m'abandonner aux mains de Marie et me laisser posséder par son esprit. »

§ III

Deux remarques clôront ces quelques réflexions sur l'examen. La première c'est que nous constatons combien est une et simple cette spiritualité. Unité de vue, de procédé ou de pratique, voilà ce que nous y avons déjà constaté ; or, *une* résolution principale, *un* but spécial, *une* manière dominante de considérer les choses : voilà ce que nous trouvons aussi dans l'examen tel que nous l'envisageons.

La seconde, c'est que la pratique intérieure du saint Esclavage de Marie suppose nécessairement un regard sur nos dispositions, nos intentions et nos actes. Cette pratique est donc un examen sommaire dont nous pouvons ensuite, en temps opportun, développer les diverses phases : inspection des actes et de l'état de l'âme, excitation à la contrition, rectification de la volonté par les résolutions et son affermissement par la réflexion et la prière.

Il est à peine besoin de dire que nos observations s'appliquent à l'examen particulier.

ARTICLE II

LE TRAVAIL

Les commençants se plaignent, en général, de ne pouvoir que très difficilement concilier les occupations extérieures avec la vie intérieure. Il est bien vrai que seules les âmes avancées savent, sans préjudice de leur recueillement, s'adonner aux travaux du dehors. On voit ces âmes purifiées se mêler impunément aux choses d'ici-bas, sans s'y laisser prendre comme des oiseaux à la glu ; mais puisque tout peut coopérer à notre bien et servir à notre avancement, pourquoi les emplois, surtout quand la volonté divine nous les impose, ne serviraient-ils pas à nous unir à Dieu ? Si nous pouvons nous renoncer et nous sanctifier dans nos autres actions, pourquoi pas dans le travail ?

Faire de l'emploi voulu par Dieu une sorte de bouc émissaire que l'on charge de toutes ses distractions, de ses impatiences et autres fautes, est chose fréquente chez les personnes de piété ; mais on heurte par là cette maxime des saints : « Travailler en silence recueille l'âme et l'échauffe en peu de temps. » Voyons comment, à notre point de vue particulier et à l'aide de nos pratiques spéciales, nous pourrions faire servir le travail extérieur à la vie intérieure.



Beaucoup regardent le travail comme inconciliable avec le recueillement, parce qu'ils veulent l'impos-

sible. L'esprit humain ne saurait, en effet, vu sa condition ordinaire ici-bas, s'appliquer à une chose sans être distrait d'une autre. Il est donc naturellement impossible de prêter attention à son travail et de garder continuellement la pensée *actuelle* de Dieu. Mais nous savons que cela n'est pas nécessaire, que nos actes sont vraiment rapportés à Dieu et méritoires lorsque, sans y penser actuellement, nous les faisons avec une disposition habituelle de le servir et de l'aimer. Nous travaillons donc pour le Seigneur et en union avec Marie, si délibérément nous n'avons aucune intention et ne faisons rien qui soit contraire à cette disposition.

Cependant il n'est pas seulement ici question de rendre nos actes bons et méritoires en évitant le péché, mais aussi de sanctifier le plus possible notre travail. Pour cela, il faut nous maintenir dans la pureté d'intention, puis sauvegarder notre union habituelle avec Marie, en écartant ce qui nous empêcherait de la fortifier par des actes plus ou moins fréquents.



Notre intention sera juste, si nous renonçons à nos propres vues et dispositions pour prendre celles de la sainte Vierge. Quelles sont-elles ? Là, comme partout ailleurs, Marie est « la servante du Seigneur ». C'est pour le servir qu'elle travaille ; c'est à l'accomplissement parfait de sa volonté qu'elle emploie les facultés de son âme, les forces de son corps et tout son temps. Ainsi devons-nous travailler en esprit d'appartenance à Jésus et à sa Mère, renonçant aux

sentiments d'indépendance, aux caprices de la volonté propre, qui souvent nous guident dans nos entreprises. Servons Dieu comme il veut être servi; soyons prêts aux labeurs qu'il nous impose, malgré nos répugnances et nos désirs; restons doux et paisibles au milieu des flots d'affaires, en face des importunités et des charges qui nous rendent les serviteurs de tous.

Et ce sera le bien servir que de travailler pour Marie, en vue de la glorifier, d'étendre son règne et par elle celui du Seigneur. Que de fois cependant des vues secondaires se mêlent à cette intention principale, en altèrent la pureté et diminuent d'autant le mérite de nos œuvres! Tantôt c'est un sentiment d'orgueil ou de vanité, le désir d'une jouissance immodérée dans le travail même, qui va jusqu'à nous faire négliger nos autres devoirs; tantôt c'est un motif d'ambition déréglée, une attache excessive à nos volontés. La pensée de notre consécration nous facilitera de redresser ces déviations d'intention.

Quand on agit pour Marie, on est porté à n'agir que par elle, c'est-à-dire sous l'impulsion de sa grâce, d'après l'indication de sa volonté. De la sorte on prévient les excès de l'activité naturelle, l'impétuosité de la passion, la trop grande sollicitude. Agir par Marie, c'est encore ici attendre d'elle le secours et nous livrer à sa conduite pour travailler; c'est enfin lui remettre en main les fruits de nos labeurs. Tout cela établit l'âme dans un détachement très parfait et dans une paix profonde. Elle n'a plus ces soucis exagérés, cet empressement inquiet que ne tempère pas assez la

confiance ; on ne la voit pas alors désirer surtout le succès, s'abattre dans les échecs ou s'irriter des difficultés. Etant tout abandonnée à Marie, pourvu que cette bonne Mère soit honorée et servie, il suffit à son amour.

On sent combien dans ces dispositions l'âme est libre pour demeurer avec Marie et en Marie pendant le travail ; comment se trouve écarté, autant que possible, ce qui contrarierait son union habituelle et empêcherait d'en faire des actes, ne fût-ce que « par une œillade ». De même qu'un ressort fortement tiré et éloigné de sa position première *tend* à y revenir, et y revient en effet, dès qu'on le relâche, ainsi l'âme dans ces dispositions pourra bien être plus ou moins longtemps distraite de la pensée de Dieu et de la sainte Vierge par suite d'une application intense au travail ; mais elle garde en son fond une tendance ou disposition habituelle à y revenir ; et, en fait, elle s'y reporte facilement, dès que son application se relâche. En agissant par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, on écarte les imperfections et les fautes qui font obstacle à ce retour facile, et le travail n'absorbe l'âme plus totalement, disons mieux : il ne l'asservit plus.



L'Evangile nous fournit des exemples qui achèveront d'éclairer ces explications. Voyez quelle différence entre l'empressement de Marthe recevant le divin Maître et celui de la sainte Vierge se hâtant

(*cum festinatione*) pour visiter sainte Elisabeth. L'une et l'autre s'empressent et avec joie. Il apparaît donc, en premier lieu, que tout empressement et toute jouissance dans le travail ne sont pas interdits. La paix de l'âme et la modestie extérieure n'exigent pas cette lenteur calculée, cette régularité de pendule, cette mesure compassée « qui ne permet pas de se mettre en sueur pour l'Evangile, ni de courir pour administrer un moribond ». Marie s'empresse, mais son intention est absolument pure, car elle ne veut que servir le Seigneur. Pour se lever (*exurgens Maria*), elle attend le mouvement du Saint-Esprit ; c'est par lui, avec lui et en lui qu'elle agit, et voilà pourquoi elle demeure calme et sainte dans son empressement. Marthe, au contraire, a sans doute pour intention principale d'honorer le divin Maître ; mais *plusieurs* vues secondaires viennent se mêler à cette intention qui devrait être *unique*, parce qu'elle est *seule nécessaire*. Son désir de réussir est excessif, elle veut trop que tout aille à son gré ; telle est la cause de sa sollicitude inquiète et de son trouble, puis du léger mécontentement qui perce dans son interpellation.

C'est ainsi que la pratique du saint Esclavage nous aide puissamment à sanctifier le travail.



CHAPITRE III

De la sainte Communion.

C'est une chose digne de remarque que, pour nous donner un exemple de la pratique de cette Dévotion, le Bienheureux ait choisi parmi les actes de notre vie chrétienne la sainte Communion. N'est-elle pas en effet le plus grand, celui auquel tous se rapportent, y compris la réception des autres Sacrements? La sainte Communion réalise, dans les conditions que comporte notre vie voyagère, l'union avec le Christ, et prépare l'union dans la gloire dont elle est aussi le gage.

La parfaite Dévotion est donc ici d'une application singulièrement importante ; et, plus qu'ailleurs il nous est avantageux de n'aller à Jésus que par Marie. Apprenons du B. de Montfort la manière de communier en union avec la sainte Vierge.

Ce n'est pas, il est vrai, une méthode rigoureuse et détaillée qu'il nous a tracée. Montfort, en effet, n'entend pas nous réduire à un certain nombre de pensées et d'actes; car « il y a, dit-il, une infinité d'autres pensées que le Saint-Esprit vous fournira, si vous êtes bon, intérieur, mortifié, et fidèle à cette grande et sublime dévotion. » L'important, c'est de savoir appliquer cette

maxime fondamentale : « Mais souvenez-vous toujours que plus vous laisserez agir Marie dans votre Communion, plus Jésus sera glorifié. » (*Vraie Dév.*) Dans cet ordre d'idées, quels actes multiples, quelles réflexions variées on peut se proposer ; et ajoutons : quel beau livre on pourrait écrire sur la sainte Communion (1) ! Nous essaierons, du moins, de développer les pensées fort suggestives du B. de Montfort par quelques considérations tirées le plus souvent de ses propres écrits.

La sainte Eglise dans sa liturgie eucharistique nous apprend à ne pas séparer Jésus de sa Mère ; elle nous montre que dans ce mystère, comme partout, la part de Marie est unique. Considérons d'abord que nous devons l'Eucharistie à la sainte Vierge, et qu'en l'instituant Notre-Seigneur a pensé d'abord à elle. Nous comprendrons mieux la raison des actes que propose le B. de Montfort pour communier en union avec Marie, et nous verrons qu'ils ne sont en substance que l'application de sa pratique intérieure : agir par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. Elle est donc encore ici notre Reine et Maîtresse, notre Médiatrice et notre cher Supplément. Enfin il nous sera facile de montrer que vivre dans la dépendance de Marie, selon l'esprit de notre Dévotion, c'est une disposition excellente pour nous préparer à la Communion et pour en conserver les fruits.

(1) Outre plusieurs opuscules et manuels de pieuses associations, on peut lire avec grand profit le petit ouvrage : *La Communion de Marie*, par le R. P. Bernardin, chez Lecoffre. C'est très théologique et très complet.

ARTICLE Ier

§ I

« *Ave verum corpus natum de Maria Virgine* », chantons-nous avec l'Eglise en adorant la sainte Hostie ! Sans doute, Jésus eût pu naître de Marie sans instituer le Sacrement de l'autel ; mais, s'il ne s'était fait homme au sein de cette Vierge, nous n'aurions pas à manger sa chair adorable, ni à boire son sang précieux. C'est donc de Marie, comme de sa source première, que nous vient l'Eucharistie (1) ; et nous devons d'autant plus l'affirmer qu'en acceptant d'être la Mère du Christ, c'était Jésus avec tous ses mystères et tous ses états qu'elle entendait donner au monde. Nous lui devons l'Eucharistie, comme nous lui devons la Nativité et la Passion du Christ (2).

§ II

Autre considération. Dans ses mystères le Christ s'est donné d'abord à Marie, puis par elle à nous. Il institua donc l'Eucharistie avant tout pour Marie, qui reçut en plénitude les grâces de ce Sacrement, afin de nous les distribuer ensuite. Si nouveau que cela puisse

(1) « De intemeratæ carnis suæ visceribus cibum nobis protulit animarum, eum videlicet, qui de semetipso perhibet : Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi. » (*Serm. de Nativ. Virg.* S. Petr. Dam.)

(2) En plaçant dans l'office du SS. Sacrement la doxologie de la S. Vierge : *Jesu tibi*... et la Préface de la Nativité, l'Eglise affirme les rapports de cette Vierge avec l'Eucharistie, rapports fondés sur la maternité divine. Jésus-Hostie est le fruit de cette divine Mère, comme l'est Jésus enfant ou Jésus glorieux.

sembler peut-être à certains esprits, encore peu familiarisés avec les prérogatives de la Sainte Vierge, ce n'est pourtant que l'application d'un principe dont nous avons déjà vu plusieurs conséquences ; car n'est-ce pas aussi d'abord et principalement pour elle que Jésus s'est incarné et est mort? Marie seule, en effet, indépendamment du reste de l'Eglise, eût été pour Dieu une raison suffisante de l'Incarnation et un fruit magnifique de la Rédemption. Et nous disons aussi que pour elle seule Jésus aurait fait l'Eucharistie.

Pourquoi a-t-il institué ce sacrement ? Par amour pour nous, dit saint Jean : « *In finem dilexit eos* », pour nourrir nos âmes, *convescens in edulium ;* pour nous consoler de son absence sensible, *de contristatis absentia solatium singulare reliquit* (Saint Thomas, *opus. 57, lectio* 2) ; enfin pour s'unir à nous et ne faire qu'un avec nous : « *In me manet, et ego in eo.* » Or, c'étaient là pour Jésus autant de raisons qui, dans l'institution de l'Eucharistie, lui faisaient penser en premier lieu à Marie. Il l'aimait plus que toute l'Eglise. Elle était sa Mère et la Mère de tous les fidèles, et ne fallait-il pas nourrir la mère pour qu'à son tour elle nourrît ses enfants ? Cette Vierge bénie n'avait-elle pas besoin aussi d'être dédommagée de l'absence sensible du Christ, elle qui mourut d'un élan d'amour ? Enfin avec qui devait-il et pouvait-il s'unir comme avec Marie ?

L'Eucharistie est donc le bien de Marie ; et, sans parler de la communion qu'elle a pu recevoir dès le soir du Jeudi Saint dans un appartement voisin du Cénacle,

sans insister sur le privilège qu'elle aurait eu de garder dans sa poitrine sacrée les saintes espèces d'une communion à l'autre, sans rappeler d'autres faits et prérogatives que l'on peut croire pieusement et non sans quelque fondement, il est certain que Marie a communié. De graves théologiens, comme Suarez, affirment qu'elle a communié tous les jours.

Mais ce n'est là que le dehors. Qui donc, hormis Dieu et elle (et aussi saint Jean dans une certaine mesure), connaît les effets prodigieux que ce Sacrement opéra dans son âme? Elle était, ainsi que se plaît à le rappeler le B. de Montfort, le monde que Dieu avait fait pour lui, son paradis, son jardin de délices où il se complaisait, où sa Sagesse aimante et toute-puissante se jouait plus librement et plus merveilleusement que dans la création. Sondez les profondeurs de vues, les abîmes de grâces que vous ouvrent ces paroles : « Dieu libre d'agir, de se commniquer à une créature ! » Ne sont-elles pas la formule qui résume les effets de la sainte Communion en Marie? L'on peut en conclure que toute les grâces que ce Sacrement a données et donnera aux fidèles dans la suite des siècles ont d'abord été versées en Marie pour refluer d'elle sur nous. Nous ne faisons qu'appliquer spécialement à l'Eucharistie la loi générale posée par saint Bernard : « *Totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab eâ noverimus redundare quæ ascendit deliciis affluens* (1). » (*De*

1) « Dieu a versé en Marie la plénitude de tout bien ; de sorte que tout ce qui est espérance, grâce et salut, sachons-le bien, nous vient d'elle qui s'élève inondée de délices. »

Aquæductu.) Autrement Marie dans ce Sacrement, qui résume et couronne les mystères de l'Incarnation, ne serait pas Reine et Maîtresse; elle cesserait d'être ce que Dieu l'a faite partout : trésorière et médiatrice.

C'est donc à bon droit que l'Eglise met sur ses lèvres ces paroles touchantes : « *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.* » La Vierge nous invite et elle a droit d'inviter, car ce pain, c'est *son* pain : « *panem meum* », celui qu'elle nous a préparé par l'Incarnation ; ce pain, c'est Jésus, qui à l'autel, comme sur la croix, est son Fils. Et ce vin qu'elle nous a préparé, c'est le vin pur de la Divinité, trop fort pour notre faiblesse. Marie l'a tempéré par l'Humanité. Maintenant Dieu fait homme nous est accessible et ne nous fait plus peur.

Toutes ces vues justifient donc parfaitement la pratique de notre Bienheureux Père, elles nous permettent d'en sucer la moelle, c'est-à-dire d'y puiser ce qu'elle renferme de vérité et d'onction. Si Marie nous a donné l'Eucharistie, après l'avoir reçue, n'est-il pas juste que nous la lui demandions ? D'autant plus que, selon la belle pensée de Montfort, si Jésus est partout ailleurs le Pain des forts et des anges, en Marie il est le Pain des enfants. Or n'est-ce pas à leur mère que les enfants demandent leur pain ?

ARTICLE II

§ I

Communier par Marie, ce n'est pas seulement lui demander Jésus et le recevoir comme nous étant donné par elle, mais c'est aussi la prendre en communiant pour médiatrice entre son Fils et nous.

Puisque le Seigneur l'a premièrement regardée et aimée en instituant l'Eucharistie, c'est elle, c'est-à-dire ses titres de propriété sur nous et ses dispositions reproduites dans notre âme que nous offrirons à Jésus pour l'attirer en nous. Quand il y viendra, c'est Marie que d'abord il rencontrera, puisque nous nous cacherons derrière elle, en nous couvrant de ses mérites et de son nom. Par une tactique profonde comme les voies de Dieu, délicate comme l'amour, Montfort nous porte à l'abnégation complète de nous-mêmes, de nos vues et de nos dispositions, pour ne faire qu'un avec la sainte Vierge. Heureuse appropriation, qui nous permettra de dire à Jésus que « nous l'introduirons chez sa Mère et qu'Elle le recevra en nous et pour nous! » Voilà comment nous communierons par Marie et en Marie.



La belle et consolante pensée, et qu'elle est propre à dilater notre âme qu'étreint souvent le sentiment profond de notre impuissance, qu'afflige la vue de nos fautes, de nos somnolences et de nos froideurs !

Eh quoi ! pour cette Eucharistie, où son amour se donne jusqu'à la limite du possible (*in finem*) et accumule les prodiges, Jésus ne recevrait que ce peu que nous lui rendons ! Si faible que soit notre charité, n'avons-nous pas le sentiment amer qu'un tel retour semble être une dérision ? Et quand nous y ajouterions tout ce que les âmes saintes lui ont donné et lui donneront par leurs adorations, leur abandon, leurs ardeurs et leurs louanges très pures, qu'est tout cela en face du don que Dieu nous fait?

Mais (grâces éternelles lui en soient rendues !) en tête de cette voie, comme des autres par lesquelles Dieu vient à nous, se trouve Marie. Elle est capable de recevoir tout ce que Jésus voudra lui donner, et, après avoir reçu, elle lui rendra cent pour cent. N'est-il donc pas juste que nous invitions cette Vierge bénie à venir en nous, que nous la fassions reine et maîtresse de notre âme, que nos dispositions soient les siennes et nos actes les siens, afin que Jésus soit plus encore chez elle que chez nous. C'est en son propre nom que Marie accueillera son Fils, qu'elle l'adorera, l'aimera, le glorifiera et le priera pour nous. Qui peut mieux l'acclimater à nos ombres, le dédommager de nos froideurs, suppléer de son riche fonds à ce qui nous manque et à ce que nous ne donnons pas ?

Voilà bien la substance des actes que Montfort nous indique avant et au moment de la communion.

§ II

Mais il ne suffit pas de nous disposer à la sainte

Communion, ni de la recevoir par Marie et en union avec Elle. Le temps qui suit la communion est très précieux ; et, d'accord avec la théologie, les saints ont recommandé le bon emploi de ces trop courts moments. Nous avons beaucoup à faire et plus encore à nous *laisser faire.* Malgré notre bonne volonté, nous ne savons pas toujours accorder ces deux choses importantes, et notre empressement excessif contrarie souvent les opérations divines.

Quelle sécurité, quel repos c'est pour nous de penser que nous ferons l'action de grâces par Marie, avec Marie et en Marie !



Avez-vous souvenance de ces festins de famille où le petit enfant, assis auprès de sa mère, se livre à ses ébats ? Il gesticule, il bégaye, il demande, il veut saisir les objets qu'il aperçoit. Pauvre petit ! Que ferait-il sans sa mère ? Il ignore ce que sont la plupart des choses qu'il voit, il ne sait ce qui lui convient, il est incapable de s'aider. Des plats les meilleurs, des plus gros morceaux, il ne saurait prendre de quoi se nourrir et sortirait affamé d'un repas magnifique. Mais sa mère est là pour le faire manger ; elle choisit ce qu'il lui faut, le prépare et le lui sert. Elle veille enfin pour qu'il ne brise ou ne renverse rien.

Et nous, si souvent assis au banquet eucharistique dont l'opulence est infinie, puisque Dieu s'y fait notre aliment, que pouvons-nous sans Marie ? Véritables enfants dans la vie spirituelle, nous sommes ignorants

et impuissants. Que savons-nous du divin aliment qui nous est offert ? C'est bien à nous qu'il convient, en présence de cette manne céleste, de redire à notre Mère ce cri des Israélites regardant la manne du désert : « *Manhu* », « Qu'est cela ? » Nous ne pouvons discerner ce qui nous est meilleur; puis comment le prendre et nous en nourrir ? Si nous voulons agir, ne risquons-nous pas de commettre des maladresses, de contrarier l'action de Jésus ? Par suite, il nous arrive de sortir affamés et vides de ce riche festin, et c'est le sujet de nos plaintes, lorsque nous cherchons le fruit de nos communions multiples.

Mais si Marie est avec nous, tout changera. Elle nous conduira à la Table sainte et nous y fera asseoir. Confions-nous docilement à Elle. Cette Mère et Maîtresse sait ce qui peut nous convenir dans le triple service de ce divin banquet : la vie humaine, la vie glorieuse et la vie divine du Christ ; elle nous le donnera, après l'avoir choisi et apprêté selon nos besoins; elle veillera encore sur nous, afin que l'activité indiscrète de nos pensées et de nos bons désirs ne gêne en rien l'action de Jésus. Grâce à ses soins maternels, nous sortirons de l'action de grâces nourris et satisfaits, pourvu « que nous ne nous mettions pas en peine de voir, de goûter, ni de sentir, vivant sutout ici de la foi. » (*Vraie Dév.*)

On le comprend : c'est l'enfance spirituelle que nous pratiquons ici ; et si nous ne sommes pas entrés plus avant dans ce royaume des cieux sur terre qu'est la sainte Communion, n'est-ce point faute de nous conduire comme de petits enfants près de notre divine Mère ?



Pour l'action de grâces le B. de Montfort propose un certain nombre d'actes dont il importe de bien saisir le but et l'esprit, si l'on veut s'y exercer utilement. Il n'est point nécessaire, ni avantageux de vouloir les faire tous successivement après chaque communion ; pas davantage ne doivent-ils être employés indifférement ; mais on doit suivre l'attrait intérieur qui nous fait goûter tantôt une pratique, tantôt l'autre. Cette variété de goûts et cette diversité de choix dans les exercices de piété, selon les états et les temps, ont été signalées par l'auteur de l'*Imitation*.

Parfois c'est le sentiment de notre impuissance, le besoin d'avoir une médiatrice qui nous porte « à laisser Jésus et Marie s'entretenir dans notre âme, pendant que nous allons en esprit au ciel et par toute la terre, prier les créatures de remercier, d'adorer et aimer Jésus en Marie à notre place. » C'est dans cette pensée que l'Eglise fait réciter au prêtre le cantique *Benedicite*, lorsqu'il descend de l'autel. Souvenons-nous toutefois que nous avons mieux que la voix de la création entière, même rachetée, même glorifiée, pour louer Jésus-Hostie. Nous avons celle de Marie et son *Magnificat* que le B. de Montfort nous invite à dire en action de grâces. C'est alors que l'âme de Marie louera le Seigneur en nous, et que par son esprit nous tressaillirons de joie en Dieu, notre Sauveur.

En d'autres temps nous aimerons à demander nous-mêmes à Jésus, quoique toujours en union avec Marie,

les grâces dont nous avons besoin, et l'avènement de son règne par sa sainte Mère

**

Mais ce que Montfort nous presse de faire avant tout, c'est « de donner Jésus à sa Mère, qui le recevra amoureusement, l'adorera profondément et lui rendra plusieurs devoirs qui nous sont inconnus dans nos ténèbres épaisses ».

Donner Jésus à Marie, c'est communier non seulement *par* Marie, *avec* Marie et *en* Marie, mais aussi *pour* Marie ; c'est l'ordre, c'est la justice, c'est notre profit. C'est l'ordre, car Dieu nous ayant donné son Fils par Marie, par Elle aussi nous le lui offrons en hostie de louange et de salut. C'est justice, car Jésus appartient à sa Mère ; et le lui rendre est de notre part une réparation. Pensez à ces séparations douloureuses que sur le chemin du Calvaire, au pied de la croix et au sépulcre, nos péchés ont imposées à Jésus et à Marie. Pensez encore qu'entre eux il n'aurait dû exister que des rapports de joie sans mélange ; mais à cause du péché et par notre fait, combien de réserves, de tristesses et de douleurs y sont intervenues ! N'est-il pas juste que nous dédommagions la Vierge et son divin Fils, en les rendant l'un à l'autre ? Et pendant qu'ils jouiront ensemble, dit le Bienheureux dans un de ces mouvements d'humilité que l'Esprit-Saint inspire, nous nous tiendrons, comme à la porte de notre cœur, assurés que nous recueillerons au moins, comme le pauvre Lazare, les miettes de ce festin incomparable de joie et d'amour.

Enfin quel profit pour nous que de donner Jésus à Marie, c'est-à-dire de lui remettre la valeur et le fruit de notre communion ! Certes c'est là notre trésor ; mais comme entre nos mains il risque d'être gaspillé, volé ou mal employé ! Marie y veillera, y pourvoira, et cette sécurité contribuera beaucoup à nous maintenir dans l'humilité, la paix et le silence, si nécessaires durant l'action de grâces.

O Vierge sainte, nous rêvons quelquefois du bonheur de saint Jean et de ceux qui vous ont vue communier ici-bas. Si nous nous étions agenouillés à vos côtés pour recevoir l'Eucharistie, n'aurions-nous pas jeté un regard discret, afin de voir se refléter sur votre visage et dans votre attitude quelque chose de vos dispositions et de vos actes intérieurs ? Faites, du moins, qu'illuminés par la foi, les yeux de notre âme voient plus loin que ce qui paraît au dehors. Laissez-nous, ainsi qu'un enfant qui ose tout avec sa mère, laissez-nous regarder jusque dans votre cœur, ô Mère admirable, et comprendre un peu ce qui s'y passait durant vos communions. Que Jésus vivant en vous vienne et vive aussi dans nos âmes par l'Eucharistie, qui rappelle et résume tous les autres mystères (1). Alors nous pourrons redire avec vous, au sortir du banquet eucharistique : « *Esurientes implevit bonis*... Il a rassasié de ses biens ceux qui étaient affamés. »

(1) « O Jesu, vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis... in communione mysteriorum tuorum... »

(Prière de M. Olier.

ARTICLE III

Après avoir étudié les merveilleux profits que nous vaut l'union à Marie dans la sainte Communion, nous montrerons comment la pratique habituelle de notre dévotion nous dispose excellemment à recevoir ce sacrement divin et nous en assure les fruits. En d'autres termes nous voulons exposer sommairement quels rapports existent entre la dévotion du saint Esclavage de Marie et l'effet propre de la communion.

Saint Jean nous fait connaître quel est cet effet, quand il dit : « Je suis le pain de vie.... Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (*Joan.* VI.) C'est donc la transformation spirituelle de l'homme en Jésus-Christ par la charité que doit produire la communion eucharistique. A ce sujet le P. Billot fait cette remarque : « Tout sacrement par la grâce qui lui est propre panse, guérit dans notre nature déchue la blessure qui s'oppose directement à son effet spécial. On peut donc dire que l'action médicinale de l'Eucharistie s'exerce sur cette blessure de la nature corrompue, qui fait que chacun rapporte tout à soi comme à sa fin ; c'est là, en effet, ce qui s'oppose le plus directement à l'union de Dieu et du prochain. » (*De Euchar.* 418.) Cet égoïsme, dit encore le même auteur, est la blessure radicale que nous a infligée le péché originel ; et d'elle, comme les branches du

tronc, comme les ruisseaux de la source, viennent nos autres infirmités.

Or la grâce sacramentelle de l'Eucharistie nous donne un double secours spécial pour remédier à cet égoïsme ; c'est à la fois une disposition *habituelle* contraire et un secours *actuel* qui nous excite à faire des actes de charité.

Rapprochez maintenant cet effet du sacrement des dispositions où nous établit la parfaite Consécration et des actes qu'elle nous fait produire ; vous verrez de part et d'autre une admirable correspondance. Quelle préparation à l'action médicinale du sacrement, que de renoncer assidûment à tout esprit de propriété jusque dans ses plus subtiles manifestations et que de vivre habituellement dans une parfaite sujétion aux opérations de la grâce ! Et après la communion, quelle condition favorable pour en conserver et en multiplier les fruits !

Considérez encore que, pour nous transformer en Jésus-Christ (1), il nous faut sortir de nous-mêmes par l'amour, briser ce qui nous y retenait, dépouiller la forme de notre vie propre pour revêtir celle du Christ. Or vous savez quel moule parfait, quel moule divin est Marie. Jetons-nous en elle pour communier, renonçons à nos vues et à nos intentions pour prendre les siennes et nous unir à ses actes, c'est le plus excellent moyen de nous dépouiller de nous-mêmes pour nous conformer au Christ. « Aucune pratique

(1) S. Th. III, D. 27, 9, 1, ad 4 ; et Billot, de *Eucharistiâ*, p. 500.

(il convient de le redire ici particulièrement) ne nous unit plus parfaitement et plus facilement à Jésus-Christ et ne conserve plus fidèlement la grâce en nous. » (*Vraie Dév.*)

Ce n'est donc pas une vaine et pieuse fiction que de communier en union avec Marie. Plus nous nous perdrons en elle pour qu'elle vive en nous, et plus Jésus-Christ se complaira dans notre âme. Nous lui serons alors un domaine assuré, où il demeurera en maître et *chez lui;* il s'y promènera, comme dans un lieu spacieux, où l'on va et vient pour y agir en toute liberté (1).

(1) Inhabitabo in illis et inambulabo inter eos. (*II ad Cor.* VI, 16.)





CHAPITRE IV

Marie et le saint sacrifice de la Messe.

Il n'y a point lieu de s'étonner que le B. de Montfort n'ait pas esquissé une méthode pour entendre la Messe en union avec Marie. S'il a fourni quelques indications pour la sainte communion, c'est qu'il voulait sans doute montrer par un exemple comment on pratique sa dévotion à la sainte Vierge ; mais il ne semble pas qu'il ait eu l'intention d'en enseigner l'application aux principaux actes de notre vie chrétienne. Pour combler cette lacune, on peut user de plusieurs opuscules plus ou moins conformes à l'esprit de notre dévotion (1).

Nous suivrons une voie différente de la leur en nous plaçant sur le terrain de la liturgie, qui est l'enseignement de l'Eglise par la prière, les actes et le symbolisme des choses. La liturgie du saint sacrifice, en

(1) Signalons : *Méthode pour entendre* la Messe en union avec Marie Immaculée, insérée dans le *Manuel des Enfants de Marie*. *Prières pour s'unir à la Sainte Vierge pendant la Messe*, opuscule plus court que le précédent. — *Exercice pour entendre la Messe* en union avec les dispositions du Cœur de la T. S. Vierge assistant au sacrifice de son divin Fils au pied de la croix. Cet exercice termine l'excellent ouvrage : *Simples explications* du P. Jeanjacquot sur la maternité de la Sainte Vierge.

particulier, se recommande par sa haute antiquité, sa dignité, sa signification profonde et son caractère sacré ; elle nous conduit comme par la main tout le temps de l'adorable sacrifice. Quel guide plus sûr peut-on chercher ? Où trouver des pensées plus fécondes ? Et nous ajouterons : quelle méthode plus naturelle, plus facile et plus autorisée d'entendre la sainte messe ? On n'a qu'à regarder, on n'a qu'à s'unir à l'action du prêtre et à la prière de l'Eglise pour suivre l'Esprit de Dieu. C'est aussi suivre Marie, Reine et Mère de l'Eglise, et en qui réside avec une plénitude spéciale ce divin Esprit. Voilà pourquoi il y a entre Marie et l'Eglise des ressemblances et des affinités qui permettent de passer comme de plain-pied de l'une à l'autre.

Est-il même besoin de transition, tant ici nous les voyons unies, tant Marie est présente dans la liturgie du Sacrifice ? En maint endroit, elle y est expressément nommée ; ailleurs, on l'entrevoit clairement sous le voile des symboles. Bien plus, elle a dans le sacrifice eucharistique une part éminente, supérieure à celle de l'Eglise elle-même. Nous pouvons donc, selon l'esprit de notre Dévotion, suivre en union avec Marie la liturgie du saint sacrifice.

Mais parce que la liturgie est l'expression de la foi, afin d'en mieux pénétrer la signification nous demanderons auparavant à la théologie de nous expliquer à quel titre et de quelle manière la Mère de Dieu participe au sacrifice de nos autels.

Marie est associée au sacrifice eucharistique, parce qu'elle le fut à celui de la croix ; et, en sa

qualité de Mère de Dieu, elle exerce ici et là un sacerdoce éminent. C'est ce qui lui a valu le titre de *Vierge Prêtre* et ce qui fait d'elle notre guide pour assister à la sainte Messe.

ARTICLE Ier

LA VIERGE PRÊTRE

Ce titre, Marie le tient de la tradition catholique (1). Ce n'est pas qu'elle ait reçu le caractère et le pouvoir que confère l'ordination sacerdotale ; son sexe l'en empêchait. Toutefois elle n'est pas prêtre seulement au sens où saint Pierre disait à tous les chrétiens : « Vous êtes rois et prêtres ». Assurément tout chrétien, en recevant la grâce du Christ, participe bien dans une certaine mesure à sa royauté et à son sacerdoce ; car il offre à Dieu un culte intérieur et d'ordre privé par sa prière, ses œuvres et notamment par ses sacrifices. Marie aussi a fait cela, et très parfaitement ; mais elle remplit d'autres fonctions plus éminemment sacerdotales d'abord au Calvaire, puis chaque fois que se reproduit sur l'autel le sacrifice de la croix.

§ I. — *Au Calvaire.*

La Sainte Vierge y était, et pouvait-elle être absente ? Comment énumérer toutes les raisons de sa pré-

(1) On peut voir dans : *Marie e le Sacerdoce*, par Mgr van den Berghe (Vivès, Paris), la riche collection de témoignages apportés par l'auteur.

sence au Calvaire ? Mais enfin, elle y était, et l'Evangile nous le dit en termes explicites. En quelle qualité la voyons-nous au pied de la croix, où les saintes femmes et saint Jean, sans parler des autres, se trouvaient aussi ? « *Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus...* » Elle était là comme Mère de Jésus. A raison de sa divine maternité (nous l'avons dit souvent), elle demeure inséparable de son Fils ; elle participe à ses prérogatives, à ses actes et à ses mystères dans une mesure qui ne convient qu'à elle. Or Jésus est prêtre et victime, elle aussi sera prêtre et victime. C'est en s'incarnant dans son sein virginal que Jésus s'est constitué prêtre ; là il s'est fait homme pour sauver le monde ; c'est aussi en devenant sa mère que Marie est entrée en participation de ce divin sacerdoce, puisqu'elle a reçu et enfanté son Fils comme rédempteur et victime. Plus tard, quand vint l'heure du sacrifice, elle suivit Jésus au Calvaire, non seulement de corps, mais aussi de volonté. En union avec lui, elle fut victime et le glaive transperça son âme ; mais elle fut aussi prêtre, en participant d'une manière sacerdotale à l'offrande que Jésus, Pontife suprême, faisait de lui-même à son Père. Avec son autorité et son pouvoir de mère, par un acte dont le prix égalait son incomparable amour, la Vierge offrit aussi son Fils, et le livra aux souffrances et à la mort. Voilà pourquoi elle se tint debout — « *stabat* » — dans l'attitude du sacrificateur ; elle s'y tint en qualité de Mère de Jésus, ce que n'étaient pas les autres femmes qui l'accompagnèrent au pied de la croix.

Vous voyez donc que, pour être subordonné à celui

de Jésus et d'un ordre distinct, le rôle de Marie était vraiment celui du prêtre ; car elle offrait réellement, avec un pouvoir spécial qu'elle tenait de Dieu et pour les mêmes fins que celles du sacrifice, une victime sainte, agréable au Seigneur, qui avait reçu d'elle sa nature humaine, passible et mortelle.

§ II. — *Le sacrifice de l'autel.*

Ce que nous avons dit de Marie au Calvaire peut-il s'appliquer au sacrifice eucharistique ; y est-elle associée au même titre qu'à celui de la croix ? C'est ce qu'il nous faut examiner. Elle était présente au Calvaire : l'Evangile nous l'a dit ; elle est aussi présente à ce qui se passe sur l'autel : l'Eglise nous l'affirme dans sa liturgie. Si elle n'est pas présente corporellement, comme elle le fut au pied de la croix, du moins pouvons-nous dire que du haut du ciel elle voit le sacrifice qui s'accomplit, qu'elle s'y associe de telle sorte qu'elle est avec le prêtre et les fidèles en communion d'action, de pensée et d'intention. C'est ce qu'expriment ces mots du Canon : « *Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosæ semper Virginis Mariæ* : En union avec l'Eglise, nous honorons la mémoire *en premier lieu* de la glorieuse Marie toujours Vierge. » Et à quel titre la nomme-t-on ? Toujours à titre de Mère de Jésus, De même que l'Evangéliste avait eu soin de la représenter au Calvaire en cette qualité : « *Stabant.... mater ejus* », ainsi l'Eglise dit au Canon de la messe : « *In primis gloriosæ semper Virginis Mariæ, Genitricis Dei et*

Domini nostri Jesu Christi ». Nous la nommons donc à la place qui lui convient, avant les apôtres et les saints, au premier rang : *in primis*. C'est elle d'abord qu'il faut regarder, à elle qu'il faut s'unir ; car, après Jésus, elle est ici la première et par elle nous allons à lui.

Marie intervient donc au sacrifice de nos autels. Et comment en serait-elle absente ? Elle est l'inséparable associée, l'Epouse et l'aide fidèle de Jésus dans tous ses mystères ; or celui de l'Eucharistie est la suite et comme le résumé des autres. Nous lisons, en effet, dans l'office du Saint-Sacrement : « *Memoriam fecit mirabilium suorum :* Le Seigneur a fait un mémorial de toutes ses œuvres merveilleuses. » Présente et associée à l'Incarnation, à la Purification, au Calvaire, à la Résurrection et à l'Ascension, pourquoi Marie serait-elle exclue du mystère eucharistique? Jésus est là, c'est assez pour que sa Mère intervienne, quelle que soit la manière dont elle le fasse. Mais il y a des raisons spéciales pour que la sainte Vierge soit associée au sacrifice eucharistique. Celui-ci n'est autre que le sacrifice du Calvaire renouvelé. La Mère de Jésus doit donc y coopérer, comme elle a fait à l'immolation de son Fils sur la croix. A la sainte messe Jésus s'offre, mais le prêtre l'offre aussi au nom de l'Eglise. Comment alors Marie, Reine et Mère de l'Eglise, ne participerait-elle pas à cette oblation? Enfin le sacrifice de l'autel applique les mérites de celui de la croix ; et Marie, la trésorière et l'universelle distributrice des grâces, n'y serait pas intéressée?

Toutes ces raisons nous expliquent pourquoi la liturgie sacrée donne à Marie une place d'honneur, sa place de Mère de Jésus, au sacrifice eucharistique.

En considérant plus à fond la participation de Marie à la sainte Messe, nous verrons que son rôle sacerdotal est éminemment supérieur à celui du prêtre.

Sans doute, elle n'a pas le pouvoir de consacrer ; mais, tout bien considéré, la consécration ne donne pas à Jésus un être nouveau, une nature nouvelle ; elle le rend seulement présent sous les espèces du pain et du vin en cette manière propre à l'Eucharistie qu'on nomme l'état sacramentel, tandis que la Sainte Vierge a donné au Verbe son être humain, une autre nature, sans laquelle il n'y aurait ni sacrement ni sacrifice (1). Son *Fiat* de l'Incarnation a donc fait plus que ne font les paroles de la consécration.

Le prêtre encore offre le sacrifice ; mais son action, pour officielle qu'elle soit, n'est que celle d'un ministre ; il prête son concours à Jésus-Christ et à l'Eglise. Marie n'agit pas à ce titre, ni en cette manière, car elle offre, elle immole Jésus en son nom d'abord ; elle l'offre en vertu d'un pouvoir qui lui vient de Dieu, sans doute, mais qui n'est pas seule-

(1) V. *Marie Mère de Dieu et des hommes*, Ire partie, 1 vol., p. 253, et IIe partie, par le R. P. J.-B. Terrien. C'est sur toutes les parties de la Théologie mariale qu'il faut consulter ce remarquable ouvrage.

ment, comme celui du prêtre, une prérogative extrinsèque et accidentelle, puisqu'il est fondé sur sa maternité divine.

Et quant aux fins du sacrifice, est-il besoin de dire combien Marie s'en inspirait dans l'oblation du Calvaire ? Les deux premières sont l'adoration et l'action de grâces. Mais quel prêtre est jamais entré aussi profondément que Marie dans les choses divines ? Semblable à une lyre, son âme, toujours parfaitement d'accord avec Jésus, rendait sous les touches de l'Esprit-Saint des accents d'adoration et de louanges ineffables. L'*Ecce ancilla Domini* et le *Magnificat* ne dominent-ils pas les louanges des chœurs célestes et de toute la création ? Jusqu'où sont montées au Calvaire, et s'élèvent maintenant encore en face de nos autels, l'adoration et l'action de grâces de Marie ? Si vous parcourez ensuite les offices de la Compassion et des Sept Douleurs, qui honorent la coopération de Marie au sacrifice du Calvaire, vous lirez ces paroles que l'Eglise lui applique : « Souvenez-vous, ô Vierge Mère de Dieu, pendant que vous êtes debout en présence du Seigneur, de parler favorablement pour nous, afin de détourner de nous sa colère. » (*Offert. de ces fêtes.*) Et dans le 8e répons de l'office des Sept Douleurs : « N'oublie pas au plus profond de ton cœur les gémissements de ta Mère, afin d'obtenir pleine propitiation et bénédiction. » Sans nul doute, Marie s'emploie donc à procurer cette autre fin du sacrifice qui est la propitiation.

Celui qui possède un lingot d'or très pur n'a pas

sans doute une pièce de cinq francs dans la forme qui lui est propre, mais il en a éminemment la valeur. C'est ainsi que la maternité divine vaut à Marie une grâce et des fonctions sacerdotales qui ne lui confèrent pas, à la vérité, le caractère et les pouvoirs des prêtres de la nouvelle Loi, mais qui leur sont supérieures. A la croix, comme auprès de l'autel, elle intervient en son nom et au nom de l'Eglise ; au-dessus d'elle il n'y a que Jésus. C'est de Marie, comme de sa source, que coule dans les âmes cette grâce sacerdotale, en vertu de laquelle tous les prêtres offrent à Dieu, immolent et distribuent ce Jésus, qu'elle a enfanté, que la première elle offrit, immola et donna au monde.



Telle est cette Vierge « Prêtresse de la justice » (1) ; « la première après Jésus-Christ à l'autel du sacrifice (2) » ; « la Reine du clergé », comme se plaisait à l'appeler le dévot fondateur de Saint-Sulpice. Ce n'est donc pas affaire de pieuse imagination que de vouloir entendre la messe en union avec Marie et sous sa conduite. Ici encore, en allant à Jésus par Marie, notre dévotion s'appuie sur le dogme catholique, notre piété s'ouvre de magnifiques perspectives, et nous avons une méthode aussi féconde que facile d'assister au saint sacrifice. De quel secours, pensez-vous, fut aux pieuses femmes la présence de la sainte Vierge qui les soutint et les conduisit jusqu'à la croix !

(1) S Antonin. — (2) Jean de Maubourne, abbé de Livry. *Rosar. de Præcon. B. M. V.* membr. 5.

Ne leur suffisait-il pas de jeter les yeux sur Marie, de s'unir à ses actes et à ses dispositions, autant qu'elles pouvaient les comprendre, pour offrir à la divine Victime un parfait tribut de religion et d'amour ?

Et nous, ayons confiance qu'en communiant durant les saints mystères aux actes et aux dispositions de notre divine Mère, notre culte sera moins indigne, notre amour plus ardent et nos profits spirituels plus grands que par le passé.

ARTICLE II

MARIE FIGURÉE PAR LES OBJETS DE LA LITURGIE SACRÉE

Avant de suivre le cours de l'*action sainte* par excellence qu'est le sacrifice de l'autel, nous pouvons jeter un regard sur les choses liturgiques ou les instruments du culte. Ces objets, dont se sert l'Eglise pour les fonctions sacrées, sont aussi les symboles des réalités invisibles. Puis donc que nous cherchons à nous unir à Marie durant le saint sacrifice, n'est il pas naturel d'étudier comment ces objets peuvent nous la représenter et symboliser ses augustes fonctions ?

L'autel et le tabernacle attirent principalement nos regards...

L'autel, disent les liturgistes, représente le Christ ; mais la tradition chrétienne nous dit aussi que Marie est un autel et un tabernacle. « Arche d'alliance, temple ou tabernacle vivant de la divinité, urne d'or qui renferme la véritable manne », telles sont, entre

autres, les figures appropriées à la Sainte Vierge, qui porta le Fils de Dieu dans son sein virginal. « Marie est aussi un autel d'or pur sur lequel la grande Victime s'est offerte....., l'autel animé du pain de vie ; l'autel des holocaustes sur lequel l'Agneau de Dieu fut consommé... ; l'autel de réconciliation, où le Séraphin par excellence, Jésus-Christ, prit le charbon ardent avec lequel il purifia l'humanité de ses souillures. Marie est encore la table divine et mystique sur laquelle repose l'Hostie vivante dont la chair est distribuée aux fidéles... Si les Pères disent que les cœurs de tous les fidèles sont des autels, à plus forte raison le doit-on affirmer du Cœur de cette Vierge, le plus semblable au Cœur de Jésus (1). » N'est-ce pas dans les bras de Marie et sur son cœur que Jésus s'est offert et qu'il a reposé à Bethléem, au Temple et au Calvaire ? Voilà l'autel où nous déposerons aussi nos offrandes, nos actes de religion et surtout nous-mêmes pour être dignement présentés, en union avec Jésus, au Père éternel.

Il n'y a donc pas opposition entre les deux symboles de l'autel ; car s'il figure Marie, ce n'est pas sans Jésus ; c'est, au contraire, en tant qu'elle le porte et que par Elle il s'offre à Dieu.

La croix elle-même n'est pas sans rapport avec la Sainte Vierge. Elle fut comme la première croix sur laquelle s'étendit pour le sacrifice la sainte Victime ;

(1) *Marie et le Sacerdoce*, par Mgr van den Berghe, p. 117. On peut voir dans cet ouvrage l'indication des sources où l'auteur a puisé. Elles forment un ensemble de témoignages vénérables par leur autorité et leur antiquité.

et il est remarquable que les peintures antiques, à commencer par la Vierge des catacombes de Sainte-Agnès, représentent Marie ayant Jésus sur son cœur et élevant les bras en forme de croix. Souvent aussi la Vierge est représentée seule et les bras étendus dans l'attitude de la prière et du sacrifice.

Les chandeliers, d'après les liturgistes, figurent le peuple chrétien ; mais ce n'est pas y contredire que de voir en Marie le candélabre mystique qui a porté Jésus Christ, la lumière du monde. Par Lui et à cause de Lui elle est aussi la lumière de nos âmes.

Nous aurons l'occasion de parler du calice et des vases sacrés, mais il y aurait beaucoup à dire sur les vêtements du prêtre, ministre et figure du Christ. Marie, disent les Pères, est comme le *sacrarium* où le Christ a pris son vêtement sacerdotal, c'est-à-dire son humanité dans laquelle il devait s'offrir en sacrifice. C'est donc en entrant dans l'intérieur de la Sainte Vierge que le prêtre doit se revêtir des ornements sacrés ; c'est de là qu'il sort, toujours accompagné de Marie, pour monter à l'autel ; de même que Jésus sortit du sein de sa mère pour aller, mais non sans elle, jusqu'à l'autel de la croix.

Bien d'autres rapprochements peuvent encore être signalés ; nous en résumerons plusieurs en appliquant au sacrifice eucharistique ces paroles du Père Faber sur le crucifiement : « Le Cœur de Marie est le vivant autel sur lequel est offert le sacrifice. Il en est

aussi le servant, ce Cœur brisé dont les palpitations sont les réponses liturgiques ; c'est l'encensoir dans lequel la foi, l'espérance, la charité, l'adoration du monde brûlent comme l'encens devant l'Agneau immolé ; enfin il est le chœur plus qu'angélique de cette messe redoutable. Le silence des souffrances admirables de Marie ne chantait-il pas des cantiques secrets et ineffables dans l'oreille ravie de l'Hostie sanglante ? »

ARTICLE III

LA LITURGIE DE LA MESSE

Elle commence par le psaume *Judica me.* Mais bientôt, se voyant en présence de l'infinie sainteté et avant que d'aborder le redoutable mystère, le prêtre s'humilie, il confesse ses péchés, ce qu'après lui font aussi les fidèles auxquels il souhaite le pardon. En récitant le *Confiteor*, nous nous inclinons devant ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre ; nous invoquons en premier lieu et par deux fois le nom de Marie, refuge et avocate des pécheurs ; alors, confiants dans ce nom béni, nous relevons la tête pour solliciter la miséricorde et le secours de Dieu.

L'*Introït* exprime généralement les désirs des patriarches et des justes dans l'attente du Sauveur ; ou bien c'est encore le chant de l'âme qui gémit, prie et espère dans le Seigneur ; plus rarement, comme à certaines fêtes, on y entend l'accent du triomphe. Unissons-nous aux soupirs et aux supplications de

Marie pour hâter la venue du Rédempteur. Mais nous pouvons aussi penser qu'*Introït* veut dire : entrée, parce qu'on chante cette antienne à l'entrée du prêtre, dès le commencement du saint sacrifice. Cela nous rappelle cette entrée que Jésus, Prêtre éternel, fit en ce monde, en s'offrant à son Père comme victime. Associons-nous aux sentiments de Marie, en qui il s'incarnait et dont l' « *Ecce* » s'accordait si bien avec celui de Jésus-Christ (1).

Le *Kyrie eleison* est une prière en l'honneur de la sainte Trinité, car les trois premiers *Kyrie* s'adressent au Père, les trois *Christe* au Fils et les trois derniers *Kyrie* au Saint-Esprit. Nous penserons, pour les bien dire, à Celle qui par ses relations avec la Trinité sainte a tant de titres pour la louer dignement et l'implorer efficacement : elle est Fille du Père, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit.

Ces neuf invocations, dit encore Dom Guéranger, nous montrent l'Eglise de la terre associée aux neuf chœurs des Anges devant le trône de l'Agneau. Durant cette litanie nous élèverons nos regards jusqu'à leur Reine par qui passent, pour monter au Christ, les louanges et supplications des hiérarchies célestes.

Puis à cette prière succède l'hymne qui est à la fois, dit Rupert, le chant des anges et des hommes, car

(1) Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti... Ecce venio. (*Hebr.* x.)

l'Eglise de la terre le redit après l'avoir reçu des esprits célestes.

Bethléem, maison du pain, annonçait l'Eucharistie, l'Eucharistie prépare la gloire. Là, dans une vile mangeoire d'animaux, ici dans le ciboire, c'est le même Jésus, notre Pain vivant; et il est aussi le Pain des anges qu'il rassasie de sa gloire. Le bœuf, dit l'Ecriture, ne pousse pas de mugissements plaintifs, quand sa crèche est remplie ; aussi est-ce bien un chant de louange et d'allégresse que les anges entonnèrent devant la crèche. N'était-elle pas alors remplie de Jésus, qui maintenant est l'abondance de nos tables eucharistiques, comme il est la plénitude du céleste festin ? Chantons devant nos autels comme ont fait les anges à Bethléem et comme ils font aux cieux, mais surtout n'oublions pas Marie. C'est elle qui a rempli notre crèche. En y couchant son divin Enfant, elle comprenait la signification de cet acte et, mieux que les anges, savait ce qu'était Jésus. Avec elle nous chanterons dans un mode plus parfait et une tonalité supérieure toutes les parties de cet hymne. Il se déroule en louanges, en bénédictions, en actions de grâces ; puis il fléchit un instant et s'abaisse dans une triple supplication pour nous autres pécheurs ; enfin il remonte pour éclater en trois acclamations solennelles pour confesser la suréminence du Christ : *Quoniam tu solus Sanctus, Tu solus Dominus, Tu solus Altissimus.*



Ensuite le prêtre baise l'autel, en signe de commu-

nion avec Jésus-Christ, avec les saints et, par conséquent, avec Marie ; puis, se tournant vers les fidèles, il leur adresse ce souhait : *Dominus vobiscum*. Nous l'avons déjà entendu de sa bouche, avant qu'il monte à l'autel, et il le redira encore ; mais chaque fois que ce salut frappe nos oreilles, il nous rappelle celui de l'archange à Marie : « *Dominus tecum* ». Que le Seigneur soit donc avec nous et qu'il dirige aussi l'esprit du prêtre priant en notre nom ! Sa prière réunit celles de tous les fidèles assemblés et s'adresse solennellement à Jésus-Christ, qui l'offre à son Père ; mais c'est Marie qui la présente à Jésus. Disons *Amen* du fond du cœur à tout ce qu'elle demande pour nous auprès du trône de l'Agneau.

Durant l'épître, implorons de Marie l'intelligence de la sainte Ecriture et de ses enseignements. Puis, avant l'évangile, nous inclinant avec le prêtre, nous pourrons dire en substance cette prière qui ressemble au *Munda cor meum:*

O Vierge sainte et fidèle,
Epouse du Saint-Esprit !
Changez mon cœur si rebelle
En un cœur humble et contrit.
Donnez-moi ce cœur docile
Et bien fidèle à sa voix,
Pour pratiquer l'Evangile
Dans ses conseils et ses lois. (*Cant. du B.*

Signons-nous de la croix, le signe du chrétien dont la Vierge marque ses vrais enfants ; car sans la croix comment formerait-elle le Christ en nous, et que serait pour nous la doctrine de Jésus crucifié ? Nous

écouterons l'évangile en nous tenant près de notre Maîtresse incomparable, afin qu'à son exemple nous sachions en conserver les paroles dans notre cœur pour en conférer avec l'Esprit-Saint et en nourrir notre âme.

Si l'on récite le *Credo*, pensons à la foi de Marie, la Vierge *fidèle* par excellence. Elle a conçu le Fils de Dieu par un acte de foi. C'est à sa prière et par son influence que s'est opéré le miracle de Cana qui donna la foi aux disciples. Les saints Pères la nomment, « Maîtresse des apôtres et des disciples », et l'Eglise chante : « Elle a brisé toutes les hérésies. » Nous savons qu'elle fera participer abondamment à sa foi incomparable ses dévots serviteurs. Prions-la donc avec ardeur, en lui soumettant notre esprit.



Avec l'offertoire commence le sacrifice.

Rappelez-vous l'offrande secrète qu'au sein de Marie Jésus fit en venant dans le monde, puis son offrande publique au temple par les mains de sa Mère. C'était, en quelque sorte, l'offertoire de cette messe solennelle qui fut la vie du Christ et dont l'immolation sur la croix apparaît comme la consécration et l'élévation. La patène d'or sur laquelle on offre l'hostie reste bien loin du trône d'or qui est Marie. Jésus reposa entre ses bras et par ses mains voulut s'offrir. C'est là qu'il faut nous placer pour être offert avec lui (1). Il le faut, car

(1) C'est le moment de renouveler notre consécration et nos vœux.

dans l'oblation de l'hostie immaculée au Dieu vivant et vrai, le prêtre ne peut se retenir de confesser son indignité ; et combien la nôtre réclame la médiation de notre divine Mère !

Le prêtre mêle ensuite l'eau et le vin dans le calice, pour symboliser l'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ et l'union des fidèles avec lui. Comment demander avec l'Église de participer à la divinité de Celui qui daigna prendre notre humanité, sans penser à Marie en qui et par qui s'est accompli ce mystère? Elle est la Mère de ce peuple régénéré dont se forme l'Eglise.

De retour au milieu de l'autel, le prêtre élève le calice et supplie la clémence divine d'agréer cette oblation comme un parfum d'agréable odeur pour son propre salut et celui du monde entier. Si nos offrandes plaisent toujours à Dieu, quand nous les faisons par Marie, sans aucun doute il lui plaira de recevoir par ses mains, comme jadis au Temple et au Calvaire, cette Victime d'une valeur infinie.

Puis le prêtre s'incline dans un esprit d'humilité et de contrition pour demander au Seigneur d'accepter ce sacrifice. Cette prière est empruntée en grande partie à celle que récitèrent les trois enfants dans la fournaise. Entrons, pour la redire, dans le cœur de Marie, au milieu des flammes de l'amour divin ; nous y serons pénétrés des sentiments d'humilité qui animent cette prière : « *In spiritu humilitatis...* » et qui remplissent l'âme de « la servante du Seigneur ».

Ensuite élevant les mains, le célébrant invoque

l'Esprit-Saint pour qu'il change le pain et le vin au corps et au sang du Christ, comme il forma jadis son corps au sein de Marie C'est toujours avec le concours de sa fidèle Epouse qu'il opérera sur l'autel et consumera par le feu de la charité notre vie propre, afin que Jésus vive en nous. Il est donc utile de se souvenir de Marie dans cette invocation.

Lorsque le prêtre, en signe d'une pureté parfaite, se lave les doigts, prions la Vierge très pure, l'Immaculée, la Reine des anges, de nous obtenir une pureté plus grande, afin de participer aux augustes mystères.

Vient ensuite la prière par laquelle on supplie la Trinité sainte d'agréer l'offrande de ce sacrifice en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ. Ces trois mystères font la rédemption complète. Ensuite le célébrant invoque les saints à qui revient, après Dieu, quelque honneur dans ce sacrifice ; en premier lieu on nomme la très Sainte Vierge. « Il ne s'offre pas une seule messe, dit Dom Guéranger (1), qui n'apporte de la gloire à la Sainte Vierge. Elle est, à elle seule, un monde tout à fait à part. »

Prions ensuite en silence avec le prêtre. Cette oraison, appelée *Secrète*, nous rappelle une des idées chères au B. de Montfort, qui nous recommande de dire *amen* à tout ce que fait Marie dans le ciel. Ce que l'Eglise et Marie dans cette prière demandent à Dieu, nous ne l'entendons point ; cependant nous voulons nous y associer avec confiance.

(1) *Explications de la Messe*, p. 96.

Nous arrivons à la Préface, le chant de l'action de grâces et de la jubilation. « Que votre âme, ô divine Marie, soit en moi pour louer le Seigneur, et votre esprit pour me faire tressaillir de joie en lui, » car au-dessus des hiérarchies célestes frémissantes de crainte, d'adoration et d'amour, vous nous apparaissez, ô Maîtresse des célestes chœurs, pour les diriger vers le Christ. Nous, encore voyageurs sur la terre, nous élevons jusqu'à vous nos regards et nos cœurs. Vous êtes la voie droite par où nos prières montent vers le Seigneur pour lui rendre de justes et dignes actions de grâces. *Sursum corda !*

Le triple *Sanctus* résonne. Pénétrons-nous de l'esprit d'adoration qui remplit notre Mère, et remarquons comment son souvenir éclaire d'un sens plus profond les paroles mêmes de cette confession solennelle : « Saint est le Seigneur, Dieu des armées. » Mais ces armées ne comprennent pas seulement les légions d'anges ; elles ont à leur tête cette femme qui a reçu mandat d'écraser le serpent et qui, à elle seule, lui est terrible comme une armée en ordre de bataille. « Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire » ; combien plus assurément celle qui est « pleine de grâce » et qu'on dit être le paradis de Dieu, son monde à Lui, la magnificence du Seigneur des seigneurs! *Hosanna* donc et louange au plus haut des cieux, c'est-à-dire que Dieu ait sa gloire en celle qui plus haut que toutes les hiérarchies angéliques est assise à la droite du Christ.



Ici commence la grande prière, la prière centrale du saint sacrifice. Jusqu'au *Pater*, tout ce qu'on nomme le Canon de la Messe doit être regardé comme ne formant qu'une seule action en vue du sacrifice (1).

Ici tout rayonne autour de la consécration, tout s'y rapporte et ne fait qu'un avec elle. A dater de cet instant, c'est l'âme pénétrée des souvenirs du Calvaire qu'il faut s'agenouiller devant l'autel en compagnie de Marie, Mère de Jésus. Pour vous unir à Jésus-Hostie, vous ne trouverez parmi les anges et les hommes personne dont les dispositions soient plus parfaites et le secours plus efficace. Apprenez d'elle à regarder la sainte Victime, à comprendre ce qui se passe sous vos yeux, à vous offrir avec le Christ, à rester enfin debout au pied de la croix. Qu'il est donc besoin de cette médiatrice universelle, Mère de l'Église, pour substituer à notre prière trop souvent étroite et infirme une prière qui, consciente de la valeur infinie du divin sacrifice, embrasse l'Eglise entière, y compris le purgatoire et le ciel.

Peu avant la consécration, le prêtre étend les mains sur l'hostie et le calice pour les offrir à Dieu, notre souverain Maître, en hommage de *dépendance : oblationem servitutis, sed et cunctæ familiæ tuæ*. C'est l'esprit du saint Esclavage qui se retrouve au fond de la religion et dans la première des fins du sacrifice.

(1) Franzelin, *de Eucharist*. Th. VI.

Vivre habituellement dans cet esprit est donc une excellente disposition pour entendre la Messe.

Lorsque viendra le moment solennel de la consécration, alors les génuflexions du prêtre, l'élévation et la déposition de l'hostie ou du calice vous rappelleront que Marie à Bethléem adora Jésus éclos de son sein, le présenta au Père céleste et le déposa dans la crèche ; ou bien encore qu'à la croix, si elle ne put manier le corps de Jésus comme elle l'avait fait à Bethléem, du moins par son attitude et par ses actes intérieurs, elle adora Jésus, l'offrit à Dieu et peu après le déposa dans le sépulcre.



Maintenant Jésus-Christ est présent sur l'autel, et la séparation du pain et du vin nous figure celle de son corps et de son sang. De quels yeux et avec quelles pensées Marie regardait-elle sur la croix s'opérer cette séparation et le Sang divin s'écouler peu à peu du corps brisé de son Fils ? Qu'elle daigne nous appliquer les fruits de cette immolation ! N'est-ce pas notre espérance et ce qui doit nous encourager à faire cette demande : *Nobis quoque peccatoribus* ? Le secours de Marie est au premier rang dans « la multitude de ces miséricordes » qui fondent notre espérance.

Suivons l'action du prêtre. Debout, faisant face à l'hostie, il élève de nouveau les bras pour prier ; et (chose digne de remarque) après la consécration comme avant, il présente son offrande à la Majesté

divine en hommage de notre dépendance : *Unde et memores, Domine, nos servi tui.....*

Puis il supplie Dieu de jeter un regard favorable sur ce sacrifice, en rappelant qu'autrefois il a eu pour agréables les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech (1). Cette évocation des sacrifices anciens nous rappelle comment ils se rattachent au sacrifice de l'autel, dont ils n'étaient que la figure ; elle nous dit la supériorité de ce dernier qui, réunissant en lui les fins diverses des sacrifices antiques, a par lui-même une valeur infinie.

Mais ce n'est pas seulement sur la terre et dans le temps que la Messe est un centre où vient aboutir le culte des âges passés, un sommet qui domine l'histoire des âges ; c'est jusqu'aux cieux, jusqu'à l'autel sublime où se tient comme immolé l'Agneau divin (*tanquam occisum*), que la sainte liturgie élève nos regards. Profondément incliné vers l'autel et prosterné en esprit devant le trône de Dieu, le prêtre demande que ces dons sacrés soient portés sur l'autel céleste par l'Ange du grand conseil, l'Envoyé divin, qui est Jésus-Christ. Car c'est ce même Jésus-Christ, immolé sur nos autels, qui dans les cieux offre à son Père ses plaies glorieuses et interpelle pour nous. Mais à la droite de son Fils, qu'elle assiste là-haut comme

(1) Quand on prie Dieu d'agréer le sacrifice qui lui est offert, il faut bien se souvenir que la Messe a par elle même une valeur indépendante de la dignité du ministre et est un sacrifice toujours agréable à Dieu (*Trid. Sess.* XXII). C'est en tant qu il est offert par nous que nous supplions la Majesté divine de ne pas s'offenser de notre indignité et de nous en appliquer les fruits.

au Calvaire, voyons Marie l'offrant à la divine Majesté et priant avec lui.

Faire converger autour de Jésus-Hostie le passé et l'avenir ; au-dessus de nos autels ouvrir les cieux pour nous montrer dans leur liturgie glorieuse le rayonnement de la nôtre, n'est-ce pas nous redire que le Christ était hier, qu'il est aujourd'hui et qu'il demeurera aux siècles des siècles ? Où trouver des pensées plus profondes, plus doctrinales et plus fécondes pour la piété ?

N'oublions pas le purgatoire où le sang de l'Agneau doit porter le rafraîchissement, la lumière et la paix. L'intercession de Marie compatissante suit les âmes dans ce lieu d'épreuves qui fait aussi partie de son royaume. Que nos suffrages y arrivent par sa médiation et qu'elle daigne y ajouter les siens !

Enfin prions pour nous-mêmes, pauvres pécheurs(1), en nous appuyant moins sur nos mérites que sur la miséricorde divine. Nos mérites et la valeur de nos œuvres sont abandonnés aux mains de Marie ; mais nous comptons sur elle pour obtenir une part abondante de cette miséricorde et entrer dans la gloire des saints. Cette prière est imprégnée de l'esprit de notre dévotion.

Puis quand nous dirons avec le prêtre : « Par Lui, avec Lui et en Lui soient à Dieu tout honneur et toute gloire, à Dieu le Père tout-puissant dans l'unité du Saint-Esprit, » nous nous réjouirons en pensant que

(1) Nobis quoque peccatoribus. . etc.

cela se fait d'une manière plus sûre et plus parfaite, par Marie, avec Marie et en Marie.



« Seigneur, apprenez-nous à prier, » disaient les Apôtres au divin Maître ; et il leur enseigna l'Oraison dominicale. A l'école de Jésus Marie fut de toutes manières la première disciple, et personne n'a dit et compris le *Pater* comme elle. Redisons-le sous sa conduite.

L'oraison qui suit développe la dernière demande : « Délivrez-nous du mal », et implore la paix, cette paix que Jésus seul peut donner. L'Eglise la sollicite par l'intercession des saints dont elle nomme quelques-uns, en plaçant à leur tête, comme partout, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Après cette prière le prêtre baise la patène, *instrument de paix*, parce qu'elle reçoit le corps de Jésus-Christ, l'auteur de la paix. En cela même elle symbolise Marie, qui non seulement a reçu le Christ et l'a fait habiter en elle, mais lui a donné son corps. Pour cette cause elle est devenue le signe et le ministre de paix.

L'*Agnus Dei* est emprunté à saint Jean-Baptiste. Il l'a dit avec foi en montrant Jésus aux foules, mais aussi avec amour en proclamant sa qualité de Sauveur. Combien plus éclairée n'était pas Marie! combien plus parfait son amour lorsque souvent elle contemplait Jésus ! Mieux que personne, surtout depuis la

prophétie de Siméon, elle voyait en lui l'Agneau de Dieu. Daignez, ô Mère, illuminer notre âme et toucher notre cœur, afin que nous récitions dévotement cette triple invocation.



Pour les oraisons qui précèdent la communion aussi bien que pour la communion elle-même, nous renvoyons au précédent chapitre et aux pratiques suggérées par le B. de Montfort. Il ne nous reste donc, après les dernières oraisons et l'*Ite Missa est*, que la prière finale commençant par ces mots : « *Placeat tibi, sancta Trinitas*... Agréez, ô sainte Trinité, cet hommage de ma servitude... » C'est à la lettre, comme on le voit, la prière du Bienheureux dans la formule de consécration : « Recevez cette offrande de mon esclavage. » Ainsi jusqu'à la fin, les paroles de la liturgie ravivent en nous l'esprit de notre consécration.

Que cet hommage final passe donc aussi par Marie ; et quand viendra le terme de notre vie, qui n'aura été en union avec Jésus crucifié qu'une longue Messe, une véritable immolation, nous conjurerons alors la Trinité sainte d'agréer encore en hommage d'adoration et d'amoureuse dépendance le dernier acte qui consommera notre sacrifice : *Placeat tibi, sancta Trinitas, obsequium servitutis meæ*. Inclinons-nous enfin sous la bénédiction du prêtre en nous unissant à Celle qui est « bénie entre toutes les créatures », afin d'y participer plus abondamment. Le prêtre bénit comme ministre, mais c'est Marie qui nous obtient et nous

donne cette bénédiction, car elle nous vient du Christ, « en qui le Père nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel » (*Ephes.* I, 3.) Or ne savons-nous pas que Jésus à son tour nous est donné par Marie ?

Nous terminerons en disant comme le B. de Montfort au sujet de la communion : « Il y a beaucoup d'autres pensées et actes que le Saint-Esprit vous suggérera ». Notre but a été d'ouvrir la voie et de la jalonner suffisamment pour qu'on puisse y marcher sans peine. On observera que nous avons plutôt exposé des vues et suggéré des sentiments que donné des formules ; car, de l'avis des maîtres, c'est chose très profitable à nous-mêmes et agréable à Dieu que de tirer de notre fonds des pensées et des actes. Il ne faut pas croire qu'en cela les esprits moins cultivés soient comme impuissants. On est souvent surpris et touché d'entendre avec quelle simplicité et quelle vérité des personnes peu instruites expriment souvent ce qu'elles comprennent des choses surnaturelles. Au reste, nous sommes loin de croire que les formules soient inutiles ; mais comme les différents ouvrages cités au début de ce chapitre, sans parler des autres, en contiennent d'excellentes, nous avons cru devoir procéder autrement.



TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LES PRATIQUES DE LA PARFAITE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

QUATRIÈME PARTIE

L'ASCÉTIQUE DE CETTE DÉVOTION

CINQUIÈME PARTIE

VIE D'UNION A MARIE

38596. — Tours, impr. Mame.

BX 4700 .G83 L52 1920
SMC
Lhoumeau, Antoine.

La vie spirituelle
l'école de B* L.-M.
47231609 (mcab) AWV-1499

